

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Émile Richebourg

LA DAME EN NOIR
TOME II

LES ENFANTS ABANDONNÉS

(1890)

Table des matières

DEUXIÈME PARTIE

LES ENFANTS ABANDONNÉS

I

MAISON MATERNELLE

Depuis que le paysan français est devenu propriétaire et depuis surtout l'abolition du droit d'aînesse, le sol français a été partout morcelé, et de génération en génération, le morcellement a pris des proportions de plus en plus considérables. On peut dire que la propriété foncière en France ne se compose plus, pour ainsi dire, que de parcelles. Dans presque toutes les communes, le plus pauvre possède son lopin de terre.

Dans chaque département il existe bien encore quelques domaines d'une certaine étendue, mais ce ne sont plus là les immenses possessions des anciens duchés, comtés et baronnies.

Aujourd'hui, pour créer seulement un tout petit domaine on rencontre des difficultés presque insurmontables. Ce que l'homme des champs a acquis grâce à son travail et à ses économies, il le garde. Très attaché à la terre, il tient à conserver le sol que son père a cultivé avant lui et lui a laissé par droit d'héritage. Et si, comme ceux qui l'ont précédé, il est travailleur et économe, il acquiert de nouveaux carrés de terrain qui viennent augmenter son bien. Aussi avons-nous maintenant, dans notre pays, un grand nombre de paysans aisés, de riches cultivateurs.

Plus d'une grande et belle ferme est devenue la propriété du fils de ceux qui s'étaient d'abord chargés de son exploitation pour le compte d'un maître.

Mais si partout, en France, la terre est morcelée, c'est surtout aux environs de Paris, où le paysan cultivateur se livre à la culture des plantes maraîchères destinées à l'alimentation de la grande ville, que le morcellement est considérable.

Il avait fallu réunir plus de quarante pièces de terre de différentes contenances pour former à Boulogne-sur-Seine, du côté de Billancourt, un terrain de deux hectares.

C'était maître Mabillon, notaire à Paris, qui avait chargé son collègue, Me Nigard, notaire à Boulogne, de faire ces acquisitions, à la suite d'une visite sur les lieux par deux ingénieurs et un architecte.

Maître Nigard avait fait venir dans son étude les propriétaires, au nombre de trente.

Ces messieurs, braves gens, d'ailleurs, mais des paysans, se montrèrent d'abord fort récalcitrants ; mais le notaire ayant mis en œuvre toute son éloquence, ils se montrèrent moins rogues et finirent par se laisser convaincre qu'il y avait avantage pour eux à céder ces pièces de terre qui, après tout, rapportaient peu.

Néanmoins, ils se montrèrent exigeants. Le prix du mètre superficiel fut longuement discuté et, à ce sujet, ils se chamaillèrent entre eux. Avec le notaire il y eut des tiraillements, il fallut batailler. Me Nigard soutenait les intérêts de la personne au nom de laquelle il achetait, une dame qu'il n'avait jamais vue, dont il connaissait seulement le nom. Mais comme pour la question d'argent on lui avait

donné carte blanche, ce n'était guère que pour la forme qu'il bataillait.

Enfin on tomba d'accord et le prix de cinq francs le mètre fut accepté des deux côtés.

Ce qui avait surtout sonné agréablement aux oreilles des vendeurs, c'est qu'ils devaient être payés à la signature des actes de vente.

En moins d'un mois tout fut terminé.

Un matin, les habitants de Boulogne, étonnés, virent arriver sur le vaste terrain une nuée d'ouvriers terrassiers et maçons.

Qu'allait-on faire là ?

On ne savait rien. On ne pouvait pas deviner.

Toutes les curiosités étaient surexcitées, et les suppositions et les commentaires allaient bon train.

– C'est le notaire Nigard qui a acheté les pièces de Claude, de Bernard, du grand Viotte, etc., etc.… pour une dame très riche.

– Il faut bien quelle soit riche, millionnaire, pour avoir payé d'un seul coup cent mille francs.

– Mais qui est-elle, cette dame ? Où demeure-t-elle ? Que fait-elle ? D'où vient-elle ?

À toutes ces questions, pas de réponse.

On ne parvenait pas à savoir le nom de la dame mystérieuse. Les vendeurs eux-mêmes avaient oublié ce nom ou l'estropiaient. On appelait la dame de dix, douze, quinze

manières différentes. Et comme personne ne pouvait dire : « Je l'ai vue » on ignorait si elle était jeune ou vieille, laide ou jolie.

Le notaire questionné répondait invariablement :

– Je ne sais pas.

En vérité, on était très intrigué à Boulogne.

– Ce doit être un château que la dame va faire construire.

– C'est à croire ; mais quelle drôle d'idée de mettre un château à cet endroit.

Les terrassiers remuaient, retournaient, fouillaient, creusaient le terrain ; les pioches, les bêches, les pelles n'étaient jamais au repos, les brouettes allaient et venaient dans tous les sens. On enlevait de la terre ici pour la transporter là ; et comme il n'y en avait pas assez, de grands tombereaux en amenaient constamment, du matin au soir.

D'autres tombereaux transportaient la pierre meulière, la caillasse, le plâtre, le ciment, la brique, le sable de rivière.

Et pendant que les terrassiers vallonnaient le terrain et le préparaient à recevoir des plantations d'arbres et d'arbustes, les maçons l'entouraient d'un mur épais en caillasse, ayant deux mètres cinquante de hauteur. Une autre équipe de maçons travaillaient à un grand bassin, qui allait être achevé bientôt par les cimentiers.

Le mur de clôture n'était pas encore terminé lorsque, sur le plan, donné par l'architecte et sous ses yeux, les terrassiers creusèrent les fosses profondes destinées à recevoir les fondations de l'édifice qui allait être élevé.

À en juger par les dimensions du terrain employé et les matériaux qui arrivaient, on pouvait dire déjà que la construction serait de premier ordre et le bâtiment spacieux, superbe.

– Nous ne nous étions pas trompés, disaient les gens de Boulogne, c'est bien un château, un magnifique château que nous allons avoir.

Cependant l'édifice s'élevait à vue d'œil, et quand on vit placer les charpentes de toiture sur trois grands corps de bâtiment, ayant seulement deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, ce fut une déception pour ses braves habitants de la commune.

C'était bien un grand édifice, solidement construit, mais d'aspect sévère et qui, par sa forme architecturale et ses aménagements intérieurs, ne ressemblait nullement au château, au magnifique château qu'on avait attendu.

Enfin ce n'était pas un château. Mais qu'était-ce donc ? Bien des choses l'indiquaient, et ce que l'on avait pensé se trouva bientôt confirmé quand, sur la façade du principal corps de bâtiment, on put lire, gravés dans la pierre, en grandes lettres majuscules, ces deux mots :

MAISON MATERNELLE

On savait donc enfin que cet édifice bien aéré, éclairé par de nombreuses fenêtres, qui avait coûté à construire une somme énorme, allait être affecté à une œuvre pour l'enfance.

Toutefois, on ignorait encore si ce serait un hôpital pour les enfants malades ou une école enfantine, ou un orphelinat,

ou un asile, ou une crèche. On ne pouvait pas savoir davantage quelles seraient les conditions d'admission.

Ce fut plus tard que l'on apprit que la Maison maternelle de Boulogne placée sous le haut patronage de l'impératrice et du ministre de l'intérieur, était, pour les enfants, tout à la fois un hôpital, un orphelinat, une école, un asile, une crèche, et que l'entrée en était absolument gratuite.

On sut également que les enfants des deux sexes, reçus de préférence dans la maison, étaient de pauvres petits êtres abandonnés ou des orphelins de père et de mère, dont la plupart étaient d'abord recueillis par l'Assistance publique.

Sans être absolument limité, le nombre des enfants ne pouvait guère s'élever au-dessus de cent, cinquante petites filles, cinquante petits garçons.

Il n'y avait pas d'âge pour l'admission. Un enfant pouvait être apporté à la maison le jour même de sa naissance. Il lui fallait une nourrice, elle était vite trouvée et aussitôt attachée à l'établissement. Le cas avait été prévu, car dans l'aile gauche de l'édifice, au premier étage, plusieurs chambres étaient réservées aux nourrices.

Dès le premier jour, on avait reçu cinq enfants ; puis, bientôt, le nombre s'était élevé à dix, puis à quinze, puis à vingt. Au bout de deux mois ils étaient trente.

La maison de Boulogne n'avait plus à se faire connaître ; elle avait déjà sa renommée.

La direction de l'établissement avait été confiée à une religieuse de l'ordre de Saint-Vincent de Paul. On l'appelait mère Agathe. C'était une femme de quarante ans, très

affable, d’une grande douceur, de manières distinguées, ayant reçu une éducation parfaite, une instruction sérieuse.

Elle avait sous ses ordres le personnel nécessaire pour le service de l’établissement : six religieuses du même ordre et quatre sœurs converses. Quatre de ces religieuses, la supérieure non comprise, étaient institutrices.

Un médecin, attaché à l’établissement, était venu demeurer à Boulogne afin d’être tout près des enfants qui auraient à réclamer ses soins.

On arrivait à la maison par une large et belle avenue bordée de marronniers jeunes encore, mais d’une végétation vigoureuse et donnant déjà un agréable ombrage.

Dès qu’on entrait dans l’avenue, on voyait la grille, qui ne s’ouvrait que pour livrer passage aux voitures, et le corps principal de l’édifice dont le toit pointu, en forme de pyramide quadrangulaire, s’élevait de plusieurs mètres au-dessus des deux autres grands corps de bâtiment.

La porte de service se trouvait à droite de la grille. On appuyait le doigt sur un bouton de cuivre, le son d’un timbre se faisait entendre et, presque aussitôt, dans la journée, la porte s’ouvrait. La nuit, l’accès de la maison était moins facile, il fallait préalablement parlementer, à travers les barreaux serrés d’un guichet, avec la sœur tourière ou la sœur concierge ; et, si les réponses du visiteur n’étaient pas jugées satisfaisantes, le guichet se refermait et la porte restait close.

Un petit pavillon, construit près de la porte, était la loge de la sœur concierge ; dans le jour elle n’y était pas constamment, mais c’était là qu’elle couchait.

Pour arriver à la maison, il fallait traverser une cour de vingt-cinq mètres de largeur sur plus de cent mètres de longueur. Une partie de cette cour seulement était pavée ; le reste, c'est-à-dire le terrain à droite et à gauche du carré pavé, avait été disposé en parterre. Partout, entre les allées sablées et tracées avec soin, des massifs de rosiers, des plates-bandes et des corbeilles de fleurs. C'était un délicieux jardin anglais. À droite un bassin, un autre à gauche pour donner de la fraîcheur et servir à l'arrosage des plantes.

Une allée plus large que les autres traversait chaque parterre, se continuait, d'un côté, entre l'aile droite de l'édifice et le mur de clôture et de l'autre côté également entre le mur de clôture et l'aile gauche de l'édifice.

Par cette double allée on arrivait au parc de deux côtés. Là, de beaux arbres déjà grands et de toutes les essences avaient été plantés, là encore des plates-bandes et des corbeilles fleuries.

Les massifs d'arbustes, jetés au milieu des futaies, étaient nombreux.

Toutes les espèces, toutes les variétés de plantes odoriférantes et d'arbustes donnant des fleurs que nos pépinières des environs de Paris peuvent fournir, se trouvaient réunies dans cet Éden.

Tout à l'entrée du parc s'étendait, comme un immense tapis vert, une pelouse magnifique. Au milieu de la pelouse, la belle pièce d'eau dont nous avons déjà parlé, peuplée de carpes, de gardons et de poissons rouges que l'on voyait passer, entre deux eaux, sous les larges feuilles luisantes des nénuphars blancs et jaunes.

L'habitation du jardinier et de son aide était à l'extrémité du parc, dans l'enclos des jardins réservés : le potager et le verger. Beaucoup d'arbres fruitiers : cerisiers, pruniers, abricotiers, poiriers, pêchers, pommiers, arbres de hautes tiges, quenouilles, fuseaux, pommiers et poiriers en cordons, en palmes, en gobelets ; des treilles superbes, chargées de raisins ; les murs de ce côté étaient tapissés d'espaliers en plein rapport.

Entre les trois corps de bâtiments, les deux ailes s'avançant vers le parc, il y avait une vaste cour, laquelle était partagée en trois parties ; celle du milieu, la plus petite, conduisant en ligne droite à la pièce d'eau, restait libre ; les deux autres étaient fermées par des grilles. À droite le quartier des petits garçons, à gauche celui des petites filles, car à l'exception de certains jours de fête, les enfants des deux sexes n'étaient jamais ensemble. Mais ils se voyaient tous les jours, aux heures des récréations ; ils pouvaient même – cela n'était pas défendu – s'appeler et se parler d'une cour à l'autre.

Les deux préaux étaient ombragés d'arbres plantés en quinconce ; le sol était couvert d'un sable fin sur lequel les enfants pouvaient jouer et se rouler en toute liberté. Ce sable, d'ailleurs, servait beaucoup à leur amusement, car ils avaient tous des petites pelles, des petits râteaux, des petits seaux, des petites brouettes.

Jouer dans le sable et avec le sable, n'est-ce pas le bonheur des enfants ?

Le corps de bâtiment affecté aux garçons était absolument semblable à celui des filles ; même nombre de fenêtres, même aménagement. D'un côté comme de l'autre, une grande salle d'école avec bancs en gradin, et bancs à

pupitres ; deux dortoirs pouvant contenir chacun trente petits lits ; une salle de bain avec dix cabinets ayant chacun une baignoire ; un réfectoire, un parloir, une lingerie, le lavabo, une infirmerie.

Dans chaque dortoir, une religieuse avait son lit.

En hiver, le rez-de-chaussée et les deux étages étaient chauffés par des calorifères.

Des fenêtres, on avait vue, d'un côté, sur les cours, la pelouse et le parc, et, de l'autre côté, sur la campagne. Seules, les fenêtres ouvrant sur les champs avaient de solides barreaux de fer.

Une fois la semaine, presque toujours le samedi, la grande grille de la maison maternelle s'ouvrait pour laisser entrer un coupé de remise, qui venait s'arrêter devant un large perron de douze marches, abrité par une marquise.

Un coup de cloche avait annoncé l'arrivée de la voiture, et la mère Agathe, vite accourue, se tenait sur la première marche du perron. C'était elle, souvent, qui ouvrait la portière du coupé.

Une jeune femme blonde, d'une beauté merveilleuse, mettait pied à terre.

On ne pouvait pas dire exactement quel était son âge, car elle ne paraissait pas avoir beaucoup plus de vingt ans. Elle portait un costume de cachemire noir très simple, sans aucun ornement : jupe longue à larges plis ; corsage montant, emprisonnant entièrement le buste, dessinant une taille svelte, élégante, gracieuse et des formes exquises.

Oui, elle était belle, divinement belle, cette jeune femme aux superbes cheveux blonds, aux grands yeux bleus

veloutés, souvent rêveurs, mais constamment illuminés par le rayonnement de la douceur et de la bonté.

Le regard mélancolique, profond parfois, ajoutait quelque chose d'indéfinissable à son adorable sourire. Ce sourire, elle l'avait souvent sur les lèvres, et cependant sur ses traits charmants, reflets d'une pensée mystérieuse, on voyait comme un nuage de tristesse qui ne s'effaçait jamais.

Aussitôt descendue de sa voiture, elle embrassait la mère Agathe qui, respectueusement, lui demandait des nouvelles de sa santé. Ensuite elle prenait familièrement le bras de la religieuse, elles entraient dans la maison, s'asseyaient dans le salon, sur un canapé, et causaient un peu plus ou un peu moins longtemps, selon ce que la supérieure avait à dire.

Mais sachant avec quel intérêt la jeune femme l'écoutait, la mère Agathe avait toujours beaucoup à dire.

Elle parlait des enfants, principalement des nouveaux venus, de ceux qui étaient ou avaient été souffrants, des craintes que ces chers petits faisaient naître, de la satisfaction qu'ils donnaient, des douces joies qu'ils faisaient éprouver par leur gentillesse, leurs caresses et leurs petits discours enfantins.

On s'attachait à ces chérubins, on les aimait, on les adorait. Bien qu'il fût encore loin, les sœurs pensaient déjà avec tristesse que le jour de la séparation viendrait. Les plus grands arriveraient à treize ans, âge où ils devraient quitter l'asile hospitalier pour être mis en apprentissage.

Sans doute ils ne seraient pas abandonnés, on les suivrait dans la vie, on veillerait sur eux, on les aiderait, ils seraient toujours les enfants de la maison. Mais, hélas n'y en

aurait-il pas qui, ayant voulu s’affranchir de toute tutelle, s’égareraient sur les mauvais chemins.

Si, au sujet des garçons, les appréhensions étaient vives, elles l’étaient plus encore au sujet des jeunes filles pour lesquelles les difficultés de la vie sont plus nombreuses et plus grandes.

Le garçon, après tout, parvient toujours à se tirer d’affaire.

Pour la jeune fille, que de dangers souvent cachés sous des fleurs, que d’écueils à éviter, que de luttes à soutenir !

Bien qu’on les eût élevées maternellement, ces jeunes filles, on ne pouvait pas avoir la prétention de les rendre à la vie sociale sans qu’elles fussent accessibles à tous les sentiments naturels et à quelques-unes des passions humaines.

De là les appréhensions, les craintes anticipées des bonnes religieuses.

Pouvaient-elles espérer qu’aucune de leurs filles ne tournerait mal ? N’y en aurait-il pas dans le nombre qui, se reconnaissant indignes, n’oseraient plus revenir à la maison ? Elles seraient des enfants à jamais perdues, celles-là. Hélas ! il y aurait fatalement des victimes, innocentes ou coupables. Plus d’une, entraînée dans la cohue impure, y serait écrasée.

Toutefois, les excellentes religieuses écartaient le plus possible de leurs pensées ces visions sinistres. Leurs chères filles étaient encore si petites ! Elles avaient tout le temps de leur inculquer des principes de morale sévères, tout le temps de mettre dans ces jeunes cœurs le germe des grandes

vertus, tout le temps de rendre ces fillettes fortes pour la bataille de la vie, tout le temps de les prémunir contre les suggestions du mal, contre les embûches du démon qui avait perdu la première femme.

II

C'EST UN GARÇON

Chaque fois qu'elle venait à la maison maternelle, la jeune femme ne manquait jamais de demander à la mère Agathe si elle avait eu la visite du docteur Abel. Et toujours la religieuse répondait :

– Oui, madame.

M. Chevriot, en effet, venait à l'asile une fois chaque semaine, n'importe quel jour. Il arrivait régulièrement vers trois heures de l'après-midi, il causait quelques instants avec la supérieure, puis restait souvent près d'une heure au milieu des enfants. C'était en quelque sorte une inspection sanitaire, bien qu'il eût une entière confiance dans le médecin des enfants ; il l'avait eu pour élève interne à l'hôpital Saint-Antoine et c'était lui qui l'avait investi des fonctions de médecin de la maison de Boulogne, qu'il remplissait avec zèle et dévouement.

Aussi, quand il demandait si l'on était satisfait de son protégé, les religieuses répondaient en faisant l'éloge du jeune docteur.

Quand la mère Agathe n'avait plus rien à dire à la jeune femme, celle-ci faisait sa visite aux enfants, qu'ils fussent en récréation ou en classe. Tantôt c'étaient les petits garçons qu'elle voyait les premiers, tantôt c'étaient les petites filles.

Les uns comme les autres, dès qu'elle paraissait, accouraient vers elle avec des cris de joie, lui tendant leurs petits bras et leurs joues roses.

C'était leur mère à tous qui venait les voir, et, tout jeunes qu'ils étaient, ils comprenaient déjà qu'elle était leur protectrice.

Souriante, heureuse, ravie, elle les embrassait, s'inquiétait de la pâleur de celui-ci, se préoccupait d'une légère égratignure que celui-là avait au visage ; à un autre, qui venait de pleurer, elle demandait ce qu'il avait et avec son mouchoir épongeait ses larmes.

Une sœur apportait une caisse, prise dans le coupé, pleine de jouets et de joujoux de toutes sortes, et la distribution commençait ; il y en avait pour tous. Que de battements de petites mains, que de cris et de gambades joyeuses, que de gaieté, que de joie, quelle allégresse dans tous les cœurs !

Ensuite la jeune femme, se faisant enfant, jouait, s'amusait avec eux et causait avec les plus grands.

Telle elle était avec les petits garçons, telle elle était avec les petites filles ; il n'y avait aucune différence dans son affection, et ce qui se passait quand elle était au milieu des garçonnets se répétait exactement avec les fillettes. Mêmes caresses, même intérêt, même sollicitude ; pareille distribution de jouets pris dans une seconde caisse. Seulement les trompettes, les tambours, les pantins, les polichinelles des petits garçons étaient remplacés pour les petites filles par de jolies poupées de diverses grandeurs, suivant les âges, et plus ou moins bien habillées.

Tous ces objets étaient dus à l’industrie parisienne et achetés, à prix réduit, dans les magasins du Bon Marché, du Louvre ou au grand bazar de l’Hôtel-de-Ville.



Les uns comme les autres, dès qu’elle paraissait, accouraient vers elle avec des cris de joie. (P. 198.)

La mère Agathe accompagnait partout la jeune femme, même quand il lui était agréable de faire dans le parc une courte promenade.

Devant elle les autres religieuses avaient une attitude respectueuse et ne lui parlaient que lorsqu'elle en manifestait le désir en les interrogeant.

Toutes, elles savaient que cette jeune femme si bonne, si gracieuse, si belle, était la fondatrice de l'œuvre et qu'elle possédait une immense fortune. Mais à l'exception de la supérieure, à qui il avait été recommandé d'en garder le secret, aucune autre femme de la maison ne connaissait son nom. On ne savait pas davantage où elle demeurait. Toutefois, mesdames les religieuses étaient convaincues qu'elle appartenait à une grande famille, que, toute jeune, elle avait été frappée par un épouvantable malheur et croyaient deviner que, par suite d'un vœu, elle employait son temps et sa fortune à répandre partout ses bienfaits.

À Boulogne, la mystérieuse jeune femme était appelée la Dame en noir.

La mère Agathe savait que la Dame en noir se nommait Marie Clavière, qu'elle s'était mariée et avait eu la grande douleur de perdre son mari le jour même de son mariage. C'était tout ce qu'on lui avait dit. Elle ne savait pas autre chose du passé de la jeune femme, et, comme ses collaboratrices, elle ignorait où la Dame en noir demeurait.

Se tenant vis-à-vis de Mme Clavière dans une réserve et une discrétion respectueuses, elle aurait cru commettre une profanation en cherchant à découvrir ce qu'on lui cachait, soit en interrogeant la jeune femme, soit en se livrant dans l'ombre à une enquête.

Elle sentait bien qu'il y avait dans le passé de la Dame en noir quelque gros secret ; mais elle savait qu'il y a des choses qu'il faut savoir respecter et que pénétrer de vive force dans la vie privée de quelqu'un est un peu commettre le crime de violation de domicile par effraction.

Elle se disait :

– Comprenant combien je lui suis attachée, voyant combien est vive et sincère mon affection pour elle, un jour elle me fera ses confidences ; alors je trouverai dans mon cœur des paroles consolantes, réconfortantes, et je parviendrai, j'espère, à rendre la paix du ciel à cette pauvre âme troublée, à chasser ce nuage de sombre tristesse qui obscurcit son front et qui ne peut être que l'empreinte d'une immense douleur contenue ou d'une plaie profonde faite à son cœur.

Et la bonne religieuse mêlait le nom de Marie Clavière à toutes ses prières et attendait patiemment le jour où la jeune femme mettrait en elle toute sa confiance.

*

* *

Nous avons dit comment la jeune veuve d'André Clavière avait brusquement quitté Paris, ce qui avait été, rue de Chabrol, un sujet d'étonnement pour tout le monde.

Le même jour, Mme Durand, la concierge de la maison où demeurait la jeune veuve, avait également disparu.

Cela avait donné lieu à de nombreux commentaires.

Cependant le propriétaire de la maison avait été prévenu, car une heure avant le départ de Mme Durand,

d'autres concierges, le mari et la femme, étaient arrivés pour la remplacer.

Nous savons que Mme Durand était une brave femme. Elle n'avait alors que quarante-cinq ans. Elle était très dévouée à Marie et n'ayant eu de son mari, mort prématurément, qu'un enfant, une fille, qu'elle avait perdue à l'âge de seize ans, elle s'était mise, peu à peu, à aimer Marie Sorel comme elle avait aimé sa pauvre défunte. Et quand elle s'oubliait dans sa familiarité jusqu'à mettre un baiser sur le front de la jeune fille, elle murmurait tout émue :

– Il me semble que c'est ma pauvre Georgette que le bon Dieu m'a rendue.

Aussi quand Mme Clavière lui annonça qu'elle allait quitter Paris et lui proposa de l'emmener avec elle, elle n'eut pas une minute d'hésitation.

– Vrai, vous voulez bien me prendre avec vous ! s'écria-t-elle ; ah ! vous ne savez pas comme vous me rendez heureuse… Je me suis si bien habituée à vous et je vous aime tant que je crois bien que je serais morte de ne plus vous voir. Je suis prête à vous suivre où vous irez, partout où vous voudrez aller ; vous savez ce que je sais faire, j'ai été cuisinière dans le temps chez le marquis de Bréard, un sénateur, vous aurez en moi une bonne et fidèle servante.

– Une amie plutôt qu'une servante, répondit Marie.

L'excellente femme prit la main de celle qui devenait ainsi sa maîtresse, et la baisa.

– Depuis que vous êtes madame André Clavière, dit-elle, je n'ai plus osé vous embrasser comme avant ; mais ça me

fait du bien au cœur d'avoir senti la peau de votre main contre mes lèvres.

Elle avait de grosses larmes dans les yeux.

Quand Mme Durand eut installé les nouveaux concierges dans la loge, elle alla chercher un fiacre sur lequel on chargea une grosse malle pleine de ses hardes et de son linge, et elle se fit conduire à la gare de Lyon, où Mme Clavière, partie deux heures avant elle, l'attendait.

Il avait fallu ce temps à la jeune veuve pour faire une visite d'adieu à M. Chevriot d'abord, et ensuite à Me Mabillon, son notaire.

C'était dans le midi de la France, à Cannes, que la jeune femme se rendait, sur le conseil du docteur Abel, qui avait dans cette charmante petite ville un vieil ami, médecin célèbre dans la région, où il exerçait depuis trente-cinq ans, et qui se nommait Brevignon. Le docteur Chevriot avait très vivement recommandé la jeune et jolie veuve au docteur Brevignon.

L'illustre médecin de Paris avait écrit à son ami :

« – Je l'aime comme si elle était ma fille et tu feras pour elle comme si elle était réellement de ma famille. C'est une enfant qui m'est chère que je te confie. »

Ce fut le docteur Brevignon, sur la demande qui lui en était faite, qui loua pour Mme Clavière une charmante petite maison meublée, au milieu d'un jardin de roses, à moitié cachée dans la verdure des orangers et des oliviers et ayant une vue magnifique sur la Méditerranée.

C'était là, dans cette délicieuse retraite au bord de la mer, dans la tranquillité et l'isolement qui plaisait à son âme

recueillie, que la jeune femme allait attendre le jour de sa délivrance.

Le docteur Brevignon se trouva à la gare à l'arrivée du train et tout suite il conduisit la jeune veuve et sa suivante à la petite maison qu'elles allaient habiter et où, par ses soins, un excellent repas avait été préparé. Mme Clavière trouva son installation tout à fait de son goût, se montra enchantée et témoigna au docteur sa reconnaissance.

– Vous êtes bon, lui dit-elle en le remerciant, et je suis heureuse d'être placée sous votre protection ; grâce à vous, monsieur le docteur, mon éloignement de M. Chevriot, qui est pour moi un père, me sera moins sensible.

– Vous m'êtes confiée, madame, et j'aurai à cœur de bien remplir ma mission. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous faire trouver agréable le séjour de cette ville.

– Vous viendrez me voir souvent ?

– Je suis très occupé, très demandé, veux-je dire ; il y a des malades dans tous les pays et partout ils sont exigeants ; toutefois, madame, je trouverai chaque jour le temps de vous faire ma petite visite.

– Oui, n'est-ce pas, monsieur le docteur ; mais à cette condition que ces quelques instants que vous me donnerez ne seront jamais pris sur le temps que vous devez avant tout à ceux qui souffrent et qui attendent de vous la guérison ou tout au moins le soulagement.

– Soyez tranquille, répondit le médecin en souriant, je m'arrangerai de façon à tout concilier.

Quelques mois s'écoulèrent, paisibles.

Il était facile à Mme Clavière de vivre très retirée, ne connaissant à Cannes que le docteur Brevignon et désirant y rester inconnue.

On la voyait très rarement sur une promenade publique, et jamais dans ces endroits où le monde élégant se donne rendez-vous, attiré par une attraction quelconque. Cependant elle se promenait tous les jours, le matin, avant les heures de chaleur brûlante et le soir quand le grand air du large venait rafraîchir l'atmosphère ; la promenade lui était ordonnée par M. Brevignon qui lui répétait sans cesse.

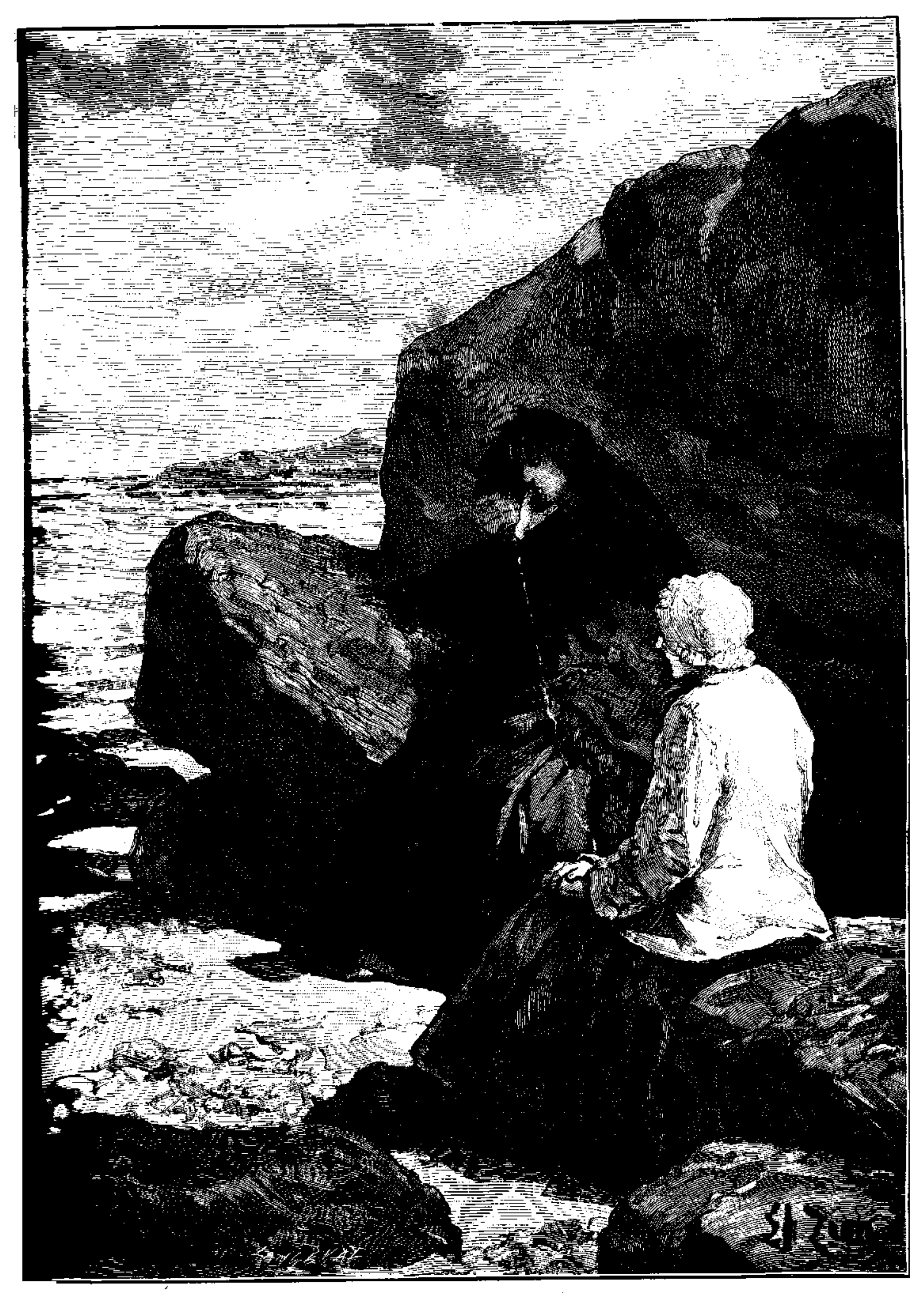
– Il vous faut du mouvement, l'exercice ne peut que vous être salutaire, ne craignez pas de fatiguer un peu vos jambes.

Toujours accompagnée de Mme Durand, elle faisait d'assez longues excursions aux environs de la ville, tantôt sur les hauteurs boisées d'où elle pouvait admirer ces sites pittoresques si nombreux dans les pays alpins et des paysages féeriques splendidement éclairés ; tantôt au bord de la Méditerranée, offrant avec délice son front aux baisers du vent de mer.

Toujours chercheuse de la solitude, elle aimait à égarer ses pas sur les sentiers déserts. Et quand, au bord de la mer azurée, la splendeur du spectacle qu'elle avait sous les yeux l'invitait à s'asseoir sur la plage, c'était toujours à un endroit isolé, à l'ombre d'un rocher.

Là, profondément recueillie et doucement bercée par le murmure des flots, elle se laissait aller à la rêverie. Alors, pendant quelques instants, il lui semblait qu'elle n'appartenait plus au monde terrestre ; sa pensée s'élançait

vers les profondeurs du ciel à la recherche de l'âme envolée qui, maintenant, manquait à la sienne.



C'était toujours à un endroit isolé, à l'ombre d'un rocher. (P. 204.)

Et quand elle revenait brusquement à la réalité des choses de la vie, les yeux fixés sur l'immense horizon, sentant son enfant remuer dans ses entrailles, elle interrogeait l'avenir avec anxiété et cherchait à pénétrer les ténèbres qui lui voilaient d'autres horizons.

Ah ! cet enfant à qui elle allait bientôt donner le jour, il était déjà l'objet de ses préoccupations constantes, de ses vives inquiétudes.

Malgré le grand soin qu'elle mettait à s'isoler et à ne pas rencontrer d'autres promeneurs, sa jeunesse et son incomparable beauté avaient attiré l'attention. Pendant un mois, dans les salons de la ville et les réunions mondaines on s'occupa beaucoup d'elle. On se demandait quelle pouvait être cette jeune femme, inconnue à Cannes, qui semblait s'envelopper de mystère.

Mais si Cannes n'est pas une grande ville, c'est un endroit de villégiature où viennent chaque année de nombreux étrangers, et la curiosité n'y est pas persistante, tracassière et méchante comme dans la plupart de nos petites villes provinciales. S'il y avait réellement un mystère dans la vie de cette jeune femme inconnue, nul ne chercha à le découvrir.

Du reste, on sut bientôt que la belle mystérieuse était une jeune veuve à qui le séjour de Cannes avait été recommandé par son médecin ; on apprit en même temps qu'elle n'était pas absolument inconnue à Cannes, puisqu'elle était reçue dans une grande intimité chez le docteur Brevignon.

Or, du moment que la jeune veuve était l'amie du vieux médecin et de sa femme, qui étaient estimés de tous, on

n'avait plus rien à dire sur son compte, cela coupait court aux suppositions, aux racontars. L'amitié de M. et de Mme Brevignon protégeait la jeune femme et suffisait à la défendre contre toute attaque.

Le docteur avait présenté Mme Clavière à sa femme, et celle-ci s'était tout de suite sentie attirée vers l'intéressante jeune femme par un irrésistible courant de sympathie.

Marie était reçue très affectueusement par Mme Brevignon, et la vieille dame, qui aurait voulu la voir plus souvent, se plaignait doucement de la rareté de ses visites.

Tous les quinze jours, le dimanche, la jeune femme dînait et passait la soirée chez le docteur ; c'était une petite fête tout à fait intime, rendue attrayante par le charme de la causerie.

À onze heures, quand Mme Durand ne venait pas chercher sa maîtresse, ce qui avait été convenu, M. Brevignon reconduisait sa jeune amie jusqu'à sa porte.

De temps à autre, à son tour, Mme Clavière offrait à dîner à M. et à Mme Brevignon. C'était l'occasion pour Mme Durand de se souvenir qu'elle avait été la cuisinière d'un sénateur et de mettre en pratique ses talents culinaires qui étaient réels, bien qu'elle n'eût plus la même habileté qu'autrefois.

Le docteur, qui aimait la table et avait la réputation d'un fin gourmet, savait apprécier les mets excellents qui étaient servis et ne marchandait pas ses compliments à la cuisinière. Chez lui la table était bonne, mais c'était moins délicat, moins distingué que chez Mme Clavière ; les sauces n'étaient pas préparées avec un art aussi parfait, les viandes étaient

moins succulentes, les mets n'avaient pas cette saveur exquise.

Et il ajoutait :

– Dans le midi, on ne saura jamais faire une cuisine pareille.

Bien qu'elle fût modeste et sans vanité, Mme Durand avait son petit amour-propre comme toutes les femmes ; les compliments du docteur la flattaient agréablement et des bouffées d'orgueil lui montaient à la tête.

Elle était si heureuse de montrer à sa maîtresse qu'elle était encore bonne à quelque chose.

Chaque semaine, Mme Clavière recevait plusieurs lettres de Paris auxquelles elle répondait immédiatement. C'étaient le docteur Abel, Me Mabillon et Philippe Beaugrand qui lui écrivaient.

Avant de quitter Paris elle avait parlé à M. Chevriot et à son notaire d'un projet qu'elle avait conçu et qu'elle désirait voir mis à exécution aussi promptement que possible.

Il s'agissait de créer une maison-asile où seraient recueillis et élevés un certain nombre d'enfants abandonnés ou orphelins de père et de mère.

Non seulement le notaire et le vieux médecin l'approuvèrent, mais ils lui promirent de l'aider dans l'exécution.

À la suite de cette approbation, il y eut plusieurs réunions auxquelles assistèrent Philippe Beaugrand et un architecte appelé par Me Mabillon.

Il y eut de sérieuses discussions ; on examina dans quelles conditions la maison devait être construite. On décida que l'asile projeté serait placé hors Paris, dans une des localités voisines de la ville, où, sans trop de difficultés, on pourrait faire l'acquisition d'un vaste terrain, Mme Clavière voulant des cours spacieuses et surtout un grand jardin.

Suffisamment renseigné, comprenant ce qu'on attendait de lui, et avant même l'achat du terrain, l'architecte prépara ses plans, qui furent approuvés après quelques légères modifications.

Mme Clavière était à peine installée à Cannes lorsqu'elle reçut une lettre de M. Beaugrand lui annonçant qu'il avait trouvé, à Boulogne-sur-Seine, l'emplacement de l'asile, et que déjà maître Mabillon s'occupait de l'acquisition du terrain.

Ce fut ainsi qu'on la tint au courant de tout ce qui se faisait.

De loin, elle put suivre jour par jour, pour ainsi dire, le travail des ouvriers.

Le jour même où elle fut prise des premières douleurs de l'enfantement, on lui apprenait que tous les travaux étaient terminés à Boulogne et que les sœurs de Saint-Vincent de Paul allaient prendre possession de la Maison maternelle.

C'était elle qui avait désiré que l'asile des enfants abandonnés fût confié à des religieuses de l'ordre de Saint-Vincent de Paul.

C'était elle également qui avait donné à l'établissement hospitalier le nom de Maison maternelle.

Quelques jours auparavant, M. Brevignon lui avait dit :

– Ma chère enfant, le moment de votre délivrance approcha.

– Ai-je encore une semaine à attendre ?

– Peut-être. Mais je crois que dans quatre ou cinq jours vous aurez la joie d'embrasser votre enfant.

Elle laissa échapper un soupir.

Elle pensait à André.

– Docteur, dit-elle tristement, depuis quelque temps j'ai des idées bizarres.

– Quelles sont ces idées ?

– Je me figure que mon enfant n'aura qu'un bras.

– Quelle folie ! fit le docteur.

Et il se mit à rire.

– Ce n'est pas tout, docteur.

– Ah ! Et qu'est-ce qu'il y a encore ?

– Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est un enfant mort que je mettrai au monde.

– Allons donc ! Comment pouvez-vous avoir une crainte pareille ? Penser que vous mettrez au monde un enfant mort, quand vous le sentez en vous, bien vivant, c'est absolument sans raison.

– Aussi, docteur, je me dis que je suis folle.

– Tenez, laissons cela et parlons de choses plus gaies. Est-ce une fille ou un garçon que vous désirez ?

– J'accepterai ce qui viendra ; et si Dieu veut que mon enfant vive et que j'aie le bonheur de l'élever, de le voir grandir, que ce soit un garçon ou une fille, je l'aimerai de toutes les forces de mon âme ; cependant, docteur, si j'avais à choisir…

– Eh bien ?

– Je demanderais un garçon.

– En ce cas, dit le docteur en souriant, souhaitons que ce soit un garçon.

C'était le samedi que ces quelques paroles avaient été échangées et ce fut le mercredi matin que la jeune femme ressentit les premières douleurs qui annonçaient sa délivrance prochaine.

Immédiatement M. Brevignon fit venir une sage-femme, qui ne quitta plus Mme Clavière. Le lendemain, à dix heures du matin, après trois heures de souffrances cruelles, la jeune mère était délivrée.

Presque aussitôt, sortant d'une poitrine robuste, des cris annoncèrent à la malade, étendue sur son lit, que ce n'était pas un enfant mort qu'elle venait de mettre au monde.

C'était la sage-femme, sous les yeux du docteur, qui avait aidé à l'accouchement.

Du regard, la jeune mère interrogeait anxieusement le docteur. Lui, souriant, répondit :

– Ne vous ai-je pas dit que toutes vos craintes étaient sans raison. Vous avez un enfant superbe, qui a deux bras, deux jambes et qui ne demande qu'à vivre.

– Et c'est une fille ?

– Vous désiriez un garçon, eh bien, soyez satisfaite, c'est un garçon !

Le regard de la mère s'illumina, les pommettes de ses joues pâles se colorèrent légèrement et toute sa physionomie exprima une satisfaction indicible.

Elle joignit les mains et les yeux levés vers le ciel, elle resta pendant un long instant comme en extase. Prière muette adressée à Dieu.

Elle se tourna ensuite du côté de la sage-femme, qui tenait l'enfant et elle enveloppa le cher petit être d'un long regard caressant.

– Je voudrais bien embrasser mon fils, dit-elle.

La sage-femme mit l'enfant nu dans ses bras.

D'abord elle le regarda avec une sorte d'avidité, puis un sourire mystérieux effleura ses lèvres.

Peut-être s'était-elle attendue à trouver une ressemblance qui n'existait pas.

De nouveau ses prunelles étincelèrent. Elle éprouvait une autre satisfaction.

Alors elle couvrit de baisers le front et les joues de l'enfant. Et tout en l'embrassant elle disait tout bas :

– Va, cher petit, tu sauras un jour tout ce qu'il y aura pour toi d'amour maternel dans mon cœur. Tu t'appelleras André, André Clavière comme l'a voulu celui qui n'est plus et dont je te ferai vénérer la mémoire.

Quant à l'autre… Ah ! tu ne le connaîtras jamais, tu ignoreras jusqu'à son nom. Ta mère gardera au fond de son cœur son terrible secret.

La sage-femme reprit l'enfant.

La jeune mère fit signe au médecin de s'approcher.

– Docteur, dit-elle, croyez-vous que je pourrai nourrir mon enfant ?

– Mais oui, je le crois ; vous serez même une excellente nourrice.

– Ah ! docteur, vous me rendez bien heureuse.

III

LA VILLA DE VAUCRESSON

Huit mois après la naissance de son fils, Mme Clavière quitta la ville de Cannes. Son séjour au bord de la Méditerranée avait été de plus d'une année. M. et Mme Brevignon l'accompagnèrent à la gare. Les deux vieillards aimaient la mère, adoraient l'enfant, l'un et l'autre allaient leur manquer, et ils pleuraient en souhaitant à la jeune femme un bon voyage.

Et ils ne se lassaient point d'embrasser la mère, d'embrasser l'enfant.

– Vous nous écrirez souvent pour nous donner de vos nouvelles et de celles du petit, disait Mme Brevignon ; oh ! ne nous oubliez pas, pensez à nous.

– Oui, ajoutait le docteur, pensez à nous et n'oubliez pas que vous avez à Cannes de bons amis.

Le train se mit en marche. Il était déjà loin que Marie, penchée à la portière de son coupé, agitait encore son mouchoir en signe d'adieu.

Quand les quais de la gare ne furent plus en vue, la jeune femme essuya ses yeux mouillés de larmes.

– Je viens de quitter un asile de paix, murmura-t-elle, en est-ce un autre que mes amis m'ont choisi ?

L’enfant, sur les genoux de Mme Durand, souriait à sa mère, en lui tendant ses petits bras.

Elle le prit, mit sur ses joues deux gros baisers, puis, le tenant debout sur ses petites jambes, elle le contempla longuement, avec ce sentiment d’orgueil qu’ont toutes les mères.

– Il est à moi, cet enfant, c’est mon fils ! se disait-elle ; comme il est beau !

Marie pouvait admirer son fils, car c’était bien le plus bel enfant qu’on pût voir.

Sous l’influence de ce doux et bienfaisant climat que les médecins recommandent aux personnes affaiblies, les forces du petit André s’étaient rapidement développées ; il avait poussé comme un champignon, il était plein de santé et d’une vigueur extraordinaire pour son âge. Déjà, ayant un point d’appui quelconque, il se tenait debout, droit comme un petit homme, tournait autour d’un meuble et marchait, soutenu sous les bras, ce qui indiquait qu’il ne tarderait pas à faire seul ses premiers pas.

Il gazouillait comme un jeune chardonneret, prononçait correctement quelques mots et savait déjà se faire comprendre.

Le jour où, pour la première fois, il avait dit « maman » la jeune mère avait senti dans son cœur une joie infinie.

Un autre jour, – il répétait sans doute ce qu’il avait entendu de la bouche d’un autre enfant, – il s’écria tout à coup : « papa, papa. » La mère devint très pâle, resta un instant stupéfaite, comme hébétée, puis éclata en sanglots.

C'était la première douleur que l'enfant lui causait, c'étaient les premières larmes qu'il lui faisait verser.



Elle le prit, mit sur ses joues deux gros baisers, puis, le tenant debout sur ses petites jambes... (P. 210)

Me Mabillon attendait Mme Clavière à l'arrivée à Paris de l'express de Marseille. Les bagages des voyageuses furent laissés à la consigne ; ils devaient être transportés le lendemain, en messagerie, à l'adresse que l'on donna écrite au sous-chef de gare de service.

Le notaire conduisit les voyageuses chez lui où, comme cela avait été convenu, elles devaient passer la nuit.

Ce n'était pas sans émotion que Marie se retrouvait à Paris ; mais ce n'était pas de la joie qu'elle éprouvait. Hélas ! elle n'avait rien oublié, Paris n'avait pas été bon pour elle, il lui rappelait toutes ses douleurs, toutes ses souffrances. Et au lieu d'être joyeuse, comme l'aurait voulu Me Mabillon, elle était triste.

Paris lui avait été fatal, elle n'aimait pas Paris.

Quand, quelques mois auparavant, on lui avait demandé dans quel quartier de la ville il lui plairait de demeurer à son retour de Cannes, elle avait nettement répondu que pour rien au monde elle ne voudrait habiter à Paris.

Elle ajoutait :

« – Je me plais à Cannes parce que j'y vis dans une tranquillité parfaite ; la solitude m'est chère, autant que possible je tiens à m'isoler, à ne pas être connue.

Je connais peu les environs de Paris ; mais j'ai vu Saint-Cloud, Rueil, Bougival, la Jonchère ; il me semble que je me plairais dans une des petites communes situées entre Saint-Cloud et Versailles et pas trop éloignée de Boulogne, afin que je n'aie pas à faire un trop long chemin lorsque je voudrai rendre visite à nos enfants.

« Gardez-vous surtout de m'acheter quelque chose qui ressemble à un château ; c'est une toute petite maison que je désire avec un jardin où je pourrai avoir des fleurs et de l'ombrage.

« Vous connaissez mes intentions : je tiens à ne pas attirer l'attention sur moi, on ne doit pas savoir que je suis riche, mon fils lui-même et aussi longtemps que je pourrai le lui cacher, ignorera qu'il possédera un jour une grande fortune. Je vivrai simplement, modestement, comme si je n'avais que quelques milliers de francs de revenu.

« Je ne veux pas que mon fils puisse jamais compter sur sa fortune, cela nuirait à l'éducation que je veux lui donner. Je mettrai tous mes soins, toute ma tendresse à faire naître dans son cœur les nobles sentiments de celui qui lui a donné son nom.

« Je ne sais pas ce qu'il sera un jour ; mais si, comme je l'espère, il devient un homme véritablement digne de ce nom, un homme utile et grand par le cœur, il le devra surtout à lui-même. Il se nomme André Clavière, celui qui n'est plus doit revivre en lui. »

Cette lettre de la jeune veuve fut communiquée au docteur Chevriot et à M. Beaugrand.

– Elle a raison, dit le docteur.

Immédiatement Philippe Beaugrand se mit à la recherche d'une petite propriété à vendre, répondant aux désirs de Mme Clavière.

Au bout de quelques jours il la trouva à Vaucresson, tout près de l'avenue du Butard.

La maison, qui recevait les premiers rayons du soleil levant, était bâtie au flanc de ce riant et verdoyant coteau qui regarde la vallée de Ville-d'Avray, de Villeneuve-l'Étang, de Marnes-la-Coquette, les bois de Fausses-Reposes, et sur le front duquel le bois Toutain pose une magnifique couronne de verdure.

La propriété, d'une contenance de près de huit mille mètres, était entourée de murs. Elle avait deux entrées. L'entrée principale se trouvait sur une rue nouvellement ouverte et qu'on appelait alors la rue Neuve ; l'autre porte était au fond du jardin ; elle donnait sur un chemin rural qui, longeant le Clos Toutain, conduisait presque en ligne droite, en montant, aux avenues de Théry, du Butard et de Villeneuve-l'Etang. Alors on se trouvait au milieu des bois qui couvrent ces hauteurs depuis Sèvres et Saint-Cloud jusqu'à Versailles.

La maison était éloignée de la rue d'environ vingt cinq mètres. De chaque côté et derrière, de grands marronniers lui faisaient un encadrement de verdure. Sur le devant, à droite et à gauche, cachant les murs de clôture, d'épais massifs de lilas et de noisetiers mêlés ; en avant de ces massifs, deux grandes corbeilles plantées de géraniums. Derrière la maison une pelouse avec des arbres fruitiers ; au-dessus de la pelouse, un petit potager. Le reste du jardin était entièrement boisé. Il y avait dans ce parc en miniature de très beaux arbres : des sycomores, des platanes, des frênes, des acacias et, parmi eux, des chênes et des ormes séculaires.

Comme toutes les habitations construites sur un terrain en pente, on entrait au rez-de-chaussée de plein pied d'un

côté, tandis que de l’autre, il fallait monter un perron de douze marches, ayant double escalier.

Sous le palier du perron se trouvait l’entrée du sous-sol, qui était coupé en deux par un couloir au fond duquel on avait placé l’escalier de service.

La cuisine et l’office étaient à gauche du couloir ; à droite, la cave, le bûcher et le calorifère.

Le rez-de-chaussée, comme le sous-sol, était coupé par un couloir ; il se composait de quatre pièces : la salle à manger, un grand salon, un petit salon et une salle de bains.

Au premier étage, il y avait trois chambres à coucher avec cabinets de toilette, plus une quatrième pièce dont on pouvait faire à volonté un bureau, une bibliothèque, un salon de lecture.

Au-dessus, sur le devant et sur toute la largeur de la maison, on avait établi une plate-forme avec balcon d’où l’on avait sous les yeux un merveilleux panorama. Derrière, il y avait deux chambres de domestiques.

Disons encore qu’une source au milieu du jardin fournissait toute l’eau dont on pouvait avoir besoin dans la maison, ainsi qu’à une buanderie établie dans un petit bâtiment attenant à la serre.

La propriété fut achetée trente mille francs.

La culture et l’entretien du jardin étaient confiés à un jardinier du pays, travaillant à la journée, qui venait le lundi, le jeudi, le vendredi et le dimanche jusqu’à midi. Ces trois jours et demi de travail suffisaient, car le jardin était toujours parfaitement tenu.

Philippe Beaugrand, dont la complaisance et le dévouement pouvaient être mis constamment à l'épreuve, et qui trouvait tout facile quand il s'agissait de Mme Clavière, se chargea encore de faire meubler la villa. À cet effet, il s'adressa à la première maison d'ébénisterie du faubourg Saint-Antoine.

Philippe avait beaucoup de goût, il choisit lui-même les meubles destinés à la salle à manger, aux salons et aux chambres à coucher, en se disant : Voilà ce qui plaira le mieux à Mme Clavière.

Et quand un des meilleurs tapissiers de Paris eut recouvert les canapés, les fauteuils, les chaises, décoré les appartements, posé les tentures, les portières, les rideaux, les tapis, M. Beaugrand se dit avec satisfaction que la maison était digne maintenant de celle qui allait y venir demeurer.

– C'est très bien, c'est parfait, avaient dit M. Chevriot et Me Mabillon le jour où, tout étant terminé, ils étaient venus visiter la maison.

Philippe s'était surtout inspiré des intentions de la jeune veuve, qui répétait toujours : Pas de luxe, pas de luxe !

Rien n'était luxueux, mais tout était beau et riche. La chambre de la jeune femme était une merveille. On voyait au premier coup d'œil que la main d'un artiste avait passé là. C'était jeune, élégant, coquet, charmant, et bien le cadre qui convenait à la beauté si rayonnante et si pure de Mme Clavière.

La chambre était grande, et pour répondre au désir exprimé par la jeune mère, on y avait placé le petit lit de l'enfant.

Le mobilier, dans le grand et le petit salon, dans la salle à manger et les autres pièces, avait été complété par de magnifiques bronzes d'art, des statuettes de marbre, de bronze, des tableaux de grands maîtres, des vases de Sèvres, de Chine et du Japon. Ces divers objets avaient coûté, à eux seuls, beaucoup plus que la propriété et l'ameublement de la villa.

C'était du luxe, cela, du grand luxe même, mais les amis de Mme Clavière avaient agi de complicité et ils espéraient bien se faire pardonner de ne s'être pas absolument conformés aux ordres qu'ils avaient, reçus.

Revenons maintenant à Mme Clavière que nous avons laissé chez Me Mabillon, où elle passa la nuit.

Le matin, à neuf heures, la jeune femme, le notaire et Mme Durand, portant le petit André dans ses bras, montèrent dans une voiture de remise à quatre places, attelée de deux forts chevaux, qui allait les conduire à Vaucresson.

Mme Clavière avait manifesté le désir de ne pas traverser Paris sans faire une visite au docteur Chevriot ; mais, avec un sourire énigmatique sur les lèvres, le notaire lui avait répondu que passer rue du Helder serait une perte de temps inutile, attendu qu'elle ne trouverait pas le docteur chez lui.

Le landau gagna rapidement les quais, sortit de Paris par la porte du Point-du-Jour et s'engagea sur la route de Sèvres ; mais bientôt, laissant Billancourt à gauche, il tourna brusquement à droite et alla s'arrêter devant l'établissement hospitalier fondé par Mme Clavière.

La jeune femme laissa échapper une exclamation de surprise en lisant sur le fronton du bâtiment central : Maison maternelle.

Me Mabillon lui dit :

– Comme il nous fallait passer par Boulogne et que nous n'avions qu'un petit détour à faire, j'ai pensé qu'il vous serait agréable de jeter un coup d'œil sur la maison de vos petits protégés.

– Cher monsieur Mabillon, répondit-elle, vous me voyez tout émue… Ah ! je vous remercie mille fois d'avoir eu cette bonne pensée. Tout cela est du plus charmant aspect et me paraît grandiose.

– Voulez-vous entrer ?

– Non, non, répondit-elle vivement, aujourd'hui je ne peux pas.

– Je comprends, fit le notaire, regardant le petit André.

– Mais, continua-t-elle, dans deux ou trois jours, je ferai ma première visite à ces dames et aux enfants.

– Depuis plusieurs mois vous êtes attendue.

– La supérieure a-t-elle été avisée de mon retour ?

– Pas encore. Demain elle sera prévenue.

Sur l'ordre du notaire, la voiture rejoignit la route de Saint-Cloud et à onze heures et quelques minutes on était à Vaucresson.

– Nous sommes arrivés, dit le notaire, nous entrons dans votre jardin et voilà votre maison.

Le landau venait, en effet, de pénétrer dans la propriété par la grille que le jardinier avait ouverte.

Le docteur Chevriot, Philippe Beaugrand et Charles Balley étaient là depuis une demi-heure, attendant la jeune femme.

– Ah ! mes amis, mes bons amis ! s'écria-t-elle prête à suffoquer et en leur tendant ses mains.

S'adressant au notaire, elle ajouta :

– Vos airs mystérieux ne m'ont point échappé, cher monsieur Mabillon, et je pensais bien qu'une autre agréable surprise m'attendait ici. Rien ne pouvait me rendre plus heureuse que de vous voir tous réunis, mes chers protecteurs.

– Nous ne pouvions moins faire que d'être ici pour vous souhaiter la bienvenue, répondit M. Cheviot.

Philippe Beaugrand enleva le petit André des bras de Mme Durand et on l'embrassa, Dieu sait.

– Oui, vraiment, dit le vieux docteur, en prenant à son tour le bébé, voilà un enfant superbe, et certainement, madame Clavière, vous en ferez un homme. Mais, continua-t-il avec son doux sourire, je n'aurai pas, comme ces messieurs, le bonheur de le voir marcher d'un pas ferme dans la vie ; quand il sera un homme, je ne serai plus, moi, qu'un peu de poussière.

– Oh ! ne dites pas cela, mon bon docteur ; vous jouissez toujours d'une excellente santé ; vous avez encore de longues années à vivre et nous espérons bien que vous serez là pour aider mon fils de vos conseils.

Le docteur secoua la tête.

– J’ai soixante-douze ans, dit-il, à mon âge on sent que le poids des années pèse lourdement sur les épaules ; on ne voit plus loin devant soi, car on arrive au bout de sa carrière ; ce n’est plus par dizaines, mais une à une que l’on compte les années qu’on a encore à vivre. Les uns, comme cet enfant, entrent dans la vie, les autres en sortent ; c’est dans l’ordre immuable des choses. Après tout, quand on a achevé sa tâche sur la terre, on peut mourir.

Mais, en vérité, nous ne sommes pas ici pour nous laisser aller à des dissertations philosophiques plus ou moins lugubres. Veuillez prendre mon bras, chère madame, et suivons M. Beaugrand qui va vous faire visiter votre maison.

À l’exception de la porte de la salle à manger, Philippe ouvrit successivement toutes les portes devant la jeune femme. Elle ne cessait pas d’admirer et en entrant dans chaque pièce elle s’écriait :

– C’est trop beau, c’est trop beau !

– Mais je ne trouve pas cela, moi, disait le notaire.

– C’est convenable voilà tout, ajoutait le docteur Chevriot.

– Messieurs, reprenait-elle, prenez garde de me rendre orgueilleuse et vaniteuse.

– Si madame Clavière a des reproches à adresser, dit M. Beaugrand, c’est moi qui suis le coupable.

Marie lui prit la main, et avec son plus charmant sourire, elle lui répondit simplement :

– Merci, mon ami.

Dans la chambre de la jeune femme, pendant qu'elle examinait tout, silencieusement, le major s'écria étourdiment :

– Un mari ne pourrait pas faire mieux pour sa jeune et belle épouse adorée.

Philippe devint subitement très rouge et, sous le regard de Mme Clavière, il se troubla. Mais la jeune veuve, préoccupée, ne remarqua rien.

– Oh ! oh ! je m'en doutais, se dit Me Mabillon, je comprends maintenant pourquoi M. Philippe Beaugrand a refusé une jeune fille qu'on lui offrait avec une dot de deux cent mille francs.

On terminait l'intéressante visite, lorsque midi sonna a toutes les pendules.

Mme Clavière prit à part M. Chevriot et lui dit :

– Mon bon docteur, me voici chez moi, dans ma maison ; bien que tout ce qui m'entoure soit beaucoup plus riche que je ne l'aurais désiré, je me plairai ici, car j'y vais trouver la solitude dont j'ai besoin. Maintenant, je dois vous l'avouer, je me trouve fort embarrassée : voici l'heure du déjeuner et je me demande comment je vais pouvoir faire à mes amis les honneurs de ma maison. Vais-je donc vous laisser retourner à Paris, sans vous être assis à ma table, ou vous prier d'aller déjeuner dans un restaurant ?

Le docteur répondit en souriant :

– Rassurez-vous : il a été convenu que pour fêter votre retour nous déjeunerions tous ici, et M. Philippe Beaugrand s'est chargé de vous mettre en mesure de nous recevoir. D'abord, grâce à lui, votre cave est bien garnie ; ensuite il a

commandé, chez Potel et Chabot, le déjeuner que vous allez nous offrir.

– M. Beaugrand est un ami précieux.

– Pour vous il se jetterait dans un brasier.

– Il avait une vive affection pour son ami André.

– Il l'a reportée sur vous et votre fils.

– Je ne serai pas ingrate envers lui.

On était revenu dans le grand salon. Mais on n'eut pas le temps de s'asseoir.

La porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants et un maître d'hôtel, en habit noir et en cravate blanche, s'avança de quelques pas, en disant :

– Madame est servie.

IV

SOLITUDE

Dans la première quinzaine qui suivit son installation à Vaucresson Mme Clavière alla plusieurs fois à Paris. Elle avait à rendre visite à ses amis, à les remercier de tout ce qu'ils avaient fait pour elle.

Marie n'avait pas oublié Charlotte Pinguet et son mari, qui étaient aussi pour elle des amis sûrs et dévoués qu'elle s'était attachés par la reconnaissance. La petite maison de commerce, bien achalandée, était en pleine prospérité et, déjà, Charlotte avait dû s'adjoindre une demoiselle de magasin. Constamment, dans la bonne saison, comme dans la mauvaise, quatre ouvrières modistes travaillaient dans une pièce du premier étage dont Mme Pinguet avait fait un atelier.

La clientèle de la modiste, qui avait commencé si modestement, devenait de plus en plus importante ; Charlotte fournissait maintenant des chapeaux à des jeunes femmes du monde qui, ne regardant pas au prix de la marchandise, cherchent avant tout l'élégance, l'art et le bon goût dans la parure.

Pinguet et sa femme étaient sur le chemin de la fortune, et à moins de revers imprévus, qui ne paraissaient guère possibles, ils pouvaient dire avec assurance que dans dix ou quinze ans ils auraient acquis une assez jolie aisance.

Et c'était à l'amie de Charlotte, à Marie Sorel, qu'ils devaient tout ; grâce à elle leur rêve avait été réalisé ; ils n'avaient plus rien à désirer, à envier, ils étaient heureux.

Aussi, en tout et pour tout, la jeune veuve pouvait compter sur le mari comme sur la femme.

– Je me ferais tuer pour elle, disait Pinguet.

Quand Mme Clavière eut fait toutes ses visites, elle ne sortit plus de chez elle que pour aller, une fois chaque semaine, passer l'après-midi à Boulogne, au milieu des enfants de la Maison maternelle.

Une voiture venait la prendre à l'heure qu'elle avait indiquée, la conduisait à Boulogne et la ramenait chez elle.

Cette voiture lui était fournie par un loueur de Saint-Cloud. Au bout de quelque temps, ayant eu à se plaindre du cocher qu'on lui donnait, lequel était curieux et bavard et avait en plus, comme la plupart de ses confrères, le défaut de trop boire, elle demanda au loueur à fournir son cocher elle-même.

Ce fut au mari de son amie Charlotte qu'elle s'adressa pour lui trouver l'homme de confiance qu'elle désirait avoir.

Dès le lendemain, répondant à la lettre de la jeune femme, Charles Pinguet vint à Vaucresson.

– Le cocher que vous me priez de vous chercher, dit-il à Mme Clavière, est difficile à trouver ; mais pourquoi ne me prendriez-vous pas, moi ? Je sais soigner un cheval et conduire une voiture ; je n'ai pas besoin d'ajouter que vous auriez en moi un cocher fidèle et dévoué.

– Vous, mon ami, s'écria-t-elle, mais c'est impossible, vous avez vos occupations !

– Oh ! elles ne sont pas si grandes que je ne puisse vous consacrer une journée et même deux par semaine.

– Est-ce que votre femme accepterait ?…

– Certainement, puisque c'est elle qui, la première, a eu cette idée.

La jeune femme fit encore quelques objections, mais Pinguet avait aussi ses arguments. Il lui fallait un cocher en qui elle pût avoir une entière confiance ; où trouverait-elle un homme plus sûr et plus dévoué que lui ? Elle savait bien qu'elle pouvait compter sur son absolue discrétion. Et puis, il serait si heureux de la servir et de lui donner ainsi la preuve de sa profonde reconnaissance.

Elle finit par se laisser convaincre, et c'est ainsi que Charles Pinguet entra au service de Mme Clavière en qualité de cocher.

La jeune femme était presque toujours seule, et c'était un sujet d'étonnement pour les habitants de Vaucresson qui la voyaient à l'église, le dimanche, ou la rencontraient dans la rue. Ils n'avaient pas été sans admirer sa grâce, sa beauté merveilleuse, et ils s'étonnaient qu'une aussi charmante personne, qui paraissait appelée à briller au premier rang parmi les femmes élégantes, se fût condamnée à une sorte de réclusion.

Par exemple, on ne pouvait pas dire qu'elle était fière ; elle répondait aux saluts de tout le monde, à ceux des plus pauvres avec une gracieuseté et une bienveillance marquée qui n'échappait à personne.

Plus d'une fois, dans la rue, on l'avait vue s'arrêter, se baisser et embrasser des enfants d'ouvriers.

On savait qu'elle donnait au maire pour le bureau de bienfaisance et au curé pour ses œuvres de charité. Malgré cela, elle ne dédaignait pas d'entrer dans la demeure du pauvre quand elle avait un soulagement à y apporter et qu'elle pouvait faire entendre des paroles consolantes.

Elle faisait le bien simplement, sans ostentation, avec une discrétion et un sentiment de délicatesse qui donnaient au bienfait une valeur inappréciable.

On la trouvait d'autant plus généreuse et charitable, qu'on croyait qu'elle n'avait qu'une modeste fortune.

Elle n'était pas venue demeurer à Vaucresson, commune de peu d'importance, avec la pensée qu'elle y pourrait vivre complètement inconnue. D'ailleurs en dehors des choses qu'elle tenait à laisser ignorer elle n'avait rien à cacher. Elle-même avait dit qu'elle se nommait Mme Clavière, qu'elle était veuve et avait un enfant. Toutefois on était convaincu qu'il y avait quelque secret douloureux dans le passé de cette belle jeune femme qui, sans doute, s'était retirée du monde à la suite d'un violent chagrin.

Elle se disait veuve, l'était-elle réellement ? Ou bien encore avait-elle été mariée ?

On faisait ces réflexions. Mais la vie exemplaire de Mme Clavière n'offrait pas prise à la médisance et ne permettait guère de soupçonner le mal.

C'était tout près de Vaucresson qu'André Clavière avait été mortellement blessé par Raoul de Simiane ; et cependant, chose singulière, le nom de Clavière ne rappela à personne le

drame de Saint-Cucufa. Tant il est vrai que tout s'oublie vite et que certains événements ne restent dans la mémoire que de ceux qui ont intérêt à se souvenir.

Il est vrai qu'André Clavière était un inconnu, un homme obscur ; or, pour attirer l'attention du monde, il faut qu'un homme ait fait parler de lui, qu'il soit un personnage et ait joué n'importe quel grand rôle dans la vie.

Mme Clavière aurait pu facilement, en répondant aux avances qu'on lui faisait, se créer un petit cercle d'amies parmi les jeunes femmes et les jeunes filles de la bourgeoisie de Vaucresson ; mais elle savait que les amitiés, si vraies qu'elles fussent, ont des exigences ; elle aimait trop la solitude pour enchaîner, même légèrement, sa liberté d'action et ne pas garder complètement son indépendance. Elle ne faisait pas de visite à ces dames et ne se trouvait pas obligée de les recevoir chez elle.

On disait d'elle à Vaucresson comme on avait dit à Cannes :

– C'est une sauvage.

Elle laissait dire.

Elle n'avait pas à se plaindre de son isolement, puisque c'était elle qui le cherchait, qui le voulait.

Nature rêveuse, elle trouvait un charme infini à se livrer tout à son aise à la rêverie et au doux recueillement de l'âme. Elle vivait avec ses pensées. Et puis elle était si bien seule, toute seule avec son petit André, sous l'ombrage de ses grands arbres.

Elle n'avait aucune de ces distractions que recherchent si avidement les jeunes femmes d'aujourd'hui, et cependant

elle ne s'ennuyait jamais. Ah ! s'ennuyer !… Comment aurait-elle pu s'apercevoir de la monotonie de son existence, éprouver un instant de lassitude quand elle se donnait tout entière aux soins maternels que réclamait son enfant ?



Elle était si bien seule, toute seule, avec son petit André, sous l'ombrage de ses grands arbres. (P. 222.)

Mais il était tout pour elle, son enfant ; il lui semblait que sans lui elle ne pourrait plus vivre ; s'il lui arrivait de penser, – toutes les mères ont de ces terreurs, – que la mort pouvait le lui prendre, elle frissonnait d'épouvante. Elle l'adorait son cher petit ! ! Il était sa joie, son orgueil, son avenir, sa vie ! ! Tous ses rêves maintenant étaient pour lui et en lui !

Mon Dieu, mais si elle ne l'avait plus, tout lui manquerait ; il n'y aurait plus rien, ce serait le néant !

Si elle n'avait pas ces distractions mondaines des femmes frivoles, des femmes fanfreluches amoureuses de plaisir auxquelles nous faisions tout à l'heure allusion, elle en avait d'autres non moins agréables et plus saines : mettons en première ligne ses devoirs envers son enfant, qu'elle accomplissait avec une admirable sollicitude maternelle, et ses visites hebdomadaires à ses autres enfants de la maison de Boulogne ; ensuite née ménagère, elle s'occupait beaucoup de sa maison. Elle ne confiait qu'à elle le soin de sa lingerie, elle faisait les petits vêtements de son fils et confectionnait elle-même ses toilettes qui, comme nous l'avons dit, étaient fort simples.

Elle avait été couturière, elle aimait coudre ; une bonne partie des habillements des enfants de la maison maternelle sortaient de ses mains. Elle ne le disait pas et laissait croire aux religieuses que ces petites confections étaient achetées dans nos grands magasins de nouveautés.

Elle faisait aussi de la tapisserie, de la broderie et de très jolis ouvrages au crochet et au tricot.

Mais comme elle ne pouvait pas avoir constamment l'aiguille ou le crochet à la main, elle consacrait certains moments de la journée à la lecture. C'était en même temps

un délassement et un autre genre de travail. N'ayant pas reçu beaucoup d'instruction, elle sentait la nécessité d'acquérir une bonne partie au moins des connaissances qui lui manquaient.

Aussi ne lisait-elle que des livres sérieux, lesquels lui étaient indiqués par le docteur Chevriot. Elle lisait avec attention, s'assimilant les pensées des auteurs, se rendant compte de tout, gravant dans sa mémoire les événements, les faits. Pour elle, lire c'était étudier. Toutes ses lectures lui étaient profitables.

Elle apprenait l'histoire, la géographie, un peu les sciences naturelles et physiques, et acquérait certaines connaissances en botanique, en horticulture, en psychologie, en philosophie.

Et, naïvement, elle s'étonnait qu'on pût s'instruire seul, sans maître, par la lecture.

Cependant elle n'était pas complètement abandonnée ; de temps à autre elle recevait la visite de Me Mabillon et de M. Chevriot, qui venaient sans l'avoir prévenue, lui demander, sans façons, à déjeuner ou à dîner.

Philippe Beaugrand était revenu une fois à Vaucresson, depuis, il n'avait plus reparu. Marie ne comprenait rien à cela ; elle en était surprise, en éprouvait de la peine et se demandait en quoi elle avait pu mécontenter le jeune homme ; car il fallait bien qu'elle lui eût fait quelque chose pour qu'il s'éloignât d'elle ainsi, comme par parti pris.

Mais vainement elle cherchait la cause de la singulière conduite du jeune ingénieur à son égard. Lui était-elle donc devenue indifférente à ce point qu'il ne voulût plus s'occuper d'elle, ne plus penser à elle et à son enfant ?

Quand elle interrogeait à ce sujet le notaire ou le vieux médecin, ils lui répondaient qu'elle avait tort de mettre en doute l'amitié de M. Beaugrand. S'il ne venait pas la voir, c'est que, certainement, il ne le pouvait pas. Il n'avait plus les mêmes loisirs, sa position étant changée ; il occupait maintenant un poste important au ministère des travaux publics auprès du ministre.

– Oh ! s'il le voulait bien, disait-elle, il saurait trouver le temps de venir à Vaucresson.

M. Chevriot et le notaire savaient à quoi s'en tenir, mais ils se gardaient bien de faire connaître la vérité à la jeune femme.

Quant à M. Charles Balley, il n'était plus à Versailles ; il avait suivi son régiment qui, changeant de garnison, était allé à Niort.

Une fois par mois, le dimanche, Mme Clavière avait aussi la visite de son amie Charlotte.

Les deux jeunes femmes passaient de bonnes heures ensemble. Elles avaient toujours beaucoup à se dire. Charlotte racontait à Marie, autant qu'elle le pouvait, la chronique parisienne, qui ne chôme jamais, car, à Paris, il y a toujours du nouveau, dans le mal comme dans le bien.

Elles parlaient du défunt, de Longereau, des parents et amis d'autrefois.

Avec Charlotte, qui connaissait son passé, tous ses secrets, Mme Clavière était expansive ; elle lui faisait part de ses projets pour l'avenir projets qui, tous, se rapportaient à son fils.

Oh ! son fils !… Tout ce qu'elle rêvait était pour lui. Tout pour lui, rien pour elle ; n'était-ce pas assez du bonheur de le posséder.

– Vois-tu, Charlotte, disait-elle, je voudrais pouvoir ne faire qu'un avec lui, afin d'être avec lui partout, même sur le banc de l'école quand il aura l'âge de s'y asseoir. Pauvre ignorante que je suis, je ne peux pas me charger de son instruction, car je veux qu'il soit instruit, très instruit, forcément il sera séparé de moi pendant des années ; c'est si long les études qu'on fait faire aux jeunes gens afin qu'ils puissent s'élever au-dessus du niveau ordinaire !

Sans doute je le verrai souvent et je le reprendrai et l'aurai tout à moi pendant les vacances, mais je souffrirai de notre séparation. N'importe le sacrifice est nécessaire, je le ferai.

Avant qu'il ne me quitte, j'aurai eu le temps de m'occuper de son éducation ; si je ne l'achève pas, je l'aurai au moins commencée. Oh ! il faut que son cœur soit fait de ma tendresse, de tout l'amour que j'ai pour lui. En lui parlant sans cesse de celui qui lui a donné son nom, de son père, je ferai naître dans son âme les grandes qualités d'André Clavière.

Il faut, tu entends, Charlotte, il faut qu'il ressemble à celui qu'a tué l'épée d'un misérable ; il faut qu'il soit bon comme lui, généreux comme lui, grand comme lui ! Tiens, je voudrais qu'il lui ressemblât si bien en tout, qu'il eût son visage, son regard et son sourire.

Il n'était jamais fait allusion à ce passé douloureux, qui avait fait au cœur de Marie une plaie inguérissable.

Où était le comte de Rosamont ? Elle l'ignorait. Elle savait qu'il était marié, c'était tout. D'ailleurs, que lui importait cet homme qui n'était plus rien pour elle et dont elle aurait voulu perdre le souvenir ?

Mais, hélas ! elle ne pouvait pas oublier, l'enfant était là !

Elle avait quitté Paris et y était revenue sans seulement songer à s'informer de Joseph Gallot. Oh ! elle ne pensait guère à celui-là. Paresseux, joueur, libertin, ivrogne, il était tombé sans doute dans toutes les abjections du vice. Elle l'aurait su dans la plus profonde misère qu'elle n'aurait rien fait pour l'en tirer.

Comme toutes choses la bonté a ses limites ; elle sentait qu'elle serait sans pitié pour ce misérable dont elle ne pouvait se rappeler l'attentat sans frissonner d'horreur.

Redoutant toujours de réveiller de cruels souvenirs, Charlotte ne parlait pas plus à Marie de son oncle que du comte de Rosamont. Mais un jour qu'elles causaient un peu à bâtons rompus, Mme Clavière dit tout à coup :

– Je n'ai plus entendu parler de M. Joseph Gallot, est-ce que tu sais ce qu'il est devenu ?

– Il n'a pas eu à devenir, répondit la modiste, il est resté ce qu'il était. Le personnage n'est pas assez intéressant pour que je me sois donnée la peine de m'occuper de lui. Il y a quelques mois de cela, je ne fus pas peu surprise, un matin, de le voir entrer dans mon arrière-boutique, où j'étais occupée, je ne sais plus à quoi. Il était assez bien mis, mais, malgré cela, ne payait pas de mine. Il n'a pas embelli, je t'assure, depuis ton coup de ciseaux. Avec cet air sournois que tu lui connais et son visage ravagé, par la débauche, il

est loin d'inspirer la sympathie. Il dut voir à ma figure combien sa visite m'était désagréable.

Dun ton sec et froid, je lui demandai ce qu'il voulait.

Il me répondit :

« – J'ai appris depuis peu que ma nièce n'était plus à Paris, je serais heureux d'avoir de ses nouvelles.

« – En effet, monsieur Gallot, Marie n'est plus à Paris ; mais n'ayant pas moi-même de ses nouvelles je ne peux pas vous en donner.

« – Vous ne me dites pas la vérité ; vous, êtes trop son amie pour ne pas savoir où elle est allée.

« – Elle n'a fait connaitra à personne le lieu de sa résidence mais le saurais-je, moi, que je ne vous le dirais point.

« – Vous auriez tort, madame Pinguet, répliqua-t-il d'un ton hypocrite et presque en larmoyant, car vous ne me permettriez pas de faire connaître à ma nièce mon repentir afin qu'elle me pardonne mon égarement, ma folie. Croyez-le, j'ai vivement regretté ce qui est arrivé et je ne suis pas un jour sans me reprocher cruellement ma conduite. Si Marie savait cela, elle me prendrait en pitié, et, en pensant à sa marraine, ma pauvre défunte, qui l'aimait tant, elle m'accorderait le pardon que je lui demanderais, à genoux.

En parlant ainsi avec une fausse humilité, il espérait peut-être m'attendrir et m'amener à lui dire ce qu'il voulait savoir ; mais je connais trop bien le sire pour être jamais sa dupe ; ses paroles me révoltèrent et je fus sur le point de le prendre par les épaules et de le pousser jusque dans la rue.

Je savais, ma chère Marie, qu'il s'était enquis auprès de plusieurs personnes afin de savoir ce qu'il s'était enfin décidé à venir me demander à moi-même. Il n'ignorait pas ton mariage, et cependant il ne m'en parla point.

Bref, quand il vit que je gardais le silence et eut compris qu'il n'obtiendrait rien de moi, que je ne voulais rien lui dire, il prit le parti de se retirer. Il était temps, ma patience était à bout. Depuis, je ne l'ai pas revu.

Mais je dois te prévenir qu'il t'a beaucoup cherchée, qu'il te cherche encore. Pourquoi, dans quel but ? Je n'en sais rien. S'il a des regrets, ce n'est pas de s'être conduit envers toi comme un misérable, mais de n'avoir point commis le crime qu'il avait longuement médité, et il ne te pardonnera jamais de lui avoir crevé l'œil. Tant que cet homme vivra, Marie, il faudra te méfier de lui.

V

VOISINS DE CAMPAGNE

Le petit André avait été sevré à un an.

À cette occasion, sur le conseil de son amie, Mme Clavière avait pris une jeune bonne appelée Louise, que Me Mabillon lui avait trouvée et qui, ayant les meilleures recommandations, paraissait réunir toutes les qualités désirables. Elle s'était vite attachée à l'enfant, ce qui lui avait valu aussitôt l'amitié de la jeune mère.

Le service de Louise n'était pas pénible, Mme Durand ne restant jamais en repos, s'occupant de tout et voulant tout faire. Cependant, quand elle le permettait, la jeune bonne l'aidait à faire le ménage et même un peu à sa cuisine.

En réalité la nouvelle servante n'avait guère qu'à s'occuper de l'enfant, à veiller sur lui, à ne pas le quitter d'un instant, quand, pour une cause ou pour une autre, la jeune mère ne l'avait pas auprès d'elle.

André avait marché à dix mois, et maintenant, solide sur ses petites jambes, il courait déjà comme un petit lièvre.

Mais comme il ne pouvait pas toujours, trottiner ni être constamment, sur les genoux ou dans les bras de sa mère ou de sa bonne, on lui avait acheté une petite voiture dans laquelle on lui faisait faire chaque jour, quand le temps le

permettait, une longue promenade dans les bois qui avoisinent Vaucresson.



On lui faisait faire chaque jour, quand le temps le permettait, une longue promenade dans les bois. (P. 227.)

Mme Clavière s'était enfin décidée à ne pas rester confinée dans son jardin.

Maintes fois, sans exciter sa curiosité, on lui avait vanté la beauté des environs et le charme de la promenade dans les tranquilles allées du bois ; mais un jour on lui apprit que sa maison n'était qu'à une faible distance de l'étang Saint-Cucufa ; alors elle s'était écriée :

– J'irai, je veux voir cet endroit !

Saint-Cucufa ! C'était là, à quelques pas de ce petit étang, dans une clairière du bois, qu'André Claviers était tombé mortellement blessé. Aller là, n'était-ce pas un pieux pèlerinage comme celui qu'elle faisait au cimetière du Père-Lachaise ?

Elle y alla seule une première fois, une seconde fois avec son fils, et, depuis, elle y était retournée souvent. Le lieu lui plaisait, sans doute à cause de ses souvenirs.

À l'ombre de ces grands arbres aux superbes ramures, au bord de cette eau légèrement irisée sous un souffle de vent, il lui semblait que son éternelle rêverie avait plus de douceur et que le recueillement de ses pensées était plus profond.

Elle se sentait comme bercée doucement par le joli chant des oiseaux, très nombreux dans ces bois pleins d'ombre auxquels l'étang et une infinité de ruisselets donnent constamment une fraîcheur agréable et bienfaisante.

Parfois, regardant autour d'elle, la poitrine oppressée et les yeux voilés de larmes, on aurait dit qu'elle cherchait sur le sol quelque trace invisible, depuis longtemps effacée.

Eh bien oui, elle cherchait quelque chose, et ce quelque chose lui manquait.

Elle aurait voulu s'asseoir à l'endroit même où le sang d'André Clavière avait rougi le sol. Philippe Beaugrand, témoin du duel, aurait pu lui dire : « C'est là, à cette place, que mon pauvre ami est tombé. » Mais elle ne voyait plus le jeune ingénieur.

Quand elle s'enfonçait sous bois et trouvait une clairière, elle s'arrêtait. Alors la scène de la rencontre se représentait à elle telle qu'on la lui avait racontée. Elle voyait les deux combattants en face l'un de l'autre, elle voyait briller l'acier des épées se croisant et celle que tenait le baron de Simiane percer la poitrine d'André. Et la victime de l'amour et de l'honneur tombait.

Cette trace de sang répandu qu'elle cherchait, elle la découvrait avec les yeux de l'âme.

*

* *

Assez souvent, dans ses promenades, Mme Clavière rencontrait une dame âgée donnant le bras à un grand et beau garçon, qui ne paraissait pas avoir plus de vingt-sept à vingt-huit ans. La jeune femme les connaissait : c'étaient Mme Joubert et son fils, Edmond Joubert ; ils habitaient l'été à Vaucresson et étaient même ses voisins, car leur propriété, beaucoup plus grande que la sienne, n'était séparée de son jardin que par le mur de clôture, qui était mitoyen.

La vieille dame, très pieuse, ne manquait jamais, le dimanche, d'assister à la messe ; c'était à l'église que

Mme Clavière l'avait vue, d'abord, et toujours accompagnée d'une femme de chambre.

Un jour son fils vint l'attendre à la sortie de l'office, sur la petite place.

Edmond vit sa mère saluer Mme Clavière, qui rendit gracieusement le salut.

La jeune femme s'éloigna d'un pas léger et le jeune homme, immobile, comme sous le charme d'une apparition céleste, admirant sa taille svelte, souple et élégante, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu au détour de la rue.

– Qui donc est cette charmante jeune femme ? demanda-t-il à sa mère en lui offrant son bras, est-ce qu'elle demeure à Vaucresson ?

– Depuis quelque temps déjà ; tu ne l'as donc pas encore vue ?

– Je viens de la voir aujourd'hui pour la première fois.

– Eh bien, c'est notre voisine, Mme Clavière.

– Ah ! fit-il, c'est Mme Clavière.

Après un silence, il ajouta :

– Nous avons une bien jolie voisine, ma mère.

– Oui, mon ami, mais ne vas pas en devenir amoureux.

Le jeune homme sourit et resta silencieux.

Mais, à partir de ce jour, on l'avait vu presque tous les dimanches accompagner sa mère à l'église où il était sûr de voir Mme Clavière.

Si c'était une recommandation que sa mère lui avait faite, ou l'avertissement d'un danger qu'elle lui avait donné en lui disant : « Ne vas pas devenir amoureux de notre jolie voisine, » il n'en avait tenu aucun compte. Un regard de Marie, rencontrant le sien, avait suffi pour faire tomber dans son cœur le germe de l'amour. Le germe s'était promptement enraciné, l'éclosion avait suivi et l'amour naissant s'était épanoui, prêt à prendre le développement d'une grande passion.

Il y a des embrasements soudains et terribles.

Marie Sorel était née pour plaire, pour inspirer l'amour, pour être ardemment désirée. En plus de sa jeunesse et de sa beauté, elle possédait ce charme étrange, irrésistible qui attire, enveloppe, étreint. Elle savait – on le lui avait dit – qu'elle avait la fascination du regard et du sourire. Et c'était un peu à cause de cela aussi qu'elle chérissait cette solitude à laquelle elle s'était condamnée et qui lui donnait une existence paisible. Presque cachée à tous les yeux, elle évitait les luttes qu'il lui aurait fallu soutenir contre des adorateurs ayant la prétention de faire cesser son veuvage.

Elle n'avait pas, été sans remarquer que ce n'était plus une femme de chambre, mais son fils qui accompagnait Mme Joubert à l'église ; toutefois elle était à cent lieues de se douter que c'était uniquement pour elle et non par devoir religieux que le jeune homme se montrait si fervent chrétien. Si elle avait soupçonné la vérité, elle aurait certainement été effrayée. Mais elle ne pouvait pas deviner les pensées de son voisin et ce qui se passait dans son cœur, tant cet amour qu'elle avait inspiré était respectueux et discret.

On dit que rien n'échappe à l'œil clairvoyant et inquiet d'une mère ; cependant le jeune homme savait si bien

dissimuler ses sentiments que Mme Joubert fut assez longtemps sans se douter de rien. Edmond allait moins à Paris, était plus souvent auprès d'elle et elle se persuadait que cet empressement n'avait pas d'autre cause qu'un redoublement d'affection filiale.

Quand ils parlaient de leur voisine, – c'était tous les jours, – Mme Joubert ne pouvait pas s'étonner que son fils la trouvât charmante, puisqu'elle-même se plaisait à reconnaître que Mme Clavière avait une grâce parfaite et était extrêmement distinguée.

Jeune homme du monde, instruit, spirituel, joli garçon et riche, Edmond Joubert avait eu, comme tous les jeunes gens de son âge, quelques aventures galantes et un certain succès auprès de ces femmes faciles qu'on pourrait appeler des marchandes de plaisirs ; mais la satisfaction d'un appétit sensuel ne ressemble en rien à l'amour pur, à l'amour vrai, ce sentiment émanant de Dieu par lequel on se donne l'un à l'autre et qui est l'union de deux âmes. Edmond Joubert avait toujours trouvé froides et sans saveur les caresses vénales, et, comme tant d'autres, il s'était vite lassé de ces liaisons malsaines, nées d'un caprice ou d'une fantaisie auxquelles succédait un écœurement profond.

Il aimait la famille et désirait le calme du foyer ; il sentait la nécessité de donner à sa vie une direction en conformité de ses-goûts ; il éprouvait le besoin d'aimer, d'avoir une compagne pour marcher à deux dans la vie, et il pensait sérieusement à se marier, lorsque, pour la première fois, il avait rencontré Mme Clavière.

Disposé comme il l'était, son cœur devait facilement se laisser prendre. Dès le premier jour, il aima la jeune femme, un mois après, il l'adorait.

Mais Marie lui imposait une retenue et un respect qui plaçaient entre elle et lui une barrière qu'il n'osait pas franchir. Presque toujours le véritable amour se fait un cortège de craintes que rien ne semble justifier. Edmond était devenu timide à l'excès.

Dans l'intérêt de son amour, il aurait voulu qu'une certaine intimité s'établît entre sa mère et la jeune veuve. Adroitement, avec des précautions infinies, il insinua à Mme Joubert qu'elle aurait une très agréable société en recevant chez elle Mme Clavière.

– Je le crois, disait la mère, mais nous connaissons si peu cette jeune femme.

Elle avait des hésitations fort naturelles.

Cependant, elle se décida à inviter Mme Clavière à venir la voir quelquefois en qualité de voisine.

Celle-ci, tout en se disant très honorée de la gracieuse invitation qui lui était faite, exprima le regret de ne pouvoir répondre au désir de Mme Joubert. Elle avait cherché l'isolement par goût, elle était tout à son fils et ne pouvait rien changer à sa manière de vivre. D'ailleurs, si elle acceptait l'invitation de Mme Joubert, ce serait faire injure à d'autres personnes qui avaient précédemment sollicité sa visite.

C'était un échec que subissait Edmond.

– Assurément, lui dit sa mère, elle n'a pas obéi, en m'opposant un refus, à un sentiment de fierté ou d'antipathie ; elle veut ne voir personne, c'est chez elle un parti pris. Je commence à croire, comme tout le monde ici,

qu'il y a quelque gros secret dans la vie de cette jeune femme.

S'il y a réellement un secret, pensa le jeune homme, je le découvrirai.

Il trouva que ce n'était pas assez de voir Mme Clavière le dimanche à l'église ou sur le chemin qui y conduisait, et ayant appris qu'elle faisait avec son fils et accompagnée de sa jeune bonne, de fréquentes promenades au bois, il mit beaucoup d'empressement à faire faire à sa mère ces mêmes promenades. C'était, disait-il, dans l'intérêt de sa santé. Son médecin ne lui avait-il pas recommandé beaucoup d'exercice ? Elle avait besoin de marcher, de se donner du mouvement, afin de faire diminuer son embonpoint.

L'excellente mère, toujours aveuglée, était ravie du dévouement de son fils et d'une si touchante sollicitude.

Pendant quelques années, entraîné, par les ardeurs de la jeunesse, Edmond lui avait échappé ; mais il lui était enfin revenu, plus aimant que jamais, elle l'avait repris.

Les promeneurs se rencontraient ou dans une des allées du bois ou au bord de l'étang. On se saluait, on échangeait quelques paroles, quelquefois on causait assez longuement. Mme Joubert s'extasiait sur la gentillesse de l'enfant. Edmond s'enhardissait jusqu'à embrasser le petit André. N'était-ce pas un bonheur inappréciable de pouvoir appuyer ses lèvres sur ces petites joues roses, chaudes encore des baisers de la jeune mère ? Et puis n'était-ce pas ainsi par des caresses à l'enfant, qu'il s'emparerait peu à peu du cœur de la mère ?

Certes Mme Clavière était flattée dans son orgueil maternel, car elle ne se doutait point que ces baisers du

jeune homme étaient beaucoup plus pour elle que pour son fils.

Elle ne remarquait ni l'émotion de M. Joubert, ni son air contraint, embarrassé, ni ses regards ardents ; elle ne voyait rien. Et lui se disait :

– Elle ne veut pas comprendre que je l'aime, elle ne veut pas voir que je l'adore.

Et il se taisait. Et il enfermait au fond de son cœur son cher secret, tant il craignait d'effaroucher la jeune femme, de creuser à tout jamais, entre elle et lui, un abîme ; et de perdre ainsi le bonheur qu'il avait de la voir et de l'approcher.

Dégoûté des amours éphémères, fatigué des excès de plaisir de sa première jeunesse, il trouvait à son amour platonique un charme infini. Il en vivait.

On arriva à la fin des beaux jours. Les vents d'automne faisaient tomber les feuilles jaunies ; les arbres se dénudaient. Le froid commençait à se faire sentir. Les promenades au bois avaient pris fin.

Les années précédentes, Mme Joubert et son fils quittaient la campagne pour rentrer à Paris à la fin de septembre ; mais ils y étaient encore à la Toussaint. Edmond ne pouvait se faire à l'idée qu'il allait rester plusieurs mois éloigné de Mme Clavière et, autant qu'il l'avait pu, il avait retardé le jour, du départ.

Mais Mme Joubert avait à Paris ses amis, ses relations, elle était réclamée, attendue, et son fils ne pouvait plus lui dire : « Nous sommes bien ici ! ». Ils partirent ; mais le jeune homme se promettait bien de s'affranchir assez de ses

devoirs envers le monde pour venir passer à la campagne une journée chaque semaine.

Mme Joubert était veuve d'un agent de change que la mort avait enlevé à la fleur de l'âge et au moment où il commençait à arrondir sa fortune. Edmond Joubert n'avait alors que vingt ans. Bien qu'il eût déjà travaillé un peu avec son père, il était beaucoup trop jeune pour pouvoir assumer la responsabilité d'une maison financière ; sa mère, d'ailleurs, n'aurai voulu pour rien au monde qu'il se jetât dans le tracas des affaires et qu'il en connût les soucis. C'était déjà assez, déjà trop d'avoir perdu son mari par suite d'un travail incessant et excessif. La bourse est une fournaise dans laquelle elle ne voulait pas voir tomber son fils.

La charge fut vendue, et comme il était bon que M. Joubert fils eût une occupation, il devint un des associés du successeur de son père. Les trois premières années, il rendit par son travail de sérieux services à la maison ; mais peu à peu son zèle diminua et bientôt il trouva que c'était suffisant de venir passer une heure le matin dans les bureaux. Devenu homme de plaisir, ayant de l'or à jeter à pleines mains, il s'amusait, comme on s'amuse à vingt-trois ans, en écervelé, passant d'une folie à une autre, faute d'une main forte et virile pour le maintenir. À cela, heureusement, et sa mère s'en félicitait, il n'avait pas usé, détruit sa santé.

Souvent Mme Joubert avait dit :

– Je suis trop bonne pour lui, je suis trop faible.

Mais elle l'aimait tant son fils, même quand il lui faisait verser des larmes !

Edmond restait associé d'agent de change, et, sans avoir. Beaucoup plus à faire qu'à se montrer de temps à

autre dans des bureaux, comme nous l'avons dit, il touchait chaque année de cinquante à soixante mille francs pour sa part des bénéfices de la maison.

En dehors de cela, Mme Joubert avait une maison à Paris, d'un rapport de cinquante mille francs, plus trente mille francs de revenu en bonnes valeurs mobilières.

Certes, c'était là, avec un nom honorable, une magnifique fortune à offrir à Mme Clavière, qui passait pour ne pas avoir plus de huit à dix mille francs de rente.

– Il m'importe peu qu'elle soit presque pauvre, se disait-il, je suis assez riche pour nous deux. Elle n'aime pas le monde, elle est très simple et très modeste dans ses goûts, soit ; mais elle a un fils, et si elle ne désire rien pour elle, elle est certainement, comme toutes les mères, ambitieuse pour son fils ; il est impossible qu'elle n'ait pas le désir de le voir riche un jour.

Elle ne pourra pas douter de mes sentiments quand je mettrai ma fortune à ses pieds en lui disant : Elle est à vous et à votre fils, cette fortune que je vous offre avec toute la tendresse, tout l'amour qu'il y a pour vous dans mon cœur.

Edmond Joubert pensait ainsi quand l'espoir versait en son âme une douce ivresse ; mais, aussitôt, la crainte revenait le tourmenter et il se disait :

– Je la connais assez pour être certain qu'à ses yeux ma fortune et celle de ma mère ne compteront pour rien. Pour que j'aie le droit d'espérer, il faudrait qu'elle m'aimât.

Et il ajoutait tristement :

– M'aimera-t-elle ? Peut-elle m'aimer ?

VI

UNE PAGE D'AMOUR

En rentrant à Paris, Mme Joubert avait redouté que son fils, subissant l'attraction du plaisir, ne se laissât aller à de nouveaux entrainements dangereux ; mais elle s'aperçut bientôt qu'il était devenu un modèle de sagesse. Il se tenait à l'écart des excitations de la vie parisienne ; il était plus assidu dans les bureaux de l'agent de change, et même il y travaillait. Il avait décidément rompu avec le passé. Il comprenait qu'il y a dans la vie des devoirs sacrés à remplir. Il était enfin un homme sérieux.

Mais si Mme Joubert n'avait plus au sujet de son fils ses anciennes inquiétudes, elle en avait de nouvelles.

Edmond n'était plus le même ; mais ce grand changement qui s'était opéré en lui, elle l'aurait voulu moins radical.

Si le jeune homme n'était plus l'affamé de plaisirs d'autrefois, il n'était plus, également, le grand et beau parleur de ce temps-là. Il n'aimait plus le monde, il était casanier et c'était à grand'peine que sa mère obtenait qu'il la conduisit une fois par hasard à la Comédie-Française ou à l'Opéra.

Bien qu'il fût toujours poli avec tout le monde, aimable et tendre auprès de sa mère, il était soucieux et avait des préoccupations qui n'échappaient point à Mme Joubert. Elle

voyait avec tristesse qu'il avait perdu sa bonne et franche gaieté d'autrefois. Rarement le sourire effleurait ses lèvres. Souvent il était sombre, morose, taciturne. Il avait de longues rêveries pendant lesquelles on le surprenait le regard perdu dans le vide, comme à la recherche d'êtres invisibles.

À quoi pouvait-on attribuer cette humeur chagrine du jeune homme ?

– Qu'a donc Edmond ? se demandait Mme Joubert.

Un jour elle apprit que son fils, à son insu et presque toujours le dimanche, se rendait souvent à Vaucresson. On l'avait vu causer avec la jeune bonne de Mme Clavière. Évidemment il s'informait de la santé de la jeune mère et de son enfant.

Ce fut pour Mme Joubert une subite clarté.

Elle n'avait plus à se demander ce qu'avait Edmond, elle était suffisamment édifiée. Les préoccupations du jeune homme, son air soucieux, ses bizarreries d'humeur, tout cela avait l'amour pour cause. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, Edmond n'avait pu rester insensible à la beauté rayonnante de la jeune veuve, au charme de sa personne.

Ainsi, cette transformation de son fils dont elle était si heureuse et qu'elle croyait avoir obtenue par sa tendresse maternelle et ses bons conseils, cette transformation s'était opérée sous l'influence d'une autre femme. Elle n'en éprouvait aucun sentiment de contrariété, car elle avait le cœur trop haut placé pour qu'une jalousie mesquine pût l'atteindre. D'un autre côté elle ne pouvait pas en vouloir à Mme Clavière qui, certainement, – elle le reconnaissait, – n'avait employé auprès de son fils aucune espèce de provocation. Enfin, cette chose, que la beauté de la jeune

femme lui avait fait redouter tout d'abord, était fatalement arrivée.

Allait-elle blâmer son fils et lui reprocher de s'être laissé prendre au doux regard d'une femme qu'elle-même trouvait adorable ? Elle sentait qu'elle n'en aurait ni le courage ni la volonté. Et cependant elle n'était pas contente ; elle voyait que son fils, lancé dans cette aventure, trop grave pour être traitée légèrement, se préparait de grosses déceptions et de grandes douleurs ; car, enfin, qui était-elle réellement, cette jeune femme ? D'où sortait-elle ? Était-il bien certain qu'elle avait été mariée, cette jeune mère, qui semblait n'être venue habiter à Vaucresson, un pays perdu, que pour s'y faire oublier ?

Edmond l'aimait, il voudrait l'épouser ; alors il faudrait qu'elle intervint ; elle demanderait à tout savoir ; rien de nuageux, rien de mystérieux dans l'existence ; elle voudrait y voir clair comme en plein soleil. Jamais, jamais elle ne donnerait son consentement au mariage de son fils avec une femme dont le passé aurait une tache, si petite qu'elle fût.

Edmond, avec sa fortune et la position qu'il occupait dans le monde financier, pouvait avoir la prétention de faire un brillant mariage ; mais, disons-le à la louange de Mme Joubert, elle ne pensait pas plus à la grosse dot qu'une jeune fille pourrait apporter à son fils qu'à la pauvreté relative de Mme Clavière.

La richesse, ça lui était bien égal ; elle ne s'arrêtait pas à des calculs d'argent. Sous ce rapport, elle pensait comme Edmond et disait comme lui qu'il avait assez pour deux. Ce qu'elle voulait surtout et avant tout, c'était le bonheur d'Edmond ; seulement, elle n'admettait le bonheur possible pour son fils que s'il se donnait une compagne digne de lui.

Ne sachant pas que Mme Clavière était riche, immensément riche, elle l'aurait donc acceptée pour bru avec la médiocre fortune qu'elle paraissait avoir, mais à cette condition qu'elle serait une femme irréprochable.

Aussi son mécontentement venait-il de ce que, dans le passé de la jeune femme, elle soupçonnait les choses qui existaient réellement et restaient cachées.

De là ses inquiétudes, ses angoisses maternelles.

Cependant elle ne dit point à son fils qu'elle avait deviné la cause de ses préoccupations et de son changement d'humeur. Elle ne voulait pas brusquer une explication qui, forcément, viendrait à son heure.

Mais elle se disait que le meilleur qu'elle pourrait faire, dans l'intérêt de son fils, serait de le soustraire à un voisinage dangereux.

Un jour elle lui dit – était-ce seulement pour l'éprouver, – qu'elle était disposée à vendre leur propriété de Vaucresson.

Il sursauta, pâlit et regarda sa mère avec une sorte d'effarement. Après le premier moment de stupéfaction, il répondit :

– La villa de Vaucresson est à vous, ma mère, vous avez le droit de vous en défaire, bien que je n'en voie point la nécessité, mais s'il vous plaît de la vendre, il me sera agréable à moi, de l'acheter. Mon père aimait Vaucresson, c'est lui, qui a fait construire la maison, cette propriété est son œuvre ; elle est un souvenir de lui que je tiens à conserver.

Mme Joubert n'avait plus parlé de vendre.

Dès la fin de mars, la mère et le fils s'installèrent à leur campagne ; c'était pour tout l'été, Edmond ayant déclaré qu'il ne tenait nullement à aller passer quelque temps au bord de la mer ou dans une ville d'eaux quelconque.

On était en pleine floraison des violettes et des primevères et aux branches des lilas les bourgeons étaient prêts à s'ouvrir. Le merle et le rouge-gorge, à qui les premiers beaux jours rendent la gaieté, commençaient à chanter dans les arbres du parc.

Entre Mme Joubert et son fils et Mme Clavière, il y eut échange de politesses, ainsi qu'il convient entre voisins : de simples paroles gracieuses et courtoises ; pas autre chose. La jeune veuve ne se familiarisait point et était moins que jamais disposée à sortir de son extrême réserve. Elle faisait comprendre que cette année, comme la précédente, on devait rester chacun chez soi.

Comme si elle avait deviné les sentiments secrets du jeune homme, elle était pour lui d'une grande froideur, ce dont Mme Joubert la remerciait intérieurement. Cette attitude de la jolie voisine calmait un peu les inquiétudes et les anxiétés de la mère d'Edmond. Elle se disait que rien ne venant encourager son fils, il finirait par comprendre qu'il n'avait rien à espérer, qu'il jouait un rôle ridicule, et que, soit par l'éloignement, ou par tout autre moyen, il se guérirait d'un amour qu'elle considérait comme funeste.

Cependant, depuis qu'il était à Vaucresson, le jeune homme semblait revivre ; il avait retrouvé un peu de gaieté, il était moins sombre, causait plus volontiers et, dès le matin, quand il n'était pas obligé d'aller à Paris, il prenait plaisir à s'occuper des choses du jardin.

Il ne se faisait pas illusion, il voyait très bien que le cœur de celle qu'il aimait, loin de répondre aux sollicitations du sien, restait obstinément fermé. Malgré cela, il ne se sentait pas découragé. Sans doute il souffrait de la réserve et de la froideur de la jeune femme, mais il ne désespérait point ; il pensait que, forcément, un jour, par suite d'une circonstance inattendue ou imprévue, cette glace fondrait comme fond en hiver le givre au soleil.

Il souffrait, disons-nous, oui, sans doute ; mais comme il ne demandait pas beaucoup pour se trouver heureux, il avait ses satisfactions, ses joies. Il était près d'elle, séparés seulement par un mur de clôture. Ah ! ce n'était pas rien pour lui ! C'était le même air pur et vivifiant qu'ils respiraient. Il avait comme elle, en même temps qu'elle, les caresses tièdes des premiers rayons du soleil levant. Ils avaient sous les yeux les mêmes paysages. Ils regardaient les mêmes arbres, entendaient les mêmes chants d'oiseaux.

Et puis, de temps à autre, il pouvait la voir, elle. Quand elle marchait dans son jardin, il entendait crier sous ses pieds le sable des allées quand elle parlait au jardinier ou qu'elle appelait Louise ou Mme Durand sa voix douce, au timbre mélodieux, arrivait à ses oreilles comme le son d'une harpe éolienne. Et souvent, tous les jours, il pouvait entendre le bruit de gros baisers sonores sur les joues roses de l'enfant.

Oui, certes, tout cela n'était pas rien pour lui ; c'était même beaucoup, puisqu'il s'en contentait.

Dans l'existence de Mme Clavière rien n'était changé ; l'emploi qu'elle savait faire de son temps l'empêchait de s'apercevoir combien sont longues parfois les heures monotones. Elle avait toujours la même quiétude d'esprit et

il semblait que la tranquillité de sa solitude ne pût jamais être troublée.

– Edmond, tu te plais donc bien au jardin ? dit un jour Mme Joubert à son fils.

– Tout y est intéressant, ma mère.

– Il faut qu'il en soit ainsi, car tu y passerais volontiers des journées entières.

– Je m'instruis en causant avec François, notre jardinier, et en le voyant travailler.

– Tu prends des leçons, fit la mère en souriant ; est-ce que tu voudrais devenir jardinier ou horticulteur ?

– Pas précisément ; mais aucune chose n'est à dédaigner, toutes les connaissances sont bonnes à acquérir. Nous avons aujourd'hui des procédés de culture fort curieux : le greffage, les boutures, les semis sur couches, la fécondation de certaines fleurs par d'autres pour obtenir la variété des couleurs. J'écoute François avec un vif intérêt quand il me parle des incessants progrès de la science horticole et des précieuses découvertes qu'elle a faites dans ces dernières années ; quand il me parle de la façon dont la flore française s'est enrichie, grâce à l'introduction et à l'acclimatation dans notre pays d'une multitude de plantes exotiques. Je t'assure que tout cela est extrêmement curieux et intéressant.

– Je le crois, j'en suis convaincue, même pour toi, un homme de finance.

– On ne peut pas avoir constamment l'esprit préoccupé des combinaisons ou des événements qui peuvent amener sur le marché financier la hausse ou la baisse des valeurs ; on

se repose du tracas des affaires dans l’admiration des productions de la nature.

– J’ai vu aussi que François t’apprenait la taille des arbres.

– Il m’explique pourquoi son sécateur coupe telle branche plutôt que telle autre et me donne la raison de ses opérations sur nos espaliers, nos quenouilles et nos fuseaux.

– De sorte que, maintenant, suffisamment instruit, tu aides le jardinier.

– Que veux-tu dire ?

– Est-ce que depuis un mois je ne te vois pas, grimpé sur une échelle, tantôt à un endroit, tantôt à un autre, couper par ci, rogner par là, et attacher les sarments de la treille après le treillage que le jardinier a fait placer sur le mur qui sépare notre jardin de celui de notre voisine afin d’en augmenter la hauteur ?

Par exemple, continua Mme Joubert d’un ton doucement railleur, j’ai remarqué que tu n’allais pas vite en besogne, que tu restais quelquefois plus de vingt minutes à la même place. Dame, on ne peut pas te demander à toi, un apprenti, d’être aussi habile que le jardinier. Néanmoins, il faut que tu n’aies plus du tout besoin des conseils de François, puisqu’il ne surveille jamais ce que tu fais quand tu es sur ton échelle.

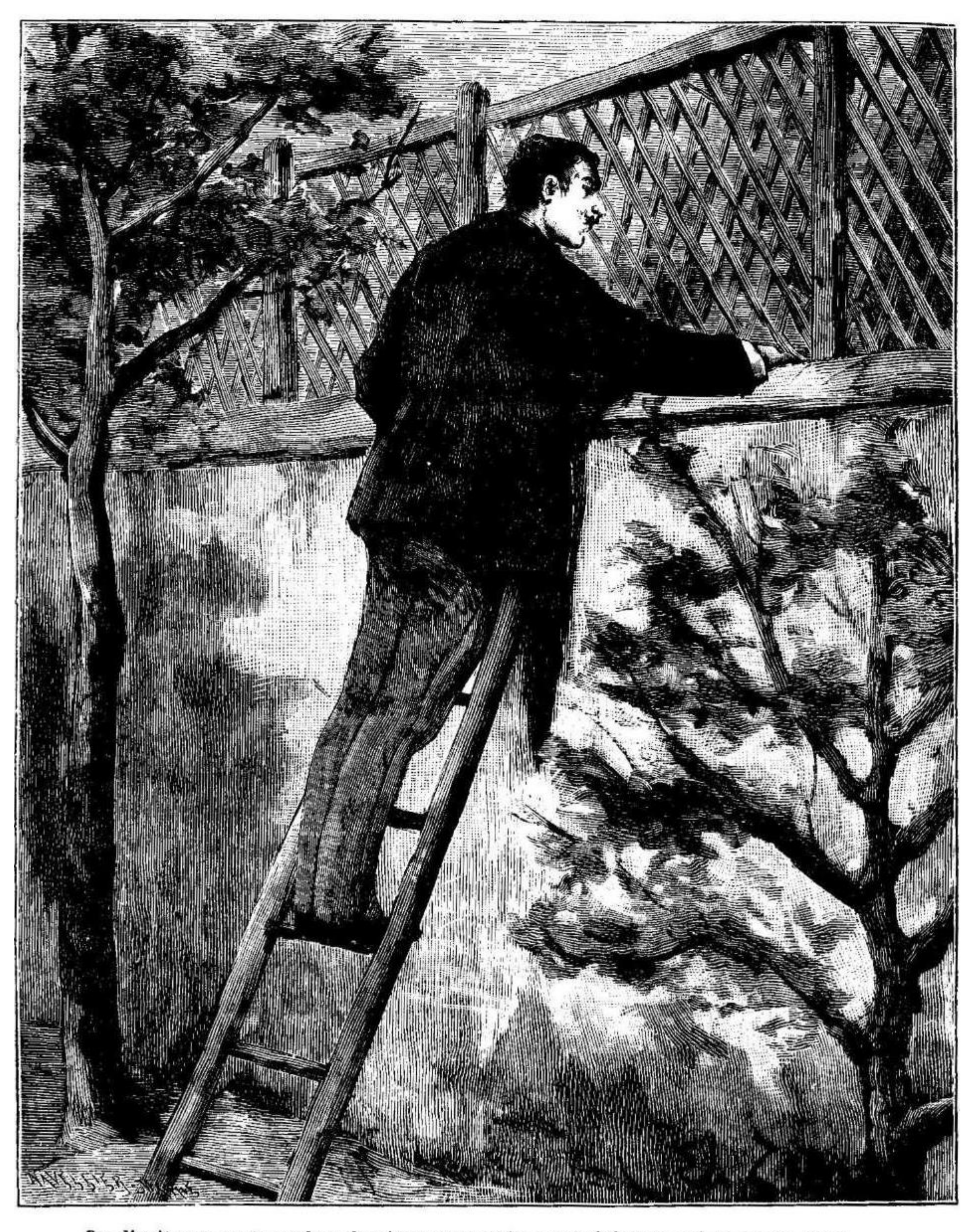
Le front du jeune homme s’était subitement rembruni.

– Entre nous, Edmond, poursuivit la mère, ce treillage au-dessus du mur n’est guère utile, il ne servira jamais à grand’chose. C’est toi qui as eu l’idée de le faire poser, le jardinier l’a réclamé parce que tu le désirais. Enfin il est là,

c’est bien ; nous verrons s’il est un jour garni de pampres verts.

Quant à présent, je me suis aperçue qu’il était pour toi une sorte d’embuscade ; en effet, on dirait que tu te caches derrière pour voir ; pour épier ce qui se passe dans l’autre jardin, sans trop risquer d’être découvert.

– Ma mère ! balbutia le jeune homme.



On dirait que tu te caches derrière pour voir, pour épier ce qui se passe dans l'autre jardin. (P. 240.)

– Edmond, quand on a des yeux, on n'est aveugle que si l'on ne veut pas voir. Assurément, tu ne commets pas un crime, mais cette espèce d'espionnage qu'on pardonnerait à

un collégien en vacances, n'est pas excusable chez un garçon de ton âge.

Quand Mme Clavière saura, si elle ne le sait pas déjà, qu'elle n'est plus chez elle, qu'elle ne peut plus faire trois pas dans son jardin sans que tes yeux soient braqués sur elle, crois-tu qu'elle n'aura pas le droit d'être indignée d'une pareille indiscrétion, d'une curiosité aussi inconvenante ?

– Elle serait plus indignée encore si elle savait que j'ai voulu soulever le voile qui couvre son passé.

– Ah ! tu as cherché à savoir…

– Oui.

– Et qu'as-tu découvert ?

– Rien.

– Ce n'est pas assez. Eh bien, Edmond, maintenant que je le crois nécessaire, je ferai des recherches de mon côté, et ce que tu n'as pu savoir ta mère le saura.

Il y eut un moment de silence.

– Après tout, reprit le jeune homme, que m'importe le passé de Mme Clavière ?

Mme Joubert regarda fixement son fils et répliqua avec tristesse :

– Il devrait t'importer beaucoup, au contraire.

– Ce que la femme est aujourd'hui me dit, à moi, ce qu'a été la jeune fille.

– À toi, mais pas à ta mère. En jugeant trop sur les apparences on s'expose souvent à être trompé.

– Pardon, ma mère, il n'y a pas que des apparences ; chez Mme Clavière rien n'est faux ni affecté, tout est naturel et vrai.

– Même son existence mystérieuse ?

– Elle a bien le droit, je pense, de vivre comme il lui plait, selon ses goûts et personne n'est autorisé à l'en blâmer. Depuis qu'elle est à Vaucresson, depuis que nous la connaissons, sa conduite n'a rien, absolument rien d'irrégulier ; partout on vous parlera de ses sentiments charitables, de sa bienfaisance ; elle fait autant de bien qu'elle le peut, selon ses moyens.

– Peut-être parce qu'elle a quelque chose à se faire pardonner.

– Oh ! ma mère, pourquoi parles-tu ainsi ? Toi, si bonne, si indulgente toujours, je ne te reconnais plus.

– Edmond, je cherche à te mettre en garde contre un entraînement funeste.

Le jeune homme ébaucha un sourire.

– Tu t'y prends un peu tardivement, répondit-il, car cet entraînement dont tu parles, je l'ai subi. J'aime Mme Clavière, ma mère, je l'aime, je l'adore !

– Je le sais ; hélas ! je ne l'ai que trop facilement compris. Eh bien, mon fils, c'est un malheur, un grand malheur qui nous est arrivé.

– Comment cela ?

– Une personne qui vient on ne sait d'où, qu'on ne connaît pas, que l'on dit veuve sans pouvoir affirmer qu'elle

a été mariée, dont l'existence enfin est un mystère qu'elle-même s'efforce à rendre impénétrable.

– Mon Dieu, ma mère, ce passé inconnu de Mme Clavière, qui paraît tant t'effrayer, nous le connaîtrons.

– Oui, nous le connaîtrons, et alors, si mes doutes se changent en certitude, il sera trop tard pour te rendre la tranquillité que tu n'as plus. Hélas ! le mal que cette femme t'aura fait sera peut-être irréparable.

– En vérité, je ne comprends pas que ton esprit inquiet se plaise à créer ainsi de noirs fantômes.

– Je pense à ton avenir, à ton bonheur, qui peuvent être à jamais détruits. Ah tu sais bien que ce que je désire le plus au monde est de te voir heureux.

– Tu me l'as dit souvent et tu ajoutais : « Marie-toi, c'est auprès d'une femme jeune, charmante, que tu aimeras et qui t'aimera, que tu trouveras le vrai bonheur. » Eh bien, cette femme jeune, charmante, adorable, je l'ai trouvée et choisie entre toutes ; ce bonheur que tu rêves pour moi, ma mère, c'est auprès de Mme Clavière que je le trouverai.

Mme Joubert laissa échapper un soupir.

– Tu l'aimes, fit-elle tristement, tout ce que je pourrais te dire encore serait inutile. Mais si, plus tard, tu as des regrets, si tu souffres cruellement de ton amour, tu ne pourras t'en prendre qu'à toi-même. Ah ! Edmond, Edmond, tu as été bien imprudent ; il y a des dangers qu'il faut savoir éviter, il y a des breuvages dont il ne faut pas approcher ses lèvres. Je tremble pour toi, oui, je tremble ! Et cependant, – peut-être en est-il temps encore, – si tu écoutais mes conseils, si tu voulais…

– Eh bien ?

– Tu pourrais t’épargner de grandes douleurs.

– Comment ?

– En renonçant à ton idée d’épouser Mme Clavière, et en ne pensant plus à elle.

– Impossible !

– Tout est possible avec la volonté. Écoute, nous partirions demain, nous irions en Italie, en Suisse, en Allemagne, où tu voudrais. Loin d’elle, les distractions aidant, tu l’oublierais !

– L’oublier, ma mère, jamais !

– Si, tu l’oublierais ; si, tu parviendrais à arracher de ton cœur ce fatal amour.

– Fatal ou non, mon amour me fait vivre.

– Ah ! il te fait vivre ! Tu dis cela aujourd’hui ; mais bientôt le jour viendra où tu diras : « J’en meurs ! » Edmond, c’est une passion insensée qui s’est emparée de toi tout entier et qui te trouble l’esprit à ce point qu’il me semble que tu perds la raison.

– Oh ! rassure-toi, ma raison n’est pas en péril.

– Voyons, dis, veux-tu que nous partions ?

– Non ; éloigné d’elle, je ne vivrais plus.

– Mais elle t’a donc ensorcelé cette femme ? Pourtant, autour de toi, il ne manquait pas de belles jeunes filles à aimer : Pourquoi est-ce cette Mme Clavière que tu as aimée ?

– Pourquoi, ma mère ? Parce que parmi toutes ces jeunes filles dont tu parles, la plus belle, la plus charmante, la plus gracieuse, la plus distinguée, la mieux douée, enfin, n'est pas comparable à Mme Clavière ; parce qu'elle seule pouvait faire naître l'amour dans mon cœur.

Il continua avec une sorte d'exaltation :

– Mais où pourrait-on trouver une créature aussi ravissante, aussi parfaite ? Ah ! ma mère, tes préventions contre elle te rendent bien injuste… Est-elle coquette ? Non. Est-ce qu'elle est maniérée et précieuse comme ces sottes demoiselles qu'on rencontre dans le monde ? Elle a la beauté d'une reine, elle le sait, sans doute, mais en est-elle plus fière, en tire-t-elle vanité ? Qu'a-t-on à lui reprocher, en somme ? De ne vouloir fréquenter personne. A-t-elle donc si grand tort ? Doit-on lui en vouloir de ne pas aimer le monde ? En vérité, ne fait-elle pas mieux de rester chez elle que de courir ces salons potiniers où la médisance est constamment à l'ordre du jour ?

Si tu veux juger Mme Clavière sans parti pris, seulement avec ta conscience, tu seras forcée de convenir qu'elle a toutes les qualités, toutes les vertus.

N'est-elle pas une mère admirable ? Comme toi, ma mère, elle ne pense qu'à son fils, ne vit que pour son fils ; tout pour son fils ! Qui donc mieux que toi, ma mère, peut apprécier les qualités de cette autre mère ? Elle a la bonté des anges, et tu t'étonnes que je l'aie aimée, tu me blâmes de l'aimer !

Mme Joubert ne pouvait qu'être frappée de la vérité et de la justesse des paroles de son fils. En effet, si la conduite de Mme Clavière pouvait ne pas échapper complètement à la

médisance, elle n’avait pas à redouter la critique la plus sévère. En définitive, la mère d’Edmond n’avait rien à reprocher à la jeune femme ; elle n’avait que ses préventions, lesquelles, jusqu’à présent, ne s’appuyaient sur rien. Donc elle avait tort et son fils avait raison. Mais ses appréhensions et ses craintes n’en existaient pas moins.

– Assurément, répondit-elle, Mme Clavière a des qualités qu’on ne saurait méconnaître sans être injuste à son égard. Mais quand il s’agit d’une chose aussi importante que le mariage, quand il s’agit du bonheur de son fils, une mère ne se montre jamais trop réservée et trop prudente. Tout entier à ton amour, tu ne vois pas, tu ne peux pas voir aussi loin que moi. Pour toi, le présent est tout ; moi, c’est vers l’avenir et plus encore vers le passé que se tournent mes yeux. J’aime et veux la clarté en tout, ce qui est mystérieux m’effraye. Et, je te le dis encore, je crains que tu n’ailles au-devant de cruelles déceptions.

Une fois la semaine, dans l’après-midi, presque toujours le samedi, une voiture fermée, un coupé, avec le même cocher, le même cheval, vient prendre Mme Clavière. Où va ta belle ?

– Ah ! tu vois là un mystère ?

– Oui.

– Eh bien, ma mère, je sais où va Mme Clavière.

– Ah !

– Et je vais te le dire. Mais, d’abord, sais-tu à quoi notre voisine et ses servantes occupent une grande partie de leur temps ? À confectionner des vêtements d’enfants des deux sexes. Chaque semaine Mme Clavière se fait conduire à

Boulogne-sur-Seine dans une maison nouvellement construite, à laquelle on a donné le nom de Maison maternelle, et où sont recueillis de petits orphelins et de pauvres petits enfants abandonnés. La plupart de ces malheureux, de ces petites victimes de la destinée sont habillées par Mme Clavière.

– Ah ! ça, fit Mme Joubert, ne cherchant pas à dissimuler son émotion, c'est bien, c'est très bien…

– Ah ! s'écria le jeune homme, tu reconnais donc, enfin, qu'elle est digne de mon amour !

– Edmond, ne t'enflamme pas ainsi, dit gravement la mère ; parlons raisonnablement, avec calme… Le jour où j'aurai acquis la certitude que Mme Clavière est vraiment digne de toi, de nous, je te dirai : Mes bras lui sont ouverts ; tu peux me la donner pour fille.

– Ah ! ma mère, ma mère !

– Edmond, sait-elle que tu l'aimes ?

– Elle l'ignore, ma mère ; je me suis toujours tenu vis-à-vis d'elle extrêmement réservé.

– Tu as agi sagement.

– J'obéissais au sentiment de respect qu'elle impose, et j'ai toujours été retenu par la crainte de lui déplaire et qu'elle ne se trouve offensée.

– Donc, tu ne peux pas savoir encore si elle t'aimera. Je pourrais te crier : Edmond, prends garde d'aimer une femme dont le cœur ne t'appartiendra jamais. Mais je suis mère, et une mère, qui ne voit rien au-dessus de son fils, ne peut pas admettre qu'il ne soit pas aimé. Quand nous dirons à

Mme Clavière que tu l'aimes – si nous devons le lui dire – elle t'aimera. Mais je te demande, Edmond, j'exige de toi que, jusqu'à nouvel ordre, tu ne sortes pas de cette réserve que tu as eu la sagesse de t'imposer.

Il ne faut pas que par des paroles ou des actes irréfléchis, notre voisine puisse seulement soupçonner tes intentions ; elle ne doit se douter de rien. Garde le secret de ton amour. Edmond, me promets-tu cela ?

– Je te le promets, ma mère.

– C'est bien, je te connais, tu tiendras ta promesse.

– À condition, toutefois, que tu ne me mettras pas à une trop longue épreuve.

– Cela dépendra des difficultés plus ou moins grandes que j'aurai à obtenir les renseignements que je veux avoir. Autant que toi, Edmond, j'ai hâte d'être éclairée. En attendant, je tiens le fil conducteur et je n'ai plus qu'à le suivre.

VII

LE TOMBEAU D'ANDRÉ CLAVIÈRE

Joseph Gallot, l'ex-serrurier de la rue Montorgueil, avait beaucoup cherché sa nièce, nous l'avons dit, et il la cherchait encore.

Mais la jeune femme restait introuvable et il enrageait.

– Tonnerre, se disait-il, elle n'est pourtant pas à cent mille pieds sous terre, où diable peut-elle s'être cachée ?

Il avait questionné plusieurs personnes à ce sujet, entre autres Charlotte Pinguet, et il avait bien compris qu'on obéissait à un mot d'ordre qui était de ne rien dire.

C'était clair, sa nièce ne voulait pas qu'il sût ce qu'elle était devenue.

En quête de renseignements, il était allé jusqu'à Longereau. Là, on lui avait dit, on lui avait affirmé qu'André Clavière avait laissé à sa veuve une fortune de cinq cent mille francs.

Comme on le voit, les gens du pays étaient loin de compte.

Mais nous savons que le père Clavière avait toujours vécu presque pauvrement, en harpagon, et qu'il n'avait jamais dit à personne, pas même à son fils, quel était le chiffre de sa fortune.

On avait dit et répété que l'ancien entrepreneur de travaux publics était riche à un demi-million. Son fils avait hérité de cette fortune dont Marie Sorel, à son tour, était devenue héritière.

Et tout le monde de s'écrier :

– Tout de même, cette petite Marie Sorel a eu une fière chance !

Nous pouvons supposer et même croire que si la veuve d'André Clavière avait été une malheureuse obligée de tirer l'aiguille du matin au soir pour subvenir à ses besoins, Gallot ne l'aurait pas cherchée avec une aussi grande persévérance. Mais elle était riche.

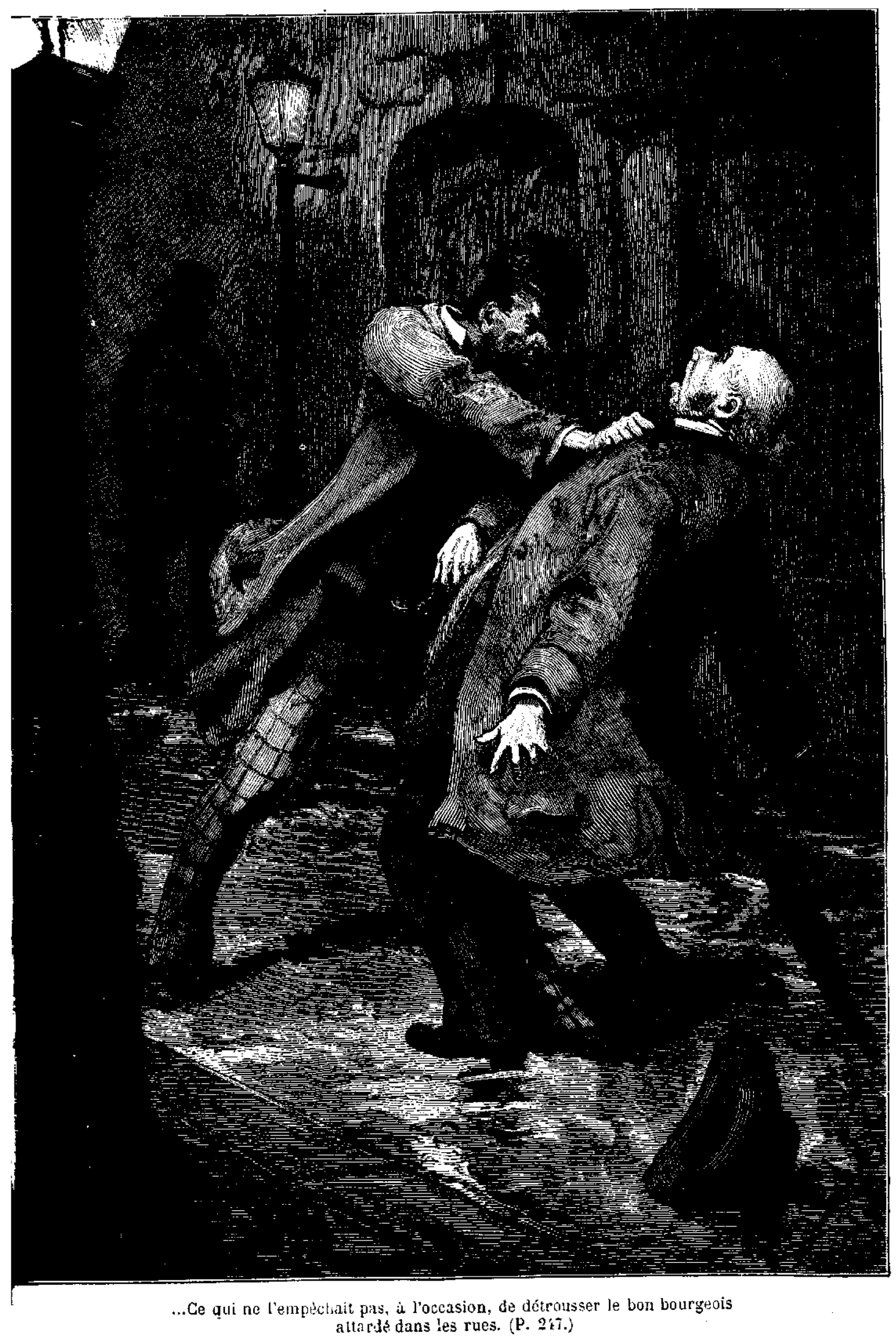
Qu'eusse donc été si le gros chiffre de plusieurs millions avait retenti aux oreilles de l'oncle borgne ?

Joseph Gallot, devenu voleur et faisant partie d'une bande de cambrioleurs dont la spécialité était le pillage des villas des environs de Paris, ce qui ne l'empêchait pas, à l'occasion, de détrousser le bon bourgeois attardé dans les rues entre minuit et deux heures du matin, Joseph Gallot, disons-nous, n'avait pas de chance.

Il n'était jamais prévenu à temps par ses camarades quand il y avait un bon coup à faire, c'est-à-dire un riche butin à partager.

Lui et quelques autres, peu chanceux aussi, n'avaient jamais à faire que la besogne dont les autres, les malins, ne voulaient point, parce que très maigre en était le profit.

Aussi Gallot trouvait que si le métier ne manquait pas d'un certain attrait, il ne donnait point des bénéfices en rapport avec les risques à courir.



...Ce qui ne l'empêchait pas, à l'occasion, de détrousser le bon bourgeois attardé dans les rues. (P. 247.)

Monter au sixième ou septième étage d'une maison, crocheter la porte d'une chambre de domestique, faire main

basse sur l'argent, les bijoux, le linge et s'esquiver ensuite, tranquillement ; ça, c'est bon.

Mais on peut être surpris, arrêté, emprisonné, ça, c'est mauvais.

Et le pire, c'est que lorsque l'on a été pincé une fois par la police, on retombe toujours entre ses griffes.

Et puis, le bon bourgeois dont nous parlions tout à l'heure n'est pas toujours d'humeur commode ; il ne se laisse pas toujours enlever bénévolement sa montre et son porte-monnaie : il se défend et, parfois, on a à redouter les balles d'un revolver.

Ah ! depuis que sa nièce l'avait quitté, Gallot avait passé par bien des misères.

Ne pouvant vivre seul, sans avoir une femme, il avait pris une maîtresse.

On l'appelait la Chiffonne. Pourquoi ? À cause, sans doute, de son minois chiffonné.

Cette fille, qui n'avait pas pour deux liards de méchanceté, était l'esclave de l'ancien serrurier et son souffre-douleur. Tous les jours, au moins une fois, il la rouait de coups, et il semblait que plus il la battait, plus elle s'attachait fortement à lui.

Il y a de ces femmes-là.

Il est vrai qu'avant d'être en puissance du borgne, elle avait pour souteneur un drôle qui ne valait pas cher non plus, un vrai Barbe-Bleue.

Un jour qu'elle ne lui rapportait pas la pièce de vingt francs qu'il attendait, il la saisit à la gorge et lui serra le cou si fort que la malheureuse râlait et que sa langue lui sortait de la bouche, longue, pendante. Encore un peu et elle était étranglée.

Mais Gallot intervint ; il asséna sur la tête de l'étrangleur un si formidable coup de poing, que le bandit roula sur le sol à moitié assommé.

Ce magnifique coup de poing mit la Chiffonne dans l'admiration ; elle ne vit plus que Gallot était borgne. Mais elle le trouva superbe et se jeta à son cou en lui disant :

– Si tu me veux pour femme, je me donne à toi.

– Ça y est, répondit-il.

Elle prit son bras et il la conduisit dans son taudis, au cinquième étage, rue des Vinaigriers.

La Chiffonne n'avait pas encore trente ans ; elle avait dû être très jolie, car elle avait encore un reste de beauté dont elle faisait trafic.

Elle sortait tous les soirs, à la nuit tombante ; elle faisait sa promenade par les rues, marchant lentement, le long des trottoirs, et, rarement, elle rentrait sans avoir fait lester son porte-monnaie de quelques pièces de quarante sous.

Gallot ne pouvait pas dire qu'il nourrissait la Chiffonne ; c'était la Chiffonne qui faisait vivre Gallot et lui donnait, autant qu'elle le pouvait, pour aller jouer et se saoûler dans les cabarets mal famés du quartier, en compagnie de gredins de son espèce.

C'était ainsi que l'argent de la veille se dépensait le lendemain, et la Chiffonne était toujours à courir après une pièce de cinq francs, une roue de derrière, comme disait Gallot.

Aussi on mangeait quand on pouvait et jamais comme on voulait. Souvent, il fallait danser devant le buffet.

C'était la misère, la misère sombre, dans tout ce qu'elle a de plus hideux, de plus répugnant.

Et c'était surtout quand il ne pouvait pas aller jouer et boire, se vautrer dans l'ordure et qu'il avait les dents longues, le ventre affamé, que Gallot pensait à sa nièce ou plutôt à la fortune du père Clavière dont elle avait hérité.

Ah ! s'il la retrouvait !… Il aurait là une mine d'or à exploiter !

Il y avait des moments où, se rappelant toutes ses recherches en pure perte, il rugissait de fureur.

Alors, les poings crispés, l'œil injecté de sang, grinçant des dents, il menaçait le ciel.

Quoi, elle était riche et il était dans la misère, lui ! N'était-ce pas à se ronger les entrailles ?

C'était elle, la gueuse, c'était elle qui l'avait ruiné, qui l'avait mis sur la paille.

Elle payerait tout cela, elle le payerait cher.

Il semblait au misérable qu'il éprouverait une joie infinie à la torturer, à la martyriser.

Il avait une horrible soif de vengeance.

Il répétait souvent, ayant dans le regard un éclair sinistre.

– Elle a beau faire, il faudra bien qu'un jour ou l'autre elle me tombe sous la patte.

C'est qu'il ne désespérait pas de retrouver la veuve d'André Clavière.

Il avait appris, sans s'être pour cela donné beaucoup de peine, que le corps de la victime du duel de Saint-Cucufa reposait au cimetière du Père-Lachaise.

Mais quelle avait pu être la cause de ce duel ? Il se la demanda, chercha dans sa tête et voici ce qu'il trouva :

Il n'ignorait pas que sa nièce avait eu un amant, dont il n'avait jamais pu savoir le nom. Le duel lui avait livré ce nom, croyait-il : c'était le baron Raoul de Simiane que Marie Sorel avait eu pour amant. André Clavière devait être très amoureux de la jeune fille puisqu'il avait quitté Dijon pour venir la retrouver à Paris. Naturellement, le petit Bourguignon n'avait pu voir d'un bon œil Marie en possession d'un autre. Les deux amoureux s'étaient pris de querelle et, finalement, on était allé sur le terrain. Donc, le duel avait eu pour cause la jalousie.

Mais pourquoi, n'ayant plus que quelques heures à vivre, André Clavière avait-il épousé Marie Sorel ? Voilà ce que Gallot ne pouvait pas comprendre.

Et il se disait :

– Décidément, ce petit Clavière était un fameux jocrisse. Épouser la maîtresse d'un autre et lui laisser toute sa fortune, il n'est pas permis d'être un pareil imbécile.

Gallot avait pensé un instant que sa nièce, après avoir empoché son héritage, avait renoué ses relations avec l'homme qui l'avait enrichie par un coup d'épée ; mais il eut vite acquis la certitude que le baron ne savait pas plus que lui ce que la jeune veuve était devenue.

De Simiane n'avait pas quitté Paris où, coup sur coup, il venait de perdre sa mère et sa sœur aînée, ce qui ne l'empêchait pas de continuer à mener la vie à outrance, d'avoir à la fois plusieurs maîtresses, choisies dans le bataillon des horizontales, histoire de varier la couleur des cheveux et de dépenser des sommes folles.

Un jour, les deux mains dans ses poches, Joseph Gallot s'en était allé au cimetière du Père-Lachaise. Une idée qui lui était venue. Il voulait voir le tombeau élevé à la mémoire d'André Clavière.

Quand il se fut promené pendant une bonne heure à travers les tombes, il se dit que ce serait trop bête de continuer de chercher le tombeau d'André Clavière, qui était perdu dans l'immense nécropole comme une aiguille dans un tas de foin.

Il avait une langue, c'était pour s'en servir.

Il avisa un garde du cimetière, lia vite connaissance avec lui et le pria de le renseigner.

L'homme des morts consulta un livret qu'il avait dans sa poche et dit :

– Venez, suivez-moi.

Il conduisit le borgne devant le monument d'André Clairière.

Il y avait plus d'un an que le corps du malheureux André reposait là, dans un caveau de marbre.

Gallot n'eut pas à faire un long examen pour être certain que la porte qui fermait la petite chapelle n'avait pas été ouverte depuis longtemps. On voyait à l'entrée de la serrure des mouches mortes, desséchées ; d'autres indices révélaient que des araignées avaient élu domicile à l'intérieur de la serrure.

– Serrure de sûreté, premier choix, murmura Callot, qui s'y connaissait ; mais, n'importe, on pourrait tout de même la crocheter, s'il y avait là-dedans quelque chose à prendre.

Le panneau supérieur de la porte de bronze était à jour et représentait divers attributs funéraires ciselés avec soin.

Entre deux urnes au-dessus desquelles des larmes étaient suspendues, le borgne plongea son œil curieux dans l'intérieur de la chapelle. Sur l'autel de marbre il vit un Christ en croix et une statuette de la vierge entre deux anges aux ailes traînantes.

– Ces statuettes sont en albâtre, se dit-il, c'est pas du marbre ; quant au crucifix blanc, c'est du ruolz.

Sur la marche de l'autel il y avait deux grandes couronnes de fleurs naturelles, l'une de pensées, l'autre de roses blanches ; mais les fleurs fanées, sèches, effeuillées, s'en allaient en poussière.

Ces deux couronnes avaient été placées là par la veuve d'André la veille du jour où elle était partie pour Cannes.

D'autres couronnes, dans le même état de vétusté, étaient dressées contre les murs.

Tout disait à Gallot que la tombe d'André Clavière était laissée dans un abandon complet.

– Parbleu, grogna-t-il, elle a son argent, c'est ce qu'elle voulait ; maintenant, elle se fiche pas mal de ce godiche qui s'est fait tuer pour elle.

Mais après un instant de réflexion, il se dit :

– Qui sait ? Faudra voir.

Il revint une fois, deux fois au cimetière. Les pitoyables couronnes étaient toujours là et la porte du monument n'avait pas été ouverte.

Il revint une troisième fois ; c'était au mois de novembre, dans la semaine du jour des morts.

À peine son regard eut-il plongé dans la chapelle, qu'il eut comme un éblouissement.

– Oh ! Oh ! fit-il.

Les deux vieilles couronnes avaient disparu. Deux autres couronnes, de roses blanches l'une et l'autre, les remplaçaient.

Gallot ne se donna pas la peine de constatez que la porte de bronze avait été ouverte ; c'était inutile.

– Enfin, elle est venue, se dit-il.

Il ne doutait pas que ce ne fût la veuve d'André qui avait apporté les couronnes.

– Et il n'y a pas longtemps, reprit-il, c'est peut-être hier ou même ce matin, car ces fleurs sont fraîches comme si on

venait de les cueillir. Ah ! tonnerre, si j'avais pu me douter de ça !

Je dois croire maintenant qu'elle était loin, très loin de Paris et qu'elle y est revenue. Enfin elle reparaît, c'est bien. Bon, bon, puisqu'elle est venue au cimetière, elle y reviendra.

Le gredin ne se sentait pas de joie.

Depuis sa première visite au Père-Lachaise il avait fait plus ample connaissance avec le gardien qui lui avait si obligeamment servi de guide, deux fois on s'était rencontré en ville et l'on avait vidé ensemble une vieille bouteille de derrière les fagots.

On était déjà une paire d'amis.

Gallot se mit à la recherche du garde, qu'il ne tarda pas à rencontrer, faisant sa ronde du soir. Il lui dit :

– On est venu faire visite au tombeau d'André Clavière, savez-vous qui ?

– Oui.

– Qui est-ce ?

– Une jeune femme, vingt ans à peine, tout habillée de noir et jolie, jolie, je ne vous dis que ça.

– Quand est-elle venue ?

– Hier, dans l'après-midi.

– Savez-vous qui est cette jeune femme ?

– Non. Mais elle doit être une parente du mort, peut-être sa sœur.

– Oui, fit Gallot, c'est probablement sa sœur. Est-elle entrée dans les bureaux du conservateur ?

– Je ne crois pas.

– Alors vous ne pensez pas qu'elle ait donné son adresse ?

– Je ne peux vous répondre ni oui ni non.

– Mon cher ami, j'ai tout intérêt à savoir où demeure cette jeune dame, si vous pouviez me faire connaître son adresse, vous me rendriez un fameux service.

– Je verrai au bureau.

– C'est cela, je reviendrai demain. Encore un mot : est-ce que la dame était seule ?

– Non, un homme l'accompagnait ; ce devait être son cocher ; c'est lui qui portait les couronnes.

– C'est bien, merci.

Le lendemain, quand Gallot vint trouver le gardien du cimetière, celui-ci lui dit :

– Je n'ai rien pu savoir. Au bureau on ne sait ni le nom, ni l'adresse de la dame ; mais on pense que c'est la veuve du mort.

L'ancien serrurier fit une assez laide grimace ; toutefois, ce n'était qu'une demi-déception, car il n'avait pas beaucoup espéré savoir ainsi, et aussi facilement, où demeurait la jeune veuve.

– Il faudrait, pensait-il en se grattant l'oreille, que je me trouvasse au cimetière un jour où elle y viendra ; alors je n'aurais qu'à la suivre.

En effet, rien n'était plus simple et ne paraissait plus facile.

Mais il eût fallu pour cela que le hasard se fit singulièrement et fort obligeamment le complice de Gallot, puisque Mme Clavière ne venait pas rendre visite à la tombe de son mari à jours fixes.

Pour la surprendre accomplissant son pieux pèlerinage, il aurait fallu l'attendre tous les jours, caché à quelque distance du monument. C'était impossible. Et Gallot voyait toutes les difficultés qui se dressaient devant lui.

Néanmoins, de temps à autre, on le rencontrait encore flânant, la tête inclinée, dans les allées du cimetière.

– En voilà un qui aime rêver au milieu des morts, se disaient les gardiens.

Et, du coin de l'œil, ceux qui ne le connaissaient pas le surveillaient ; sa mauvaise mine et ses allures paraissaient suspectes et on pouvait soupçonner qu'il méditait la violation de quelque sépulture.

Au mois de mai suivant, les anciennes couronnes avaient été remplacées par de nouvelles ; de plus quatre magnifiques bouquets, deux de myosotis et deux de pensées étaient placés sur la tablette de marbre de l'autel.

– Elle est venue ces jours derniers, se dit Gallot, je n'ai pas de chance.

Il s'informa et apprit que la dame, toujours habillée de noir, était suivie, comme l'année précédente au mois de novembre, d'un homme portant les couronnes et deux bouquets, car elle-même en avait un à chaque main.

On lui dit aussi que c'était trois jours auparavant, le 18 mai, que la dame en noir était venue et qu'elle était restée au moins une heure en prière dans la petite chapelle.

Elle avait donné cinq francs de pourboire au garçon du cimetière qui avait enlevé les vieilles couronnes devenues encombrantes.

Gallot, quand il n'avait pas bu, avait une excellente mémoire, la date du 18 mai 1862 y était gravée. C'était ce jour-là qu'André Clavière était mort après le mariage in extremis.

Il était de toute évidence que la jeune veuve n'avait pas voulu laisser passer ce jour anniversaire sans rendre visite à la tombe de son mari sur laquelle elle avait prié après l'avoir fleurie.

– Mille tonnerres ! se disait Gallot, en se frappant le front, je n'ai plus de bonnes inspirations ; faut-il que je sois bête de ne pas m'être souvenu plus tôt, de ne pas avoir deviné qu'elle viendrait au cimetière le 18 mai. C'est égal, voilà qui est bon à savoir, et je ne l'oublierai pas.

Ainsi, en dehors des visites qu'elle pouvait faire au tombeau d'André Clavière dans le courant de l'année, l'ancien serrurier savait maintenant qu'elle venait au cimetière le 18 mai, jour fixe, et dans les premiers jours de novembre à l'occasion de la fête des morts.

– Enfin, se dit-il, je suis sûr d'arriver au but, je vais donc pouvoir la tenir. Ah ah ! elle peut dire celle-là qu'elle m'en aura donné du fil à retordre. Il faut que j'attende encore, mais j'ai la patience du serpent qui guette une proie, j'attendrai.

Il laissa plusieurs mois s'écouler et ne reparut au cimetière qu'à la fin d'octobre. Il constata avec satisfaction que les couronnes et les bouquets apportés au mois de mai étaient encore là.

– Maintenant, se dit-il, il s'agit de ne pas s'endormir et d'ouvrir l'œil.

Le lendemain, – c'était le 31 octobre, – il était devant le cimetière avant l'ouverture des portes, et, dès huit heures, il s'installait à son poste d'observation. Blotti sous les branches pendantes d'un énorme cyprès, nul ne pouvait s'approcher de la sépulture d'André Clavière sans qu'il le vît. Il resta là jusqu'à une heure de l'après-midi ; grognant, mais ne perdant point patience.

La Chiffonne vint enfin le relever de sa faction.

Il était convenu entre eux qu'ils se partageraient les fatigues de la surveillance. Lui guetterait le matin jusqu'à une heure, elle le reste de la soirée. Et cela durerait huit jours, quinze jours s'il le fallait, c'est-à-dire jusqu'à ce que la dame soit venue faire sa visite au tombeau.

Naturellement, la Chiffonne avait reçu l'ordre de sortir du cimetière en même temps que la dame en noir et de la suivre jusqu'à sa demeure.

Le 3 novembre, quand la Chiffonne vint prendre la place de Gallot sous le cyprès, Mme Clavière n’avait pas encore paru.



La Chiffonne vint enfin le relever de sa faction. (P. 255.)

– Nous ne ferons probablement rien encore aujourd'hui, dit Gallot à la femme ; c'est le 4 novembre qu'elle est venue l'année dernière, si c'est une date choisie, la journée de demain nous promet du nouveau. Mais n'importe, tu vas rester là et, tu sais… la consigne n'est pas de ronfler.

VIII

LA CHASSE À LA DAME

Un peu avant quatre heures, la Chiffonne rentrait au taudis de la rue des Vinaigriers.

Elle avait la mine piteuse et était toute tremblante. La malheureuse s'attendait à recevoir sa raclée.

– Hein, fit Gallot, qui se disposait à sortir, te voici déjà !

– Je n'avais plus rien à faire là-bas.

– Comment cela ?

– La dame est venue.

– Bravo ! exclama-t-il. Alors tu as fait ce que je t'avais dit ?

– Je n'ai pu la suivre que jusqu'à la sortie du cimetière.

– Ça m'est égal si tu peux me dire où elle demeure.

– Je ne le sais pas, puisque je n'ai pas pu la suivre.

Le regard de Gallot s'éclaira d'une lueur sombre et une ride profonde se creusa sur son front.

– Pourquoi ne l'as-tu pas suivie ? demanda-t-il d'une voix sourde.

– Elle est montée dans une voiture.

– Une voiture de maître ?

– Non, un fiacre de la compagnie des petites voitures.

– Quelle direction a-t-elle prise ?

– Le fiacre a suivi le boulevard extérieur.

– Et tu ne sais pas où il est allé… Coquine, propre à rien, tu as laissé échapper la dame. Tu ne pouvais pas la suivre à la course, je le comprends ; mais tu devais prendre aussi un fiacre.

– C'est ce que j'aurais fait si j'avais pu ; mais je n'avais pas un sou dans ma poche. Ce matin, quand tu es sorti, j'étais encore couchée, tu as fouillé la poche de ma robe où j'avais encore cinq francs et tu me les as pris.

C'était vrai.

Mais Gallot voulait toujours avoir raison, même quand il avait tort.

Il devint furieux tout à coup, et ne pouvant tourner sa colère, contre lui-même, la Chiffonne devait forcément en pâtir. Il commença par deux gifles rudement appliquées, puis, l'accès de rage montant encore, il cribla la malheureuse de coups de poing et de coups de pied.

Elle ne se défendait pas, elle recevait les horions silencieusement, sans rien dire, retenant ses larmes. Elle savait depuis longtemps, par expérience, que les plaintes et les cris n'avaient pas d'autre effet que d'exciter son bourreau, de donner un nouvel aliment à sa fureur et de faire tomber sur elle des coups plus nombreux et plus violents.

Quand il jugea la correction imméritée suffisante, Gallot cessa de frapper ; il se calmait. Cependant pendant quelques instants encore, tournant autour de la chambre comme un fauve en cage, gesticulant, frappant du pied, il continua à ronchonner.

S'arrêtant brusquement devant la Chiffonne, qui essuyait ses yeux et se secouait comme un caniche mouillé, il lui dit :

– As-tu eu au moins l'idée de prendre le numéro du fiacre ?

– J'y ai pensé, mais je n'ai pas eu le temps.

– Ah ! tonnerre, tu vois bien que tu n'es propre à rien.

– Je m'approchais de la voiture pour prendre son numéro quand elle est partie au grand trot.

– Tu es toujours comme une engourdie, tu n'as pas été assez vive.

– Tu m'avais recommandé surtout de ne pas me faire remarquer par la dame.

– Enfin, quoi, la chose est ratée, rien de fait, c'est à recommencer et il faut encore attendre, attendre des mois. Et dire que j'avais si bien pris mes mesures… Ah ! c'est à devenir enragé !

Il mit sur sa tête son chapeau de feutre mou.

– Je sors, dit-il, j'ai rendez-vous ce soir avec les camarades. Il y a une affaire… Je ne sais pas si je rentrerai dans la nuit, dans tous les cas j'espère bien que demain il y aura de la galette.

Il partit.

Restée seule, la Chiffonne se mit en devoir de rattacher ses cheveux qui s'étaient dénoués et emmêlés sous les coups.

Cela fait, elle se laissa tomber sur une chaise et se mit, franchement à pleurer. Loin du terrible Gallot elle pouvait à son aise verser des larmes. C'était ainsi qu'elle se consolait.

– Et dire que je me suis follement attachée à cet homme-là, pensait-elle ; comme il y a des femmes qui sont bêtes ! Mais voilà, c'est comme ça. Il n'est pas beau, il n'a qu'un œil, c'est un brutal, un vaurien, il me bat et je l'aime ainsi… Oh ! oui, c'est bête, c'est bête ! C'est à croire que j'ai été attirée vers lui plus encore par son œil de moins et sa laideur que par la force de ses bras. Je l'aime si bien que, s'il me quittait, j'irais me jeter dans la Seine ; je suis comme le chien fidèle qui plus il est battu, plus il aime son maître et s'attache à lui.

Je suis l'esclave de Gallot, je n'ai plus d'autre volonté que la sienne, je fais ce qu'il veut, tout ce qu'il veut ; il m'ordonnerait de me précipiter dans un brasier, de me jeter dans un précipice, la tête la première, j'obéirais ; je crois même, Dieu me pardonne, que je serais capable de commettre un crime s'il me disait : Je le veux !

La Chiffonne resta un instant plongée dans ses réflexions puis, soudain, elle se redressa.

– Mais, murmura-t-elle, quelle est donc cette femme dont il tient tant à connaître la demeure et qu'il cherche depuis si longtemps ? Je l'ai vue, et entre mille, maintenant, je la reconnaîtrais. Elle est toute jeune et belle, belle à ravir les anges.

Bien qu'elle soit mise très simplement, il est facile de voir que ce n'est pas une personne du commun. Bien sûr elle

est riche, et c'est probablement pour ça… Et pourtant, non, il faut qu'il y ait autre chose que je ne peux pas deviner.

Je voudrais bien savoir… mais comment ? Mon homme, même quand il est ivre, ne dit jamais, que ce qu'il veut perdre. Ah ! ce n'est point par la langue qu'il se compromettra, celui-là.

Je ne sais ni ce qu'il pense, ni ce qu'il fait ; il ne me dit rien, il me cache tout. Pourtant, il devrait avoir confiance en moi.

Il est parti, il ne sait pas quand il rentrera, où doit-il aller ? Une affaire. Quelle affaire ?

Elle eut comme un frisson.

– Eh bien, non, reprit-elle, je ne veux pas savoir quelles sortes d'affaires on peut traiter la nuit avec des camarades.

Sa pensée revint à la dame du cimetière.

– Qu'est-ce que Gallot peut donc lui vouloir, à cette belle jeune femme ? se demanda-t-elle ; voilà la seule chose que je voudrais savoir. Est-ce qu'il la connaît ? Et s'il la connaît, où donc et comment l'a-t-il connue ?

Quand elle est arrivée devant le monument ; quand après avoir tiré une clef de sa poche et ouvert la porte de la petite chapelle, elle a relevé son voile avant d'entrer, je fus tout éblouie de sa beauté et il m'a semblé que c'était une sainte qui m'apparaissait ; pour un peu je me serais élancée de ma cachette et précipitée à ses genoux.

Oh ! je ne veux pas que mon homme lui fasse du mal, je ne le veux pas !

Il y avait dans cette exclamation un élan du cœur qui faisait honneur à la Chiffonne. Ce qui prouve que, même chez la créature la plus dégradée, la plus avilie, tous les bons sentiments, tous les sentiments honnêtes ne sont pas complètement étouffés.

La Chiffonne hocha tristement la tête.

– Pour qu'il veuille tant savoir où elle demeure, se dit-elle, il faut qu'il ait depuis longtemps manigancé quelque chose. Quoi ? Je ne peux pas le deviner. Je connais Gallot, il ne renoncera pas à son idée et ce qu'il a résolu de faire, il le fera. La chose est sérieuse et mérite sûrement la peine que Gallot se donne ; il n'est pas homme à courir après une ombre ou une bulle de savon.

Hélas ! soupira-t-elle, en hochant de nouveau la tête, la jeune dame n'a rien de bon à attendre de Gallot ; s'il lui réserve quelque chose, se sont des douleurs et des larmes.

Des mois s'étaient écoulés sans apporter aucun changement dans la fortune de l'ancien serrurier. Lui et sa compagne continuaient de tirer le diable par la queue ; c'était toujours la même chose.

On avait bien de loin en loin deux ou trois jours d'abondance pendant lesquels, rien ne manquant, on faisait ripaille, histoire de rire un peu avec les amis qu'on festoyait. À ces heures joyeuses et trop courtes, succédaient de longs jours de disette. On était retombé dans la misère noire et les maigres épaules de la Chiffonne en supportaient les conséquences.

Mais Joseph Gallot n'était point sans espoir de voir arriver des jours meilleurs ; il avait sa branche de salut à

laquelle il s'accrochait avec l'énergie de l'homme qui se noie et ne veut pas mourir.

Mener l'existence paisible d'un bon bourgeois avec quelques milliers de francs de rente, voilà ce qu'il désirait, voulait, oh ! pas davantage !

Il était fatigué, il en avait assez de ce chien de métier qu'il faisait et il se disait que le repos d'un farniente sans fin était une bien douce chose.

De gré ou de force, le chantage aidant, sa nièce lui donnerait bien une centaine de mille francs. Que diable, ça ne la ruinerait pas, d'autant plus qu'elle devait avoir fait des économies.

On était arrivé au 18 mai, et c'était le matin de ce jour-là, en s'habillant et en gourmandant la Chiffonne, qui ne s'attifait pas assez vite, que Gallot se livrait à ses réflexions de futur rentier.

Tous deux allaient se rendre au Père-Lachaise.

Gallot ne doutait pas un instant que sa nièce ne vint dans la journée prier sur la tombe d'André Clavière.

– Cette fois, disait-il, avec un de ces gros jurons qui lui étaient familiers, je ne veux pas être dindonné.

Comme il ne tenait nullement à ce que la jeune veuve le reconnût et découvrit ainsi qu'elle était épiée, ce qui aurait pu anéantir ou tout au moins contrarier ses projets, il avait décidé que ce serait la Chiffonne seule qui agirait. Mais comme il redoutait qu'elle ne fît encore quelque maladresse, il l'accompagnerait afin de la surveiller.

La matinée se passa sans incident. Le borgne se promenait aux alentours, lisant les épitaphes, pendant que la femme, accroupie sous le cyprès, faisait bonne garde.

À midi, assis sur une pierre tombale, le couple cassa une croûte en vidant un flacon de rhum, buvant à même, l'un après l'autre. La Chiffonne se remit à guetter pendant que Gallot reprenait sa promenade circulaire.

À trois heures, rien encore. Gallot était comme sur des charbons ardents. Perdant patience il se mordait les lèvres jusqu'au sang et s'en prenait aux tombeaux qu'il semblait vouloir démolir à coups de poing.

– Mais elle n'arrive pas, grogna-t-il ; ah çà ! décidément, est-ce qu'elle ne viendra pas ? Pourtant, c'est le jour.

Un quart d'heure s'écoula encore. Tout à coup Mme Clavière parut. Gallot, qui la reconnut aussitôt à son vêtement noir et à ses cheveux blonds, car elle avait son voile baissé, n'eut que le temps de se jeter derrière un tuya boule.

La jeune femme passa si près de lui qu'il aurait pu saisir sa robe en allongeant le bras.

Elle était accompagnée d'un homme chargé de couronnes ; elle-même avait à la main un énorme bouquet de myosotis bleus et blancs. Son compagnon n'était pas un cocher, mais tout simplement un homme de peine, un commissionnaire.

Elle entra dans la chapelle, l'homme resta devant le monument ; et quand il eut remis les couronnes, il s'éloigna.

La veuve s'était agenouillée et priait.

Gallot s'approcha du cyprès et dit à voix basse :

– Viens.

La Chiffonne sortit de sa cachette.

– Il est inutile que nous restions ici, reprit Gallot, allons attendre à la porte du cimetière.

Ils se mirent à marcher d'un pas rapide. Quand ils se furent suffisamment éloignés, ils allèrent plus lentement.

– Il était temps qu'elle arrive, dit la Chiffonne, je n'en pouvais plus, je suis toute courbaturée.

Il se mit à rire entre ses dents.

– Pourtant, fit-il, ta besogne n'est pas achevée. Aujourd'hui as-tu de l'argent ?

– Tu sais bien que j'ai cinq francs, puisque ce matin tu m'as donnée cinq pièces de vingt sous.

– Je veux être sûr que tu ne les as pas perdues, montre-les-moi.

– Eh bien, tiens, les voilà.

– C'est bon, tout va bien.

La Chiffonne se garda bien de lui dire qu'en plus de ses cinq francs elle avait, cachée au fond de sa poche, une belle pièce de vingt francs.

Ils sortirent du cimetière et pendant plus d'une demi-heure ils battirent le pavé lui d'un côté, elle de l'autre. Enfin ils virent paraître Mme Clavière.

– Tu sais ce que tu as à faire, dit Gallot à la Chiffonne en passant rapidement près d'elle ; attention et pas de sottise.

Mme Clavière sortit du cimetière et se dirigea vers une voiture qui stationnait à l'écart de plusieurs autres, qui étaient là, attendant qu'on vînt les prendre.

La jeune femme n'était pas encore montée dans sa voiture que déjà la Chiffonne disait au cocher du fiacre qu'elle avait choisi :

– Vous voyez cette voiture, dans laquelle monte une dame vêtue de noir, je vais où elle va, vous allez la suivre ; il y aura un bon pourboire.

– Compris, ça me va, répondit le cocher.

La Chiffonne se jeta dans le fiacre.

– Eh ! eh ! se disait le cocher, qui avait lorgné du coin de l'œil la jolie veuve, c'est une petite dame qui a des rendez-vous au Père Lachaise et que fait suivre un vieux mari jaloux.

Et avec un air suffisant :

– Eh ! eh ! on connaît ça !

Mais le pauvre homme, à quoi ça l'avance-t-il ?

À mieux mesurer la longueur des… choses dont il est coiffé.

La voiture de son confrère s'étant mise en marche, il cingla de deux coups de fouet les flancs de sa vieille jument poussive.

– Hue, Zozo, hue, et allons-y gaiement.

L'œil fixé sur les deux fiacres qui s'éloignaient, Gallot grommela sourdement :



La Chiffonne disait au cocher de fiacre... (P. 262.)

– Si ce soir elle revient bredouille, gare à sa peau.

Cela dit, il enfonça ses mains dans les poches de son pantalon et suivit le boulevard pour gagner la rue du Faubourg-du-Temple.

Les deux voitures roulaient sur le pavé à vingt ou trente pas l'une de l'autre. Elles s'arrêtèrent presque en même temps devant la gare Saint-Lazare.

La Chiffonne sauta sur le trottoir et, vivement, mit trois francs dans la main du cocher.

Celui-ci, qui avait compté sur une meilleure aubaine, trouva que le pourboire était maigre, mais il ne manifesta son mécontentement d'aucune manière, ce qui eût été d'ailleurs fort inutile, car sa cliente s'était élancée sur les talons de Mme Clavière et avait disparu.

Elle rejoignit la jeune femme au guichet où l'on distribuait les billets pour Versailles et toutes les stations de la ligne. Elle entendit la douce voix de Mme Clavière qui demandait un billet de première pour Saint-Cloud. À son tour elle passa au guichet et se fit délivrer un billet de deuxième classe pour Saint-Cloud.

Le train allait être mis en marche.

La Chiffonne se rendit en courant sur le quai de départ et arriva assez tôt pour voir Mme Clavière monter dans un compartiment de première classe réservé aux dames seules.

Elle prit place dans la voiture de deuxième classe la plus rapprochée des voitures de première, en se disant :

– Je ne peux pas mieux faire.

Jusque-là tout marchait à souhait : la dame allait à Saint-Cloud, elle le savait ; mais était-ce bien à Saint-Cloud qu'elle demeurait ? Sachant comment elle serait reçue en rentrant, si elle ne pouvait pas dire où habitait la dame, la Chiffonne était tourmentée, très inquiète.

On arriva à Saint-Cloud.

La Chiffonne descendit de voiture un peu avant Mme Clavière. Celle-ci sortit de la gare après avoir remis son billet au gardien de la porte. Chiffonne, qui ne voulait pas la perdre de vue, la suivait à dix pas de distance. Mais, soudain, elle tressaillit et son front se couvrit d'une sueur froide.

Arrivée sur la route au-dessous de la gare, la dame montait dans un coupé qui l'attendait et évidemment commandé d'avance.

La Chiffonne ahurie, hébétée, les bras ballants, ouvrant des yeux énormes, resta immobile, plantée sur ses jambes comme un poteau.

Cependant, si bouleversée qu'elle fût, elle tendait ses deux oreilles, espérant qu'elle entendrait la dame dire au cocher où il devait la conduire.

Mais ce cocher, qui n'était autre que Pinguet, savait où il devait aller. Aussi Mme Clavière s'était-elle seulement contentée de le saluer d'un mouvement de tête accompagné d'un sourire.

Comme elle refermait la portière du coupé que, déjà, le cheval impatient ébranlait, un employé de la gare, en passant, la salua respectueusement, tenant à la main sa casquette galonnée.

Ceci n'échappa point à la Chiffonne, et, aussitôt, une idée jaillit de son cerveau. La voiture partait, emportée par le trot rapide du cheval.

Subitement revenue de son émotion, la Chiffonne rejoignit l'agent de la compagnie des chemins de fer de l'Ouest.

– Monsieur, lui dit-elle d'une voix triste, je suis une pauvre mère de famille ; j'ai eu le malheur de perdre mon mari il y a cinq mois ; c'était un brave et honnête ouvrier ; hélas ! il m'a laissée avec quatre enfants en bas âge.

L'employé l'examina et fut frappé de son air souffrant.

– Votre sort est digne de pitié, répondit-il ; malheureusement, je ne suis pas riche et j'ai aussi trois petits enfants à élever ; je n'ai pas un sou dans ma poche et, à mon grand regret, je ne puis rien vous donner.

– Oh ! répliqua-t-elle, ce n'était pas pour vous demander une aumône que je ne suis permis de vous arrêter. Tout à l'heure, à cette dame, qui vient de partir dans une voiture et que vous avez saluée, j'ai parlé de ma douloureuse situation ; aussitôt elle m'a mis une pièce dans la main. Oh ! la chère dame du bon Dieu, elle est aussi charitable qu'elle est jeune et belle.

Mais jugez de ma surprise, de ma stupéfaction, monsieur, quand, en ouvrant ma main, je vis la pièce de vingt francs que voilà. Bien sûr, la bonne dame s'est trompée ; c'était une pièce de vingt sous qu'elle croyait me donner. J'ai couru pour lui rendre sa pièce d'or, mais je n'ai pas eu le temps, il était trop tard, la voiture partait. Et vous me voyez bien en peine. Je suis pauvre, dans la misère, mais cela ne m'empêche pas d'être honnête. Non, non, pour rien

au monde je ne voudrais profiter d'une erreur. Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai fait savoir, à la charitable, dame qu'elle s'est trompée en me donnant une pièce de vingt francs croyant me donner une pièce de vingt sous.

– Monsieur, vous avez salué cette dame, vous la connaissez, oh ! je vous en prie, dites-moi son nom et où elle demeure.

– Je ne la connais pas autrement, que pour la voir de temps à autre à la gare ; c'est, moi qui, aujourd'hui, lui ai donné son billet pour Paris et lui ai changé un billet de banque de cinq cents francs, ce dont elle m'a gracieusement remercié. Je ne sais pas comment elle s'appelle, tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle demeure à Vaucresson.

– Ah ! Vaucresson, fit la Chiffonne dont le cœur battait fort. Est-ce que c'est loin de Saint-Cloud, Vaucresson ?

– Deux petites lieues de chemin, le village après Garches, sur la route.

– Merci, monsieur, merci mille fois.

– Cependant, je crois que vous pouvez sans scrupule garder la pièce de vingt francs.

– Non, non, je la rendrai.

– Il y a cent à parier contre un que si vous allez à Vaucresson la reporter, la dame vous dira de la garder.

– C'est possible, monsieur ; mais alors seulement les vingt francs seront à moi, pour mes petits.

L'employé s'éloigna.

– Tout de même, se disait-il, il y en a, parmi les misérables, qui ont des sentiments délicats.

Certes, la Chiffonne avait si bien joué sa petite comédie que bien d'autres que l'employé s'y seraient laissé prendre.

Pour le moment, elle n'avait plus rien à faire ; aussi bien que possible elle avait rempli sa tâche. Elle savait que la dame habitait à Vaucresson ; c'était quelque chose, c'était même beaucoup. Bien sûr, à moins de vouloir exiger l'impossible, son homme se montrerait satisfait. Elle rentra dans la gare, prit son billet et attendit le premier train pour Paris.

IX

UNE DÉCOUVERTE

Joseph Gallot était rentré chez lui à cinq heures et il attendait avec une fiévreuse impatience. Trois heures s'écoulèrent. Comme elles lui parurent longues, ces heures d'attente !

Quand huit heures sonnèrent à l'église Saint-Laurent, son œil sombre eut un éclair livide et il poussa un rugissement de fauve.

– Elle n'a rien fait, la grue, s'écria-t-il, et elle ne revient pas, elle ne rentrera pas ce soir, elle a peur que je la crève !

Il ne tenait plus en place ; il allait sans cesse de la fenêtre à la porte, regardant dans la rue, tendant l'oreille aux bruits dans l'escalier. Il arpentait la longueur de la chambre, bousculant les meubles, culbutant les chaises, chancelant et trébuchant comme s'il était ivre. Et cependant il n'avait bu dans la journée que la valeur d'un demi-verre de rhum.

Enfin, à huit heures dix minutes, penché à la fenêtre, le regard plongé dans la coulée de la rue déjà noire, il crut reconnaître la Chiffonne se glissant le long du trottoir.

Il retourna à la porte, l'entr'ouvrit et écouta.

Bientôt il entendit des pas précipités dans l'escalier et le bruit d'une respiration haletante.

– Je ne me suis pas trompé, murmura-t-il, c'est elle. Mais où diable est-elle donc allée ?

Il se recula jusqu'au milieu de la chambre et s'étira les bras en prononçant d'une voix sourde :

– Nous allons voir.

La Chiffonne poussa la porte et entra.

Depuis la gare elle avait marché très vite et même un peu couru, la sueur ruisselait sur son visage.

– D'où viens-tu ? demanda le borgne.

– De Saint-Cloud.

– Hein, de Saint-Cloud ? Mais as-tu réussi ?

– Pas aussi bien que je l'aurais voulu ; cependant je sais…

– Attends, l'interrompit Gallot.

Il referma la porte, revint se placer devant la femme et d'une voix qui n'avait plus rien de dur :

– Maintenant, dit-il, parle.

– Il ne m'a pas été possible de savoir le nom de la dame.

– Son nom, je le sais, moi.

– Ah !

– Est-ce donc à Saint-Cloud qu'elle demeure ?

– Non, mais à deux petites lieues de Saint-Cloud, dans un village qu'on appelle Vaucresson.

Le borgne laissa échapper une exclamation de contentement.

– Je connais l'endroit, fit-il, j'y suis allé autrefois ; jolie commune, à mi-côte, presque au milieu des bois. Mais tu n'as pu aller ce soir à Vaucresson ; es-tu sûre, bien sûre que la dame habite là ?

– Oui.

– Comment l'as-tu su ?

– On me l'a dit.

– Qui ?

– Un employé de la gare de Saint-Cloud.

– Et s'il t'a trompée ?

– Non, il ne m'a pas trompée. Du reste, je vais te raconter la chose.

Et elle lui fit le récit de sa poursuite jusqu'à Saint-Cloud.

– Ah ! reprit-elle, je n'en menais pas large, quand je vis la dame monter dans le coupé qui l'attendait ; j'étais toute bête… Mais comme je viens de te le dire, j'avais vu, au moment où elle partait, où elle m'échappait, l'employé de la gare la saluer.

– Il la connaît donc, pensais-je, pour qu'il l'ait saluée ainsi ?

Alors il me vint une idée, et tu vas voir qu'elle était excellente.

Elle poursuivit en racontant avec un certain orgueil le rôle qu'elle avait fait jouer à sa pièce d'or.

Quand elle eut fini, elle regarda Gallot ayant l'air de lui dire :

– Eh bien, cette fois, es-tu content de moi ?

Il comprit, sans doute, car il la prit dans ses bras et mit un baiser sur chacune de ses joues.

Il lui donnait si rarement une pareille marque de tendresse qu'elle faillit se pâmer de joie et de plaisir.

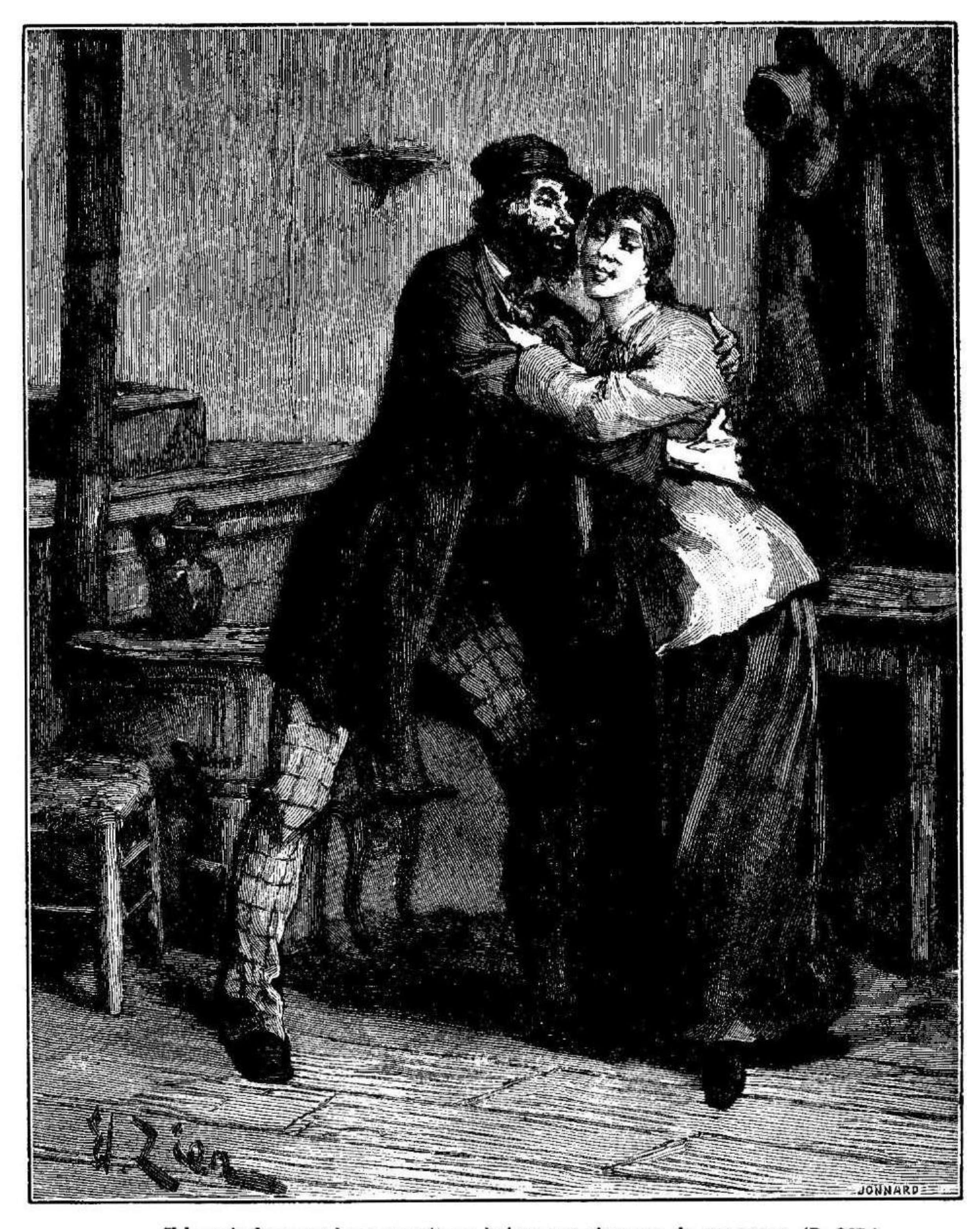
– Hé, hé, fit-il en riant, tu te révèles à moi sous un jour tout nouveau ; tu es intelligente, tu as de la finesse, de l'imagination, l'esprit prompt. Eh bien, vrai, tu n'es pas bête du tout. Pour peu que tu sois poussée, stimulée, tu iras loin. Maintenant, pour me servir de toi, je n'y regarderai plus à deux fois. Elle est délicieuse ta pièce d'or.

Mais pourquoi ne m'avais-tu pas dit que ces vingt francs étaient dans ta poche ?

– Tu me les aurais pris. Et, tu vois, si je n'avais pas eu ma pièce d'or, je n'aurais pas réussi, je serais revenue sans rien savoir.

– C'est pourtant vrai.

– Il y a plus de deux mois que je l'ai mise de côté, la cachant ; j'avais comme le pressentiment que j'aurais une bonne occasion de m'en servir.



Il la prit dans ses bras et mit un baiser sur chacune de ses joues. (P. 267.)

– Et maintenant qu'elle t'a servi, que tu lui as fait jouer son rôle, tu vas me la donner.

– Te donner ma pièce ?

– Oui, j'en ai besoin.

– Pourquoi faire, dis ?

– Je n'aime pas que tu sois curieuse, tu le sais.

– Tu veux ma pièce pour courir chez le mastroquet du bord du canal jouer et boire.

– Non, répliqua-t-il gravement, j'ai mieux que cela à faire. Quand je vais jouer et boire, c'est que je ne sais que faire, c'est que je m'embête. Maintenant je ne suis plus embêté, je veux devenir sérieux, enfin, quoi, je veux changer de vie… Et la preuve c'est que je ne sortirai pas ce soir.

Elle le regardait avec une sorte de stupéfaction.

– Eh bien, oui, fit-il, je me range.

Elle sourit doucement, en secouant la tête. Elle n'était pas convaincue.

– Allons, reprit-il, donne-moi les vingt francs.

– Si tu me disais ce que tu en veux faire…

– Je te le répète, j'en ai besoin.

– Mais cela ne me dit pas…

– Eh bien, il me les faut pour aller demain à Vaucresson.

– Voir la dame ?

– Oui.

Elle plongea sa main au fond de sa poche et retira la pièce d'or dont Gallot s'empara lestement.

– Écoute, la Chiffonne, dit-il, je n’ai jamais eu à me plaindre de toi sérieusement.

– C’est bien heureux que tu le reconnaisses.

– M’es-tu sincèrement attachée ?

– Comment, tu me demandes ça quand tu sais que je me jetterais au feu pour toi !

– C’est vrai, tu es une bonne fille, la Chiffonne.

– Trop bonne pour toi, Joseph, car souvent…

– C’est bon, ne parlons pas de ces choses-là… Je suis vif et quand une araignée ou une autre petite bête me trotte dans la tête, la colère me prend et je cogne. Eh bien, la Chiffonne, nous tuerons l’araignée et les autres petites bêtes. Malgré ceci et cela, je t’aime bien tout de même et je suis content de toi. Vois-tu, cette pièce de vingt francs, eh bien, elle me prouve que tu es économe, une autre qualité que je ne te connaissais pas. Jusqu’à présent, tu as partagé ma bonne et ma mauvaise fortune, bonne parfois, mauvaise presque toujours ; mais celle-ci va disparaître pour faire place à l’autre, et si tu continues à être gentille, à m’être dévouée, nous ne nous quitterons jamais.

– Mais je ne veux pas te quitter ! s’écria-t-elle, et si tu me quittais, toi, je me tuerais !

– Alors, c’est entre nous, à la vie, à la mort ?

– Oui.

– La Chiffonne, je te le dis, un jour, bientôt, nous serons riches.

– Tu attends un héritage ? fit-elle souriante.

– Peut-être.

– Pourvu qu’on puisse vivre, dit-elle avec un grand sérieux, on se passe facilement de la fortune ; on est riche quand on aime !

– Tiens, tu es gentille, mais tout à fait gentille !

Et il l’embrassa une seconde fois.

L’homme terrible, le bandit s’attendrissait.

Jamais la Chiffonne ne l’avait vu aussi expansif et de si belle humeur.

Si elle essayait de le faire causer ! Elle ne pouvait pas trouver un moment plus favorable.

– Joseph, reprit-elle, en lui passant doucement les doigts dans la barbe, dis-moi donc pourquoi tu tiens tant à connaître la demeure de la dame du cimetière et pourquoi tu veux la voir ?

– Çà, répondit-il, tu le sauras plus tard.

– Pourquoi pas maintenant ?

– Parce que c’est inutile.

– Pourtant, mon bon petit homme.

– Allons, c’est assez de câlineries comme ça, c’est un hameçon auquel je ne mords pas.

– Oh ! voilà que tu fais ta grosse voix ; mais c’est pour rire, tu n’es pas méchant, tu es gentil, au contraire. Sais-tu que je suis jalouse ? Elle est si jolie, la jeune dame ! Voyons, mon gros loulou, qu’est-ce que tu lui veux, à cette dame ?

– Je veux la voir, je te l'ai dit.

– Qu'as-tu donc à lui dire ?

– C'est mon affaire et non la tienne.

– Es-tu assez cachottier ! Comment s'appelle-t-elle ?

– Tu n'as pas besoin de savoir son nom.

– Il y a longtemps que tu la connais ?

– Oui.

– Quel âge a-t-elle ?

– Je ne sais pas.

– Où donc l'as-tu connue ?

– En Prusse.

– Tu n'es jamais allé dans ce pays-là ; je vois bien que tu te moques de moi.

– Tu me questionnes, je te réponds de manière à te faire comprendre que tes questions me déplaisent, qu'elles m'ennuient.

Brusquement il la repoussa.

– Je t'ai dit souvent, continua-t-il, que tu étais trop curieuse. C'est un horrible défaut chez une femme ; il faut t'en corriger, la Chiffonne. En attendant, écoute bien ceci et tâche de ne pas l'oublier : tu ne sauras jamais de mes affaires que ce qu'il me plaira de te dire et quand je voudrai le dire. Sois toujours prête à me servir et à faire ce que je t'ordonnerai ; de la fidélité toujours et jamais de trahison, voilà ce que je te demande.

La Chiffonne ne répliqua pas ; elle fit la moue et alla bouder dans un coin.

*

* *

Le lendemain, à huit heures du matin, Callot était à Vaucresson. Il marchait lentement dans la grande rue, cherchant du regard une personne, homme ou femme, à figure bonasse, qu'il pourrait interroger sans éveiller aucun soupçon.

Il n'était pas venu à Vaucresson pour voir sa nièce ; il tenait, au contraire, à rester inconnu dans la localité et à ne pas se faire remarquer. Il avait son plan et avant de le mettre à exécution, il voulait savoir bien des choses.

Il savait très bien, d'ailleurs, que s'il avait l'audace de se présenter chez la veuve, elle le ferait chasser comme un malpropre. Il n'en était pas encore là.

Aussi il s'était dit :

– Vouloir aller trop vite ne vaut rien ; tâtons le terrain et soyons prudent.

Il avisa un gamin qui, le nez en l'air, sans se presser, se rendait à l'école, portant en bandoulière son sac d'écolier. Il l'arrêta au passage.

– Mon petit ami, lui dit-il, connais-tu une dame qui s'appelle Mme Clavière ?

Le gamin le regarda, se mit à rire, moqueur, mais répondit :

– Mme Clavière ? oui, m'sieur, je la connais, et la preuve c'est que je suis enfant de chœur, que je la vois à la messe et que c'est moi, dimanche dernier, qui lui ai porté le chanteau.

– Je sais, elle est très pieuse.

– Oui, m'sieur.

– Si tu veux m'indiquer la maison où elle demeure, je te donnerai deux sous.

– Je veux bien, m'sieur.

Et le gamin tendit sa main.

Gallot donna les deux sous.

– C'est par là, reprit le moutard ; j'arriverai en retard à l'école, mais ça ne fait rien ; le maître n'ose pas me gronder, ni me mettre en retenue parce que je suis enfant de chœur et qu'il a peur de M. le curé. Par ici, m'sieur.

Il enfila une rue montante. Gallot le suivit.

Après quelques minutes de marche, le gamin s'arrêta.

– M'sieur, dit-il, voyez-vous là-bas une grande maison ?

– Oui. C'est là ?

– Non, cette maison est celle de Mme Joubert, l'autre après c'est chez Mme Clavière.

Sur ces mots, le gamin tourna les talons et s'en alla en courant.

Gallot enfonça sur son front son chapeau à larges bords, de façon à cacher le haut du visage, et se donnant l'air et

l'allure d'un promeneur sentimental, il s'avança vers les maisons indiquées.

Sans s'arrêter, en passant, il jeta un rapide coup d'œil sur l'habitation de Mme Clavière qui, bien éclairée par les rayons du soleil, se détachait, illuminée, de son cadre de verdure.

– Petite maison, se dit-il, mais riante et gaie et d'aspect agréable ; c'est comme un petit hôtel des Champs-Élysées. Comme ça doit être cossu là-dedans. Ah ! la mâtine, en a-t-elle de la chance.

Du côté opposé à la propriété de Mme Joubert, attenant au jardin de Mme Clavière, il y avait un vaste terrain en culture : des champs de framboisiers, de groseilliers, d'asperges ; des carrés d'artichauts, de choux, de petits pois, etc…, et un peu partout, émergeant au-dessus des plantations et des semis, des pommiers, des pruniers, des cerisiers, des pêchers de plein vent, jetés çà et là, sans symétrie.

Ce terrain séparait la propriété de Mme Clavière d'une autre de moins d'importance, également entourée de murs et qui, à ce moment, n'était pas habitée.

Le terrain était à vendre, ainsi que l'indiquait un écriteau cloué à un poteau. Il n'était fermé que par une palissade en fort mauvais état et que le propriétaire, dans l'espoir de vendre, ne jugeait pas à propos de réparer.

L'œil de Gallot inspecta le terrain ; il était désert.

– Personne, murmura-t-il, ça va bien, je vais pouvoir examiner.

Il pénétra dans le terrain à un endroit où la palissade était renversée et alla vers le mur du jardin qu'il voulait suivre dans toute sa longueur, ce qu'il pouvait faire sans risquer beaucoup d'être vu, étant caché par les framboisiers.

Il ne marchait pas vite, prenant le temps de chercher la place où l'on pourrait s'introduire plus facilement dans la propriété par escalade.

– Ah ! mais, se disait-il, il est long, ce mur ; le jardin est grand, plus grand que je ne l'aurais cru ; est-ce que ces arbres magnifiques en sont aussi ? Mais oui, vraiment, ils sont dans l'enclos. À la bonne heure, elle a de l'ombre, sous ces arbres, le soleil ne peut pas lui roussir le teint.

Il s'arrêta brusquement.

De l'autre côté du mur un enfant faisait entendre des petits cris joyeux et un rire argentin.

– Tiens, fit Gallot, il y a un mioche dans le jardin.

Soudain, il tressauta.

Une voix de femme, qu'il reconnut aussitôt à son timbre mélodieux disait :

– André, mon chéri, ne va pas de ce côté, tu sais bien que je te défends toujours de courir autour du bassin.

Il se fit un moment de silence, puis on entendit le chéri répondant à sa mère avec ce zézaiement si adorable dans la bouche des enfants :

– Maman, veux voir poissons rouges, mène-moi ; jolis, poissons rouges, pas méchants, mangent pas petit André.

– Eh bien, oui, mon chéri, viens, nous leur donnerons cette brioche que tu laisses là, sur le gazon.

Gallot, rouge comme une écrevisse, s'était collé contre le mur pour mieux entendre.

Il y eut encore quelques cris joyeux de l'enfant, puis le jardin retomba dans le silence.

– Qu'est-ce que ça signifie ? se demanda Gallot en se frappant le front. Je veux bien que les griffes du diable m'écorchent si j'y comprends quelque chose.

Voyons, voyons, ai-je bien entendu ? Mais oui, mille tonnerres, j'ai bien entendu ! Si je n'ai plus qu'un œil, j'ai toujours mes deux oreilles, et elles sont bonnes.

Elle a dit : « André, mon chéri ! » André, André ! le nom du jobard qui s'est fait tuer ; et lui, le gosse, l'a appelée « maman ». Sa mère !… Est-elle réellement sa mère ?… Au fait, pourquoi non ? On a vu des choses plus drôles.

Alors le mouffeton serait… eh oui, tonnerre d'enclume, le petit du baron. Voilà, j'y suis, je comprends.

Ah la gaillarde, a-t-elle assez bien su manigancer sa petite affaire…

Comme elle vous a su empaumer ce pauvre godiche de Longereau…

Hé, hé c'est une forte tête, ma nièce. Nom de nom ! mais c'est à pouffer de rire, c'est tordant.

Quelle aventure ! Ponson du Terrail en ferait un roman ; c'est encore plus fort que son Rocambole. En attendant voilà,

pour moi, une fameuse découverte à laquelle, serrure du diable ! je ne m'attendais guère.

Un mioche ! En voilà un petiot qui va joliment me servir. J'avais une idée, un plan…

Peuh ! je le flanque à l'eau, mon plan ; c'était bête, ça ne valait rien, je trouverai mieux.

Il resta un instant pensif.

– Oui, c'est facile de trouver mieux, murmura-t-il, c'est déjà fait ; je n'ai plus qu'à préparer mes combinaisons et à dresser mes batteries pour ne pas manquer mon coup.

On aurait pu deviner, à son rictus de damné, le rapide et laborieux travail qui se faisait dans son cerveau.

Quand il n'était pas abruti par l'ivresse, l'ancien serrurier avait l'imagination très vive, la conception ou l'invention facile. Il était de ces hommes qui sont nés avec le génie du mal.

Se redressant de toute sa hauteur, il regarda le ciel comme pour lui jeter un défi.

– Cette fois, Marie Sorel, je te tiens, je te tiens bien ! prononça-t-il d'une voix rauque.

Et il eut dans le regard un éclair sinistre.

Il poursuivit son chemin et, arrivé à l'extrémité du mur, il se trouva sur le chemin rural qui longe la propriété de Mme Clavière et celle de Mme Joubert.

Il fit quelques pas sur le chemin et se trouva devant la petite porte du fond du jardin de Mme Clavière, dont nous avons parlé.

– Ah ! se dit-il, je me doutais qu'il devait y avoir ici une porte. Bonne affaire.

L'oreille collée contre l'huis, il écouta. Rassuré par le silence du jardin, il se mit à genoux pour examiner la serrure. Il en aurait pris immédiatement l'empreinte, s'il avait eu de la cire sur lui.

Il était tout entier et très attentif à son examen, se disant que, sans doute, il devait exister un fort verrou à l'intérieur, lorsque le bruit d'une autre porte qui venait d'être ouverte et qu'on refermait, frappa son oreille.

Il n'eut que le temps de s'asseoir, d'appuyer sa tête contre un pilastre et de prendre la position d'un voyageur fatigué qui fait un somme.

C'était Edmond Joubert qui venait de sortir de la propriété de sa mère par la porte du parc.

À la vue de cet homme, de cet inconnu d'aspect peu rassurant, qui paraissait s'être endormi à la porte de sa voisine, le jeune agent de change fronça les sourcils. Il s'arrêta devant Gallot et l'examina avec défiance.

– Eh ! l'homme ? fit-il.

Le borgne, qui avait son chapeau sur la figure, faisait semblant de ronfler.

Le jeune homme lui saisit le bras et le secoua assez violemment. Le chapeau glissa à terre.

Gallot fit entendre un grognement de dogue. Et arrêtant son œil furieux sur M. Joubert :

– Eh bien, quoi ? fit-il.

– Qu'est-ce que vous faites là ?

– Vous le voyez bien, je me repose.

– Ce n'est pas une place pour dormir. Allons, levez-vous et allez-vous en.

Gallot ne se le fit pas dire deux fois. Il se dressa debout, ramassa son chapeau et le remit sur sa tête.

– On est dur aux pauvres gens dans ce pays, dit-il, on ne leur permet seulement pas de se reposer un instant à l'ombre, quand ils ont les jambes lasses.

Et ayant l'air tout engourdi encore, il s'éloigna.

Dans toute autre circonstance l'ancien serrurier ne se serait certainement pas montré d'humeur aussi facile ; mais la prudence l'avait muselé.

Il savait bien qu'il n'avait rien à gagner, mais tout à perdre, au contraire, à faire le récalcitrant. Se quereller avec quelqu'un n'était pas de saison.

Du bruit, du tapage au fond de son jardin aurait pu attirer Mme Clavière. Reconnaissant Gallot, elle était tout de suite mise en défiance.

Et ce coup projeté, déjà en bonne voie, duquel il attendait tant, devenait très difficile, peut-être même impossible à mettre à exécution.

Pendant quelques instants, Edmond Joubert suivit Gallot des yeux, et quand il l'eut vu disparaître au loin derrière les arbres, il lui sembla qu'il respirait plus à l'aise.

– Cet homme a une vilaine tête et une figure qui ne me revient pas, se disait-il en se dirigeant vers le clos Toutain ;

c'est un vagabond, un de ces rôdeurs comme il y en a tant dans les environs de Paris, toujours prêts à faire quelque mauvais coup. Nous n'avons pas assez de gendarmes.

Quant à toi, mon gaillard, ajouta-t-il en se tournant du côté où Gallot avait disparu, si je te revois encore par ici, tu peux être sûr que je te ferai arrêter, et tu sauras comment, à Versailles, en police correctionnelle, les juges traitent les malfaiteurs.

X

LA FILLE AUX ASPERGES

Gallot avait pris un étroit sentier et s'était bientôt trouvé loin des habitations, au milieu des champs couverts de plantes maraîchères. Il s'éloignait à regret, car il n'avait pas recueilli les renseignements qui lui étaient nécessaires, croyait-il.

Il se demandait ce qu'il devait faire.

Allait-il rejoindre la grande route et poursuivre son chemin vers Saint-Cloud ou retourner à Vaucresson ?

Comme il s'était arrêté, hésitant, et jetait autour de lui un regard investigateur, il aperçut, à une vingtaine de pas, une jeune femme assise au bout d'un champ d'asperges, sur un talus, à l'ombre d'un pommier.

Il s'approcha d'elle.

Elle venait de couper des asperges, dans le champ, il y en avait plein un panier placé près d'elle ; son travail l'avait mise en nage.

Gallot aussi avait chaud, car plusieurs fois il s'était essuyé la figure inondée de sueur.

– Quelle chaleur, madame, dit-il, quelle chaleur étouffante !

– Oui, vraiment, monsieur, répondit-elle en laissant voir de longues dents jaunes, on se croirait aux jours de la canicule ; il est vrai que nous approchons du mois de juin.

– Les chaleurs prennent de bonne heure cette année, ce doit être un bon temps pour les récoltes.

– Très bon temps ; mais une petite pluie douce, qui tomberait pendant une demi-journée, serait meilleure encore pour nos champs.

– Elle viendra, la pluie. En attendant, on n'est pas à son aise en voyageant avec ce soleil sur la tête et les épaules : je suis exténué.

– Vous venez de loin ?

– De Vaucresson seulement ; mais j'ai beaucoup marché, puisque je suis venu de Saint-Cloud à pied.

– Si vous n'êtes pas trop pressé, reposez-vous un peu et asseyez-vous là, sur cette touffe d'herbe, si le cœur vous en dit.

Gallot s'empressa de se rendre à l'invitation.

– Ce n'est pas le bon fauteuil des riches, reprit la femme avec un petit rire aigu, mais on y est bien assis-tout de même et on ne craint pas de le casser.

– C'est vrai, fit Gallot, riant aussi ; on est bien, ma foi, sur cette touffe d'herbe, les jambes pendantes le long du talus, ça repose ; et puis ça va me donner l'agrément de causer un instant avec vous.

– Une distraction que l'on n'a pas souvent dans les champs.

Bien qu'elle n'eût guère que vingt-cinq ou vingt-six ans, elle n'avait déjà plus ce qu'on appelle la beauté du diable, la paysanne. Sa figure hâlée, criblée de taches de rousseur, était outrageusement fanée et ridée.

Elle était coiffée d'un madras à carreaux rouges, comme la plupart des paysannes des environs de Paris, coiffure primitive, s'il en fut, laquelle emprisonnait complètement sa tignasse rousse. Non, elle n'était pas jolie, elle était même laide avec son front étroit, ses petits yeux de chauve-souris, son gros nez et ses lèvres épaisses.

Vieille fille, déjà, elle avait dû beaucoup souffrir de sa laideur, qui avait constamment repoussé les amoureux, et elle ne devait guère aimer les autres jeunes filles mieux favorisées des dons de la nature.

Tout en la regardant, Gallot se disait :

– Vais-je pouvoir la faire causer ?

Ce fut elle qui reprit la parole.

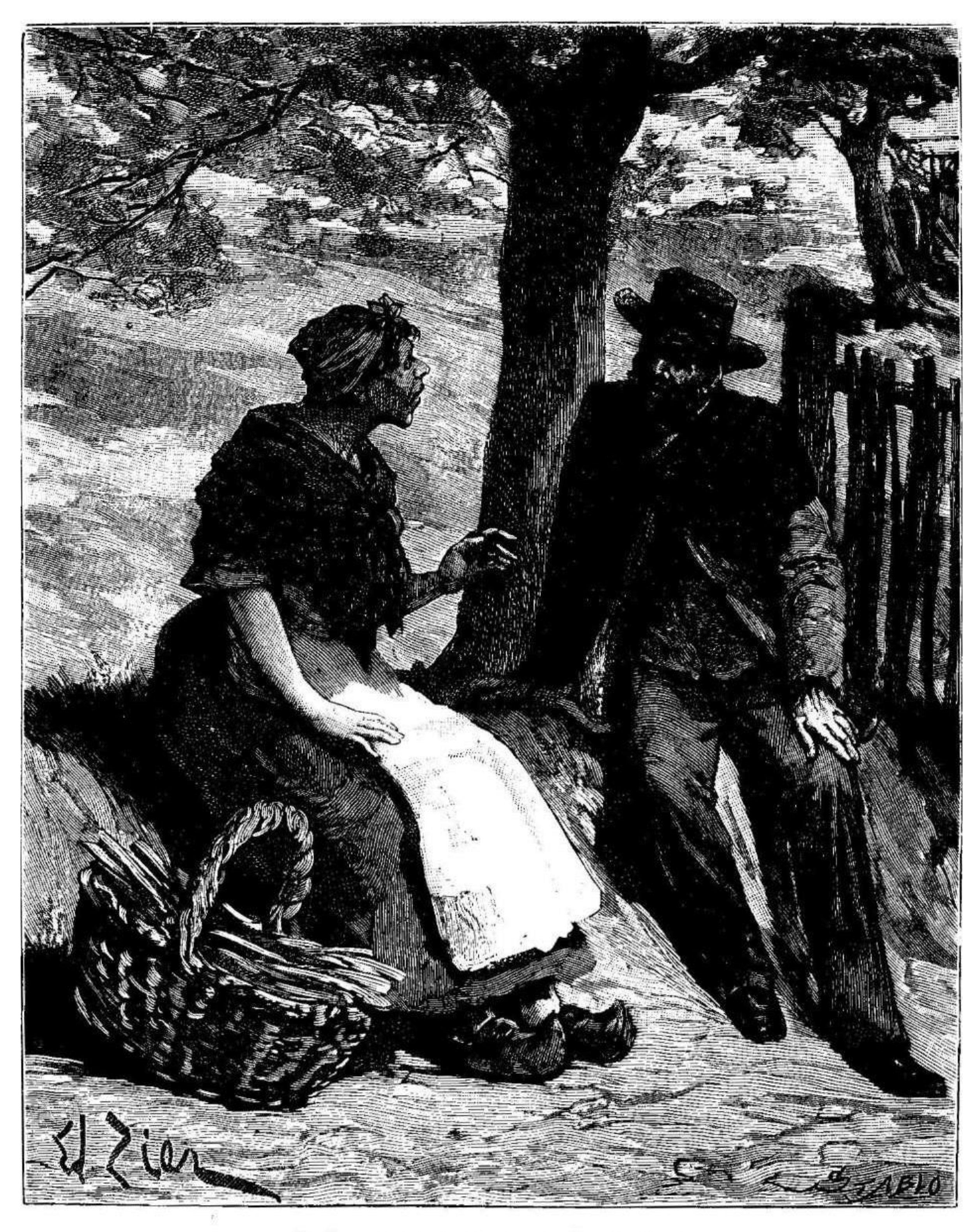
– Ainsi, monsieur, dit-elle, vous êtes venu ce matin de Saint-Cloud à Vaucresson ?

– Oui, une bonne trotte.

– Est-ce que vous êtes de Saint-Cloud ?

– Non, je suis de Paris. Je suis venu jusqu'à Saint-Cloud en chemin de fer.

– Ah ! vous êtes de Paris, fit-elle, c'est beau Paris !



Ce fut elle qui reprit la parole. (P. 278.)

Elle ajouta avec un soupir qui exprimait un regret, peut-être une douleur :

– Je ne connais pas Paris, moi, je n'y suis jamais allée.

– Si vous êtes de Vaucresson, vous n'en êtes pas si éloignée que vous ne puissiez y aller à certains jours de fête.

– Je suis de Vaucresson, j'y suis née ; mais on ne va pas à Paris sans argent, et puis, il faut au moins un brin de toilette.

– Êtes-vous mariée ?

Elle eut comme un tressaillement et ses grosses lèvres se crispèrent.

– Non, répondit-elle avec un accent singulier, je ne suis pas mariée.

– Ce champ d'asperges est à vous ?

– Il est à mes maîtres ; moi, je n'ai rien, je ne possède rien, je ne suis qu'une servante.

– Vous avez des gages, vous êtes payée.

– Ah ! oui, fit-elle avec aigreur, on les paie si bien à la campagne, les servantes, pas même assez pour qu'elles puissent s'habiller, avoir du linge.

– Je verrai à vous trouver une place à Paris.

– Vous êtes bien bon, monsieur, ce serait mon rêve ; mais ce n'est pas la peine de vous occuper de moi ; je ne connais que le travail des champs, je ne saurais rien faire à Paris. Est-ce que vous venez souvent à Vaucresson ?

– Très rarement, au contraire.

– Qu'est-ce qui vous y a amené aujourd'hui ?

– Quelque chose que j'avais à remettre à une dame de la part d'un de ses amis.

– Ah ! Et quelle est cette dame ?

– Bon, se dit Gallot, elle est curieuse, elle doit être bavarde.

Il répondit :

– Cette dame se nomme Mme Clavière ; vous devez la connaître.

– Certainement, tout le monde la connaît à Vaucresson.

– Une bien charmante jeune femme, généreuse, pas fière du tout et belle à ravir.

– Belle, c'est vrai, et encore cela dépend des goûts.

– Je suis de votre avis, cela dépend des goûts.

– Moi, je n'aimerais pas sa figure ; d'abord, j'ai horreur des blondes c'est fadasse.

Gallot se mit à rire, en se disant :

– Parbleu, elle aime mieux les rousses.

– À part ça, reprit la servante, on ne peut pas dire qu'elle est mal, Mme Clavière. Elle n'est pas fière, comme vous venez de le dire, cependant elle ne parle pas à tout le monde. Elle ne va chez personne et personne ne va chez elle ; elle vit seule, renfermée, avec son petit garçon et ses deux servantes. On ne la voit jamais rire, ça se comprend, car elle a eu de grands malheurs : Avoir perdu son mari si jeune ! Tout de même, elle a une drôle d'existence. Il y en a qui disent qu'il y a dans sa vie quelque chose qu'elle cache.

– Ah ! on dit cela ?

– Dame, elle est si mystérieuse ! Mais comme elle fait assez de bien dans le pays, elle n'est pas mal regardée et même on l'estime.

– Ainsi elle fait du bien dans le pays ?

– Elle donne pas mal aux pauvres gens.

– Elle est riche ?

– On ne sait pas au juste quelle est sa fortune ; on pense qu'elle a dix ou douze mille francs de rente.

– Moi, je sais qu'elle a mieux que çà, se dit Gallot ; pas de train de maison, dépenses presque nulles, elle fait de grosses économies pour le mioche. Tout ça est bon à savoir.

Il reprit à haute voix :

– Y a-t-il longtemps qu'elle demeure à Vaucresson ?

– Depuis bientôt deux ans.

– Depuis deux ans seulement ! Où était-elle donc avant ?

– Personne ne le sait.

– C'est drôle.

– On ne sait rien de son passé, monsieur, et voilà ce qui fait dire qu'il y a un mystère là-dessous.

– Cela n'empêche pas qu'elle soit estimée, considérée.

– Dame, elle est riche ! Laissez faire, si c'était une malheureuse, ça ne serait pas la même chose.

– Je suis de votre avis : c'est toujours aux pauvres la besace. Elle est pieuse, elle va à l'église, elle doit être bien avec le curé.

– Avec lui comme avec tout le monde ; je vous le répète, elle est très estimée, très considérée à Vaucresson.

– Est-elle en location ou la propriété lui appartient-elle ?

– La propriété lui appartient ; je sais qu'elle l'a achetée et payée argent comptant.

– Autant que j'ai pu voir, c'est très beau chez elle.

– Comme elle ne reçoit personne, on ne sait pas ce qu'il y a dans la maison ; cependant, au dire du jardinier, il paraît que c'est magnifique.

Elle n'est guère coquette, pourtant ; toujours elle est habillée simplement, une robe de cachemire noir l'été, une robe de popeline de laine noire l'hiver ; quant à ses chapeaux, il y a des filles de cultivateurs à Vaucresson qui en ont de plus jolis ; oh ! elle ne dépense pas beaucoup pour sa toilette.

Par exemple, pour son petit garçon, elle n'y regarde pas ; il est toujours comme un petit prince ; il n'y a pas d'étoffes assez belles et assez riches pour lui.

– Cela prouve qu'elle aime beaucoup son enfant.

– C'est-à-dire qu'elle en est folle.

– Quel âge a-t-il, ce petit ?

– Il n'était pas encore sevré quand Mme Clavière est venue à Vaucresson ; c'est tout au plus s'il a deux ans et demi.

– Est-ce qu'il avait une nourrice ?

– Non pas, c'était sa mère elle-même qui le nourrissait.

– Ne m'avez-vous pas dit que Mme Clavière avait un jardinier ?

– Il faut bien qu'elle en ait un pour soigner le jardin qui est assez grand.

– Alors il y a dans la propriété un logement pour le jardinier ?

– Non, le jardinier n'est pas à demeure ; il travaille à la journée ou plutôt à l'heure, comme c'est l'usage dans nos pays, et il ne va chez Mme Clavière que trois fois la semaine, puis la matinée du dimanche.

– Est-ce que Mme Clavière sort souvent ?

– Non, elle sort peu, seulement une fois par semaine, presque toujours le samedi, dans l'après-midi, entre une heure et deux heures.

Une voiture vient la chercher et la ramène.

– Ah ! Et elle est longtemps absente ?

– Elle ne rentre jamais que vers cinq ou six heures.

– Où donc va-t-elle ?

– Voilà ce qu'on se demande à Vaucresson.

– Alors on ne sait pas.

– On ne sait rien, toujours le mystère. On a essayé de questionner le cocher de la voiture ; mais il a répondu de façon à ne pas donner envie aux curieux de recommencer. Quand je vous dis, monsieur, que tout est mystérieux autour de Mme Clavière. Tenez, c'est comme sa cuisinière, une femme déjà d'un certain âge, impossible de lui arracher une

parole de la bouche, à moins que ce ne soient des réponses comme celles-ci : « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? De quoi vous mêlez-vous ? Cela ne vous regarde pas ! Occupez-vous donc de vos affaires et non de celles des autres, etc… » Quand elle n'est pas contente, elle vous a un air rébarbatif, roule de gros yeux et lance des regards qui font peur. Par exemple, en voilà une qui est dévouée à sa maîtresse, il ne faudrait pas en dire du mal devant elle, elle serait capable de vous arracher les yeux. Eh bien, le cocher dont je viens de vous parler est tout pareil.

– Enfin c'est le samedi que Mme Clavière va en visite ?

– Oui, c'est le samedi, presque jamais un autre jour.

– Elle emmène son petit ?

– Jamais ce jour-là ; il reste avec Louise, la jeune servante chargée de veiller sur lui et qui ne le quitte pas d'un instant.

– De quoi peut-on avoir peur ? fit Gallot, dont l'œil s'éclaira d'une lueur fauve.

– Dame, un accident est si vite arrivé ! On sait bien comment sont les enfants.

– C'est vrai. Ainsi le petit ne sort jamais ?

– Oh ! que si : on le mène promener dans les bois ; il a une petite voiture dans laquelle on le met quand il est fatigué de marcher ou de courir, et que la servante pousse devant elle. Je l'ai vu plusieurs fois, le bébé, il est joli comme un amour.

– Et c'est Louise, la servante, qui mène promener le petit dans les bois ?

– C’est-à-dire que la servante accompagne toujours Mme Clavière quand elle mène promener son enfant ; il ne sort jamais sans sa mère. Le laisser sortir sans elle, oh ! la, la, elle aurait trop peur.

– De quoi ?

– Est-ce qu’on sait ?

– Pourtant, elle ne peut pas être constamment avec lui.

– Bien sûr ; mais quand il est dans le jardin avec Louise, elle est tranquille. Quand elle s’en va, le samedi, il est expressément défendu à la servante de sortir du jardin, ni avec l’enfant, ni même seule. Du reste il est assez grand, le jardin, pour que le petit puisse s’y amuser et y courir tout à son aise.

– C’est vrai.

– Mais, en bavardant, je ne m’aperçois pas que le temps passe et j’oublie que la maîtresse m’attend. Quelle heure peut-il être ?

– Pas loin de dix heures.

– Déjà si tard ! je vais être grondée ; ces asperges sont commandées pour midi et il faut les mettre en bottes et les porter. Tenez, il y en a une botte pour Mme Clavière.

Le borgne fronça les sourcils et se gratta l’oreille.

La fille rousse s’était levée et avait pris son panier.

– À propos, dit Gallot, en se levant à son tour, ne dites à personne que nous avons causé ensemble de Mme Clavière ; si elle apprenait que vous m’avez raconté ceci et cela, elle pourrait être fort mécontente.

– En effet, car elle n'aime pas qu'on s'occupe d'elle. Mais je n'ai rien à dire aux gens ; d'ailleurs ça ne peut intéresser personne.

– Oh ! mon Dieu, non, personne.

– Au revoir, monsieur.

– Au revoir, mademoiselle.

La rousse s'en alla de son côté et Gallot du sien.

La fille l'avait rassuré ; elle ne dirait rien.

Et il se disait que le hasard l'avait admirablement servi. Beaucoup plus facilement qu'il ne l'avait espéré, il avait appris à peu près tout ce qu'il tenait à savoir.

Maintenant son plan était définitivement arrêté dans sa tête. Il n'avait plus qu'à en préparer l'exécution, en prenant bien ses mesures pour qu'il réussît.

Gallot appelait cela dresser ses batteries.

Dans la bande où le misérable s'était enrôlé, il n'avait jamais été qu'un comparse, il faisait nombre, voilà tout. C'était un méconnu, on ne savait pas, on ne se doutait même pas de ce qu'il valait. Eh bien, on le verrait à l'œuvre, l'homme aux combinaisons ténébreuses.

Au bout de quelques jours il revint à Vaucresson. Il était sorti de Paris la veille, à pied, avait passé une partie de la nuit dans les bois et, à la première lueur de l'aube, il pénétrait dans la propriété de Mme Clavière, en escaladant le mur, ce qui n'avait pas présenté de grandes difficultés, grâce à un vieux néflier, au tronc tordu, dont les branches noueuses s'étendaient en dehors de l'enclos.

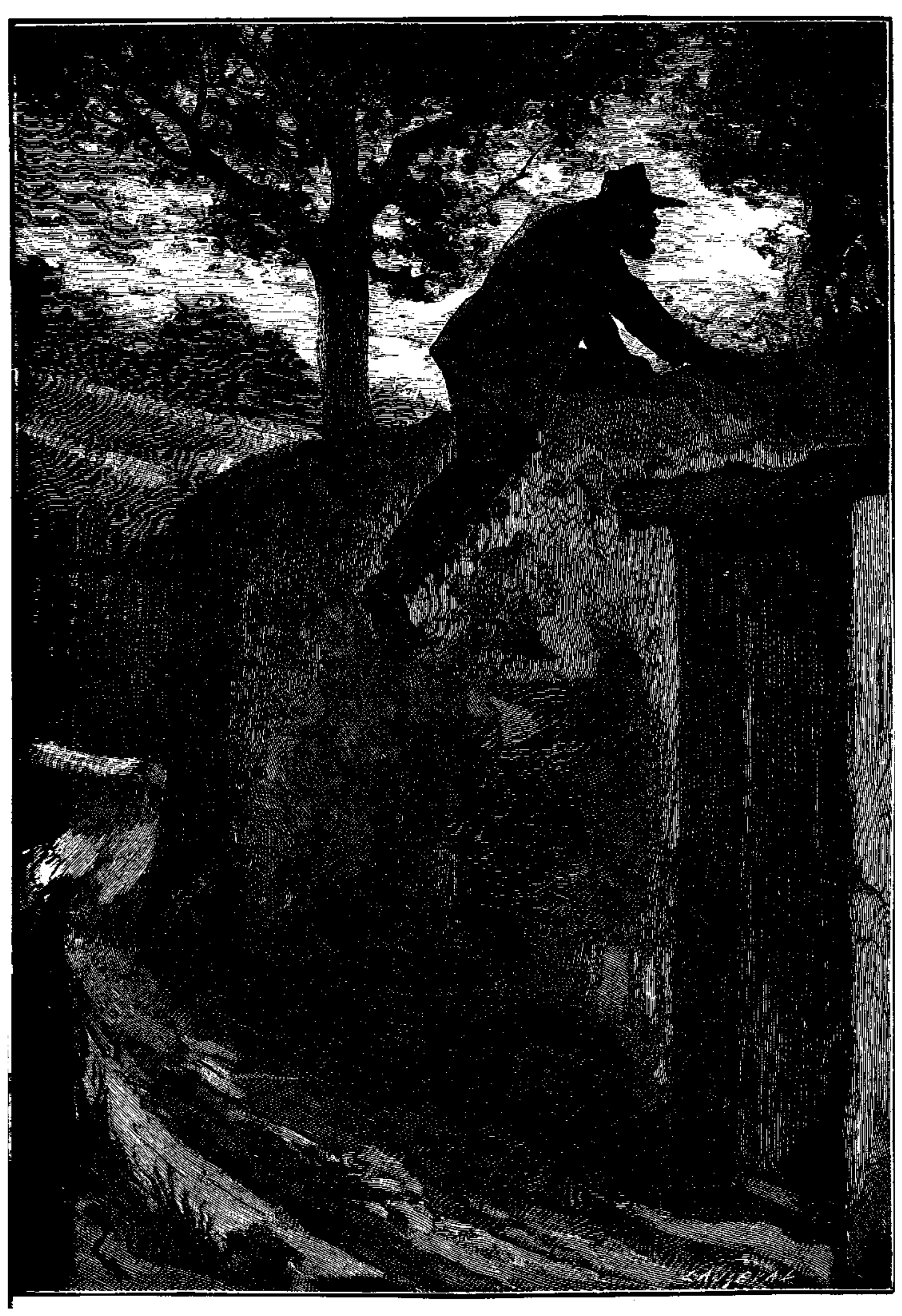
À la villa tout le monde dormait encore, ainsi qu'en témoignaient les persiennes hermétiquement fermées.

Du reste, Gallot ne tenait pas à s'aventurer sur la pelouse, ni à s'approcher de l'habitation, c'était seulement le haut du jardin, la partie boisée qu'il voulait explorer.

Tout d'abord il s'occupa de la porte ouvrant sur le chemin rural ou de vidange.

Il reconnut que, ainsi qu'il l'avait pensé, elle était fermée à deux tours de clef.

Évidemment, excepté quand la jeune mère sortait par cette porte pour faire une promenade dans les environs, elle était constamment fermée ainsi.



Il pénétrait dans la propriété de Mme Clavière en escaladant le mur. (P. 285.)

Mais faire sortir le pêne de la gâche n'était pas pour Gallot une grosse affaire ; il savait se servir d'une fausse clef ; en cet exercice il était depuis longtemps passé maître.

Mais comme il l'avait également pensé, la porte, en plus de sa serrure, avait un solide verrou. Ça, ce n'était plus la même chose, car si du dehors on pouvait avoir raison de la serrure, le verrou restait inattaquable, à moins de faire dans le mur une forte entaille, ce qui présentait des difficultés au point de vue de la sécurité.

– C'est bon, se dit-il, je n'ouvrirai pas du dehors, voilà tout, et le verrou m'embarrassera moins que la serrure.

Il se mit ensuite à fureter à travers le petit bois, en se rapprochant de l'endroit où il avait opéré son escalade.

Bien que le jour augmentât peu à peu, cette partie du jardin où se trouvait Gallot était encore dans l'obscurité.

Tout à coup, il se sentit enlacé, garrotté par des espèces de liens ornés de pointes aiguës qui déchiraient sa chair comme les dents d'une scie. C'étaient de hautes ronces, très serrées, après lesquelles s'entortillaient les innombrables rameaux d'une énorme clématite ; cela ressemblait un peu à ces lianes impénétrables des forêts vierges de l'Amérique.

Gallot se dépêtra avec beaucoup de peine, mais non sans s'être mis les mains en sang. Toutefois, c'était une précieuse découverte qu'il venait de faire. Tout en la cherchant, il avait découvert une cachette qu'il n'espérait pas trouver. Sous ce buisson épais, touffu, qui se défendait lui-même avec ses ronces avancées, garnies de crocs redoutables, on pouvait se tenir caché, en plein jour, pendant des heures, et sans risquer d'être découvert, car nul ne

devait jamais s'approcher de cet endroit, repaire de crapauds, d'orviets, peut-être de couleuvres.

Gallot tourna autour de cette espèce de redoute fortifiée et s'aperçut que, du côté du mur, où les ronces poussaient avec moins de vigueur et même mouraient, on pouvait se glisser aisément, sans trop craindre les écorchures, sous le dôme de la clématite.

– Bonne affaire, murmura-t-il. Allons, tout va bien !

Le jour était venu, et comme le borgne n'était pas homme à se laisser surprendre, il se hâta de sortir de la propriété de la même manière qu'il y était entré.

Il n'y avait personne encore dans les champs ; mais du village montait une rumeur, annonçant le réveil des habitants. Des chiens aboyaient et déjà on entendait le roulement de quelques voitures.

Gallot se jeta à travers champs et, marchant très vite, il eut bientôt gagné les bois. Il n'avait été vu par personne.

Dès le jour de sa première apparition à Vaucresson, après qu'il eut entendu dans le jardin la voix de l'enfant et acquis la certitude que cet enfant était bien le fils de Mme Clavière, il avait décidé qu'il enlèverait le petit André. Oui, le misérable voulait s'emparer de l'enfant, le voler à sa mère !

Ne fallait-il pas qu'il exploitât sa mine d'or ? L'innocent petit être, le cher adoré ferait le jeu de son chantage.

– Non, vraiment, s'était-il dit, je ne peux pas trouver un meilleur moyen de la faire casquer.

L'enlèvement de l'enfant aurait-il lieu la nuit ou dans la journée ?

Trois femmes seules dans une maison presque isolée ne sont pas bien à craindre ; mais la nuit, même quand on n'a pas à redouter la visite des voleurs, on a l'habitude de fermer ses fenêtres, ses portes, de les barricader, ce qui n'est pas, d'ailleurs, une précaution inutile. Or, si habile qu'on puisse être à ouvrir une porte ou à pénétrer dans une habitation par une fenêtre, quand il est impossible d'y entrer par la porte, on est toujours forcé de faire du bruit, si peu que ce soit ; les femmes s'effrayent, à juste titre, crient, appellent au secours et peuvent être entendues ; ensuite, si elles n'ont pas la force de l'homme, elles ne sont pas toujours sans courage et, dans certains cas, elles savent se défendre.

Du reste, pour avoir raison de trois femmes qui ne tombent pas en syncope en face du danger, il faut deux hommes, au moins, car l'ancien serrurier savait par expérience que sa nièce, répondant à une attaque, valait un homme.

Gallot avait fait ces réflexions et s'était dit :

– La chose ne peut pas se faire la nuit.

D'ailleurs, pour cette grosse affaire, le borgne ne voulait s'associer ni deux, ni même un seul de ses camarades. Elle était à lui, bien à lui, cette affaire, il la gardait pour lui seul. Il avait la Chiffonne pour l'aider, c'était assez.

Il avait donc décidé qu'il enlèverait l'enfant en plein jour, un samedi, pendant que sa mère serait absente, et c'était dans ce but qu'il était venu explorer le haut de la propriété.

Le samedi qu'il choisirait pour faire le coup, le temps serait beau, ensoleillé ; l'enfant serait dans le jardin et on s'emparerait de lui pendant qu'il prendrait ses joyeux ébats sur la pelouse.

Il n'y avait plus que les petites choses de détail à régler ; elles entreraient dans la combinaison, naturellement. Quand on a conçu un plan, il faut que rien n'y manque sous peine de le voir piteusement avorter. Gallot savait cela et il mettait toute son intelligence au service de ses machinations.

XI

L’ENQUÊTE

Mme Joubert avait promis à son fils d’obtenir, dans un délai plus ou moins court, des renseignements sur le passé de Mme Clavière.

Elle lui avait dit :

– Ce que tu n’as pas pu savoir, moi, je le saurai.

Mais quel était donc ce fil conducteur dont elle avait parlé ?

Elle le voyait – et il s’y trouvait réellement – dans l’étude de Me Gaudry, notaire à Garches depuis une vingtaine d’années.

Elle avait appris que c’était Me Gaudry qui avait fait l’acte de vente de la propriété Ballue dont Mme Clavière était maintenant la propriétaire.

Or, c’était également le notaire de Garches qui, quinze ans auparavant, avait aidé M. Joubert à créer sa propriété, en achetant pour son compte plusieurs terrains, lesquels, réunis, étaient d’une contenance d’environ trois hectares.

Il est vrai que, depuis, les Joubert n’avaient plus eu besoin du ministère de Me Gaudry ; mais les rapports avaient été autrefois très cordiaux le notaire avait été reçu chez l’agent de change comme un ami, et il en gardait le souvenir,

car il laissait rarement passer une année sans faire une visite de politesse à Mme Joubert et à son fils.

– Bien certainement, s’était dit la mère d’Edmond, M. Gaudry ne refusera pas de m’apprendre tout ce qu’il sait.

Trois jours après la conversation qu’elle avait eue avec son fils, Mme Joubert se faisait annoncer un matin à Me Gaudry qui, étonné de cette visite inattendue, s’avança jusqu’à la porte de son cabinet pour recevoir l’ancienne cliente de l’étude.

– Donnez-vous la peine d’entrer, madame. Je ne vous cache pas ma surprise, surprise très agréable ; oui, je suis charmé de vous voir ; il y a au moins un an que je n’ai pas eu l’honneur de vous faire une visite à Vaucresson ; j’ai manqué à un devoir… mais je suis tellement occupé… Depuis trois ans on achète beaucoup par ici pour construire. Voilà un fauteuil, madame, veuillez vous asseoir. Auriez-vous besoin de moi, de mes humbles services ? Je suis entièrement à votre disposition.

Mme Joubert était entrée et s’était assise sans que le notaire lui eût laissé le temps de placer un mot ; elle n’avait pu que dire :

– Bonjour, cher monsieur.

Enfin, Me Gaudry, essoufflé, se tut.

– En effet, cher monsieur Gaudry, dit Mme Joubert, je viens pour causer quelques instants avec vous ; des renseignements me sont nécessaires et j’ai pensé que vous pourriez me les donner.

– Je suis à vos ordres, madame, de quoi s’agit-il ?

Mme Joubert avança la tête et dit à voix basse :

– La chose est toute confidentielle.

– Ah ! bien, fit le notaire.

Et s'adressant à un clerc, qui travaillait dans le cabinet :

– Monsieur Cujas, lui dit-il, veuillez prendre vos papiers et aller continuer votre rédaction dans l'autre pièce.

Le clerc ramassa ses paperasses et se retira.

Me Gaudry rapprocha son fauteuil de celui de la visiteuse.

– Nous voici seuls, madame, reprit-il, vous pouvez parler.

– Monsieur Gaudry, c'est vous qui avez fait l'acte de vente de la propriété Ballue achetée par Mme Clavière, aujourd'hui notre voisine ?

– Parfaitement.

– Vous connaissez bien Mme Clavière ?

– Ma foi, madame, je n'ai pas à vous le cacher, je ne la connais pas du tout, je ne l'ai jamais vue.

– Est-ce possible ?

– Oui, puisque cela est.

– Elle n'a donc pas signé l'acte ?

– Si, vraiment ; mais en dehors de l'étude ; j'ignore où elle demeurait alors, car elle avait élu domicile en l'étude d'un de mes confrères de Paris.

– Mon Dieu, comme tout cela est mystérieux !

– En effet, il y a du mystérieux.

– Mais comment cette dame est-elle devenue votre cliente ?

– Parce que ce notaire de Paris dont je viens de vous parler, Me Mabillon, m’a chargé de rédiger l’acte, de le faire enregistrer et de pourvoir à la purge des hypothèques légales. La propriété fut payée comptant et c’est avec Me Mabillon, mandataire de Mme Clavière, que j’ai réglé tous les comptes. L’achat datait de plusieurs mois lorsque j’ai appris que ma cliente venait de s’installer dans sa propriété. Mme Clavière a des amis sérieux, qui s’intéressent vivement à elle.

– En fait d’amis de Mme Clavière, je ne vois que deux hommes, dont l’un fort âgé, qui viennent de temps à autre lui rendre visite.

– Vous connaissez ces messieurs ?

– Non.

– Le plus âgé est décoré, n’est-ce pas ?

– Je crois avoir remarqué qu’il avait la rosette d’officier de la Légion d’honneur.

– Il est commandeur, madame, et même, je crois, grand-officier. C’est le docteur Abel Chevriot.

– Le célèbre médecin !

– Oui, madame. Avez-vous remarqué que l’autre visiteur, aux cheveux grisonnants, paraissant avoir cinquante

ans, porte constamment des lunettes et est toujours cravaté de blanc ?

– Oui, en effet.

– Celui-ci, madame, est Me Mabillon, le notaire.

– Ah !

– Le docteur Abel et Me Mabillon ont été les témoins de Mme Clavière à son mariage.

– Ainsi, se dit Mme Joubert, c'est bien une veuve.

Elle reprit à haute voix :

– Monsieur Gaudry, elle s'est mariée fort jeune ?

– Elle avait dix-huit ans, peut-être dix-huit ans et demi, c'est le bon âge. C'est, dit-on, une fort jolie personne.

– Oui, elle est admirablement belle. On lui donnerait à peine vingt ans.

Le notaire réfléchit un instant.

– Elle est dans sa vingt-deuxième année, répondit-il, car son mariage remonte à trois ans, à pareille époque de l'année.

Mme Joubert sursauta.

– Vous êtes sûr, fit-elle, vous êtes bien sûr que son mariage date de trois années ?

– Oui, madame, ma mémoire m'est absolument fidèle.

– Mais, cher monsieur Gaudry, elle a un enfant, un fils, et cet enfant n'a que deux ans et demi, elle-même me l'a dit.

Le notaire resta un instant tout interloqué.

– Pourtant, dit-il, je ne me trompe pas, c'est bien il y a trois ans à pareille époque.

– Monsieur Gaudry, ne vous mettez pas l'esprit en peine ; si Mme Clavière s'est mariée il y a trois ans, cela nous apprend, son enfant n'ayant que deux ans et demi, qu'elle était enceinte avant son mariage.

– C'est d'une logique absolue.

– Vous venez de me faire découvrir une chose grave, cher monsieur.

– Oh ! grave, grave… Parce qu'elle se marie étant enceinte, une jeune fille ne commet pas un crime.

– Non, sans doute ; mais elle a commis une faute.

– Une faute bien aisément pardonnable et par vous la première, madame Joubert, par vous, la femme honnête par excellence, aux principes sévères, qui n'avez jamais eu le plus léger reproche à vous adresser ; par vous, qui êtes la bonté même et que j'ai toujours vue si indulgente pour les autres.

– Mais songez-y donc, monsieur, répliqua-t-elle très émue, il y a une tache.

– Toutes les taches ne sont pas indélébiles, madame ; il y en a, comme celle-ci, qui s'effacent si bien qu'il n'en reste plus la trace.

– Vous ne comprenez pas, monsieur Gaudry, avec quels sentiments je suis aux prises en ce moment ; mais j'ai en vous la plus entière confiance et je sais que la confidence

que je vais vous faire restera entre nous ; eh bien ; monsieur, mon fils s'est éperdûment épris de Mme Clavière et il veut l'épouser.

– Ceci devient sérieux, madame, et je comprends vos inquiétudes maternelles.

– Oui, n'est-ce pas ?

– Je vous le répète, madame, je ne connais pas Mme Clavière, mais ce que je sais d'elle me la fait admirer. Et, d'abord, quand une femme, que ce soit Mme Clavière ou une autre, a pour amis, pour soutiens, pour protecteurs des hommes comme MM. Chevriot et Mabillon, elle est placée si haut que la malveillance ne peut plus l'atteindre.

– Alors, vous concluez ?

– L'amour est une force contre laquelle rien ne résiste, laissez faire M. Edmond Joubert, madame, il n'aura pas à s'en repentir.

Mme Joubert resta un instant pensive, la tête inclinée.

– Monsieur Gaudry, reprit-elle, en le regardant fixement, vous connaissez mieux Mme Clavière que vous ne voulez le dire ; que savez-vous d'elle, dites-le moi ; il s'agit du bonheur, de l'avenir de mon fils.

– Mon Dieu, madame, je ne sais que ce que vous devez savoir vous-même.

– Mais mon fils et moi nous ne savons rien, rien… Si, je sais maintenant ce que je viens de découvrir en rapprochant l'âge de l'enfant de la date du mariage de sa mère. Et ce que vous venez de me dire, monsieur, me rend très perplexe.

– Cependant, vous n'ignorez pas comment Mme Clavière s'est mariée.

– Je l'ignore absolument.

– En vérité ! Mais il y a là, madame, tout un drame dont les scènes se sont passées tout près de Vaucresson, dans le bois de Saint-Cucufa et au hameau de la Jonchère. Est-il possible que vous ne sachiez pas que Mme Clavière s'est mariée quelques heures avant la mort de son mari ?

– Il me semble, monsieur, que vous réveillez en moi un vague souvenir.

– Ce fut un mariage *in extremis*.

– Célébré à la Jonchère, je me souviens. Il y avait eu un duel…

– Dans lequel M. André Clavière fut mortellement blessé.

– Clavière, André Clavière… Il m'avait bien semblé que ce nom ne m'était pas tout à fait inconnu, que je l'avais lu ou entendu prononcer quelque part ; mais c'était si vague, si nuageux… Et puis, j'étais à cent lieues de penser que notre voisine de Vaucresson pût être cette jeune femme épousée *in extremis*.

Pourtant, madame, tous les journaux à cette époque, parlant du duel de Saint-Cucufa et du mariage célébré la Jonchère, ont été remplis du nom d'André Clavière.

– Il y a trois ans, monsieur Gaudry, lorsque ces événements dramatiques ont eu lieu, nous étions en Amérique, mon fils et moi.

– En effet, je me rappelle ce voyage ; vous êtes restés près de huit mois aux États-Unis.

– De ces événements dont nous parlons, il ne nous est parvenu qu'un faible écho, et cela explique qu'ils se soient effacés de ma mémoire et de celle de mon fils.

– Enfin, madame, vous le voyez, votre jeune voisine a été cruellement éprouvée.

– C'est vrai. Pauvre jeune femme ! Mais elle ne parle de son malheur à personne.

– Il y a de ces choses qu'on aime à garder pour soi.

– Évidemment, elle tient à cacher qu'elle a été la maîtresse de son mari avant son mariage.

– Dame, cela se comprend.

– M. Clavière, sentant qu'il allait mourir, a voulu par le mariage légitimer l'enfant.

– Un acte d'honnête homme, madame.

– C'est vrai.

– Après une réparation aussi éclatante aussi complète, je ne crois pas qu'on puisse avoir seulement la pensée de reprocher à la jeune veuve d'avoir été la maîtresse de l'homme qui lui a donné son nom.

– Vous êtes indulgent aussi, monsieur.

– Il faut l'être, madame.

– Savez-vous si Mme Clavière est d'une bonne famille ?

– Sur ce point je ne saurais vous renseigner. Je crois avoir entendu dire qu'elle était pauvre, qu'elle avait été ouvrière ou demoiselle de magasin.

– Alors la petite fortune qu'elle possède lui viendrait de M. Clavière ?

– Cela doit être.

– Mais ce duel, monsieur Gaudry, qui a été si funeste à M. Clavière, quelle en a été la cause ?

– On ne l'a pas connue exactement ; autant que je puisse me souvenir, les récits des journaux ont été contradictoires ; les uns ont dit blanc, les autres rouge ; de sorte que l'exacte vérité a bien pu rester sous le boisseau. Peut-être les journalistes ont-ils été priés de cacher la vérité ou même payés pour cela ; car je suis convaincu qu'avec leur adresse habituelle et leurs moyens d'informations, qui les rendent souvent supérieurs aux meilleurs agents de la police de sûreté, rien de ce drame n'a pu échapper à leurs investigations.

Maintenant, je serais fort embarrassé pour vous répéter ce qui a été dit dans un sens ou dans l'autre, je ne me souviens plus.

– Vous rappelez-vous qui était l'adversaire de M. Clavière ?

– Oh ! cela, oui. C'est un jeune homme bien connu dans le monde où l'on s'amuse, un de ces viveurs qui mènent la vie à grandes guides, qui a fait et fait encore beaucoup trop parler de lui.

– Vous l'appelez ?

– Le baron de Simiane.

– Oh ! le baron de Simiane ! En effet, il est célèbre par ses folies, les scandales qu'il cause, les vilaines aventures dont il est le héros ; c'est un familier de tous les boudoirs de femmes galantes, un coureur de ruelles et un joueur effréné. Cet hiver on a parlé de lui devant moi ; on disait qu'il avait perdu la veille, au baccara, cent cinquante mille francs. Et l'on ajoutait : « – Après avoir mangé la fortune qui lui venait de son père, il fait coup sur coup de fortes brèches à celle que vient de lui laisser sa mère. Au train dont il y va, il n'en a pas pour plus de deux ou trois ans. »

Il a une jeune sœur, paraît-il, à peine âgée de quinze ans, qui est encore au couvent. On plaignait fort cette jeune personne.

– Et l'on avait raison, madame ; la pauvre jeune fille ne sait rien encore, sans doute, mais on ne pourra pas lui cacher toujours la conduite de son frère ; alors elle souffrira beaucoup d'être la sœur d'un homme ayant une aussi mauvaise réputation que le baron de Simiane.

– Monsieur Gaudry, vous avez éloquemment plaidé devant moi la cause de Mme Clavière ; vos paroles m'ont émue. Cependant, je ne vous le cache point, je suis affligée, oh ! très affligée de ce que le nom de M. de Simiane se trouve mêlé à ce drame dont elle est l'héroïne.

– Mais, madame…



C'est un familier de tous les boudoirs de femmes galantes (P. 294.)

– Je vous assure que cela lui fait un tort considérable dans mon esprit. La cause de ce duel restée inconnue… Cela me donne à réfléchir et beaucoup à penser. Enfin il y a dans cette affaire une obscurité qui demande la clarté.

– Mon Dieu, madame, très souvent, un duel entre jeunes gens a une cause des plus futiles : un mot dit de travers, une parole trop légèrement prononcée, un regard mal interprété.

– Oui, monsieur, mais, dans ce cas, on ne cherche pas à cacher la cause de la rencontre.

Elle resta un moment silencieuse, agitée.

– Non, voyez-vous, non, reprit-elle, cela n'est pas clair, et dans la circonstance présente, ce qu'il me faut, ce que je veux, c'est la clarté en tout.

– Je ne saurais vous blâmer, madame, d'avoir des susceptibilités et de chercher à vous entourer de tous les renseignements nécessaires ; étant donnés les projets de monsieur votre fils, c'est votre droit de vouloir être complètement éclairée.

– Mon droit et mon devoir, monsieur.

– Parfaitement, madame.

– Une mère ne saurait être trop prudente.

– Malheureusement, madame, je n'ai pu vous dire que ce que je savais.

– Oh ! vous m'avez fourni de très précieux renseignements, monsieur Gaudry, et je vous en remercie mille fois, au nom du bonheur de mon fils. Je l'avoue, il m'est pénible de me livrer à cette délicate enquête ; ce n'est pas sans quelque répugnance que je fouille dans le passé de Mme Clavière ; mais il le faut, j'y suis forcée.

Encore une fois, monsieur, je vous remercie des renseignements que vous avez bien voulu me donner et que j'espère pouvoir bientôt compléter.

Mme Joubert s'était levée. Elle échangea encore quelques paroles de politesse avec le notaire et se retira.

Dans le salon d'une de ses amies intimes, femme d'un très opulent financier, Mme Joubert avait rencontré souvent un journaliste très connu et très répandu dans le monde de la finance. Il se nommait Coffard. Il appartenait à un journal politique et quotidien, le plus important des journaux parisiens, le plus important par le nombre de ses abonnés et de ses acheteurs au numéro, par le produit de ses annonces, par l'esprit de ses chroniqueurs, le choix de ses romans-feuilletons et surtout par le flair étonnant de son directeur, qui savait découvrir le talent où les autres ne voyaient rien.

Le lecteur va penser que je veux parler du *Figaro*, mais non. À cette époque le *Figaro*, de de Villemessant, était une sorte de revue hebdomadaire exclusivement littéraire. Le *Figaro* d'aujourd'hui, journal quotidien, politique, littéraire et mondain n'existe que depuis 1866. Le *Figaro* hebdomadaire a disparu le jour où le *Figaro* quotidien est né. Le vieux *Figaro* mourait pour laisser son nom, son titre, si vous aimez mieux, au jeune *Figaro* dont on prévoyait déjà le brillant avenir.

Oh ! je ne fais pas une réclame au célèbre journal, il n'en a pas besoin.

J'ai été un peu de la maison, et en parlant ici du *Figaro* à mes lecteurs, j'adresse un hommage à la mémoire de deux hommes que j'ai aimés : MM. de Villemessant et Auguste Dumont. Je paie une dette de cœur.

Que cette courte digression me soit pardonnée, je reviens à mon journaliste.

Coffard était chargé spécialement des informations de son journal et avait sous ses ordres une escouade de reporters toujours debout, allant ici, allant là, courant quand il le fallait, se montrant partout. Aussi ladite feuille était-elle la mieux informée de tous les journaux de Paris ; c'était certainement beaucoup à cela qu'elle devait son succès.

Coffard, par les yeux et les oreilles de ses reporters, voyait tout, entendait tout, savait tout. C'était Argus.

Cependant, en ce temps-là, le reportage n'était pas à beaucoup près ce qu'il est de nos jours. Le reporter, alors, n'était qu'un pauvre diable mal vêtu, dédaigné, méprisé, passant inconnu dans la foule, ayant souvent la famine au ventre, car il ne gagnait pas toujours assez pour remplacer les souliers qu'il avait usés à courir aux quatre coins de la ville.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela : le reportage a pris l'importance d'une institution ; le plus humble reporter est un personnage, c'est quelqu'un. Le reporter est connu, considéré, bien payé ; les hauts fonctionnaires de l'État lui font les yeux doux ; il est de toutes les cérémonies, de toutes les fêtes, il a ses entrées partout ; il va dans le monde, est reçu chez les ministres ; c'est une autorité, on le décore.

Mme Joubert, avons-nous dit, connaissait Coffard et c'est à lui qu'elle avait résolu de s'adresser afin de compléter les renseignements qu'elle devait à l'obligeance du notaire de Garches.

Elle avait commencé son enquête, il fallait immédiatement la continuer.

Or, dès le lendemain de son entrevue avec Me Gaudry, elle se présenta au domicile de Coffard.

XII

MONSIEUR COFFARD

L'homme des informations reçut Mme Joubert avec courtoisie, la fit entrer dans son cabinet, et quand elle se fut assise :

– Madame, lui dit-il, votre visite me dit que vous avez quelque chose à me demander ; veuillez me dire comment je puis vous être agréable.

– Monsieur, il s'agit de certains renseignements…

– C'est beaucoup pour cela que j'ai des visites, fit-il en souriant.

– Ces renseignements dont j'ai besoin ; monsieur, j'espère les obtenir de vous.

– Si je les possède, madame.

– Vous savez tout, monsieur.

– Beaucoup de choses, madame, mais pas tout.

– Monsieur, il y a trois ans, un duel, qui a eu un assez grand retentissement, a eu lieu dans le bois de Saint-Cucufa, près de Rueil.

– Ah ! oui, le duel André Clavière.

– Vous vous souvenez ?

– Très bien ; c'est moi-même, en personne, qui ai suivi toute cette affaire.

– Alors vous la connaissez dans tous ses détails ?

– Oui, madame. Le malheureux André Clavière a été mortellement blessé et a rendu l'âme quelques jours après dans une maison de la Jonchère où il avait été transporté.

– Je sais cela, monsieur, je sais aussi que dans cette maison de la Jonchère a été célébré un mariage *in extremis*.

– Oui, avant de mourir, André Clavière a épousé Mlle Marie Sorel.

– Ah ! elle se nommait Marie Sorel ?

– Vous l'ignoriez ?

– Oui, et bien d'autres choses encore, sans doute. Eh bien, monsieur, c'est précisément sur Mlle Marie Sorel, aujourd'hui Mme Clavière, et pour des raisons extrêmement délicates, que je ne dois pas vous faire connaître encore, que je désire avoir des renseignements.

– Je suis prêt à vous donner tous ceux que j'ai pu recueillir.

– Merci, monsieur. On m'a dit que Mlle Sorel était pauvre, qu'elle avait été ouvrière.

– Oui, madame, ouvrière couturière.

– Puis demoiselle de magasin.

– Dans une maison de confiserie du boulevard des Italiens.

– Est-ce que les journaux ont raconté tout cela ?

– Non, madame, non ; les journaux, au contraire, ont très peu parlé de Mlle Sorel.

– Ah !

– Il y avait là, madame, une grande douleur à respecter ; cette belle jeune femme, veuve après quelques heures seulement de mariage, intéressait tout le monde. Les journalistes, madame, ont aussi leurs sentiments de délicatesse.

Mme Joubert s'inclina.

– Sans s'être entendus, madame, continua Coffard, ils n'ont écrit et fait connaître au public qu'une faible partie de ce qu'ils savaient.

– C'était très bien. Cependant, monsieur, pour expliquer le mariage *in extremis,* MM. les journalistes ont dû dire que Mlle Sorel était la maîtresse de M. André Clavière.

– Aucun d'entre nous, madame, ne se serait permis une pareille calomnie.

– Une calomnie !

– Mlle Sorel n'était pas la maîtresse d'André Clavière.

Mme Joubert devint très pâle.

– Elle et lui, poursuivit le journaliste, nés dans la même petite ville bourguignonne, à Longereau, si je ne me trompe pas, étaient amis d'enfance, mieux que cela encore, presque frère et sœur de lait, la mère de Marie ayant été la nourrice d'André. Celui-ci, pauvre garçon ! est venu à Paris pour y trouver la mort. Il avait voulu se rapprocher de Marie ; il l'aimait.

– Et elle ne l'aimait pas, elle.

– Elle ne l'aimait pas… Et cependant, – ô mystère du cœur de la femme, – quand elle le vit blessé, mourant, elle se jeta sur lui, en s'écriant :

« – André, ne meurs pas, je veux que tu vives, ne meurs pas André et je t'aimerai, je t'adorerai ! »

– Elle était pauvre, n'était-ce point là une comédie pour se faire épouser ?

– Oh ! madame !… Non, il n'y avait pas là un jeu de comédie ; elle ne voulait pas ce mariage et il a fallu les instances et toute l'autorité du notaire d'André Clavière et de M. le docteur Abel Chevriot pour l'y faire consentir.

– Ainsi, ce fut uniquement pour la faire son héritière que M. Clavière l'a épousée.

– Mon Dieu, oui, madame.

– Ce notaire, dont vous venez de parler, ne se nomme-t-il pas M. Mabillon ?

– Oui, madame.

– Lui et le docteur Chevriot étaient des amis de M. Clavière ?

– Assurément. C'est le docteur Abel, sans doute appelé par André Clavière, qui a soigné Marie Sorel.

– Soigné, dites-vous ?

– Ah ! vous ne savez pas cela. Eh bien, l'avant-veille du duel, Marie Sorel a voulu se suicider par le charbon.

– Que me dites-vous là !

– Couchée sur son lit, ne donnant plus signe de vie, elle allait mourir, elle mourait quand, heureusement, André Clavière et quelques autres personnes pénétrèrent dans le logement en enfonçant les portes. Aussitôt appelé, comme je vous l'ai dit, le docteur Abel acheva, grâce à sa science et à ses soins, ce que l'air pur envahissant la chambre avait commencé.

– Mon Dieu, mais tout cela est effrayant.

– Ce sont les drames de la vie, madame.

– Pourquoi cette malheureuse voulait-elle mourir ?

– Une grande douleur, le désespoir ; l'homme qu'elle aimait, à qui elle s'était donnée, venait de l'abandonner.

– Sans doute M. Clavière n'ignorait pas qu'elle eût un amant.

– Il le savait.

– Oh ! Et mourant pour elle il l'a épousée !

– Une éclatante preuve d'amour donnée à une femme, un de ces dévouements rares qui, en relevant la femme tombée, anoblissent l'homme.

– Soit ; mais vous direz tout ce que vous voudrez, monsieur, il est difficile de comprendre, s'il n'y avait pas là un calcul, que Mlle Sorel ait pu consentir à accepter le nom de celui qui allait mourir de la main de l'homme qu'elle aimait.

– Pardon, madame, mais nous ne nous entendons pas du tout.

– En ce cas, expliquons-nous : l’adversaire de M. Clavière, dans ce duel funeste, était le baron de Simiane, un assez triste personnage.

– Un viveur qui a toutes les qualités, tous les défauts, tous les vices des coureurs d’aventures parmi lesquels il s’est lancé.

– Eh bien, M. de Simiane n’était-il pas l’amant de Mlle Sorel ?

– Mais non, madame.

– Mais, alors, quelle a donc été la cause du duel ?

– On a parlé d’une querelle qui s’était élevée entre les deux hommes, mais la véritable cause du duel est restée ignorée, le baron et les témoins ayant tenu la chose secrète ; du reste, les témoins eux-mêmes ne savaient peut-être pas exactement ce qui s’était passé.

Cependant, aujourd’hui, la cause du duel m’est connue.

– Ah !

– Je tiens la chose du baron de Simiane lui-même.

L’année dernière, un jour que j’entretenais le baron à ce sujet, il me répondit :

« Étant l’ami intime de son amant, je connaissais Marie Sorel ; elle me plaisait, excitait mes désirs et, secrètement, j’enviais le bonheur de mon ami. Quand il y eut rupture entre eux, – cette rupture était forcée, – je crus pouvoir m’emparer, sans coup férir, de la place abandonnée. Je croyais que Marie Sorel était pétrie de la même pâte que tant d’autres belles de nuit, je me trompais.

« Je me présentai audacieusement chez Mlle Sorel, qui était encore sous le coup de sa douleur, et lui demandai de me donner la succession de mon ami… Je fus repoussé avec perte et me retirai tout déconfit, honteux comme un renard à qui l'on vient de couper la queue.

« Au bas de l'escalier, je me croisai avec un jeune homme très bien mis, de belle tournure, joli garçon ; c'était André Clavière. Il venait voir Mlle Sorel. J'ai su depuis que c'était la première visite qu'il faisait à la jeune fille.

« Elle lui raconta ce qui s'était passé entre elle et moi ; ce fut un malheur, car l'amoureux provincial s'indigna et concentra en lui une fureur qui ne devait pas tarder à faire explosion.

« Vous allez voir ce que c'est que la fatalité.

« Mon ami, que Mlle Sorel connaissait sous le nom de Lucien Gervois, un nom qu'il avait cru devoir se donner afin d'arriver plus facilement à séduire la jolie demoiselle de magasin, mon ami, dis-je, avant de quitter Mlle Sorel pour toujours, et craignant qu'elle ne se trouvât dans la gêne, voulut lui donner une certaine somme qu'elle refusa fièrement. Malgré cela, avant de se retirer, il eut la malencontreuse idée de laisser un billet de mille francs sur la cheminée.

« Dans la soirée ou le lendemain, Mlle Sorel trouva le billet de banque.

Aussitôt, elle écrivit quelque chose comme ceci :

« Monsieur, vous avez perdu chez moi un billet de banque de mille francs, je m'empresse de vous le rendre. »

Elle agissait très bien, c'était de la dignité, dit Mme Joubert, qui écoutait avec un vif intérêt.

– Seulement, reprit Coffard, poursuivant le récit de son interview, quand Mlle Sorel eut mis le tout dans une enveloppe sur laquelle elle écrivit : « À monsieur Lucien Gervois, » elle se trouva fort embarrassée, celui-ci, et pour cause, ne lui ayant jamais donné son adresse.

« Mais André Clavière connaissait l'adresse et savait le véritable nom de l'homme qui se faisait appeler Lucien Gervois ; il se chargea de remettre le pli à qui de droit.

« J'étais avec mon ami et nous parlions précisément de Marie Sorel quand M. André Clavière, dont le nom nous était inconnu, se fit annoncer.

Il fut reçu, et pendant qu'il échangeait quelques paroles avec mon ami, je me tenais à l' écart. Bien que je ne l'eusse vu qu'une fois, le matin, je l'avais facilement reconnu.

« Ayant rempli sa mission, sans avoir adressé un reproche au séducteur de Marie Sorel, de son amie d'enfance, de celle qu'il aimait enfin, il allait se retirer, lorsque je commis la maladresse de m'avancer. Alors, à son tour, il me reconnut, et ce fut à moi qu'il s'en prit : j'eus le tort, je le reconnais, de lancer quelques mots railleurs qui le surexcitèrent au plus haut point. Il ne se connaissait plus et, se posant en défenseur de Mlle Sorel, il me jeta à la face des paroles qu'un homme de cœur ne saurait entendre sans exiger une réparation. Vous savez le reste. »

– Hélas ! fit Mme Joubert, le dévouement de ce brave garçon devait lui coûter la vie, M. André Clavière était une riche nature.

– Il l’a trop bien prouvé.

Après un bout de silence :

– Monsieur, reprit Mme Joubert, est-ce que le nom de l’amant de Mlle Sorel n’a pas été mêlé à ce drame ?

– Il n’a pas été question de lui.

– C’est assez singulier.

– Autre sentiment délicat des journalistes, madame.

– Cependant il méritait…

– Peut-être, madame. Il rompait avec Mlle Sorel contraint et forcé.

– Ah ! Et pourquoi ?

– Il se mariait ; il épousait une jeune fille du monde et d’un grand nom. On ne pouvait pas un jour de noces porter au cœur de la jeune épouse un coup terrible, peut-être mortel.

– C’est vrai.

– À cette occasion, j’eus l’honneur d’avoir la visite du père de la jeune femme ; il venait me prier de ne rien dire au nom de la tranquillité, du bonheur de son enfant. J’ai su qu’il avait vu aussi ou écrit à mes confrères.

– Oh ! allez, je comprends bien tout ce qu’on peut faire en vue du bonheur de son enfant.

– Mais ce monsieur, qui se faisait appeler Lucien Gervois, Mlle Sorel a-t-elle su son véritable nom ?

– Assurément, M. Clavière n'ayant aucune raison de le lui cacher après la rupture.

– Et ce nom, monsieur, est-ce qu'il vous est défendu de me le faire connaitre ?

– Nullement, madame. Il y a trois ans j'aurais pu hésiter, mais aujourd'hui… Celui qui se faisait appeler Lucien Gervois est le comte Maxime de Rosamont, actuellement premier secrétaire d'ambassade en Autriche.

– N'est-ce pas ce comte de Rosamont qui a épousé une des filles du marquis de Noyons ?

– Louise de Noyons, oui, madame.

Mme Joubert resta un instant songeuse.

Le journaliste ignorait ou paraissait ignorer que Marie Sorel était enceinte de trois ou quatre mois lors de son mariage. Sans aucun doute légitimé par le mariage de sa mère, le petit André Clavière était le fils du comte de Rosamont. Devait-elle parler de cet enfant à M. Coffard ? Non, c'était inutile. D'ailleurs, dans le cas où le célèbre reporter ignorerait que Mme Clavière eût un fils, il ne lui appartenait pas de faire cette révélation, qui pouvait être une indiscrétion dangereuse.

– Enfin, monsieur, reprit-elle en relevant la tête, cette pauvre Marie Sorel a été indignement trompée.

– C'est l'histoire de beaucoup de jeunes filles qui, pour vivre, sont obligées de s'éloigner du foyer de la famille. Presque toujours la beauté est pour elles un don fatal. Sans le vouloir et sans le savoir souvent, elles excitent la convoitise et deviennent la proie d'un séducteur quelconque. Heureuse

encore est celle qui ne tombe pas entre les bras de quelque goujat ou d'un bellâtre de bas étage.

– Oui, monsieur ; mais, dans la vie, que de choses tristes et douloureuses !

– Que voulez-vous, madame, elle est faite ainsi, la vie, il faut l'accepter telle qu'elle est, avec ses joies passagères, ses désillusions, ses laideurs, ses écœurements.

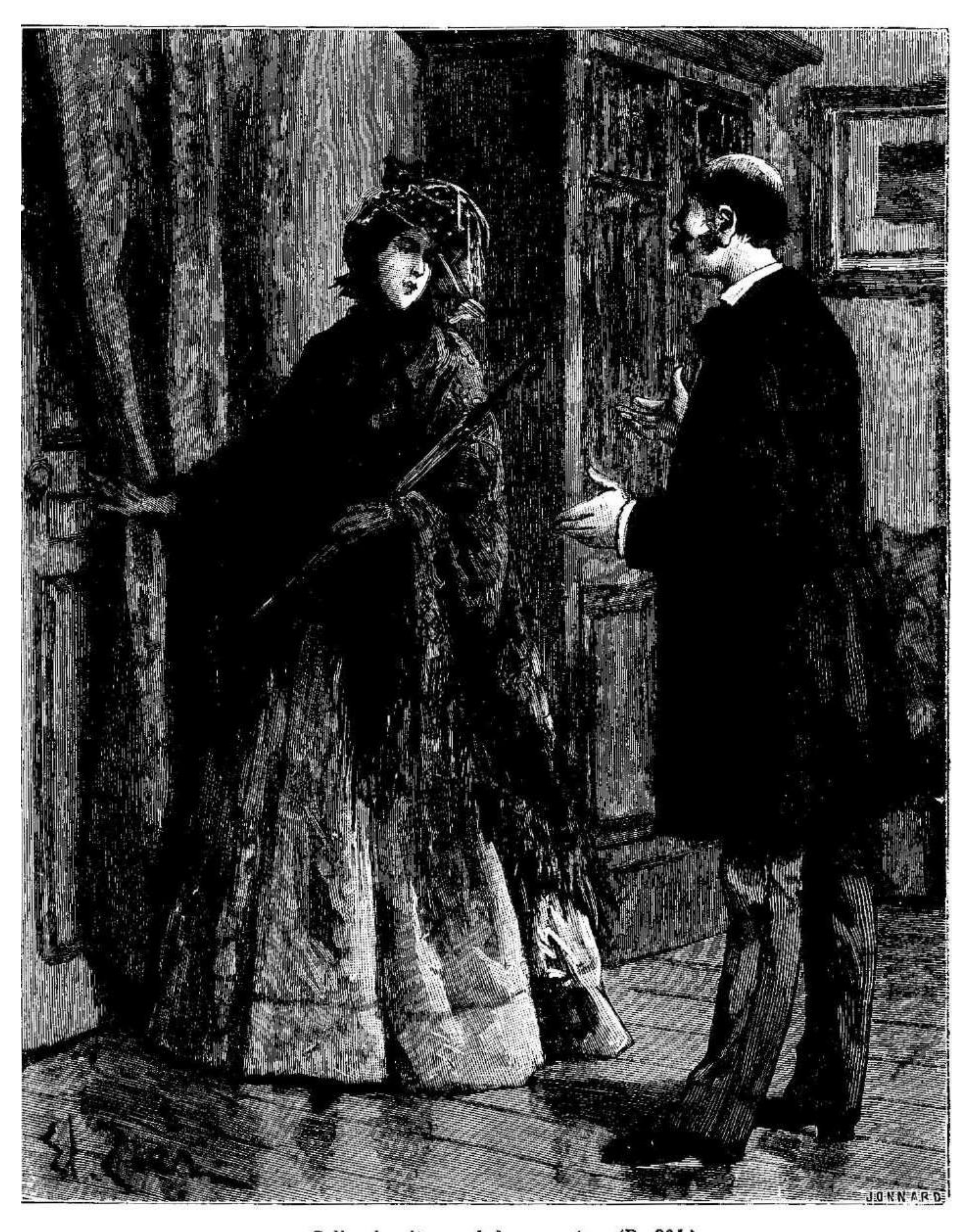
Rien n'est changé depuis des siècles, c'est toujours la même chose : ce qui était, beau est resté beau, le laid est toujours le laid et, quoi qu'on ait fait, les hommes ne sont pas devenus meilleurs. On ne fera jamais rentrer dans la boîte de Pandore toutes les horreurs qui en sont sorties.

Coffard et Mme Joubert n'avaient plus rien à se dire.

Celle-ci prit congé du reporter après l'avoir remercié du gracieux accueil qu'il lui avait fait.

Cette fois, Mme Joubert était suffisamment édifiée.

Elle le connaissait enfin ce passé de Mme Clavière, que sa perspicacité maternelle avait en quelque sorte deviné. Certes, il n'y avait rien de bien noir dans ce passé ; la jeune femme, une victime plutôt qu'une coupable, était plus à plaindre qu'à blâmer.



Celle-ci prit congé du reporter. (P. 304.)

Mme Joubert comprenait maintenant tout l'intérêt que la jeune veuve avait à vivre seule, à n'aller chez personne, à ne pas laisser regarder dans son existence.

Comme femme, Mme Joubert se sentait toute disposée à l'indulgence, mais comme mère, étant donnée la rigidité de ses principes, Mme Clavière ne pouvait pas trouver grâce devant elle. Il y avait une faute et cette faute était aggravée par l'existence de l'enfant à qui un homme qui n'était pas son père avait donné son nom.

Selon la mère d'Edmond, il y avait là, dans la situation de l'enfant, une tromperie dont elle et son fils ne pouvaient partager la responsabilité.

Edmond ne pouvait pas épouser Mme Clavière : c'était impossible. Elle allait briser le cœur de son fils, mais dût-il en souffrir longtemps, il fallait qu'il renonçât à ses projets. Il y avait là une question d'honnêteté, une question d'honneur.

Mme Joubert avait appris ce qu'elle avait voulu savoir ; cependant il y avait encore une chose, une seule, qu'elle était contrariée de ne pas connaître : le comte de Rosamont savait-il que Marie Sorel était enceinte lorsqu'il l'avait abandonnée, savait-il qu'il était le père d'un enfant qu'un autre avait légitimé ?

Mais, après tout, que lui importait cela ? Elle n'avait pas à s'en préoccuper du moment que les projets de son fils étaient devenus irréalisables.

Elle revint à Vaucresson fort soucieuse.

En partant elle avait dit à son fils qu'elle aurait le jour même les renseignements les plus complets sur leur voisine.

Le jeune homme l'attendait avec une anxiété facile à comprendre. Il vit tout de suite à sa figure grave et quelque peu altérée que les renseignements recueillis n'étaient pas tels qu'il les désirait.

– Qu’as-tu appris ? lui demanda-t-il d’une voix tremblante.

– Des choses excessivement graves.

Il pâlit affreusement.

– Des calomnies, fit-il, la méchanceté s’attaque à tout.

– Il n’y a pas de calomnies, répliqua-t-elle, mais l’exacte vérité.

– Eh bien ?

– Tu ne dois plus penser à Mme Clavière ; l’épouser est impossible.

Le jeune homme tressauta et regarda sa mère comme hébétée.

– Pourquoi ? balbutia-t-il.

– Je vais te le dire, prête-moi toute ton attention.

Mme Joubert commença par instruire son fils des choses que lui avait fait connaître le notaire de Garches.

En écoutant, Edmond avait eu le temps de se remettre de la pénible impression qu’il avait éprouvée ; il se sentait rassuré.

– Et voilà pourquoi, répondit-il, je ne dois plus penser à Mme Clavière ?

– En vérité, ma mère, la raison n’est nullement suffisante et tes scrupules exagérés ne me paraissent pas sérieux. La tache n’existe pas, il n’y a là rien qui touche à l’honneur, et si tu veux absolument qu’il y ait eu une faute, le mariage la couvre, l’a effacée.

– Mon cher enfant, répliqua la mère, s'il n'y avait que cela, malgré tout le bruit qui s'est fait autour du nom de Clavière, je fermerais les yeux.

– Qu'y a-t-il donc encore ? Que peut-il y avoir ?

– Je n'ai pas trouvé suffisants les renseignements que m'avait donnés M[e] Gaudry…

– Pourtant, ma mère…

– La lumière n'était pas faite comme je le désirais ; je résolus de continuer mon enquête et de compléter les renseignements que j'avais déjà obtenus. Ce matin je me rendis chez M. Coffard, que je connais depuis plusieurs années et qui m'a très gracieusement accueillie.

– Oh ! un journaliste ! fit le jeune homme un peu dédaigneux.

– Un journaliste, mon ami, qui est en même temps un homme de bonne compagnie et qui sait bien des choses, ce qui était encore mieux pour moi.

– Enfin, que t'a-t-il dit, ce monsieur ?

– Je vais te le répéter.

Et M[me] Joubert rapporta à son fils, aussi exactement que possible, la conversation qu'elle avait eue avec le reporter.

Le jeune homme avait de nouveau pâli, puis avait laissé tomber sa tête dans ses mains. Il était atterré.

M[me] Joubert avait cessé de parler et il restait dans la même position, immobile, comme écrasé.

Au bout de quelques instants, la mère le força à relever la tête et, lui mettant un baiser sur le front :

– Mon cher enfant, dit-elle, il y a toujours un remède pour les plus grandes douleurs.

Il eut un regard désolé et un sanglot s'échappa de sa poitrine. Puis, secouant la tête, il murmura :

– Ma vie est brisée !

– Non, non, s'écria Mme Joubert en entourant son fils de ses bras, l'homme courageux et fort ne se laisse pas abattre ainsi ! Ta mère t'aidera à oublier cette femme !

Il secoua douloureusement la tête.

– Je ne pourrai pas, je ne pourrai jamais, dit-il.

– Si, si ! avec de l'énergie et de la volonté, tu parviendras à arracher de ton cœur ce fatal amour.

– Je l'aime trop !

– Tu en aimeras une autre.

– Il n'y en a pas une autre.

– Edmond, veux-tu que nous partions ? Nous irons où tu voudras ; tiens, je serais charmée de revoir l'Amérique.

– Non, répondit-il, avec un mouvement d'impatience, je t'en prie, ne me parle pas de voyager.

– Eh bien, rentrons à Paris où tu reprendras plus que jamais la vie active.

– Ma mère, je vais à Paris trois fois la semaine, c'est assez ; je me plais ici, je veux y rester.

– Malheureux enfant, mais tu ne veux donc rien faire pour te guérir ?

– Je ne veux pas guérir ! Je souffre, oh ! oui, je souffre ; mais je veux garder ma douleur, c'est elle qui me fera vivre.

Des larmes jaillirent des yeux de Mme Joubert.

Le jeune homme l'embrassa fiévreusement, et, sans ajouter une parole, alla s'enfermer dans sa chambre, où il éclata en sanglots.

XIII

LE BORGNE

Joseph Gallot et trois de ses dignes camarades s'étaient réunis un soir pour une attaque nocturne. Le coup était prémédité depuis quelques jours et la victime désignée.

Il s'agissait de dévaliser un brave homme, caissier dans une maison de commerce, qui avait la mauvaise habitude d'avoir toujours sur lui une somme assez importante et la non moins fâcheuse habitude de s'attarder à son café où l'on jouait la poule.

Nos escarpes savaient cela et étaient à peu près certaine que l'affaire serait excellente.

Après s'être assurés que leur homme était encore à minuit au café, ils allèrent s'embusquer dans une des rues sombres où il devait passer pour rentrer à son domicile.

Un peu avant une heure, la lumière d'un bec de gaz projeta la silhouette du caissier sur la façade d'une maison. La rue était déserte, pas une boutique éclairée, pas même, au loin, le bruit des pas d'un sergent de ville faisant sa ronde.

Un des bandits serra fortement le gourdin qu'il avait à la main.

Le caissier passa.



Ils allèrent s'embusquer dans une des rues sombres où il devait passer. (P. 308.)

Aussitôt, l'homme au gourdin sortit de l'ombre et d'un coup violent asséné sur la tête, étendit le malheureux retardataire sur le pavé.

Les quatre misérables se jetèrent sur leur victime, qui avait perdu connaissance, s'emparèrent en un clin d'œil de son portefeuille, de son porte-monnaie, de sa montre et de sa chaîne et prirent la fuite de différents côtés. Mais une heure plus tard ils se retrouvaient dans un des cabarets borgnes où ils se réunissaient d'habitude et où ils passèrent le reste de la nuit à boire et à jouer.

Comme ils en étaient convaincus d'avance, ils avaient fait un bon coup. Le partage de la dépouille donna à chacun deux cent cinquante et quelques francs. Quant à la chaîne et à la montre, l'homme au gourdin les garda pour les vendre au profit de l'association.

Gallot était riche, plus riche qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Elle arrivait bien et à propos, cette bonne aubaine qu'il attendait. Enfin, il allait donc pouvoir mettre à exécution le projet qu'il avait conçu d'enlever le petit André. Alors, s'il réussissait, et il devait réussir, il aurait une fortune, son rêve.

Il rentra au jour, sans rien dire à la Chiffonne, qui faisait semblant de ronfler, se coucha à côté d'elle et dormit trois bonnes heures, comme un homme qui n'a rien de lourd sur la conscience.

Il se leva pour déjeuner avec la Chiffonne, qui était sortie du lit dès qu'elle l'avait vu endormi, afin de le laisser mieux reposer.

Il se montra d'une amabilité si peu ordinaire que la femme en devint inquiète.

Qu'allait-il donc lui demander, exiger d'elle ? Il lui disait des douceurs, la taquinait, lui pinçait le nez, le menton, lui tapait sur les joues en riant et en lui disant :

– Allons, ma chatte, fais un peu risette à papa.

Il lui mit sous les yeux deux billets de banque et des pièces d'or.

– Où as-tu eu cet argent ? demanda-t-elle.

– Un ami d'autrefois qui me devait cette somme, une vieille dette ; j'ai passé la nuit chez lui, en famille.

La Chiffonne secoua la tête.

Elle ne croyait pas un mot de cette histoire.

Le borgne n'eut pas l'air de s'apercevoir qu'elle n'acceptait point la chose comme paroles d'évangile.

Comme elle était en train de faire la toilette du ménage, il l'appela près de lui et lui dit :

– Tiens, assieds-toi là, nous avons à causer.

Elle obéit.

– Voici le moment, se dit-elle, gare !

Joseph regarda sournoisement la Chiffonne et reprit la parole :

– Je t'ai dit que j'aurais un jour une fortune et que je la partagerais avec toi : eh bien, cette fortune, je l'aurai dans huit jours ; mais il y a quelque chose à faire et il faut que tu m'aides.

– Tu as donc besoin de moi ?

– Oui, parce que je ne peux pas être seul et que c'est toi que je veux avec moi.

– De quoi s'agit-il ?

– Tu sais que la dame du cimetière demeure à Vaucresson.

– Mais, enfin, qu'est-ce que tu lui veux, à cette dame ?

– Tu le sauras quand tu m'auras laissé parler. Tu sais qu'elle demeure à Vaucresson, mais ce que tu ignores, c'est qu'elle a un enfant, un petit garçon de deux ans et demi.

– Ah ! Eh bien ?

– Il faut que nous enlevions cet enfant.

– Y penses-tu, Joseph, est-ce que tu es fou !

– Allons donc, on n'est pas fou quand on a trouvé là, dans sa tête, le moyen de devenir riche.

– Joli moyen, voler un enfant à sa mère ! Et d'abord, est-ce que c'est possible ?

– Oui, c'est possible et même assez facile.

– Facile de se faire prendre par les gendarmes.

– Es-tu bête ! Est-ce que je n'aurai pas pris mes précautions ?

– Mais qu'est-ce que tu veux lui faire, à ce petit ?

– Pas de mal, bien sûr.

– Alors, laisse-le où il est.

– La Chiffonne, tu ne comprends pas.

– Eh bien, non, je ne comprends pas.

– La dame est riche, très riche.

– Après ?

– Quand nous aurons l'enfant, qu'elle adore, pour lequel elle donnerait tout ce qu'elle a, nous lui écrirons : « Si vous voulez qu'on vous rende votre petit, il faut donner une somme de tant… je l'ai fixée à cent mille francs, la somme. Et elle casquera de cent mille francs, la dame, et l'affaire sera faite, et nous serons riches. Ce n'est pas plus malin que ça la Chiffonne.

– Oui, mais c'est une vilaine chose, ça, une coquinerie, et je ne veux pas y mettre la main.

– Ah ! tu ne veux pas… mais je veux, moi, entends-tu, je veux !

Et il la regardait fixement, roulant ces gros yeux fauves qui lui faisaient peur.

Elle se sentit traversée par un frisson et courba la tête.

Lui avait sur les lèvres un hideux sourire.

– Vois-tu, ma fille, reprit-il d'un ton doucereux, on rencontre une fois dans la vie, par hasard, l'occasion de s'enrichir ; quand la fortune se présente et qu'on n'a qu'à avancer la main pour la saisir, ce serait trop bête de la laisser échapper.

Riches, nous quittons Paris où il n'y a pour le plus grand nombre que peine et misère, nous nous retirons dans un joli endroit, que nous choisirons, où nous aurons notre petite maison, notre petit jardin. Tu cultiveras les fleurs que tu aimes tant et moi, à loisir, je planterai mes choux. Quelle douce existence ! Comme nous allons être heureux ! De vrais coqs en pâte, quoi. Voyons, ma mie, est-ce que l'eau ne t'en vient pas à la bouche.

Ce qui lui venait à la bouche, à la Chiffonne, c'étaient des paroles de désapprobation, de répugnance, de révolte, qu'elle n'osait pas prononcer.

Cependant elle lui dit :

– Prendre un enfant à sa mère, c'est monstrueux.

– Mais puisqu'on ne lui fera pas de mal, à ce gosse.

– La mère aime, adore son enfant, elle souffrira horriblement, tombera dans le désespoir.

– Ça, ça m'est égal, répondit-il d'une voix sourde.

– Joseph, tu es féroce !

– J'ai des raisons pour être sans pitié.

– Encore une fois, qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette dame, cette mère ?

– Ça ne te regarde pas.

– Mais malheureux que tu es, tu peux la tuer, la pauvre femme !

Il haussa les épaules.

– On ne meurt pas pour si peu, grommela-t-il.

Mon Dieu, mon Dieu ! gémit la Chiffonne.

– D'ailleurs, reprit-il, elle ne sera pas longtemps dans le désespoir, car dès le lendemain on lui adressera la petite lettre en question. Toi, ma belle, tu es instruite, tu as une écriture de notaire, c'est toi qui écriras la lettre et je te la dicterai.

La Chiffonne comprit qu'elle ne devait plus essayer de prendre son homme par les sentiments qui n'existaient pas chez lui, mais elle tenta de lui faire voir l'impossibilité de mettre son projet à exécution en lui parlant des difficultés insurmontables qu'il devait rencontrer et des dangers de toutes sortes qu'il avait à courir.

Elle savait qu'il craignait fort les agents de police. Elle lui montra les gendarmes à ses trousses, le traquant comme une bête, lui parla de son arrestation, comme si c'était chose faite, de la prison, de la cour d'assises, des travaux forcés.

Elle ne parvint pas à l'effrayer.

Tranquillement, il la laissa causer et quand elle eut fini :

– Tu jaspines bien, la Chiffonne, répliqua-t-il railleur, et sous le charme de ton éloquence, je t'ai permis d'aller jusqu'au bout de ton rouleau ; seulement, tu ne m'as pas convaincu et le diable avec ses cornes ne m'empêcherait pas de faire ce que je veux.

Sache donc, pour te tranquilliser, que j'ai tout examiné, tout prévu ; j'ai si bien dressé mes batteries qu'il faudrait un coup de tonnerre sur ma tête et la tienne en même temps pour que je ne réussisse pas. Donc, tout ira comme sûr des roulettes et les *pantes* du pays n'y verront que du feu.

Il poursuivit en expliquant son plan dans tous ses détails : Une fois hors du jardin avec l'enfant, ils n'auraient qu'à monter dans une voiture fermée, qui se trouverait là, tout près, les attendant. Il avait là voiture et, sous la main, l'homme qui devait la conduire : Tout cela pour trois louis, rien !

Le misérable venait de se montrer à la Chiffonne, tout à coup, sous un nouvel aspect ; elle ne le connaissait pas encore, c'était un autre homme qui se révélait. Elle était étourdie, ahurie, presque émerveillée, mais aussi épouvantée d'une pareille intelligence du mal.

– Tout cela est admirablement machiné, dit-elle au bout d'un instant, mais, après, qu'est-ce que tu feras de l'enfant ? Pour rien au monde je ne voudrais le garder ici. Ça se saurait tout de suite, les gens de la maison jaseraient et la police voudrait y voir clair.

– J'ai pensé à tout, te dis-je. Tu as à Saint-Mandé ton amie Aurélie, qui, justement, a perdu dernièrement son petit garçon-âgé de près de trois ans. Eh bien, tu lui porteras le petit de la dame.

– Joseph, Aurélie n'est pas une coquine, elle ne voudra pas se compromettre dans cette affaire.

– Ah çà ! est-ce que tu crois que je vais t'autoriser à lui faire connaître le fin mot de la chose ? Pas si bête ! Je me défie de toutes les femmes, car elles ont toujours la langue trop longue ; je n'ai confiance qu'en toi seule, la Chiffonne, parce que tu m'es dévouée et que tu te ferais hacher pour moi : Tu diras tout simplement à Aurélie que c'est le petit d'une parente qui vient de mourir subitement, et que tu le lui apportes pour qu'elle le garde pendant quelques jours, en attendant que tu aies trouvé à le placer chez une de ces femmes qui font le métier d'élever des mioches. Elle prendra ça pour argent comptant, de même que la pièce d'or que tu lui donneras pour sa peine. Elle n'en voit pas souvent des pièces de vingt francs, et celle que tu lui remettras lui fermerait la bouche, s'il lui prenait envie de te questionner.

– Après cela, on écrirait la fameuse lettre ?

– Tout de suite.

– Et si, au lieu de te répondre comme tu le veux, la dame remet la lettre à la police et qu'on s'en serve pour te prendre comme une souris dans une souricière.

Le bandit se mit à rire.

– Oh ! je ne crains pas ça, fit-il ; ce qu'il y aura dans la lettre ne donnera pas l'idée à la dame de s'en servir contre moi. Elle ne verra qu'une chose, c'est qu'on n'aura point fait de mal à son enfant, qu'on est prêt à le lui rendre et elle crachera les cent mille francs.

Le misérable avait réponse à tout. Son plan était, en effet, admirablement machiné.

La Chiffonne fit encore plusieurs tentatives pour l'empêcher de commettre le crime ou tout au moins pour qu'il n'exigeât point qu'elle fût sa complice. Mais il avait besoin d'elle et, comme il l'avait dit, n'avait confiance qu'en elle.

Sous le regard terrible du misérable, la malheureuse finit par dire d'une voix étranglée :

– Je ferai ce que tu voudras.

– À la bonne heure, fit-il. Et pour te récompenser, ma fille, un de ces jours, nous passerons toute la journée à la campagne, en partie fine.

La Chiffonne poussa un long soupir.

C'était sa dernière protestation.

Ainsi, la malheureuse allait être la complice de son redoutable tyran.

Hélas ! depuis qu'elle était sous la domination de cet homme, combien ne lui en avait-il pas fait faire de ces vilenies, de ces malpropretés, de ces horreurs contre lesquelles ce qu'il y avait encore de bon en elle s'indignait, se révoltait ?

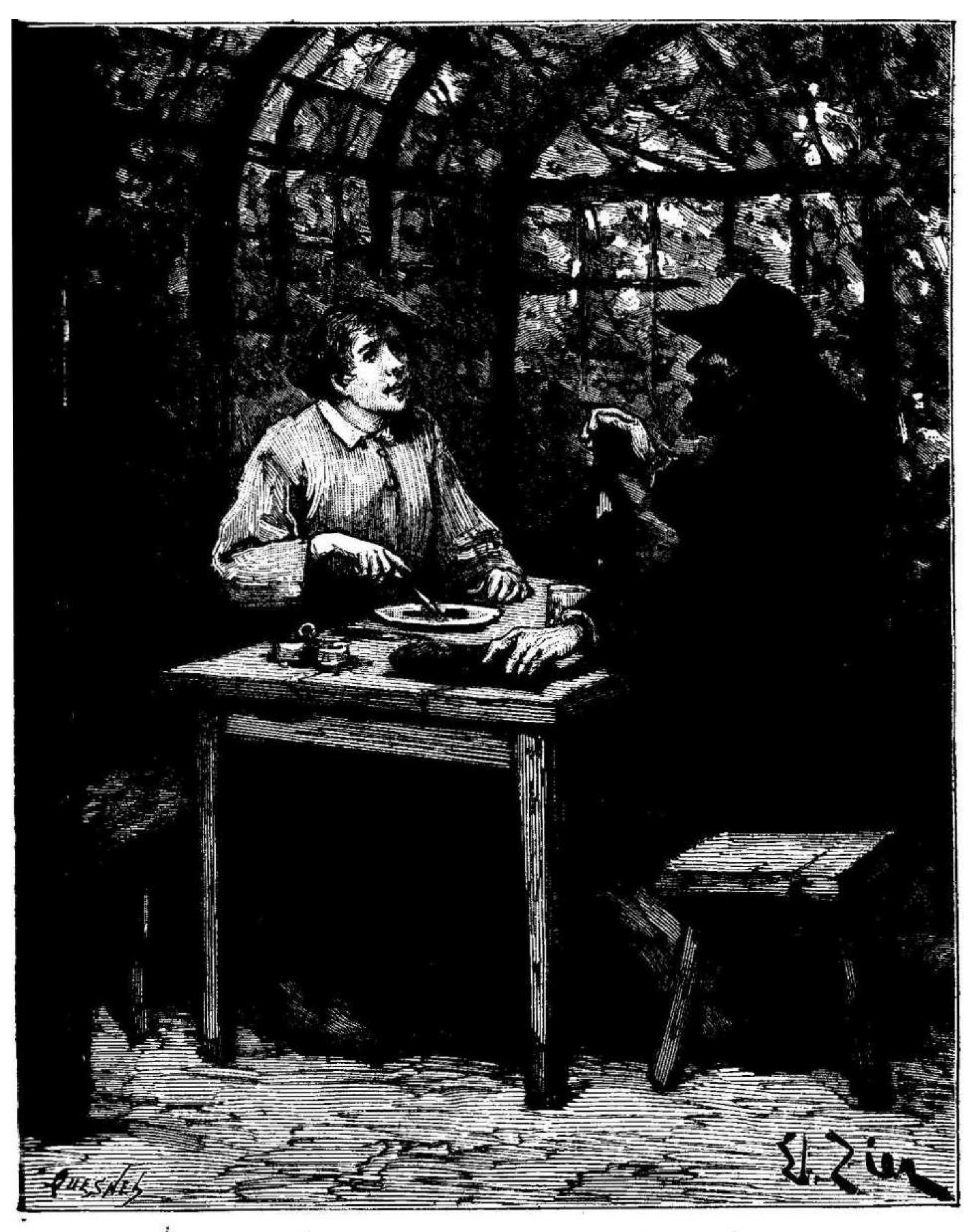
Mais l'homme avait pris sa volonté comme une chose à lui, l'avait tordue, brisée, broyée ; il avait appuyé le pied sur sa conscience pour empêcher de crier ; il avait soufflé sur son âme et y avait mis la gangrène.

Elle était esclave, il fallait obéir !

*

* *

Le vendredi suivant, à dix heures du matin, ils quittèrent leur taudis.



Ils déjeunèrent dans un jardin, sous une tonnelle. (P. 314.)

Ils traversèrent Paris, Neuilly, et, à midi, ils arrivèrent à Rueil où, ils déjeunèrent dans un jardin, sous une tonnelle déjà verte.

Gallot trouvait qu'il n'y avait rien de trop bon pour la Chiffonne. En pensant à la paysanne rousse de Vaucresson, il commanda des asperges après la gibelotte, et le fricandeau à l'oseille. On vida une bouteille de vin de Suresnes et ensuite une bonne vieille de Bourgogne à coiffe moisie, ce qui est quelquefois un signe d'excellence. On prit le café et le pousse-café, une affreuse liqueur forte portant l'étiquette fallacieuse de fine champagne.

Le borgne avait le gousset bien garni et ne regardait pas à la dépense.

On avait eu tant de jours de jeûne forcé, ces derniers mois, qu'où pouvait bien se payer une bonne ripaille.

On passa dans les champs derrière Rueil et la Malmaison et tout doucement, en devisant d'amour, – le croira qui voudra, – on gagna les bois.

Le temps était superbe, et le ciel d'un beau bleu annonçait que la journée du lendemain ne serait pas moins belle.

L'homme était content, satisfait, émérillonné ; il marchait un peu de travers et exultait sa joyeuse humeur en envoyant des refrains égrillards à tous les échos des alentours.

Sa compagne avait des habitudes de sobriété dont, même ce jour-là, elle n'était pas sortie ; elle n'aimait pas le vin et moins encore les excitants alcooliques ; quand elle buvait un peu de vin, par hasard, c'était toujours fortement mêlé d'eau.

L’ancien serrurier seul avait fait honneur au picolo et à son frère d’autre côte. Aussi disait-il avec un gros rire et d’une voix légèrement avinée : j’ai mon plumet.

La pauvre Chiffonne, toujours serrée entre les murailles des rues étroites de Paris, qui ne voyait jamais de fleurs qu’aux balcons des maisons, pour qui des oiseaux en liberté, sautant dans les haies, étaient un ravissement, la Chiffonne, disons-nous, se sentait renaître au milieu de l’espace sans fin et de ce déluge de verdure. Il lui semblait que tout son être se dilatait.

Sur la route, elle avait bu de l’air sans pouvoir s’en rassasier, elle en avait rempli ses poumons, comme craignant de ne pas en faire une assez grande provision. Elle s’était enivrée de soleil et d’émanations champêtres, et maintenant, sous la jeune frondaison, elle achevait de se griser des senteurs forestières.

Joseph évitait les routes, même les sentiers, et allait de ci de là sous les futaies, à travers les taillis. Elle le laissait faire à sa fantaisie et le suivait, mais toujours loin derrière lui. Au milieu du silence du bois, qui n’était troublé que par le chant des merles, des rossignols, des fauvettes et des rouges-gorges, elle se laissait aller doucement à la rêverie.

Sous ces feuillages épais il lui semblait qu’elle n’était plus la Chiffonne, la fille des ruelles et des rues sombres.

Elle ne sentait plus peser sur sa poitrine le poids énorme, écrasant de sa dégradation morale.

Elle écoutait chanter les oiseaux avec des tressaillements étranges ; elle s’imaginait entendre des voix mystérieuses qui parlaient à son âme et y versaient les douceurs de la consolation.

Et elle se mettait à rêver. Et, pour un instant, elle oubliait tout, ses souffrances, ses tortures, son abjection.

Hélas ! ce n'était que l'oubli pareil à celui qu'apporte le sommeil. Au réveil tout s'efface et la réalité reparaît.

Ils passèrent le reste de la journée à errer à l'aventure au travers du bois, et quand la nuit commença à tomber, ils se trouvèrent à l'étang sec, près du Buttard.

– Allons par ici, dit Callot.

Ils descendirent le coteau de la Celle-Saint-Cloud, et comme il était l'heure de dîner, ils entrèrent au restaurant du Petit-Tourne-Bride où ils se firent servir à manger.

L'homme avait eu le temps de se dégriser et il se sentait en appétit.

La Chiffonne aussi avait faim ; sa longue promenade, le grand air avaient été pour elle un excellent apéritif.

Ils dînèrent copieusement, comme le voulut le borgne, mais celui-ci but très modérément, il ne tenait pas, – il avait ses raisons pour cela, – à se coiffer d'un nouveau plumet.

Il était plus de neuf heures lorsqu'ils sortirent du restaurant. Ils gravirent la pente qu'ils avaient descendue et se retrouvèrent à l'étang sec.

Le ciel était constellé d'étoiles, et bien qu'on ne fût qu'au premier quartier de la lune, la nuit était très claire. Malgré cela, la Chiffonne trouvait que les champs et les bois n'avaient rien d'agréable la nuit, en dépit même des rossignols qui, de tous les côtés, chantaient comme des perdus.

D'ailleurs, elle avait beaucoup marché et se sentait fatiguée.

– Comment allons-nous rentrer à Paris ? demanda-t-elle. Tu ne veux pas, je pense, refaire la route à pied.

– Ma fille, répondit Joseph, nous ne retournons pas à Paris ce soir.

– Nous ne rentrerons pas ! s'écria-t-elle, mais qu'est-ce que nous allons faire ?

– Encore une petite promenade d'une demi-heure à peine, de ce côté que tu ne connais pas ; c'est une excellente chose, quand on a bien dîné, de se promener ainsi sous les étoiles.

– As-tu des idées drôles, Joseph. Mais où coucherons-nous ?

– Est-ce que tu as sommeil ?

– Non, j'ai seulement besoin de me reposer.

– Eh bien, sois tranquille, tu te reposeras et même tu dormiras, si le cœur t'en dit.

– Où cela ?

Dans le bois, à un endroit que je connais, sur un bon lit de feuilles sèches et où nous trouverons deux couvertures pour nous envelopper.

– Tu veux rire.

– Du tout, c'est très sérieux.

– Je ne te comprends pas.

– Tu vas comprendre : c'est demain que nous enlevons le petit.

Elle le regarda avec effarement.

– Demain ! fit-elle.

C'est le jour. Allons, viens.

Elle le suivit, toute triste.

Ils descendirent à Vaucresson et passèrent devant la propriété de Mme Clavière où tout le monde était couché et peut-être dormait déjà.

– Voilà la maison de la dame, dit le borgne à l'oreille de la Chiffonne.

Un peu plus loin il s'arrêta.

– Tu vois cette maison ? dit-il.

– Oui. Eh bien ?

– Elle n'est pas habitée en ce moment. C'est à cette place où nous sommes que la voiture attendra demain à partir de deux heures. Maintenant, viens, je vais te montrer le chemin que tu auras à suivre pour venir ici avec l'enfant dans tes bras, car moi, aussitôt l'affaire faite, je filerai d'un autre côté pour aller vous attendre, comme c'est convenu avec notre homme, à un endroit que je lui ai indiqué.

Ils prirent une sente, qui longeait le mur de la propriété inhabitée et aboutissait au chemin rural que le lecteur connaît.

Arrivés devant la porte du jardin de Mme Clavière, Gallot dit :

– C’est par cette porte que je te ferai entrer demain matin et c’est aussi par cette porte que tu sortiras. Tu as vu le chemin, tu ne peux pas te tromper, et il te faudra moins de trois minutes pour rejoindre la voiture.

La Chiffonne ne répondit pas. Elle était soucieuse et se disait :

– Nous nous fourrons dans une vilaine affaire.

Un quart d’heure plus tard, ils étaient à l’endroit du bois dont le borgne avait parlé et où se trouvait, en effet, un tas de feuilles sèches amoncelées.

Il tira de dessous les feuilles, où il les avait cachées, deux pièces d’une étoffe de couleur noire qu’il jeta sur les épaules de sa compagne.

– C’est ça que tu appelles des couvertures ? fit-elle.

Ne fais donc pas la dégoûtée ; quand on n’a pas mieux, on se sert de ce qu’on a. Ces deux toiles sont ici parce qu’elles doivent nous être utiles demain. Enfin, voilà la couche, tu peux t’y étendre si tu veux.

– Et s’il y a des bêtes ?

– Où cela ?

– Dans le bois.

– Vas-tu pas t’imaginer qu’il y a par ici des lions et des panthères.

– Mais des loups ?

– Allons donc, des loups, poltronne !

– Joseph, je viens d’entendre un bruit.

– Un lapin qui vient de passer ; voilà les seules bêtes de ces bois.

Et il se mit à rire.

Avant de se jeter le premier sur le lit de feuilles, il s'assura qu'une petite fiole, qu'il avait cachée dans la mousse au pied d'un chêne, était toujours à sa place.

La Chiffonne hochait tristement la tête, en regardant piteusement la couche que lui offrait son homme.

XIV

L'ENLÈVEMENT

Le lendemain matin, avant que les cultivateurs fussent dans les champs, à leur travail, le borgne pénétrait dans la propriété de Mme Clavière, en escaladant le mur comme il l'avait déjà fait.

Sans perdre un instant, il alla crocheter la serrure, et parvint, sans trop de peine, à faire sortir le pêne. Il tira le verrou et ouvrit doucement la porte.

Aussitôt la Chiffonne se dressa au milieu de groseilliers où il l'avait fait se cacher, traversa le chemin et entra.

Gallot se hâta de refermer la porte et de pousser le verrou.

– Il est inutile, se dit-il, de faire rentrer le pêne dans la gâche ; il me faudrait procéder à un nouveau crochetage, ce qui serait perdre un temps précieux. Après tout, il est probable qu'on ne viendra pas voir si la porte est bien fermée à clef ; dans le cas contraire on penserait qu'on a oublié la veille de faire jouer la serrure.

Il fit un signe à la Chiffonne, s'enfoncèrent sous bois et gagnèrent la clématite aux mille rameaux grimpants, laquelle, comme nous l'avons dit, avait ses abords défendus par d'énormes ronces.

Ayant trouvé l'endroit accessible, ils se glissèrent sous l'espèce de coupole formée par l'entrelacement des tiges sarmenteuses et s'y blottirent.

Maintenant ils n'avaient plus qu'à attendre et ils savaient que l'attente serait longue. Car même dans le cas où l'enfant viendrait dans le jardin dans la matinée, Gallot ne pouvait pas agir, ayant pris ses mesures pour faire le coup vers deux heures de l'après-midi, en l'absence de Mme Clavière.

Ils étaient fort mal dans la broussaille, mais tant pis, il fallait s'y tenir.

Le soleil était levé depuis longtemps déjà quand ils entendirent ouvrir les fenêtres et les persiennes. La Chiffonne aurait bien voulu voir ; c'était impossible à cause de l'épais rideau de verdure qui lui cachait la maison.

Mais si elle ne voyait pas, elle entendait. Elle entendit le bruit des meubles qu'on remuait, des voix de femmes et celle de l'enfant qui appelait sa mère. Puis le silence se fit et la Chiffonne jugea que les personnes devaient se trouver maintenant dans une autre partie de la maison.

Toute la matinée, jusqu'à une heure et demie, s'écoula sans incident.

Le coupé dont Pinguet était le cocher arriva et Mme Clavière partit, non sans avoir fait à Louise, comme toujours, de nombreuses recommandations au sujet de son fils.

Un peu avant deux heures, la jeune bonne et l'enfant descendirent au jardin.

Pendant quelques instants, Louise se mit à courir dans une des allées, se faisant poursuivre par le petit. Ce jeu amusait fort l'enfant ; car lorsque la jeune fille, ayant ralenti sa course, permettait à André de la saisir par sa robe, c'était une explosion de joyeux éclats de rire.

Louise s'étant assise pour continuer un petit ouvrage au crochet, tout en ayant les yeux sur l'enfant, celui-ci se livra à un nouveau jeu qui consistait à faire rouler une balle dans l'allée ; il courait après, l'arrêtait roulant encore, la jetait d'un autre côté, courait de nouveau, reprenait la balle et tout fier de ses exploits, se tournait vers sa bonne comme pour lui dire :

– Regarde donc comme je suis adroit.

Et quand la jeune fille lui avait dit :

– Oui, tu cours très bien, tu es un amour !

Le mignon, tout à la joie, s'élançait sur la pelouse fleurie de pâquerettes, et, avec de nouveaux rires joyeux, se roulait et faisait des culbutes sur le gazon.

Pour les deux complices, le moment d'agir était venu.

Gallot dit à la Chiffonne :

– En même temps que je me jetterai sur la bonne et l'encapuchonnerai, tu te précipiteras sur le gosse et, sans attendre qu'il se mette à crier, trois fois de suite tu lui appliqueras sur le nez et la bouche ce morceau de flanelle imbibé d'éther. N'aie aucune crainte, ça, ne lui fera pas de mal… Tout d'abord il sera suffoqué ; tu profiteras vite de cet instant pour l'envelopper tout entier dans ta pièce d'étoffe et, sans t'occuper de moi, tu fileras au plus vite. Avant que tu ne sois arrivée à la voiture, le petit dormira profondément ; et

une fois installée dans la boîte, dès que le cheval aura pris le trot, tu pourras débarrasser le petit bonhomme de son enveloppe.

Tout étant bien convenu, les deux complices sortirent de leur cachette en rampant, puis ils se dressèrent debout et, à pas de loups, évitant avec des précautions infinies le heurt et le froissement des branches, ils s'avancèrent.

La jeune bonne, assise sur une chaise rustique, toute à son travail et à la surveillance de l'enfant, n'était qu'à quelques pas du bosquet auquel elle tournait le dos ; mais elle n'entendait rien.

Cependant, avant de sortir du couvert, l'homme inspecta du regard, rapidement, toute la partie découverte du jardin, et principalement les alentours de la maison. Il savait que le jardinier n'était pas dans la propriété, mais il y avait la cuisinière, et bien qu'elle dût être à ce moment occupée à sa cuisine, il pouvait craindre qu'il ne lui prît fantaisie de venir au jardin.

Il ne vit personne, rien qui fût de nature à le faire reculer.

Alors il se démasqua complètement, et sa toile tendue, prête à faire son office, il bondit sur la jeune fille dont la tête se trouva enveloppée avant qu'elle ait eu le temps de faire un mouvement. Elle se dressa brusquement, en poussant un cri d'épouvante, rauque, étouffé sous le capuchon.

Un instant elle se débattit violemment, mais son agresseur, lui serrant le cou, l'étendit sur le sol, la face contre terre, à côté de la chaise renversée.

Sous le coup de l'émotion et de la terreur, la pauvre jeune fille perdit connaissance. Ce que le bandit avait encore à faire devenait facile.

Au moment de l'attaque, le petit André, couché à plat ventre sur le gazon, cueillait autour de lui les pâquerettes à portée de sa main. Il ne vit pas l'homme qui s'élançait sur sa bonne ; du reste, presque au même instant, la Chiffonne arrivait sur lui, ayant à la main son morceau de flanelle imbibé d'éther, dont elle lui fit respirer l'odeur.

Paralysé pour ainsi dire par le saisissement, l'enfant n'avait fait aucune résistance, n'avait pas eu la force de jeter un cri.

En aussi peu de temps qu'il en faut pour l'écrire, la Chiffonne enveloppa la petite victime ainsi qu'il lui avait été recommandé, la prit dans ses bras et se dirigea, en courant, vers la porte du jardin.

Gallot achevait sa besogne.

Avec une forte ficelle, il liait le capuchon autour du cou de la jeune fille, puis, avec une seconde ficelle, il lui attachait les mains derrière le dos.

– Comme ça, se dit-il, elle nous laissera le temps de filer ; quand elle se sera débarrassée de tout cela, nous serons loin.

Il se hâta, à son tour, de gagner la porte du jardin, qu'il tira sur lui en sortant. Son regard suivit, à droite, la ligne du chemin. La Chiffonne avait déjà disparu.

– Peut-être est-elle déjà dans la voiture, murmura-t-il.

Il sauta dans le champ qui se trouvait devant lui et se perdit bientôt au milieu des groseilliers et des framboisiers.

*

* *



Elle se dirigea en courant vers la porte du jardin. (P. 323.)

Au bout de quelques minutes, Louise sortit de son évanouissement. Tout d'abord elle poussa un gémissement, puis se mit à appeler au secours ; mais le son de sa voix, étouffé par l'enveloppe, ne pouvait pas aller loin. Voulant se débarrasser de cette chose noire qui voilait ses yeux et l'empêchait presque de respirer, elle sentit qu'elle avait les mains liées, mais pas très, solidement, heureusement, car après quelques instants d'efforts, de secousses nerveuses, elle parvint à les retirer du lien l'une après l'autre.

Alors elle s'attaqua à la ficelle qui maintenait le capuchon. Bien que Gallot ne l'eût pas serrée de façon à l'étrangler, Louise, ne pouvant ni la rompre, ni défaire le nœud, trouva un moyen plus facile de se délivrer : elle saisit l'étoffe à droite et à gauche, à la hauteur de ses oreilles, et tira en faisant monter ses bras ; l'étoffe glissa sous la ficelle et fut bientôt enlevée, laissant comme un collier le lien au cou de la jeune fille.

En revoyant le jour, les yeux de Louise, éblouis par la vive lumière, ne distinguèrent pas d'abord les objets ; mais cette espèce d'aveuglement ne fut pas de longue durée. Alors elle jeta autour d'elle des regards craintifs.

Jusqu'à ce moment, elle ne s'était rendu compte de rien, elle n'avait pas eu le temps de réfléchir, ni de se demander pourquoi elle avait été l'objet de cette attaque brutale et d'où elle était venue.

Et maintenant, encore peureuse et fort troublée, elle ne comprenait rien à ce qui lui était arrivé.

Cependant, un peu remise, commençant à retrouver sa présence d'esprit, sa première pensée fut pour l'enfant ; ne le voyant pas, elle l'appela :

– André, André, André, où es-tu, mon mignon ?

Pour réponse, le silence.

Un frisson courut dans ses veines.

– Mais où est-il, mon Dieu, où est-il donc ! s'écria-t-elle.

Secouée par un tremblement nerveux, éperdue, affolée, redoutant un épouvantable malheur, elle courut à la petite pièce d'eau où nageait tranquillement les poissons rouges.

Ne comprenant toujours rien, mais rassurée, elle laissa échapper un soupir de soulagement. Puis, courant d'un autre côté, elle appela de nouveau : André, André, André !

Toujours pas de réponse. Et vainement elle cherchait l'enfant des yeux. Il ne lui vint pas à la pensée qu'il avait pu rentrer seul à la maison.

Elle parcourut toutes les allées du jardin, celles du bois ensuite, jetant aux massifs, aux arbres le nom d'André.

Elle arriva à la porte, s'arrêta et s'aperçut aussitôt qu'elle n'était pas fermée à clef et que le verrou n'était pas poussé. Or, c'était elle, la veille, qui avait fermé la porte au verrou et à deux tours de clef.

Elle fut saisie d'une clarté subite et sa pensée se dégagea de ce qui était resté obscur dans son cerveau avec la rapidité de l'éclair.

On avait pénétré dans la propriété, on l'avait mise dans l'impossibilité de défendre l'enfant confié à sa garde, on avait volé le petit André !

Elle poussa un cri déchirant.

Elle se sentit prise de vertige et pour ne pas tomber, peut-être dans une nouvelle syncope, elle chercha un appui contre le mur. Pendant un instant il lui sembla qu'autour d'elle tout tournait, que la terre manquait sous ses pieds et que le firmament s'écroulait sur elle.

Le vertige passé, se sentant plus ferme sur ses jambes, elle redescendit l'allée du bois tout en larmes, en courant et en criant de toutes ses forces, entre deux sanglots : Au secours !

Cette fois, Mme Durand, qui avait fini de nettoyer ses cuivres, entendit les cris désespérés de Louise. Elle accourut.

– Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-elle ; où est André ?

– Volé, on l'a volé !

Ce fut tout ce que put dire la jeune fille pour le moment, car elle s'affaissa aussitôt sur le sol, se tordant dans une épouvantable crise nerveuse.

À son tour, la servante dévouée de Mme Clavière se mit à crier : Au secours, au secours !

Ces cris d'appel furent entendus par le jardinier de Mme Joubert et son aide. Peu après ils arrivèrent dans le jardin de Mme Clavière, suivis de près par Mme Joubert elle-même, son valet de chambre et une de ses servantes.

Edmond Joubert était à Paris et ne devait revenir à Vaucresson que tard dans la soirée.

– On nous a volé notre enfant, on nous a volé notre enfant ! répétait en pleurant Mme Durand.

Elle ne répondait que cela aux questions qu'on lui adressait.

Cependant Louise avait été relevée et transportée dans le salon, sur un canapé, où Mme Joubert et sa servante lui donnaient des soins. On ne pouvait rien attendre de Mme Durand, ni lui rien demander dans l'état où elle était ; la pauvre femme, complètement hébétée, avait l'air d'une folle.

Le jardinier, son aide et le valet de chambre se livraient à des recherches dans la propriété. Ils trouvèrent, près de la chaise renversée, la ficelle qui avait ligotté les mains de la jeune fille et la pièce d'étoffe qui lui avait enveloppé la tête ; puis aussi l'ouvrage auquel travaillait la bonne, la pelote de coton et le crochet. Ils ramassèrent le tout. Ils allèrent jusqu'à la porte du jardin et remarquèrent facilement les traces du crochetage de la serrure.

La porte ayant été ouverte de l'intérieur, il était de toute évidence que le malfaiteur avait pénétré dans la propriété en franchissant le mur de clôture. Les trois hommes cherchèrent l'endroit où avait eu lieu l'escalade et l'eurent bien vite trouvé. Le mur présentait des rayures évidemment faites par des souliers, des morceaux de plâtre fraîchement détachés étaient sur le sol, de plus, quelques petites branches vertes cassées et l'empreinte sur la terre humide de deux pieds chaussés de souliers à larges semelles ne pouvaient laisser aucun doute.

Assurément, ces découvertes étaient intéressantes, mais en était-on plus avancé ?… Cela ne mettait pas sur la piste des ravisseurs de l'enfant.

Les appels au secours de Louise et de Mme Durand n'avaient pas été entendus seulement par les serviteurs de

Mme Joubert ; ils étaient arrivés aux oreilles de cultivateurs qui travaillaient non loin de là. Ceux-ci avaient également laissé leur ouvrage et s'étaient groupés devant la maison où d'autres habitants de la commune, hommes et femmes, n'avaient pas tardé à arriver. Ils ne savaient rien encore et se demandaient :

– Qu'est-il donc arrivé chez Mme Clavière ?

La porte de service étant restée ouverte, quelques-uns, les plus hardis et peut-être aussi les plus curieux, pénétrèrent dans la cour. À ce moment revenaient les trois hommes qui avaient fouillé le jardin, et ce fut l'un d'eux qui apprit aux personnes qui demandaient à connaître la cause des cris entendus, que l'enfant de Mme Clavière venait d'être enlevé par un ou plusieurs audacieux coquins.

Il y eut des clameurs d'indignation, des cris de colère. Les femmes surtout, des mères, se montraient furieuses. Tout le monde était consterné.

On courut prévenir le maire, qui ne tarda pas à arriver avec le garde champêtre.

En moins d'un quart d'heure, l'enlèvement de l'enfant fut connu de tout le village, et de tous les côtés les habitants accouraient.

– Si nous avions des gendarmes, pourquoi n'avons-nous pas de gendarmes ?

Tout le monde disait cela.

Le curé, instruit du malheur par la rumeur publique, accourue son tour.

Il dit à ses paroissiens qui l'entouraient :

– Que faites-vous là ? Qu'est-ce que vous attendez ? Ne devriez-vous pas vous être mis déjà à la recherche des ravisseurs ? Partez donc, deux par deux, dans toutes les directions, parcourez les chemins, explorez les champs et qu'une douzaine d'entre vous organisent une battue à travers le bois. Ne perdez plus une minute, courez et voyez partout ; les misérables forcés de se cacher, d'éviter la rencontre des honnêtes gens, ne peuvent être très éloignés, espérons que vous pourrez les rejoindre.

Une trentaine d'hommes et plusieurs femmes s'armèrent de bâtons arrachés à la clôture voisine et se dispersèrent de tous les côtés.

Aujourd'hui, malgré toutes les précautions prises par l'ancien serrurier et son habileté, le rapt de l'enfant n'aurait pu s'effectuer avec autant de facilité : nous avons le fil électrique qui rapproche toutes les distances et même déjà, dans beaucoup de localités, le téléphone. Avec le télégraphe, en très peu de temps toutes les autorités d'un département peuvent être prévenues et les brigades de gendarmerie lancées dans toutes les directions. Mais à l'époque où se passait cet épisode de notre histoire, les villes seules, et encore les plus importantes, étaient reliées entre elles par des fils télégraphiques. Quand une commune, un village était favorisé d'un bureau télégraphique, il le devait à la richesse de son commerce, à l'importance de son industrie. Enfin, alors, il aurait été impossible de lancer assez tôt la gendarmerie sur toutes les routes, tous les chemins entre Vaucresson et Paris, de façon à arrêter au passage la voiture emportant l'enfant.

Quand le curé entra dans le salon de Mme Clavière, Louise, assise sur le canapé, racontait au maire, à Mme Joubert et à Mme Durand le terrible drame.

– Je n'ai rien entendu, rien vu, disait-elle ; je crois bien que c'était un homme, mais je ne peux pas l'affirmer. J'étais assise sur une chaise, travaillant à un entre-deux au crochet ; André, couché sur la pelouse, s'amusait à cueillir des pâquerettes.

Tout à coup, quelque chose que je sentis très-lourd me tomba sur la tête et je ne vis plus rien ; cette étoffe noire que voilà, enveloppait ma tête.

Je me rappelle avoir poussé un cri ; mais aussitôt je fus saisie au cou, renversée et je perdis connaissance.

Elle poursuivit en disant comment, ayant repris connaissance, elle s'était trouvée avec les mains liées derrière le dos et toujours la tête enveloppée de l'étoffe serrée autour de son cou avec une corde.

Elle raconta comment elle avait retiré ses mains du lien qui serrait ses poignets, comment ensuite elle s'était relevée et débarrassée du capuchon.

Elle dit son épouvante, son affolement quand elle ne vit plus l'enfant.

– Je m'imaginai, continua-t-elle, qu'il était tombé dans le bassin et que j'allais l'y trouver noyé. J'y courus à moitié folle, et je me remis un peu et je respirai avec bonheur en voyant que je m'étais trompée. Hélas ! je ne pensais pas alors que des méchants l'avaient emporté, qu'on l'avait volé ! Je le cherchai partout, dans la propriété, en l'appelant. Ce fut au fond du jardin, devant la porte, qui n'était plus fermée ni à

clef, ni au verrou, que la clarté se fit en moi et que je compris tout.

La pauvre fille laissa échapper un gémissement, regarda avec une expression de douleur navrante les personnes qui venaient de l'écouter et fondit en larmes.

Mme Durand, affaissée sur un siège, les yeux démesurément ouverts, était comme pétrifiée.

Mme Joubert pleurait silencieusement, son mouchoir sur les yeux.

– Voilà un épouvantable malheur, monsieur le maire, dit le curé.

– Oui ; c'est affreux, monsieur le curé.

– Un certain nombre de nos braves habitants se sont lancés à la poursuite du ou des misérables.

– Ils ne les trouveront pas.

– Qui sait ?

– Malheureusement, monsieur le curé, il est près de trois heures et c'est à deux heures que le pauvre petit a été enlevé ; celui ou ceux qui ont fait le coup sont loin maintenant.

À ce moment, comme pour donner raison au magistrat municipal, le garde champêtre vint annoncer qu'un paysan, ayant quelque chose à dire à M. le maire, demandait à lui parler.

L'homme fut introduit dans le salon.

– Qu'avez-vous à me dire ? demanda le maire ; s'agit-il d'un renseignement au sujet de l'enlèvement du petit de Mme Clavière ?

– Oui, répondit le paysan.

– Parlez donc.

– Voici la chose, monsieur le maire : Sur le coup de deux heures, sortant de chez moi pour me rendre à mon champ, qui se trouve là-bas du côté de Garches, je passai devant la propriété de M. Rablot qui est, comme vous le savez, inhabitée. Une voiture était arrêtée là, une espèce de fiacre attelé d'un fort bon cheval, ma foi ; une des portières était ouverte et le cocher, un grand maigre, assez mal habillé, était sur son siège.

Tiens, me suis-je dit, qu'est-ce que c'est que cet équipage-là ?

Mais je remarquai que les fenêtres de la maison étaient ouvertes, je pensai que des personnes étaient venues visiter la propriété, qui est à louer, et je continuai mon chemin sans soupçonner autre chose.

Mais attendez, vous allez voir :

Je marchais sur la route, encore à une petite distance de mon champ, lorsque j'entendis derrière moi le bruit d'une voiture qui filait à fond de train.

Je me retournai et je reconnus l'équipage que je venais de voir devant la maison de M. Rablot.

Je me mis de côté pour laisser passer.

Les stores d'étoffe de la voiture étaient baissés, mais celui de mon côté avait un morceau déchiré qui pendait, découvrant une partie de la vitre.

La voiture passa rapidement, mais pas assez pour m'empêcher de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

– Et vous avez vu ?

– Une femme, qui tenait sur ses genoux un enfant qui avait l'air de dormir.

Mme Durand se dressa comme sous l'action d'une pile électrique.

– Ah ! la gueuse, la scélérate ! exclama-t-elle.

Les autres personnes se regardèrent.

– Bien sûr, monsieur le maire, ajouta le paysan, c'était le petit de Mme Clavière.

Il y eut un moment de silence.

– Sans aucun doute, reprit le maire, la femme n'était pas seule pour faire le coup, un homme était avec elle et le cocher est un troisième complice.

– Cela me paraît certain, dit le curé.

– Vous voyez que je ne me trompais pas, les scélérats sont loin maintenant.

– Au moins à quatre lieues d'ici, opina le paysan, si le cheval n'a pas ralenti sa marche.

– Et Mme Clavière est absente, fit le maire, ne pourrait-on pas la faire prévenir ?

– Ah ! la malheureuse, s'écria Mme Durand en agitant ses bras au-dessus de sa tête, elle ne reviendra que trop tôt.

– Mon devoir, monsieur le curé, reprit le maire, est d'informer immédiatement le parquet de Versailles de ce grave événement ; c'est tout ce que je peux faire pour l'instant.

– Faites donc, monsieur le maire.

On donna au magistrat municipal du papier, une plume et de l'encre et, sur la table du salon, il écrivit son rapport au procureur impérial.

Le pli fut remis au garde champêtre, qui partit aussitôt pour Versailles.

En même temps que le maire et le curé, Mme Joubert se retira.

On avait adressé des paroles de consolation à Mme Durand et à Louise, mais les pauvres femmes ne pouvaient pas, ne voulaient pas être consolées.

Elles restèrent seules pour pleurer et gémir en face l'une de l'autre.

Dans la rue, devant la maison, il y avait toujours un groupe de personnes qui gesticulaient et parlaient avec animation de l'enlèvement du petit André.

XV

UN AUTRE DRAME

Mme Clavière était arrivée à la maison maternelle à deux heures et demie.

Comme toujours, la mère Agathe était venue la recevoir au bas du perron.

Quand elles se furent assises dans le salon, la jeune femme sur un canapé, la religieuse dans un fauteuil, Mme Clavière s'empressa, de demander des nouvelles des enfants.

– Ils vont bien tous, nos chéris, répondit mère Agathe, et depuis trois jours nous avons un nouveau pensionnaire.

– Un petit garçon ?

– Oui, madame, un joli petit garçon, qui est dans sa cinquième année.

– Ah ! Et comment vous est-il venu ?

– C'est une histoire navrante, votre cœur en sera douloureusement touché, et, comme nous, vous vous intéresserez au pauvre petit.

– C'est un abandonné ?

– Hélas ! oui, un abandonné et bientôt un orphelin, car sa malheureuse mère, a dit le bon docteur Abel, n'a plus que quelques jours à vivre.

– Alors c'est notre vieil ami qui vous a envoyé l'enfant ?

– Non, madame.

– Permettez-moi de vous le dire, ma sœur, je ne comprends pas bien.

– Aussi je vais vous raconter ce qui s'est passé.

– J'écoute, ma sœur.

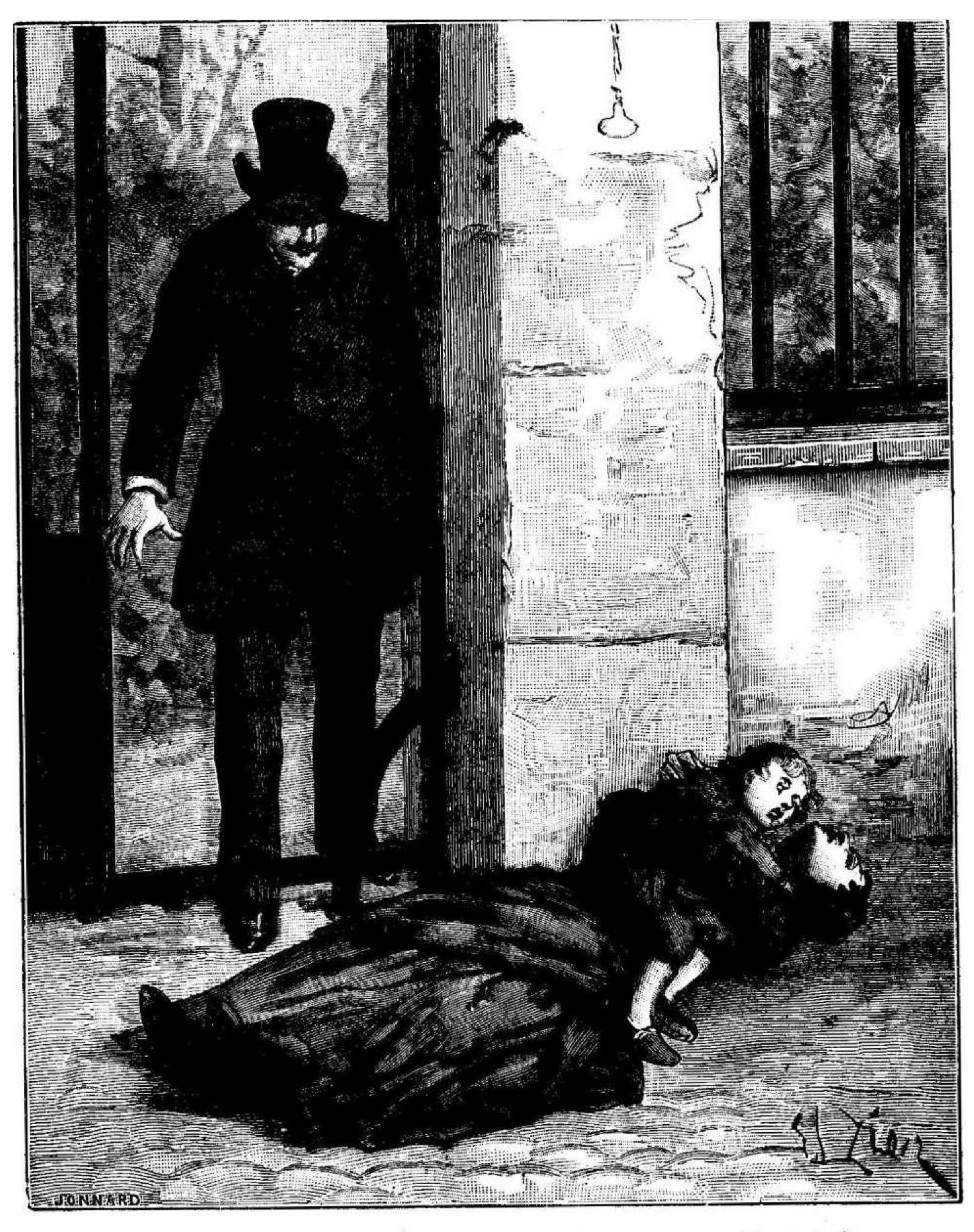
– Mardi soir, vers six heures, en sortant de la maison, après sa visite à nos enfants, notre jeune docteur trouva une femme jeune encore, assez convenablement vêtue, étendue tout de son long devant la grille et ne donnant plus signe de vie. La malheureuse tenait dans ses bras, serré contre sa poitrine, un enfant qui, après avoir beaucoup pleuré, sans doute, s'était endormi.

Tout d'abord, le docteur crut que la jeune femme avait cessé de vivre, mais l'ayant mieux examinée, il vit qu'elle respirait encore ; toutefois il y avait urgence à lui donner les soins que son triste état réclamait.

L'enfant s'était brusquement réveillé et poussait des cris à fendre l'âme.

Le docteur sonna, la petite porte se rouvrit et il appela.

Nous accourûmes, trois de nos sœurs et moi.



Notre jeune docteur trouva une femme jeune encore, assez convenablement vêtue, étendue tout de son long devant la grille. (P. 332.)

Je pris le pauvre petit dans mes bras, pendant que les sœurs aidaient le docteur à relever la malheureuse qui fut transportée ici, dans ce salon, et couchée provisoirement sur un matelas vite apporté par une converse.

– Vous l'avez gardée, n'est-ce pas ? vous l'avez gardée ?

– Oui, madame ; l'humanité nous imposait le devoir de lui donner asile dans cette maison de paix et de consolation.

– Bien. Vous lui avez donné une chambre ?

– La plus grande des deux chambres contiguës à l'infirmerie des petits garçons.

– C'est bien elle qui est la mère de l'enfant ?

– Oui, madame.

– Tout à l'heure, je ferai une visite à cette pauvre mère.

– Elle sait que vous venez aujourd'hui et elle vous attend, car j'ai dû lui promettre que vous la verriez.

– Ainsi, ma sœur, vous lui avez parlé de moi ?

– J'ai cru devoir, pour la tranquilliser et dissiper ses inquiétudes mortelles, lui donner l'assurance que la fondatrice de notre œuvre, dont le cœur a reçu la grâce du Seigneur, s'intéresserait particulièrement à son enfant.

– C'est bien, ma sœur, veuillez reprendre votre récit.

– Le docteur s'empressa de donner des soins à la malheureuse et, au bout d'un certain temps, parvint à la rappeler à la vie. On la plaça dans un fauteuil où elle ne tarda pas à reprendre entièrement connaissance.

Son regard, encore voilé, cherchait autour d'elle.

Tout à coup elle laissa échapper un cri, voulut se dresser debout, mais retomba lourdement sur le fauteuil. Alors, les yeux étincelants de fièvre, elle tendit à son fils ses bras ouverts. C'était vers lui qu'elle avait voulu s'élancer.

Jusqu'alors j'avais retenu l'enfant près de moi ; le pauvre petit ne criait plus ; mais, avec de grosses larmes dans les yeux, il regardait sa mère avec une expression de douleur navrante.

Je lâchai sa petite main, qui tremblait dans la mienne, et aussitôt il bondit dans les bras de sa mère, qui l'étreignit fortement et se mit à le dévorer de baisers.

– Pauvre mère, pauvre petit ! murmura Mme Clavière en essuyant ses yeux noyés de larmes.

– Le tableau était touchant et nous tirait des larmes, poursuivit la mère Agathe ; j'examinai plus attentivement la malheureuse et fus frappée de son air distingué ; malgré sa pâleur mate, son affreuse maigreur et son visage flétri, déjà sillonné de rides précoces, je pouvais juger, à la régularité, à la finesse des traits qu'elle avait dû être fort jolie. Les malheurs, les souffrances de toutes sortes l'ont à ce point vieillie que je lui donnais au moins trente-cinq ans, quand, en réalité, elle n'a que vingt-huit ans.

« – Cette femme est bien malade, me dit tout bas le docteur ; complètement épuisée, il n'y a plus en elle qu'un souffle de vie ; elle a beaucoup et longuement souffert, souffrances physiques et morales, celles-ci plus horribles que les autres ; c'est un cœur meurtri, déchiré, une âme brisée ; la malheureuse n'a pas toujours mangé quand elle avait faim ; ce soir elle est tombée d'inanition, peut-être n'a-t-elle pas mangé depuis quarante-huit heures. »

– Oh ! fit Mme Clavière.

– Hélas ! madame, c'était la vérité.

– C'est affreux !

– Immédiatement, je fis apporter un bol de bouillon gras que le docteur lui fit prendre lentement, par cuillerées. On avait aussi donné à manger à l'enfant, qui mordait à belles dents dans son pain et un morceau de viande.

Du regard, la mère nous remerciait. Et avec quelle expression de reconnaissance !

Entre deux cuillerées de bouillon, elle regardait son fils et, le voyant manger de si bon appétit, ses traits s'animaient et un sourire intraduisible glissait sur ses lèvres pâles.

Avant de nous quitter, le docteur nous dit :

« – Dans deux heures elle pourra manger un œuf sur le plat, une aile de poulet et boire un verre de vieux bordeaux. »

Ne voulant pas la séparer de son fils, nous avons mis dans sa chambre un petit lit pour l'enfant. Le cher petit est très sage, très obéissant, d'une grande sensibilité et paraît doué d'une rare intelligence. En ce moment, il est dans la cour et joue avec ses futurs petits camarades.

Mercredi et jeudi, notre malade était si faible qu'elle ne pouvait pas parler. Cependant, grâce aux soins qui lui furent donnés, elle a repris un peu de force. Jeudi soir elle a pu causer une minute avec M. Chevriot et hier, dans la journée, elle a répondu à quelques questions que je lui ai adressées.

Sentant qu'elle n'avait plus longtemps à vivre, elle se demandait avec effroi ce que deviendrait son enfant quand elle n'y serait plus elle frissonnait en pensant qu'il serait conduit chez un commissaire de police qui l'enverrait à la grande maison des enfants assistés.

Malade depuis très longtemps déjà, son mal s'aggrava et il ne lui fut plus possible de travailler. En retard de deux termes de loyer, elle fut expulsée par un propriétaire sans pitié, qui s'empara d'une partie de son mobilier ; elle vendit le reste et se réfugia dans une chambre d'hôtel, un trou presque noir, au cinquième étage.

Elle avait quelques reconnaissances du Mont-de-Piété, provenant de divers objets engagés l'année précédente, elle les vendit afin de ne pas voir son enfant mourir de faim. Mais le produit de la vente des reconnaissances s'en alla vite. Elle n'avait plus de linge, plus rien ; il ne lui restait qu'une robe pour se vêtir. Elle était au dernier échelon de la misère.

On lui parla alors de la maison hospitalière de Boulogne, et elle se dit « : – Je donnerai mon enfant à ces bonnes religieuses, et moi, tranquillisée sur le sort du cher innocent, je m'en reviendrai ici pour y mourir de douleur et de faim. »

Le lundi et le mardi elle n'avait pas mangé, n'ayant plus que pour acheter du pain à l'enfant.

Elle sortit de sa chambre à deux heures de l'après-midi et se dirigea vers Boulogne, tantôt portant le petit, tantôt le faisant marcher quand elle-même sentait ses jambes fléchir.

Mais de la rue Saint-Maur, où elle demeurait, à Boulogne, la route est longue. Quand elle arriva en vue de notre maison, elle n'en pouvait plus ; elle avançait en chancelant, tenant son enfant par la main, le traînant presque, tellement les jambes du pauvre petit étaient lasses.

Elle vint jusqu'à la porte et n'eut pas la force de lever la main pour sonner.

Depuis un instant l'enfant pleurait et ne cessait pas de crier :

« – Maman, maman, prends-moi ! »

Pour le consoler, elle le prit. Au même instant elle eut un étourdissement, sa vue s'obscurcit, ses oreilles bourdonnèrent et elle tomba à l'endroit où, quelque temps après, le docteur la trouva.

La mère Agathe cessa de parler.

Pendant quelques instants Mme Clavière resta immobile, la tête inclinée, ayant l'air de réfléchir profondément.

Elle songeait sans doute à cette implacable fatalité qui poursuit à outrance, sans répit, ceux qu'elle a choisis pour victimes.

– Ah ! ma sœur, dit-elle en relevant la tête, il y a de bien grandes misères sur la terre.

– Hélas ! fit la religieuse en joignant les mains.

– Ma sœur, reprit la jeune femme, avant de faire une visite à la mère, je désire voir l'enfant ; veuillez, je vous prie, me le faire amener.

La supérieure se leva, sortit du salon et reparut au bout d'un instant, tenant le petit garçon par la main.

Mme Clavière le fit placer devant elle, et, très émue, le regarda silencieusement. Ensuite, prête à pleurer, elle l'attira dans ses bras et lui mit un baiser sur le front.

– Comment t'appelles-tu, mon cher petit ? lui demanda-t-elle.

– Je m’appelle Édouard.

– Aimes-tu bien ta maman ?

– Oh ! oui, je l’aime bien, ma maman.

Puis tristement il reprit :

– Elle est malade, maman.

– Veux-tu que nous allions la voir ?

– Oui, oui ! s’écria l’enfant.

Mme Clavière se leva et, prenant la main du petit :

– Eh bien, viens, dit-elle.

La religieuse les accompagna jusqu’à la porte de la chambre de la malade, qu’elle ouvrit ; et après avoir dit : – Veuillez entrer, madame, elle s’éloigna.

L’enfant s’était élancé vers le lit de sa mère ; celle-ci allongea ses bras décharnés et aida le petit à grimper sur le lit où il se blottit aussitôt comme le jeune oiseau frileux qui ne se sent bien que sous l’aile protectrice de sa mère.

Mme Clavière s’était approchée du lit sous les yeux ardents de la malade qui la dévisageait sans chercher à dissimuler sa surprise.

– Madame, prononça Mme Clavière, on m’a dit que vous aviez témoigné le désir de me voir et que vous m’attendiez.

La femme fit un effort et se souleva.

– Quoi ! s’écria-t-elle, c’est vous, madame, qui êtes la fondatrice de cette maison bénie !

– Quelques bons amis m’ont aidée dans cette œuvre.

La malade tourna ses yeux vers le ciel.

– Oh ! fit-elle, si jeune et faire tant de bien ! Mon Dieu, je vous remercie d'avoir fait naître des créatures à votre image !

Elle resta un instant silencieuse, puis, arrêtant son regard sur Mme Clavière, elle reprit :

– Dieu, madame, vous a donné la beauté de ses anges et vous devez en être un qu'il a fait descendre sur la terre pour rassurer les inquiets, soulager les souffrants, consoler les désolés… Ah ! madame, qu'il vous y laisse longtemps, qu'il vous conserve à ces pauvres enfants dont vous voulez bien être la mère !

Mme Clavière lui avait pris la main. Cette main était brûlante de fièvre.

– Si Dieu me rappelait à lui, répondit la jeune femme avec émotion, mon œuvre ne serait pas détruite : le sort des enfants de cette maison est assuré.

– Et vous acceptez mon petit Édouard !… Ah ! dites-moi qu'on le gardera ici !

– Votre enfant, madame, est de la maison depuis le jour où il y est entré ; vous seule avez le droit de l'en faire sortir, de le reprendre.

– Oh ! le reprendre, fit-elle d'un ton douloureux, ce serait donc pour l'emporter avec moi dans la tombe !

– De grâce, madame, éloignez de vous la pensée de la mort.

– Je dois, au contraire, l'avoir constamment cette pensée, car mes jours sont comptés.

– Non, non ; vous serez bien soignée ici, on vous guérira.

– Je ne peux plus me faire illusion, répliqua-t-elle en secouant la tête, je sens bien que ma vie s'en va.

Soudain ses traits s'animèrent et ses prunelles brillantes parurent se dilater.

– Madame, reprit-elle, d'une voix suppliante, permettez-moi de vous recommander mon enfant ; c'est pour cela que j'ai si vivement désiré vous voir. Ah ! au nom de ce que vous aimez le plus au monde, promettez-moi, madame, de veiller sur mon fils, promettez-moi de ne jamais l'abandonner.

Mme Clavière ne put s'empêcher de tressaillir ; on évoquait son amour pour son fils !... Et à cette femme, à cette inconnue qui venait de faire vibrer en elle la corde maternelle, elle répondit :

– Je veillerai sur votre, fils, je suivrai ses pas dans la vie et je vous promets plus encore : je l'aimerai !

Le visage de la malade devint rayonnant.

– Ah ! s'écria-t-elle avec exaltation, le Dieu de miséricorde et de bonté a entendu ma prière et l'a exaucée... Merci, madame, merci ; vos paroles sont le viatique que j'attendais... Maintenant, je vais pouvoir mourir tranquille. Ah ! pourquoi ne puis-je descendre de ce lit pour tomber à vos genoux !

– Calmez-vous, lui dit doucement Mme Clavière, cette agitation vous est nuisible, elle épuise vos forces.

– Et j'en ai besoin pour parler encore. Madame, c'est la bonté de Dieu qui est en vous. Vous me traitez comme votre égale, et pourtant je ne suis qu'une malheureuse, ramassée par charité, une inconnue pour vous.

– Vous êtes mère, vous aimez votre enfant ; cela me suffit, je vous connais.

– Voilà la charité dans ce qu'elle a de plus élevé. Mais il faut, madame, il est nécessaire, peut-être dans l'intérêt de mon enfant, que vous me connaissiez mieux ; je vais vous dire ce que j'ai été avant d'être la malheureuse que je suis aujourd'hui.

*

* *

Après s'être un instant recueillie, la malade poussa un long soupir et reprit la parole.

– Mon prénom est Marceline, je suis née à Bordeaux et j'appartiens à une ancienne famille de négociants en vins et spiritueux, honorablement connue dans la Gironde.

Mon père se nommait Antoine Rondac. C'était un brave et honnête homme qui, ayant à cœur de bien faire ses affaires, travaillait beaucoup.

Presque pauvre, il avait commencé modestement ; mais il était estimé, la clientèle lui était venue et il se voyait sur le chemin de la fortune.

Il avait pour ma mère, qui le secondait dans son travail, une grande affection, et il adorait ses deux filles, car j'ai une sœur de huit ans moins âgée que moi.

Après avoir fait ma première communion, à onze ans, je fus placée dans le meilleur pensionnat de la ville où une éducation convenable me fut donnée et où j'acquis en même temps une instruction suffisante.

Mais le malheur allait nous frapper cruellement. Je venais d'avoir mes quinze ans lorsque ma mère mourut après quelques jours de maladie seulement. Ce fut un très grand chagrin pour mon père qui, bientôt, ne s'occupa plus aussi activement de son commerce. Ma mère, qui avait été son guide et son plus sûr conseiller, n'étant plus là pour l'arrêter, il se lança dans des spéculations hasardeuses qui tournèrent mal. Non seulement la prospérité de notre maison avait disparu, mais, rapidement, et sans qu'il pût remonter le courant qui l'entraînait, mon malheureux père marchait vers la ruine.

La mort de ma mère nous avait été fatale.

J'étais arrivée à dix-huit ans et depuis un an j'avais quitté le pensionnat où ma sœur m'avait remplacée.

Le jour arriva où mon père fut à bout ; impossible d'éviter la faillite ; il allait être forcé de déposer son bilan après avoir constaté que le chiffre de l'actif était très inférieur à celui du passif.

Le désespoir s'empara de lui et dans un moment d'égarement, de folie, il se brûla la cervelle.

– C'est horrible prononça Mme Clavière.

– Oui, madame, horrible. Ce fut moi qui aidai à relever le malheureux couvert de sang, le crâne ouvert. Je frissonne à ce souvenir.

Après une pause, elle continua :

– Ma sœur Antoinette et moi étions orphelines et ruinées, car les créanciers s'emparèrent de tout et il ne nous resta que notre linge et nos effets d'habillement.

Nous avions un oncle maternel, M. Robert Teissier, également négociant en vins à Bordeaux, mais qui, plus heureux que mon père, faisait depuis vingt ans de très brillantes affaires. D'abord il avait épousé une jeune fille qui lui avait apporté en dot, outre une forte somme d'argent comptant, le beau vignoble de La Tour-Vauret dans le Haut Médoc ; ensuite deux héritages qu'il avait recueillis, au détriment de sa sœur, disait-on, lui avaient permis d'étendre ses opérations dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique.

Ses chais étaient les plus grands et les plus riches de la ville. Il possédait plusieurs navires qui étaient constamment sur mer chargés de barriques. Enfin on le disait plusieurs fois millionnaire.

Sa femme, qui avait beaucoup contribué à l'enrichir, était morte sans enfant après avoir testé en sa faveur, ce qu'elle avait pu faire n'ayant plus aucun proche parent, et trois ans après il s'était remarié, à quarante-six ans, avec une jeune fille absolument sans fortune, mais qui avait vingt ans et la beauté du diable.

Ma tante Teissier – la première – était une excellente personne : elle avait de l'amitié pour ma mère et une grande affection pour ma sœur et moi. Bien certainement, si elle avait vécu, elle aurait exigé de son mari qu'il sauvât mon père. Hélas ! le proverbe le dit : « Les bons s'en vont ». La seconde Mme Teissier ne ressemblait en rien à la première dont elle avait pris la place, et si mon oncle avait eu l'intention de venir au secours de son beau-frère, elle l'en aurait empêché. Le malheureux était et doit être encore si

complètement dominé par cette femme impérieuse, volontaire et acariâtre qu'il n'est plus rien dans sa maison ; il faut qu'il voie comme elle et dise comme elle, qu'il veuille ce qu'elle veut ; c'est à ce point qu'elle lui ferait trouver rouge ce qui est de couleur blanche.

Notre oncle Teissier devint notre tuteur, et comme sa femme et lui, à cause du monde, ne pouvaient pas nous abandonner à la charité publique, ils me firent venir chez eux et continuèrent à payer les trimestres de la pension d'Antoinette.

Ce qu'une pauvre fille sans soutien, sans défenseur peut souffrir, je l'endurai auprès de ma tante ; elle fit de moi son souffre-douleur ; à chaque instant elle me faisait cruellement sentir que j'étais à sa charge et cependant je m'efforçais de me rendre utile dans la maison où l'on m'employait comme une domestique. Hélas ! les domestiques étaient mieux traités que moi et j'enviais leur sort.

Tout en moi déplaisait à ma terrible tante. J'étais assez jolie, elle prétendait que j'étais affreusement laide. La Guenon était un des noms qu'elle aimait me donner. J'avais une certaine instruction, mais pour elle j'étais une buse. Je jouais assez bien du piano ; ce n'était pas vrai, je tapotais sur les touches comme une idiote, je ne connaissais même pas mes notes. Je ne savais rien dire, je ne savais rien faire, je n'étais qu'une propre à rien.

Je ne savais rien faire parce que tout ce que je faisais était mal quand même. Je ne savais rien dire parce que dès que j'ouvrais la bouche, on m'ordonnait brutalement de me taire ; j'étais condamnée à un mutisme absolu.

Dans les commencements, croyant devoir à ma tante de la reconnaissance, je me montrai soumise, prévenante et sincèrement affectueuse.

« – C'est de l'hypocrisie, de la fausseté, disait Mme Teissier en me repoussant. » Elle me fit ainsi rudement comprendre que je ne parviendrais jamais à conquérir son affection. Loin de là, tout ce que j'avais fait et essayais de faire encore pour lui être agréable ne servait qu'à augmenter la haine qu'elle m'avait vouée.

Oui, elle me haïssait. Pourquoi ? Parce que j'étais plus jeune, plus jolie qu'elle et que les personnes qui venaient à la maison me remarquaient, me complimentaient ; parce que j'étais instruite et qu'elle était ignorante ; parce qu'elle était rousse et que j'avais les cheveux noirs.

Jalouse de moi, sa jalousie avait fit naître sa haine.

J'avais la taille svelte, élancée, gracieuse, aussi me faisait-elle faire des robes dans lesquelles je ressemblais à un magot. Et elle s'écriait, me montrant à sa femme de chambre :

« – Voyez donc ça, comme c'est fagoté ! »

Elle ne me maltraitait pas seulement par des paroles ; souvent, pour un oui, pour un non, pour rien elle me frappait. Je n'avais qu'une ressource : me retirer à l'écart, dans un coin sombre, pour pleurer. À qui pouvais-je confier mes peines ? Mon oncle ne voyait rien, n'entendait rien ou, plutôt, il laissait faire. Si je m'étais plainte à lui, il m'aurait donné tort.



Souvent, pour un oui, pour un non, pour rien elle me frappait. (P. 341.)

Par contre, ma sœur était la chérie de Mme Teissier, qui l’appelait l’enfant de son cœur. Elle portait Antoinette aux nues, elle en était coiffée.

Elle avait une intelligence rare, beaucoup d'esprit ; elle était gracieuse, charmante, adorable. Il n'y avait jamais rien d'assez beau pour elle, et quand Mme Teissier se mettait à l'embrasser, ça n'en finissait plus.

Pour l'avoir constamment auprès d'elle et toute à elle, elle l'avait retirée du pensionnat et la faisait instruire à la maison par des professeurs du lycée, sans compter une institutrice à demeure qu'elle lui avait donnée.

Comme la première Mme Teissier, elle était sans enfant et n'espérait plus en avoir. Elle disait à tous ceux qui voulaient l'entendre : « Antoinette est ma fille, je l'ai adoptée. » Et mon oncle répétait : « Antoinette est notre fille, nous l'avons adoptée. »

Oh ! je n'étais pas jalouse de l'affection dont ma sœur était l'objet ; j'étais heureuse, au contraire, de la voir ainsi choyée, caressée, mise dans du coton. Mais une grande douleur, la plus cruelle de toutes, m'était encore réservée : je m'aperçus que ma sœur ne m'aimait pas. Sous l'influence funeste de Mme Teissier, elle me traitait, moi, sa sœur et son aînée, comme une servante de basse-cour, avec hauteur et arrogance ; dans ses paroles et son attitude il y avait du dédain et plus encore que du dédain, une sorte de mépris.

Mme Teissier avait versé goutte à goutte le poison de sa haine dans l'âme d'Antoinette ; elle m'avait aliéné le cœur de ma sœur.

– Mais c'est monstrueux, cela ! s'écria Mme Clavière.

– Pourtant, madame, Antoinette n'était pas née méchante, elle m'avait aimée ; j'en suis encore à me demander comment on a pu, si facilement et si vite, la

détourner de sa sœur qui avait toujours eu pour elle la plus vive tendresse.

Après un moment de silence, la malade continua :

– J'étais arrivée à l'âge de vingt et un ans.

Mon oncle avait parmi ses employés un jeune homme de vingt-neuf ans appelé Ernest Lebel. Nous nous voyions assez souvent et je m'étais aperçue qu'il me prenait en pitié et s'indignait des odieux traitements qu'on me faisait subir. Je me sentis attirée vers lui comme lui-même était attiré vers moi. Nous nous aimâmes. Le jour où il me fit l'aveu de son amour je mis ma main dans la sienne et lui répondis :

« Je serai heureuse d'être votre femme, car je vous aime. Demandez-moi à mon oncle ».

Il fit sa demande le jour même. Le lendemain, Mme Teissier m'ordonna de faire un paquet de mes hardes et de sortir au plus vite de la maison.

Elle ne voulait pas, ajouta-t-elle, avoir plus longtemps chez elle une dévergondée de mon espèce.

J'étais chassée, chassée comme une voleuse ou une fille de rien ; mais c'était une délivrance.

Ernest me donna une lettre pour sa tante, vieille dame qui demeurait à Orléans, et l'argent qui m'était nécessaire pour faire le voyage. J'arrivai à Orléans ou quelques jours après mon fiancé vint me retrouver. Mon oncle ne l'avait pas congédié ; au contraire il voulait, lui ou plutôt sa femme, le garder en doublant ses appointements ; c'était Ernest qui avait donné sa démission.

Il m'apprit pourquoi Mme Teissier avait été si furieuse de sa demande en mariage. Elle avait trouvé le commis de son mari fort à son goût et lui avait fait certaines avances très significatives ; elle était allée jusqu'à le recevoir dans son salon, à sa table, se berçant de l'espoir d'en faire son amant.

Dans son entourage tout le monde savait qu'elle trompait indignement l'homme à qui elle devait tout et qui n'avait commis qu'une grosse faute : celle de l'épouser.

Mon fiancé et moi nous écrivîmes à mon oncle une lettre respectueuse pour le prier, de nous donner, en sa qualité de tuteur, son consentement à notre mariage.

Pendant quinze jours nous attendîmes vainement une réponse. Nous renouvelâmes notre demande et quinze jours s'étant encore écoulés dans une inutile attente, je fis une première sommation légale. Cette fois, mon oncle ne fit plus la sourde oreille, et sans attendre la seconde sommation, contraint et forcé, il m'envoya son consentement.

Il prit même la peine de m'écrire, probablement sous la dictée de sa femme. Il me disait que je pouvais faire tout ce que je voulais, que, dans aucun cas, je n'avais plus à compter sur lui et que je n'étais plus de sa famille.

Comme vous le voyez, madame, la haine de Mme Teissier ne cessait pas de me poursuivre.

Je me mariai et l'année suivante je donnai le jour à cet enfant, mon Édouard.

Nous étions à Paris où mon mari avait trouvé un emploi. Il gagnait deux cents francs par mois, c'était assez. Après nous être convenablement meublés et avoir acheté à peu près tout ce qui nous était nécessaire, étant tous deux très

économes, nous espérions pouvoir mettre chaque mois un peu de côté. Ah ! nous ne voyions pas l'avenir en noir ; nous nous aimions, nous adorions notre bébé, nous étions heureux.

Mais hélas ! pour tous la vie a ses mécomptes. Un jour mon mari s'alita ; la maladie qui se déclara était une fluxion de poitrine. Jour et nuit, pendant deux longs mois, je le soignai. Il guérit et reprit son travail.

Malheureusement quelques mois plus tard il eut un refroidissement.

« Ce n'est qu'une courbature, disait-il, un petit rhume ».

Et il ne cessa pas d'aller à son bureau.

Au bout de quelque temps, le voyant dépérir et tousser d'une façon alarmante, je consultai un médecin. Il n'osa pas me dire quel était le mal qui tuait lentement mon mari, mais je l'avais deviné : le père de mon enfant était phtisique.

Aussi longtemps qu'il put se traîner, il fit son devoir chez son patron ; coûte que coûte, il fallait gagner le pain quotidien. Mais cette affreuse maladie, qui ne pardonne jamais, faisait des progrès rapides. À la fin tout travail lui devint impossible. Son emploi fut donné à un autre. Il vécut six mois encore, six mois de souffrances et de misère.

Cependant je m'étais mise à travailler ; on me donnait des ouvrages de couture à faire chez moi, ce qui me permettait d'être constamment près de mon mari, de le soigner. Je gagnais en moyenne deux francs par jour, en veillant fort tard. Mais qu'était-ce que cela pour une femme et un enfant avec un malade ? Ma santé s'affaiblissait, je m'épuisais.

Quand je vis approcher le dénouement fatal, j'écrivis à mon oncle ; je le suppliai de me donner un secours. Il ne me répondit même pas.

Alors j'écrivis à ma tante et ensuite à ma sœur. Rien. Ah ! c'était bien vrai, je n'étais plus de leur famille, j'étais maudite !

J'engageai au Mont-de-Piété les quelques bijoux que je possédais pour faire enterrer mon pauvre mari. C'était l'année dernière, à la chute des feuilles.

Quel hiver mon enfant et moi ayons passé ! Jamais de feu et souvent pas de pain. Et dans un travail ingrat j'usais ma vie, ma pauvre vie que je savais si précieuse pour mon enfant ! il ne me reste plus qu'à vous dire, madame, comment et pourquoi mon fils et moi sommes ici.

– Ne vous fatiguez pas inutilement, ce que vous avez à me dire encore, je le sais, sœur Agathe me l'a appris. Mais quand, expulsée de votre logis, vous vous êtes trouvée dans cette épouvantable détresse, n'avez-vous donc pas fait une nouvelle tentative auprès de vos parents afin de les apitoyer sur votre malheureux sort ?

La malade eut un sourire amer.

– J'ai encore écrit trois lettres à quelques jours de distance, répondit-elle.

– Et on ne vous a pas répondu ?

– Rien.

– C'est odieux !

– Mon oncle, ma tante et ma sœur ont un morceau de marbre à la place du cœur. Ah ! madame, s'écria-t-elle avec une flamme dans le regard, même s'ils le réclamaient, qu'on ne leur donne pas mon enfant !

– Soyez tranquille, vous nous avez confié votre cher petit, nous le garderons et il restera ici jusqu'au jour où il sera placé dans une maison sûre où il apprendra à travailler afin d'être plus tard un homme utile.

Et puis je tiendrai la promesse que je vous ai faite, si Dieu ne me rappelle pas trop tôt à lui, je veillerai sur l'avenir de votre fils et l'aiderai à tracer son chemin dans la vie.

Marceline Lebel saisit une des mains de Mme Clavière et la porta pieusement à ses lèvres. Le petit Édouard, qui était resté assez longtemps appuyé sur ses coudes, ses grands yeux intelligents fixés sur la dame en noir, venait de s'endormir, la tête posée sur le sein de sa mère.

Celle-ci tira de dessous son oreiller une enveloppe cachetée qu'elle tendit à Mme Clavière, en disant :

– Veuillez prendre ceci, madame.

– Qu'est-ce ?

– Un papier que j'avais préparé avant de me rendre à Boulogne et que je pensais remettre à la personne qui recevrait mon enfant. Sur ce papier, madame, j'ai écrit des indications qui, plus tard, pourront être utiles à mon fils. Je dis que sa naissance a été inscrite sur le registre de l'état civil de la mairie du XIe arrondissement, qu'il a été vacciné ; je fais connaître l'église où il a été baptisé. Ensuite je nomme tous les membres de sa famille :

Son père, Jules-Ernest Lebel.

Moi, Edmée-Marceline Lebel, née Rondac.

Mon père, Édouard-Antoine Rondac.

Ma mère, Jeanne-Eugénie, Rondac, née Teissier.

Mon oncle, Robert Teissier.

Ma tante, Adèle Teissier, née Lubert.

Ma sœur, Julie-Antoinette Rondac.

J'ajoute que ces derniers demeurent actuellement à Bordeaux : Je ne dis pas autre chose ; rien de ma douloureuse histoire, rien sur la situation de fortune de mes parents. Si mon fils a besoin de savoir un jour de quelle famille il sort, ce papier pourra alors lui être remis et il sera renseigné.

Et si encore un jour, madame, vous jugez utile de lui faire connaître les malheurs de sa mère, vous pourrez lui raconter l'histoire de ma vie, qui aura été, hélas ! si courte pour lui.

Mme Clavière glissa le papier dans le corsage de sa robe.

Elle resta quelques instants encore avec la malade, puis elle l'embrassa et mit un baiser sur le front du petit Édouard, sans le réveiller, avant de les quitter pour aller faire, comme d'habitude, sa visite aux petits garçons et aux petites filles de la maison maternelle. Il était près de six heures lorsqu'elle sortit de l'établissement, péniblement impressionnée, et remonta dans son coupé pour revenir à Vaucresson.

Elle se disait :

– Le docteur Abel ne lui donne plus que quelques jours à vivre, peut-être ne la reverrai-je plus. Pauvre mère ! Oh ! oui, je veillerai sur ton fils !… Tu peux mourir en paix !…

XVI

NUIT BLANCHE

Il y avait encore dix ou douze personnes dans la rue, devant la propriété de Mme Clavière ; elles s'écartèrent pour permettre à la voiture de s'avancer contre le trottoir.

Pinguet, fort surpris de ce rassemblement, sauta à bas de son siège et ouvrit la portière du coupé ; la jeune femme, également étonnée, mit pied à terre. Les femmes la saluèrent en inclinant la tête, les hommes se découvrirent. Elle vit, en répondant à ces saluts, que ces gens étaient tristes et avaient l'air embarrassés. Elle allait sonner à la petite porte lorsqu'elle reconnut, en avant du groupe, la femme d'un ouvrier carrier qu'elle avait secourue pendant une assez longue maladie de son mari. Elle s'approcha de la femme.

– Que se passe-t-il donc ? lui demanda-t-elle ; pourquoi tout ce monde est-il ici ?

– Nous parlions du grand malheur…

– Un grand malheur, dites-vous ?

– Hélas !

– Quel est donc ce malheur ?

– Votre petit garçon… commença la femme.



Elle vit, en répondant à ces saluts, que ces gens étaient tristes
et avaient l'air embarrassés. (P. 347.)

Mme Clavière pâlit et ses traits se décomposèrent. Elle saisit violement le bras de son interlocutrice, et d'une voix vibrante, les yeux démesurément ouverts :

– Mon Dieu, exclama-t-elle, qu'est-il arrivé à mon enfant ?

La femme voulut répondre, sa voix s'étouffa dans un sanglot.

Alors un homme, sa casquette à la main, s'avança et dit :

– Des malfaiteurs sont entrés dans votre jardin et ont volé votre petit.

La pauvre mère poussa un cri rauque et chancela comme si elle avait reçu un coup de marteau sur la tête.

Pinguet n'eut que le temps de se précipiter pour la recevoir dans ses bras.

Mais presque aussitôt elle se redressa forte, énergique, le regard flamboyant.

La porte venait de s'ouvrir. Mme Durand pâle, tout en larmes, se soutenant à peine, était sur le seuil.

Mme Clavière se tourna vers les paysans, agita sa main en signe d'adieu et marcha vers sa maison d'un pas rapide, suivie de sa vieille servante. Dans le salon, Louise tomba à ses genoux en sanglotant.

– On m'a pris mon enfant, dit-elle d'une voix sourde ; Louise, est-ce que vous êtes coupable ?

– Oh ! non, madame, je vous le jure !

– Alors vous n'avez pas à être à mes genoux, relevez-vous et dites-moi comment des misérables ont pu, sous vos yeux, s'emparer de mon enfant.

Louise se releva et debout devant sa maîtresse, droite, raide, immobile, les bras ballants, elle raconta ce qui s'était passé.

La jeune femme écouta sans faire un mouvement, sans prononcer une parole. Ses yeux restaient secs, brillants ; seul, un imperceptible frémissement des lèvres trahissait les déchirantes angoisses de son âme.

Mme Durand la contemplait avec une sorte de stupeur, étonnée de son calme apparent.

La mère devina la pensée de sa fidèle domestique.

– Ah ! oui, dit-elle de sa voix rauque et avec un accent que la plume ne saurait rendre, vous êtes surprise de ne pas entendre mes sanglots, de ne pas me voir abîmée dans une crise de désespoir. Eh bien, je ne peux pas pleurer !... Des cris, des larmes, des gémissements, à quoi cela servirait-il ? Mais ma douleur n'en est pas moins horrible, mon désespoir n'en est pas moins grand.

Son regard prit soudain une expression terrible, et d'une voix stridente elle s'écria :

– Demandez donc à la lionne ce qui se passe dans ses entrailles de mère quand, rentrant dans sa tanière, elle ne retrouvé plus ses lionceaux qu'on lui a pris... Tout d'abord elle rugit, puis les poils hérissés, elle s'élance, elle bondit à la poursuite des ravisseurs. Malheur à eux si elle les rejoint : elle les déchire, les broie, les met en pièces.

À cet instant je ressemble à la lionne du désert ; c'est la même fureur, la même rage qui grondent en moi. Ah ! je les retrouverai les misérables, les bandits qui m'ont pris mon enfant ; alors j'aurai les dents terribles de la lionne et ses

griffes sanguinaires ; je serai sans pitié, j'aurai la férocité de la bête de l'Atlas !

Sa poitrine était haletante ; mais le front haut, elle paraissait avoir grandi et était superbe de force et d'énergie.

À ce moment on frappa légèrement à la porte du salon.

Sur un signe de sa maîtresse, Mme Durand ouvrit. C'était Pinguet.

– Madame, dit-il, avant de m'en retourner, j'ai pensé que vous pouviez avoir des ordres à me donner et je viens…

La jeune femme passa à plusieurs reprises ses mains sur son front mouillé d'une sueur froide.

– Ah ! oui, ah ! oui, fit-elle. Je vous avais oublié, mon pauvre Pinguet, et vous pensiez à moi, vous. Savez-vous comment a eu lieu l'enlèvement de mon enfant ?

– Un homme du pays vient de me tout raconter. Il paraît que les scélérats ont endormi l'enfant au moyen d'un narcotique, puisque dans la voiture il dormait sur les genoux d'une femme.

– Oui, ils l'ont endormi, il le fallait pour l'empêcher de crier, d'appeler à son secours. Pinguet, mon ami, vous avez bien fait de ne pas partir sans m'avoir vue. Dès ce soir, si vous le pouvez, vous irez trouver M. le docteur Chevriot d'abord, et ensuite M. Mabillon et vous leur ferez connaître le malheur dont je suis frappée. Ils sauront mieux que moi ce qu'il y a à faire pour retrouver mon enfant, et ils agiront.

– Ce soir même ; vos ordres seront exécutés, répondit Pinguet.

Et il se retira.

– Si madame veut se mettre à table, dit Mme Durand, je vais lui servir son dîner.

Mme Clavière regarda fixement la cuisinière et haussa les épaules.

– Ah ! fit-elle, d'un ton amer, vous me proposez de manger !… Vous me connaissez bien, pourtant. Est-ce que j'ai faim ? Est-ce que je pourrais seulement ouvrir la bouche pour avaler une cuillerée de potage, dites ? Oh ! manger, manger !… Vous n'avez plus rien à me dire maintenant, laissez-moi, je veux être seule.

Les deux femmes sortirent, baissant la tête.

La pauvre mère monta dans sa chambre et tomba lourdement sur un fauteuil. Elle avait la poitrine gonflée, la gorge serrée, elle étouffait. Tout à coup une réaction se fit ; des sanglots trop longtemps contenus s'échappèrent et les larmes jaillirent. Ce fut un soulagement.

Cette crise de larmes passée, tenant entre ses mains sa tête brûlante, elle parvint à mettre de l'ordre dans ses pensées et put enfin réfléchir.

Pourquoi lui avait-on pris son enfant ? Évidemment cet enlèvement, ce crime avait été prémédité et depuis longtemps, peut-être. Donc, les misérables avaient un but. Lequel ? Elle cherchait et ne trouvait pas. Cette femme et ses complices avaient-ils été payés pour enlever l'enfant ? C'était supposable ; mais par qui ? Elle cherchait encore et ne trouvait pas.

Elle se demanda si l'on était capable de faire du mal à son cher petit ; mais elle repoussa vite cette horrible pensée.

Est-ce qu'il est possible que des hommes, même parmi les plus méchants, puissent faire du mal à un enfant, à un innocent ? Non, non, se disait-elle, – et elle se sentait ainsi rassurée, – on ne prend pas un enfant à sa mère pour le tuer ou pour le torturer. Elle pensait, au contraire, qu'on le traiterait avec douceur. C'était d'après son cœur qu'elle jugeait du cœur des autres.

Parmi les ravisseurs il y avait une femme, cette femme sur les genoux de laquelle on avait vu l'enfant endormi, eh bien, elle en était contente. Une femme, quelle qu'elle soit, a toujours du bon en elle, celle-là aurait soin de son enfant, le protégerait et, au besoin, le défendrait.

Elle était, d'ailleurs, fermement convaincue qu'on ne tarderait pas à lui ramener son cher petit ou qu'elle le retrouverait, dût-elle mettre sur pied tous les agents de la police et dépenser en recherches un, deux et trois millions.

Mais – elle en revenait toujours là, – pourquoi lui avait-on pris son enfant ?

Une idée étrange, folle, traversa son cerveau.

Son ancien amant, le comte de Rosamont, avait découvert que cet enfant, qui portait le nom d'André Clavière, était son fils, à lui ; il avait voulu avoir son enfant, et sachant bien que la mère ne le lui donnerait pas, il l'avait fait enlever.

Elle s'était dressée debout éperdue, les yeux hagards. Et prenant cette vision imaginaire pour la réalité :

– Oh ! s'écria-t-elle, farouche, il me le rendra, il faudra bien qu'il me le rende !

Mais presque aussitôt, secouant la tête :

– Je suis folle ! murmura-t-elle.

Elle retomba sur son siège et au bout d'un instant elle reprit :

– Le comte de Rosamont m'a depuis longtemps oubliée et, d'ailleurs, personne n'aurait pu lui dire que j'ai un enfant dont il est le père, puisque mes amis eux-mêmes ne savent pas que, sous le nom de Lucien Gervois, c'était le comte Maxime de Rosamont qui était mon amant. Et puis, quand bien même il saurait que mon enfant est son fils, qu'est-ce que cela pourrait lui faire ? Il est marié et a sans doute d'autres enfants, légitimes ceux-là.

Ah ! la douleur m'égare, trouble ma raison.

Oh ! non, Dieu ne voudrait pas que je devinsse folle !

Elle eut comme un frisson, se secoua violemment et de nouveau s'écria :

Mais qui donc, qui donc m'a volé mon enfant ?

Une autre idée lui vint. Et cette fois elle touchait juste.

Si c'était une vengeance !

Une vengeance ! Et qui donc avait à se venger d'elle ?

Elle tressauta et poussa un cri terrible.

Sa physionomie exprimait une indicible épouvante.

Joseph Gallot, son oncle, venait de se représenter à ses yeux, tel qu'elle l'avait vu, après le coup de ciseaux dans l'œil, se roulant, se tordant dans les horribles convulsions de la douleur.

Elle avait bondi sur ses jambes et tournait autour de la chambre, se heurtant aux meubles, comme le fauve captif dans sa cage de fer.

Elle se rappelait que l'ancien serrurier avait cherché à savoir où elle demeurait lors d'une visite qu'il avait faite à ce sujet à Charlotte Pinguet.

Elle n'avait pas oublié non plus ces paroles de Charlotte :

« Ton oncle est ton pire ennemi, tu dois constamment te défier de lui. »

L'auteur de l'enlèvement, c'était ce misérable, ce ne pouvait être que lui.

Oui, c'était bien une basse et lâche vengeance de cet homme.

Elle s'arrêta brusquement, et d'une voix étranglée :

– L'infâme, le monstre, il est capable de martyriser mon enfant, exclama-t-elle.

Maintenant elle n'essayait plus de se rassurer, d'horribles craintes l'assiégeaient.

– Et pourtant, se dit-elle au bout un instant, si je me trompais !

Pouvait-elle porter plainte contre l'ancien serrurier, l'accuser, sans être bien sûre, sans avoir de preuves, tant qu'il lui resterait un doute, si faible qu'il fût ?

Elle connaissait l'ignoble gredin et se sentait glacée jusqu'aux moelles à cette pensée que se sachant découvert,

se voyant menacé, le scélérat pourrait compléter sa vengeance par l'assassinat de l'enfant !

Aussi froidement qu'elle le pouvait, en ce moment de trouble et de fièvre, elle examina la situation et résolut, jusqu'à nouvel ordre, de parler de ses doutes à personne. Mais elle chargerait Pinguet de découvrir l'adresse de l'ancien serrurier, ce qui lui serait facile, croyait-elle ; et alors, accompagnée seulement de Charlotte, elle irait le sommer de lui rendre son enfant.

Certainement, le misérable avait toujours ses passions, ses vices, ses habitudes de paresse et d'ivrognerie, comme autrefois ; plus encore qu'autrefois, il devait courir constamment après la pièce de vingt francs ; eh bien, elle jetterait dans ses mains trente mille francs, cinquante mille francs, cent mille francs pour qu'il lui rende l'enfant.

Elle n'avait pas à se demander s'il accepterait, elle était si sûre qu'il ne refuserait pas !

Sa résolution arrêtée, il se fit en elle un peu d'apaisement.

– Cela n'empêchera pas mes amis d'agir, se disait-elle, et la police de faire toutes les recherches nécessaires.

Elle s'agenouilla devant le petit lit de l'enfant et, en priant, se remit à pleurer.

Toujours la tête pleine des mêmes pensées, qui lui revenaient sans cesse, comme dans le sommeil agité du cauchemar ; et toujours, les mêmes angoisses dans l'âme, elle entendait sonner les heures et les demies.

Longtemps après minuit elle était encore debout.

Mme Durand et Louise, sans oser ouvrir sa porte, lui avaient demandé si elle avait besoin de l'une d'elles.

– Non, avait-elle répondu d'un ton bref, allez vous reposer.

Quand deux heures sonnèrent, elle était brisée, anéantie.

D'une main fiévreuse, machinalement, elle enleva la garniture de son lit sur lequel elle allait se jeter tout habillée.

Mais avant, sentant sa poitrine serrée, elle dégrafa le corsage de sa robe.

Le papier que lui avait remis Marceline Lebel tomba sur le tapis ; elle le ramassa et le regarda pendant un instant comme hébétée.

Elle avait oublié. Enfin elle se rappela.

– Ah ! oui, fit-elle, pauvre mère !

Et elle ajouta :

– Pauvre mère, moi aussi !

Elle ouvrit un meuble à secret où se trouvait un coffret d'ébène, dans lequel elle serrait ses objets les plus précieux ; elle y glissa le pli cacheté.

Mme Clavière s'était étendue sur son lit, mais pas pour dormir.

Elle passa une nuit blanche.

Cependant, vers huit heures du matin, vaincue par la fatigue du corps et plus encore par celle du cerveau, elle s'assoupit.

Pour quelques instants, c’était le calme apporté par l’oubli.

*

* *

Il n’était guère plus de dix heures lorsqu’un léger bruit la réveilla.

C’était Mme Durand, qui, pour la troisième fois, venait entr’ouvrir la porte de sa chambre.

– Je ne dors plus, dit-elle, vous pouvez entrer.

Mme Durand s’approcha du lit et d’une voix presque grondeuse :

– Vous vous êtes couchée ainsi, dit-elle, sans vous déshabiller, sans même ôter votre corset, vous voulez donc vous rendre malade ?

– Non, ma bonne amie, car j’ai besoin de ma santé.

– Vous avez passé une mauvaise nuit.

– Hélas ! elle ne pouvait être que mauvaise.

– Comme pour Louise et pour moi.

– Cependant j’ai dormi un peu.

Elle regarda la pendule et ajouta :

– Environ deux heures.

– Je suis déjà venue, et vous voyant reposer, je me suis bien gardée de vous réveiller.

– Chère et bonne madame Durand !

– Mme Pinguet est ici depuis une heure.

– Ah ! elle s'est levée de bonne heure pour accourir. Je la recevrai dans ma chambre, dites-lui de monter.

La domestique se retira.

La jeune mère glissa à bas de son lit et, très vite, enleva sa robe qu'elle remplaça par un peignoir également de couleur noire.

Charlotte parut et s'élança en pleurant au cou de son amie.

– Tous ceux qui m'aiment prennent part à mon malheur, dit Marie.

Et d'un geste désolé elle montra à son amie le lit vide de l'enfant.

– C'est épouvantable ! s'écria Charlotte.

– Ce coup terrible pouvait me tuer, et cependant j'ai eu la force de le supporter. Je me suis dit qu'il était impossible qu'on fit du mal à mon enfant, je me suis dit qu'on le retrouverait, qu'il me serait rendu. Charlotte, le crois-tu ?

– Oui, oui, je le crois.



...Très vite, enleva sa robe qu'elle remplaça par un peignoir. (P. 354.)

– Cette pensée m'a tout de suite soulagée. J'espère, Charlotte j'espère ! Ton mari a-t-il vu M. Chevriot et M. Mabillon ?

– Avant même de rentrer chez nous il est allé trouver le bon docteur.

Je n'ai pas à te dire ce que ton vieil ami a éprouvé, tu le devines.

À cette heure il a vu déjà le préfet de police et a dû avoir une conférence avec le chef de la sûreté. Peut-être les recherches sont-elles déjà commencées.

Mme Clavière soupira.

– Dans la soirée, continua Charlotte, Charles s'est rendu chez M. Mabillon ; mais il ne l'a pas trouvé.

– Ah !

– Le notaire a dû s'absenter de Paris pour quelques jours.

– En effet, je me souviens qu'il m'a parlé d'un petit voyage qu'il devait faire.

– Marie, n'as-tu pas pensé que ton oncle pouvait être l'auteur de cet enlèvement ?

– Est-ce que tu le soupçonnes, Charlotte ?

– Oui, car lui seul est capable d'une pareille scélératesse.

Mme Clavière saisit le bras de son amie.

– Eh bien, dit-elle sourdement, j'ai les mêmes soupçons que toi.

– Marie, si mon mari était rentré chez nous avant de voir M. Chevriot, je lui aurais appris pourquoi, autrefois, tu as dû te séparer de ton oncle, car j'ai gardé ton secret, Marie, et Charles n'a jamais su un mot de ce qui s'est passé. Sachant

ce que vaut l'homme, lui aussi l'aurait tout de suite soupçonné ; il l'aurait signalé à M. Chevriot et, ce matin, le bon docteur se serait empressé de le dénoncer à la police. Mais c'est bon, il n'y a que du temps de perdu : ce qui n'a pas été fait ce matin le sera ce soir.

– Non, Charlotte, non, nous ne dénoncerons pas ce misérable.

– Mais c'est lui, Marie, j'en suis sûre, j'en mettrais ma main au feu.

– Après mûres réflexions, j'ai pris une autre résolution.

Alors Mme Clavière expliqua à son amie les raisons pour lesquelles quant à présent du moins et jusqu'à nouvel ordre, elle ne voulait pas porter plainte contre Joseph Gallot.

– Tu as peut-être raison et je comprends tes craintes, répondit Charlotte.

– Je le connais, le misérable, il serait capable de tuer mon enfant. Écoute encore, voici ce que je veux faire :

Dès ce soir, sans que tu lui aies dit pourquoi tu le fais agir, ton mari se mettra en quête de découvrir la demeure de Joseph Gallot ; s'il le juge nécessaire, il s'adjoindra quatre ou cinq camarades qu'il récompensera largement ; l'argent ne lui manquera pas, je te donnerai tout à l'heure mille ou deux mille francs.

On s'informera dans le quartier des Halles et le quartier Bonne-Nouvelle parmi les ouvriers serruriers anciens camarades d'atelier de Gallot.

Il est impossible que quelques-uns ne connaissent pas son adresse.

Enfin, dès que nous l'aurons, cette adresse, nous irons toutes deux trouver le misérable et nous lui demanderons de nous rendre mon fils, moyennant rançon. Oh ! l'argent n'est rien, rien !… J'aurai pris à la Banque de France cent mille francs.

– Quoi, tu donnerais à ce bandit une pareille somme ?

– Oui, et plus encore s'il le fallait. Est-ce que mon enfant ne vaut pas mieux que tous les trésors du monde ?

– C'est vrai, dit Charlotte.

– Donc, voilà qui est bien entendu. Nous ne dirons rien, et ce n'est que si j'y suis forcée que je dénoncerai Gallot. Oh ! vois-tu, ce que je tiens le plus à cacher, c'est ma parenté avec ce misérable !

– Tu sais, ma chère Marie, que tu n'as aucune indiscrétion à redouter de ma part.

– Tu es la meilleure et la plus sûre des amies.

– Je n'ai plus rien à te dire, et comme je te vois un peu tranquille, je vais immédiatement retourner à Paris.

Aujourd'hui pour toi, pour nous, les minutes valent des heures.

– C'est vrai ; mais tu vas d'abord déjeuner ; avec toi, j'essayerai de manger un peu ; j'ai besoin de me soutenir, de conserver mes forces je n'ai pas le droit d'être malade.

XVII

LES VISITES

Charlotte Pinguet avait quitté son amie à onze heures et celle-ci était restée dans son petit salon, plongée dans une méditation profonde.

Un peu après deux heures, Louise vint lui annoncer que le maire et deux messieurs qui l'accompagnaient demandaient à lui parler.

– Faites entrer ces messieurs, répondit-elle.

Les trois hommes furent introduits.

– Madame, dit le maire, personne n'est indifférent au malheur qui vous est arrivé.

– Je le sais, monsieur le maire, et je n'ignore pas, non plus, tout l'intérêt que, personnellement, vous me témoignez.

– Vous devinez sans doute, madame, que notre visite a pour objet l'enlèvement de votre enfant.

La jeune femme s'inclina et, de la main, invita les visiteurs à s'asseoir.

– Madame, reprit le maire, ces messieurs, qui arrivent de Versailles, m'ont prié de les accompagner, ce que j'ai fait avec empressement.

Désignant ses compagnons, il continua :

– M. Dailly, procureur impérial ; M. de Fradin, juge d'instruction.

– Oh ! messieurs, messieurs ! fit Mme Clavière très émue.

– Madame, dit le procureur impérial, dès hier nous avons appris au parquet, par le rapport de M. le maire, l'enlèvement de votre enfant, effectué avec une rare audace. M. le maire vient de compléter ses premiers renseignements et vous n'avez plus rien à nous apprendre concernant le fait en lui-même.

Dès hier, madame, toutes les brigades de gendarmerie des arrondissements de Versailles et de Pontoise ont été averties, mises en campagne ; l'enquête de nos gendarmes a été poussée activement, en voici le résultat :

Tout d'abord, on peut supposer, comme étant exact, que les ravisseurs étaient au nombre de trois : l'homme qui conduisait le coupé dans lequel on a porté l'enfant, la femme qui a été vue aussi dans le coupé et un autre individu.

Ce coupé a pu être vu ailleurs qu'à Vaucresson, mais n'a pas été autrement remarqué. Un grand nombre de personnes ont été interrogées, aucune n'a vu la femme et l'enfant. Tous les loueurs de voitures qui existent dans cette partie de l'arrondissement de Versailles et dans les communes du département de la Seine, au nord et à l'ouest de Paris, ont eu à répondre aux questions des gendarmes ; tous ont pu dire où leurs voitures, sorties dans la journée d'hier, étaient allées et à quoi elles avaient servi.

Il y a donc tout lieu de croire que le coupé était venu de Paris, qu'il y est retourné et que, par conséquent, l'enfant a été conduit à Paris. Du reste, avant de quitter Versailles, nous avons écrit au procureur impérial du parquet de la

Seine pour lui donner connaissance de l'affaire et dès demain des recherches vont être faites à Paris.

– Je vous remercie vivement, messieurs, répondit Mme Clavière, de tout ce que vous voulez bien faire pour moi et mon enfant ; j'espère que les coupables ne pourront pas se soustraire aux recherches de la justice et que mon fils me sera rendu.

Dès hier j'ai pu faire savoir à mon vieil et excellent ami le docteur Chevriot que des misérables m'ont volé mon enfant ; ce matin le docteur a dû voir le préfet de police et le chef de la sûreté et déjà, probablement, on a commencé les recherches.

– C'est bien, approuva le premier magistrat du parquet de Versailles.

– Madame, dit à son tour le juge d'instruction, nous sommes venus à Vaucresson, M. le procureur impérial et moi, pour vous donner, d'abord, l'assurance que nous ne négligerons rien pour vous faire retrouver votre enfant et ensuite afin d'obtenir de vous certains renseignements qui peuvent nous mettre immédiatement sur la trace des auteurs de l'enlèvement.

La jeune femme vit tout de suite où le magistrat voulait en venir.

– Eh bien, monsieur ? fit-elle.

– Toute chose, madame, tout événement, tout crime a une cause et, naturellement, nous nous sommes demandé dans quel but on vous a enlevé vote enfant.

– Je me le suis demandé aussi, monsieur.

– Et quelle a été la réponse à la question que vous vous adressiez vous-même ?

– Je ne l'ai pas trouvée.

– Nous allons donc la chercher ensemble, si vous le voulez bien.

Vous devez avoir de nombreux amis, madame, mais n'auriez-vous pas aussi au moins un ennemi ?

Bien qu'elle eût sur les lèvres le nom de l'ancien serrurier, la jeune femme répondit :

– Je ne me connais aucun ennemi, monsieur.

– Alors vous ne pensez pas que l'enlèvement de votre enfant soit un acte de vengeance ?

– Je ne le pense pas.

– Êtes-vous en bonnes relations avec les parents de votre mari défunt ?

– Lorsque M. Clavière m'a épousée, il n'avait plus ni son père, ni sa mère, et j'étais comme lui orpheline.

– Quels sont les autres parents de M. Clavière ?

– Des petits-cousins très éloignés qu'il ne connaissait même pas.

– Après la mort de votre mari, vous n'avez eu aucune difficulté avec ces petits cousins ?

– Aucune, monsieur ; je n'ai jamais entendu parler d'eux, j'ai même quelque raison de croire qu'ils n'existent plus ; en effet, désireuse de les connaître, je me suis informée et n'ai pu rien savoir les concernant.

– S’il en est ainsi, madame, ce ne peut plus être un membre de la famille de votre mari qui, pour une cause quelconque, aurait eu intérêt à vous prendre votre enfant. Dès lors, et si nous n’admettons pas qu’il y ait là un acte de basse vengeance, il n’y a plus autre chose dans l’enlèvement qu’un but de chantage. Soyez convaincue, madame, que les misérables vous connaissent bien et savent quelle somme ils peuvent hardiment vous demander.

Or si, dès demain, ces malfaiteurs ne tombent pas entre les mains des agents de la police de sûreté, attendez-vous, madame, à ce qu’il vous soit demandé une somme d’argent plus ou moins forte contre laquelle votre enfant vous sera rendu.

– Ah ! cette somme d’argent, monsieur, je la donnerai !

– Non, madame, non ; votre devoir sera de faire connaître à la justice, et aussitôt, toutes les propositions qui pourront vous être faites. On tendra à ces misérables un piège dans lequel ils viendront se jeter.

– Ainsi, messieurs, selon vous, mes amis et moi n’avons plus qu’à attendre ?

– Oui, madame, et ayez confiance. La justice veille !

Les magistrats se retirèrent.

– Oh ! non, se dit Mme Clavière, je ne pouvais pas leur dire que j’ai un ennemi, Joseph Gallot, et que c’est cet homme que j’accuse de m’avoir pris mon fils !

Vers quatre heures une voiture s’arrêta devant la villa. C’était le docteur Abel qui apportait des paroles de consolation à sa jeune amie.

Il pleurait, le bon vieillard, en mettant sur le front de Marie, – l'appelait maintenant par son petit nom, – un baiser paternel.

Il avait vu le préfet de police, qui avait fait appeler immédiatement le chef de la sûreté. Une heure après, plusieurs agents, choisis parmi les plus fins limiers de la police, s'étaient mis en campagne. Les uns avaient ordre de rechercher l'enfant, les autres devaient mettre tout en œuvre pour retrouver la voiture et le cocher qui avaient été vus à Vaucresson.

Une gratification avait été promise aux agents.

La jeune femme remercia le docteur et, toujours ferme dans sa résolution, ne lui parla point de l'ancien serrurier. Elle attendait et, en attendant, elle ne voulait ni entraver l'action de la justice, ni aider les agents de la sûreté en les mettant sur la piste des ravisseurs.

Elle dit à M. Chevriot qu'elle avait eu la visite du procureur impérial de Versailles et du juge d'instruction et rapporta assez exactement l'entretien qu'elle avait eu avec eux.

Ma chère enfant, répondit le vieillard, les paroles d'espoir vous viennent de tous les côtés et, vous le voyez, les témoignages de sympathie ne vous manqueront point.

Vous avez vu ce matin votre amie Mme Pinguet ; elle a dû vous dire que Me Mabillon était absent de Paris ; il ne sera instruit de votre grande douleur qu'à son retour ; mais j'ai cru devoir en informer un autre de vos amis ; en sortant de la préfecture de police j'ai écrit à M. Beaugrand.

– Était-ce bien utile ? fit-elle tristement.

– Ne faut-il pas que le malheur qui vous est arrivé soit connu de tous ceux qui vous sont dévoués ?

– M. Beaugrand a été l'ami de mon mari, mais nous lui sommes devenus bien indifférents, mon fils et moi !

– Marie, mon enfant, ne jugez pas ce jeune homme aussi sévèrement.

– Pourtant, mon bon docteur…

– Oui, je sais, il a cessé de vous voir… M. Beaugrand aime à se rendre utile et vous n'aviez plus besoin de lui.

– Étonnante raison !

– Extrêmement discret, il a cru devoir respecter le calme de votre solitude.

Elle secoua la tête.

– Marie, reprit M. Chevriot, de ce ton grave qui donnait à sa parole tant d'autorité, ne doutez jamais de la sincère affection de M. Beaugrand pour vous et votre fils. Il ne recevra pas ma lettre assez tôt pour pouvoir venir aujourd'hui à Vaucresson, mais si vous ne le voyiez pas demain, c'est qu'il serait malade à ne pas pouvoir se tenir debout.

Le vieillard resta une heure avec Mme Clavière ; il prit congé d'elle en lui faisant la promesse de la tenir au courant de tout ce qui serait fait pour retrouver son fils.

*

* *

La veille, Edmond Joubert n'avait pu se dispenser d'assister à un dîner suivi d'une soirée donné par la femme de l'agent de change dont il était l'un des associés.

Il était rentré à deux heures du matin et s'était couché sans avoir vu sa mère, qu'il supposait endormie.

Mme Joubert était sur pied depuis longtemps quand son fils se leva à neuf heures.

Aussitôt habillé, il vint, selon une louable habitude, recevoir le baiser maternel.

Ils causèrent pendant quelques instants.

Mme Joubert demanda le nom des personnes que son fils avait vues à la soirée de la femme de l'agent de change.

Ensuite le jeune homme descendit au jardin, examina les fleurs en se promenant, visita les serres et causa assez longtemps avec le jardinier qui, se conformant à un ordre donné par Mme Joubert, ne parla point à son maître du grave événement de la veille.

Ce dimanche, la mère et le fils n'avaient personne, ce qui était rare, car presque toujours, le dimanche, ils avaient des amis de Paris qui venaient passer la journée à la villa Joubert.

Mme Joubert et Edmond déjeunèrent donc tête-à-tête et presque silencieusement.

La mère remarqua que son fils, habituellement triste, avait l'air plus sombre, plus désolé qu'à l'ordinaire.

– Et pourtant, se disait-elle, il ne sait rien encore…

Depuis que le passé de Mme Clavière leur était connu, Mme Joubert et son fils ne parlaient plus de la jeune femme ; mais la mère voyait bien la douleur que son fils avait dans l'âme ; elle voyait bien que malgré tout il pensait toujours à Mme Clavière, que, malgré tout, il ne parvenait pas à chasser de son cœur son fatal amour.

Après le déjeuner, ils passèrent au salon. Voyant son fils rêveur et peu disposé à une conversation, Mme Joubert prit un livre dont elle avait commencé la lecture. Au bout d'un instant, Edmond sortit du salon, monta dans sa chambre, alluma un cigare et, pour le fumer, passa sur le balcon.

Appuyé sur la rampe, il promenait ses regards distraits sur le paysage ensoleillé.

Soudain, ramenant ses yeux dans la rue, il vit trois hommes ; tout d'abord il reconnut le maire de Vaucresson ; l'un des autres hommes ne lui paraissait pas inconnu ; il concentra son attention et, presque aussitôt, et non sans surprise, il murmura :

– Mais je ne me trompe pas, c'est le procureur impérial de Versailles !

Les trois hommes passèrent et, sans grande curiosité, il les suivit des yeux. Il les vit s'arrêter et sonner à la porte de la propriété de Mme Clavière.

– Oh ! fit-il, qu'est-ce que cela signifie ?

Au bout d'un instant la porte s'étant ouverte, les hommes entrèrent.

Edmond jeta son cigare et, appuyant fortement sa main sur son front :

– Mon Dieu, prononça-t-il d'une voix oppressée, pourquoi donc, conduit par le maire, le procureur impérial va-t-il chez Mme Clavière ?

Il se redressa brusquement, rentra dans l'intérieur de la maison, descendit l'escalier en bondissant sur les marches et se précipita comme un fou dans le salon où sa mère lisait ou plutôt essayait de lire, car elle était elle-même fort préoccupée.

– Ma mère, s'écria-t-il haletant, sais-tu ce qui se passe ?

Elle releva la tête.

– Hein ? ce qui se passe, ce qui se passe ! fit-elle. Edmond, pourquoi es-tu ainsi agité ?

– Ma mère, je viens de voir le procureur impérial de Versailles accompagné du maire et d'un autre personnage, ils sont entrés chez Mme Clavière, pourquoi ? Ma mère, qu'est-ce que cela veut dire ? Que se passe-t-il donc chez notre voisine ? Quelle chose a donc pu motiver cette visite du magistrat de Versailles ? Le sais-tu, dis, le sais-tu ?

– Mais, Edmond, balbutia Mme Joubert.

– Ah ! tu ne sais rien ! s'écria-t-il ; eh bien, je vais savoir, moi !

Il allait s'élancer hors du salon.

Mme Joubert s'était levée, elle se plaça entre son fils et la porte.

– Edmond, reste ordonna-t-elle.

– Ma mère, il faut que je sache.

– Reste près de moi, te dis-je.

Il était devenu très pâle et frappait du pied avec une impatience fébrile.

– Assieds-toi, reprit doucement Mme Joubert, et ce que tu veux savoir, je vais te l'apprendre.

– Tu le sais donc ?

– Oui.

Il se laissa tomber sur un canapé et avec de l'égarement dans les yeux :

– Je t'écoute, ma mère, dit-il d'une voix tremblante, parle !

Mme Joubert lui apprit l'enlèvement de l'enfant, lui raconta comment ce crime avait été commis et ce qui s'était passé ensuite chez Mme Clavière.

Il avait écouté en proie à une agitation croissante, la colère dans le regard, les poings crispés et répétant à chaque instant : Les misérables ! les misérables !

– Oh ! mon Dieu, gémit-il, quand sa mère eut cessé de parler, est-elle assez malheureuse, la pauvre femme !

– Edmond, on fera des recherches, l'enfant sera retrouvé.

– Mais, en attendant, chaque minute qui s'écoule augmente les tortures de la pauvre mère ; elle meurt de douleur… Ah ! c'est épouvantable !

– Hélas ! soupira Mme Joubert.

Après quelques instants de silence, le jeune homme reprit :

– Ainsi, ma mère, tu n'as pas hésité à te rendre auprès des malheureuses domestiques ?

– Pouvais-je faire autrement ? Elles appelaient au secours !

– Ah ! tu as bien fait, ma mère, tu as bien fait !

– La jeune bonne était prise d'une attaque de nerf, ma femme de chambre et moi leur avons été utiles.

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit ce matin ?

– Oh ! pourquoi ? tu le sais bien.

– Oui, tu craignais de me faire de la peine.

– Sachant trop que tu ne resterais pas indifférent à ce malheur de notre voisine.

Le jeune homme ne dit plus rien.

Peu après il se leva.

– Où vas-tu ? lui demanda sa mère.

– Au jardin, j'étouffe ici, j'ai besoin d'air.

Et il sortit.

Ah ! ce n'était pas au jardin qu'il aurait voulu aller ; s'il l'avait osé, c'est chez Mme Clavière qu'il aurait voulu courir.

Il arpentait les allées du parc, tantôt marchant lentement, la tête inclinée, les yeux à ses pieds, tantôt précipitant sa marche saccadée.

Son agitation ne se calmait point et il y avait en lui de sourds grondements de colère.

Il pensait à la douleur, aux souffrances de la pauvre mère, et il lui semblait qu'il éprouvait, la même douleur, qu'il avait les mêmes souffrances.

Malgré le désir qu'elle en avait, Mme Joubert ne vint pas le rejoindre ; elle devinait ce qui se passait en lui et savait que chercher à le distraire par d'autres pensées n'aurait pour résultat que d'irriter sa douleur.

Elle savait qu'il était dans le parc, elle était tranquille.

Edmond se promena seul ainsi jusqu'à la tombée de la nuit.

Quand il rentra, sa mère lui fit lire une lettre qu'elle venait de recevoir, et qui avait été apportée par la jeune bonne de Mme Clavière.

C'étaient quelques lignes de remerciements adressées à Mme Joubert, et qui se terminaient par ces mots précédant la signature :

« Une pauvre mère désolée. »

Edmond sentit son cœur se serrer et les larmes lui venir aux yeux.

– As-tu été surprise en recevant ce billet ? demanda-t-il.

– Je l'attendais, répondit Mme Joubert, notre voisine est une personne qui sait vivre.

– Quoiqu'elle ait été couturière et demoiselle de magasin, ajouta Edmond.

Le jeune homme se retira de bonne heure dans sa chambre, mais ce ne fut qu'à une heure avancée de la nuit qu'il se mit au lit. Vingt fois il se tourna, se retourna sur sa couche, ne se trouvant bien dans aucune position.

Le tumulte de ses pensées l'empêchait de fermer les yeux.

En songeant à ces misérables qui s'étaient introduits dans la propriété de Mme Clavière pour s'emparer du petit André, il se rappela tout à coup cet homme de mauvaise mine qu'il avait vu un jour endormi ou faisant semblant de dormir contre la porte du jardin de Mme Clavière.

Cet inconnu, ce vagabond, ce rôdeur n'était-il pas un des misérables ?

Quelque chose le lui disait. Quand il l'avait pris par le bras et secoué pour le réveiller, il ne dormait pas. Il l'avait surpris, dérangé au moment où il examinait la serrure de la porte. Et en réfléchissant, il se souvint aussi que l'homme avait plutôt l'air d'un coupable pris en faute que d'un passant fatigué venant de se reposer.

Mais alors, s'il ne se trompait pas, il y avait là une révélation précieuse à faire à la police, d'autant plus précieuse qu'il pouvait donner exactement le signalement de l'homme :

Veston de drap marron crasseux, usé jusqu'à la trame ; chapeau de feutre à larges bords et sale comme le reste de l'accoutrement ; cheveux roux commençant à grisonner ; figure d'ivrogne rougeaude, violacée, laide, repoussante. Signe particulier : borgne.

Oh ! il l'avait bien vu, bien dévisagé, et maintenant que cette face patibulaire lui revenait à la mémoire, il était sûr de reconnaître l'homme entre mille.

Il se demanda ce qu'il devait faire. Son cœur le lui disait. Il avait un motif, une raison pour se présenter chez Mme Clavière, la voir et lui parler.

Il allait pouvoir, enfin, pénétrer dans ce sanctuaire qui lui avait été fermé jusqu'alors et où sa pensée l'avait si souvent conduit.

Il finit par s'endormir avec cette douce pensée que le lendemain il serait reçu par Mme Clavière.

Il se leva de bonne heure et mit à sa toilette un soin tout particulier.

S'il n'avait pris conseil que de son impatience, dès sept heures il se serait trouvé à la porte de Mme Clavière ; mais, homme du monde, il savait qu'il est peu convenable de se présenter chez une femme à une heure trop matinale.

– À neuf heures je le pourrai, se dit-il.

Et il attendit. Mais il trouvait l'attente si longue qu'il lui semblait que l'heure qu'il avait fixée ne sonnerait jamais.

*

* *

À neuf heures, comme elle venait de descendre, Mme Clavière recevait un premier visiteur, Philippe Beaugrand, qui était venu en chemin de fer jusqu'à Saint-Cloud et avait pris là une voiture de louage.

La jeune femme l'accueillit en lui tendant ses deux mains qu'il prit, dans les siennes.

– Ah ! vous avez donc encore de l'amitié pour moi ! lui dit-elle en pleurant.

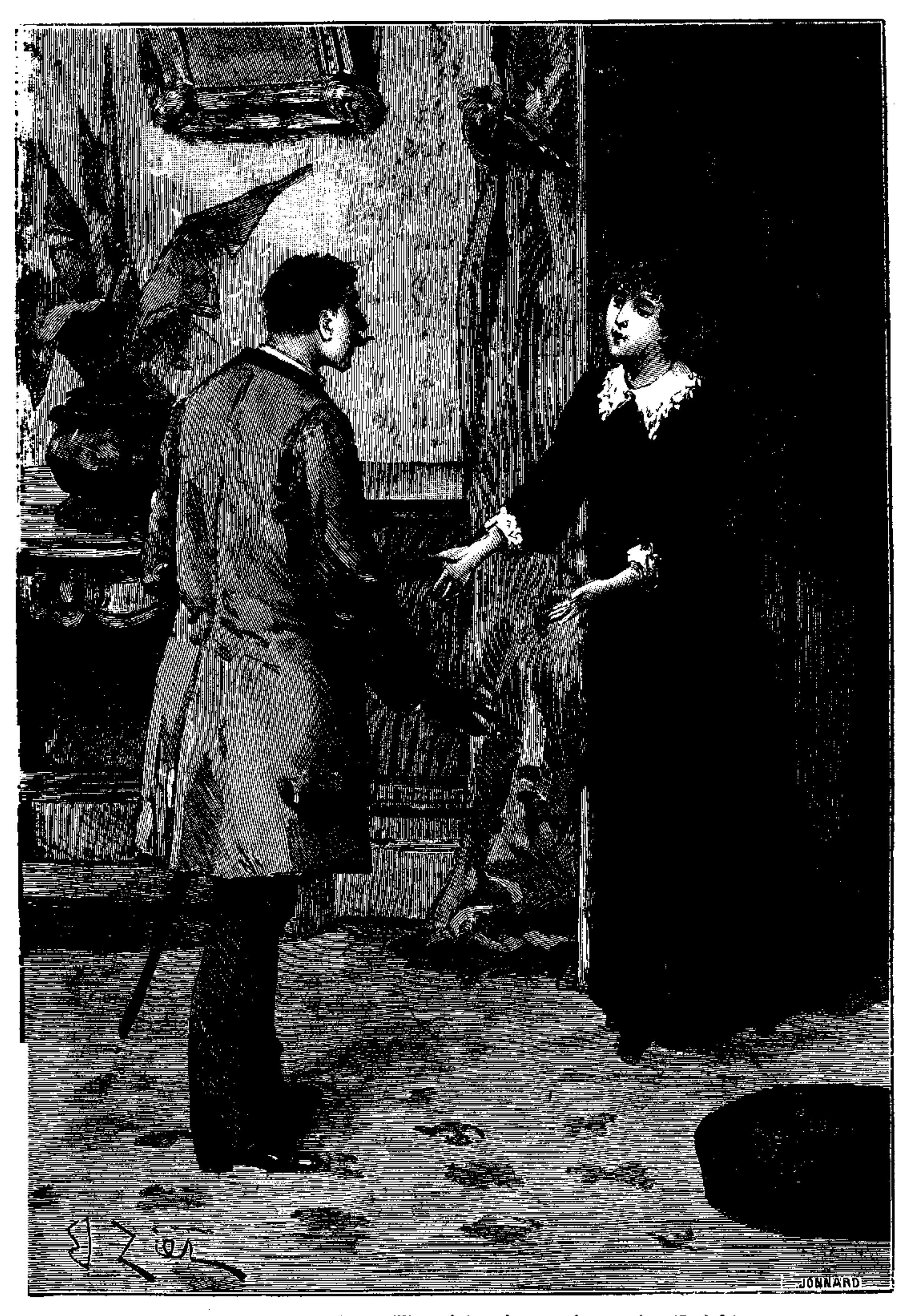
– Avez-vous donc pensé que je pouvais vous retirer mon amitié ? répondit-il d'une voix vibrante d'émotion. C'est quand on est dans la douleur, à la part qu'ils en prennent, qu'on reconnaît les vrais amis.

– C'est vrai ; mais j'ai cru…

– Qu'avez-vous cru ? dit-il vivement.

– Ne vous voyant plus revenir, j'ai cru que, sans le vouloir, je vous avais offensé, blessé.

– Oh ! m'offenser, vous ! fit-il avec un accent singulier. Aujourd'hui ; avec l'espoir que je puis vous servir, j'accours vers vous et me mets à vos ordres. Ah ! continua-t-il avec feu, mon affection pour vous est toujours la même ; mais pour vous et votre fils, je donnerais ma vie.



La jeune femme l'accueillit en lui tendant ses deux mains. (P. 3[illegible].)

L'expression de son regard était si vive, si parlante, que ce fut pour la jeune femme une clarté subite, une révélation.

Elle tressaillit et, doucement, retira ses mains que le jeune homme tenait encore.

– Eh bien, dit-elle, j'ai eu tort, il y a des pensées que je ne devrais pas avoir. Mais laissons cela, nous avons, hélas ! à parler d'autre chose.

– Oui, parlons du malheur.

Deux coups frappés à la porte du salon l'empêchèrent de continuer.

– Est-ce vous, Louise ? demanda Mme Clavière.

– Oui, madame.

– Que voulez-vous ?

La jeune fille entr'ouvrit la porte et répondit :

– C'est M. Edmond Joubert qui désire parler à madame ; il a quelque chose de très important à lui dire.

– Edmond Joubert, je le connais, se dit M. Beaugrand.

– M. Edmond Joubert et Mme sa mère sont mes voisins, dit Mme Clavière. C'est la première fois que M. Joubert vient ici ; il faut qu'il ait, en effet, quelque chose de très sérieux à me dire.

– Recevez-le, je me retire.

– Pourquoi vous retirer ? je vous prie, au contraire, de vouloir bien rester.

Et, se tournant vers Louise :

– Je suis prête à recevoir M. Joubert, dit-elle.

Un instant après Edmond entra dans le salon.

Il était pâle, très ému.

À la vue de Philippe, qu'il ne reconnut pas d'abord, il se sentit gêné, troublé.

La jeune femme vint heureusement à son secours par le cérémonial de la présentation :

– Un de mes amis, monsieur, M. Philippe Beaugrand.

M. Edmond Joubert, mon voisin.

– J'ai l'honneur de connaître M. Joubert, dit Philippe.

Edmond regarda l'ingénieur.

– Il y a déjà plusieurs années de cela, reprit M. Beaugrand, nous nous sommes vus quelquefois dans le cabinet de M. votre père, qui était l'agent de change de ma mère.

– Je me souviens, monsieur, et maintenant je vous reconnais.

Ils se tendirent cordialement la main.

XVIII

LE RENDEZ-VOUS

Madame reprit M. Joubert, en se tournant vers la jeune femme, j'ai eu connaissance hier seulement du malheur qui vous a si cruellement frappée ; croyez bien que ma mère et moi nous prenons vivement part à votre immense douleur.

– Mme votre mère, monsieur, m'as donné une marque d'intérêt dont je lui suis infiniment reconnaissante. Mais vous avez à me faire une communication importante ; c'est au sujet de mon enfant, n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

– Pardonnez-moi, monsieur ; mais voyez-vous, je ne pense, je ne peux penser qu'à mon pauvre petit.

– Si j'ai eu la hardiesse de me présenter chez vous, madame, à un moment où vous êtes dans la douleur, c'est que j'ai cru pouvoir vous donner un renseignement.

– Oh ! dites, monsieur, dites !

– Ce renseignement est dans un incident qui m'est revenu ce matin à la mémoire, et plus j'y ai réfléchi plus je me suis convaincu qu'une rencontre que j'ai faite se rattache étroitement à l'enlèvement de votre cher enfant.

Les yeux de la jeune mère, grands ouverts, étaient comme rivés sur le visage du jeune homme.

– Il y a environ trois semaines, reprit-il, voulant faire une promenade matinale dans les bois, je sortis de notre parc par la porte du petit chemin. À la porte de votre enclos, madame, qui ouvre sur le même chemin, un homme était couché ou plutôt accroupi, replié sur ses jambes, et paraissait dormir ; mais j'ai la conviction qu'il ne dormait pas. Surpris dans le travail mystérieux auquel il se livrait, – j'ai pensé ce matin qu'il examinait la serrure de la porte ; – surpris, dis-je, dans son occupation, il avait feint de dormir.

Je m'étais arrêté. Sans songer alors que cet homme pouvait être un malfaiteur, je trouvai cependant qu'il avait mal choisi son endroit pour se reposer, attendu que vous pouviez avoir aussi le désir de sortir et que, dans ce cas, la vue de cet individu mal vêtu et de mauvaise mine pourrait vous effrayer.

Je ne voyais pas son visage, que son chapeau couvrait entièrement ; mais en le secouant pour le réveiller, le chapeau tomba à terre ; alors je pus voir une fort vilaine figure et qui me frappa par sa laideur, puisque j'en ai gardé le souvenir.

Ayant dit à l'homme qu'il ne pouvait pas rester là, il se remit sur ses jambes en grognant, me lança un mauvais regard et s'en alla.

Je le suivis un instant des yeux, me disant : « C'est un vagabond, un rôdeur, un de ces hommes dont on dit : Je n'aimerais pas à le rencontrer la nuit au coin d'un bois. »

Eh bien, madame, je le répète, j'ai la conviction que cet homme, que j'ai surpris à votre porte, est un des misérables qui vous ont volé votre enfant.

– Mais comment est-il, cet homme ?

– Je vais vous le dire, madame. Assurément, ce que je viens de vous raconter serait de peu d'importance pour vous et la police si je ne pouvais donner exactement le signalement du misérable.

Il est de haute taille, de forte corpulence et paraît ne pas avoir plus de quarante-cinq ans, bien qu'il ait le visage ravagé par la débauche et que ses cheveux roux, très épais, soient grisonnants.

Mme Clavière, les yeux étincelants, se dressa comme mue par un ressort.

– Roux, vous dites qu'il est roux ! exclama-t-elle.

– Oui, madame.

– Et il est borgne, n'est-ce pas ?

– Il est borgne.

Le regard enflammé de Mme Clavière prit une expression terrible.

– Ah ! le misérable, le misérable ! s'écria-t-elle d'une voix stridente, c'est lui, c'est bien lui !

Saisissant la main d'Edmond, elle reprit, plus calme :

– Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur, cet homme que vous avez surpris à ma porte est un des misérables qui m'ont volé mon enfant.

– Mais vous le connaissez donc, cet homme ? demanda M. Beaugrand.

– Oui, je le connais.

– Dites son nom et je vous quitte pour courir à la préfecture de police.

– Nous irons ensemble, monsieur Beaugrand, dit vivement Edmond.

Ils attendaient le nom et la jeune femme restait muette.

Étonné, inquiet, Philippe allait de nouveau réclamer le nom de l'homme, lorsque, derrière la porte, la voix de Louise se fit entendre.

– Madame, puis-je entrer ? c'est une lettre.

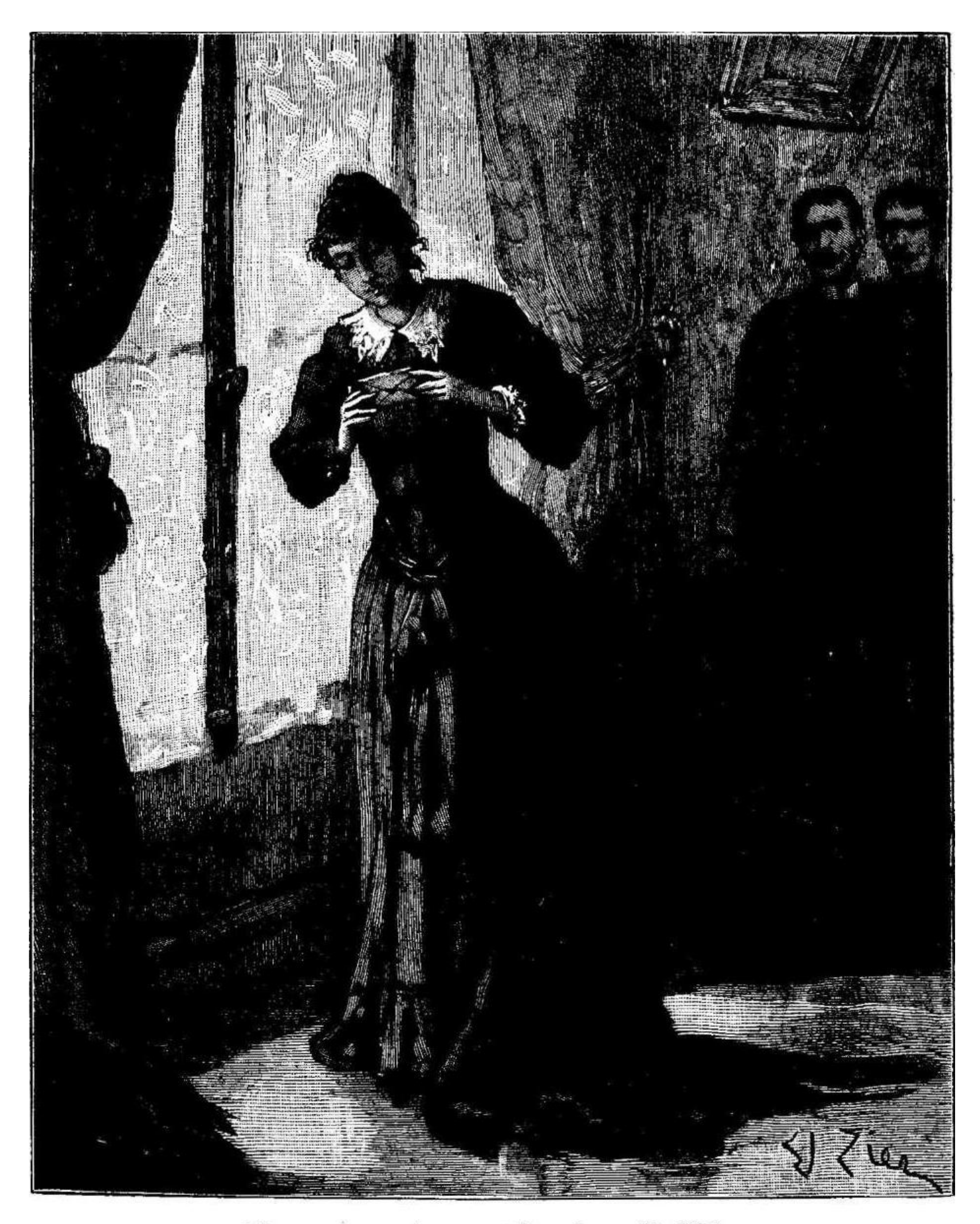
La jeune femme bondit vers la porte, qu'elle ouvrit elle-même, et prit la lettre que lui tendait la jeune fille.

– Messieurs, dit-elle, revenant près des jeunes gens, je n'attends que des lettres concernant mon enfant, permettez-moi de lire celle-ci.

Philippe et Edmond s'inclinèrent.

Toute tremblante, Mme Clavière s'approcha d'une fenêtre et malgré son impatience de connaître le contenu de la missive, elle examina anxieusement l'enveloppe.

La lettre venait de Paris et portait le timbre du bureau de poste de la Bourse. La jeune femme lut la suscription dont l'écriture lui était inconnue.



Elle examina anxieusement l'enveloppe. (P. 372.)

MADAME V^{VE} CLAVIÈRE

À Vaucresson

(Seine-et-Oise).

Qui donc lui écrivait ?

Elle se souvint que le juge d'instruction lui avait dit :

« Attendez-vous à ce que, dès demain, il vous soit demandé une somme d'argent contre laquelle votre enfant vous sera rendu. »

Était-ce cette demande de rançon qui lui arrivait ?

Elle était frémissante et son cœur battait à se briser.

Enfin elle déchira l'enveloppe, qui tomba à ses pieds, ouvrit la lettre et commença à lire.

Presque aussitôt elle éclata en sanglots.

Philippe s'élança vers elle, en s'écriant :

– Mon Dieu, qu'y a-t-il ?

– De la joie, du bonheur, répondit-elle.

– Votre fils est retrouvé !

– Pas encore, fit-elle en secouait la tête ; mais on me donne de ses nouvelles ; il ne court aucun danger, il est en bonne santé, on a soin de lui.

– Alors c'est un des complices qui vous écrit ?

– Oui, la lettre vient d'eux ; mais laissez-moi en achever la lecture.

M. Beaugrand s'éloigna et Mme Clavière lut avidement et avec une émotion facile à comprendre. Quand elle eut fini elle se rapprocha des deux jeunes gens. Son regard rayonnait.

– Eh bien ? interrogea Philippe.

– On me donne rendez-vous demain, à trois heures de l'après-midi.

– Et vous irez à ce rendez-vous ?

– Ah ! oui, j'irai !… Comprenez donc, messieurs, on me rendra mon enfant !

– Vous ne craignez pas de tomber dans un piège ?

– Je ne crains rien, je n'ai rien à craindre.

– Madame, vous n'irez pas seule, je vous accompagnerai.

– C'est impossible, mon ami.

– Où vous donne-t-on rendez-vous ?

– Je ne peux pas vous le dire.

– Madame, je suis effrayé, je tremble.

– Si j'avais à trembler, moi, ce serait pour mon fils.

– Il y a donc dans cette lettre une menace ?

– Oui.

– De quoi vous menace-t-on ?

– D'être à jamais séparée de mon enfant si je préviens la police ou si je me fais accompagner au rendez-vous qui m'est donné.

– Les misérables prennent leurs précautions, dit Philippe, les sourcils froncés. Et à quelles conditions vous rendront-ils votre fils ?

– Je leur donnerai une somme d'argent.

– Une forte somme ?

– Oui, assez forte ; mais qu'importe ? Est-ce que l'argent est quelque chose pour moi ? C'est mon fils qui est tout pour moi !… Ah ! qu'il me soit rendu, mon Dieu, qu'il me soit rendu !

Il y eut un moment de silence.

– Écoutez, reprit-elle, on ne m'a enlevé mon enfant que pour tirer de moi la somme qu'on me demande ; je connais l'un des misérables, je vous l'ai dit, mais je dois taire son nom… Ah ! vous ne savez pas de quoi il est capable ; si je le faisais connaître, si je le dénonçais à la justice, il tuerait mon fils, entendez-vous ! il tuerait mon fils !

Demain André me sera rendu ; n'ayant plus rien à redouter pour lui, il vous semble que je pourrais alors livrer mon ennemi à la sévérité des lois ; eh bien, non, je ne le ferai pas, je ne réclamerai point le châtiment qu'a mérité ce bandit…

Mon nom, celui d'André Clavière, de votre ami, monsieur Beaugrand, accolé dans les journaux judiciaires à celui de cet homme, jamais, jamais !

Que Dieu préserve mon fils et moi de cette honte de cette souillure !

Après ces virulentes paroles il n'y avait plus rien à dire.

Aussi Philippe et Edmond restèrent-ils muets et stupéfaits. Ils se demandaient :

– Mais qui est-il donc cet homme ; cet ennemi !

Mais Philippe, et moins encore Edmond, ne pouvaient se permettre d'interroger encore Mme Clavière.

Au bout de quelques instants ils prirent l'un et l'autre congé de la jeune femme.

Avant de le quitter, Edmond dit à Philippe :

– Vous reviendrez à Vaucresson ?

– Oui, après-demain, comme il a été convenu avec Mme Clavière.

– Voudrez-vous nous faire, à ma mère et à moi, l'honneur d'entrer chez nous ?

– Si je le peux, c'est-à-dire si le temps ne me manque pas, je vous le promets.

– Merci.

Restée seule, Mme Clavière écrivit à Charles Pinguet une lettre que Louise porta immédiatement au bureau de poste.

La jeune femme priait Pinguet d'être à Vaucresson le lendemain, avec sa voiture, à onze heures et demie.

Marie était tranquille, elle avait des nouvelles de son fils, on lui disait qu'il était en bonne santé, enfin il allait lui être rendu !… Tout en elle tressaillait de joie et d'espérance. Et si elle pleurait encore, c'étaient de douces larmes qu'elle versait.

Elle relut la lettre qui, nous le savons, avait été écrite par la Chiffonne sous la dictée de Joseph Gallot.

Cette lettre, d'une écriture très lisible, mais émaillée de fautes d'orthographe que nous croyons devoir corriger, était conçue ainsi :

« Madame,

« Ne voulant pas vous laisser trop longtemps dans l'inquiétude, je me hâte de vous donner des nouvelles de votre fils. Vraiment, c'est un bien charmant petit garçon, et l'on comprend qu'il soit adoré de sa mère.

« Vous pouvez être tranquille sur son sort, il ne court aucun danger, il est en bonne santé et l'on a pour lui les meilleurs soins. Il a beaucoup pleuré, ça se comprend, et il répète sans cesse : « Maman, maman, je veux voir maman ! » À part cela, il est tout à fait gentil. Du reste, pour le consoler on l'embrasse ; on voit qu'il est habitué à recevoir des baisers.

« On l'a couché dans un petit lit moins beau, moins doux, sans doute, que son lit de Vaucresson, mais où, après avoir encore un peu pleuré, il s'est endormi du sommeil paisible de l'innocence.

« Hier soir et ce matin il a mangé d'assez bon appétit ; il a même trouvé délicieux un chausson aux pommes, car il l'a mangé entièrement.

« Vous voyez, madame, que votre petit André n'est pas tombé entre les mains d'un ogre.

« D'ailleurs on ne vous l'a pas enlevé pour le garder longtemps, on est tout prêt à vous le rendre en échange d'une somme de cent mille francs en bons et beaux billets de la Banque de France. Si vous acceptez cette proposition – mais vous ne pouvez pas la repousser, – trouvez-vous après-

demain mardi, à trois heures précises, au cimetière du Père-Lachaise, dans la petite chapelle du monument d'André Clavière, dont vous laisserez la porté ouverte. Une femme se présentera à l'entrée du monument et vous dira : « Bonjour, madame. » Alors vous lui remettrez les cent mille francs. Elle s'éloignera aussitôt, sans prononcer un mot, et vous resterez encore une heure dans la chapelle. Ce temps écoulé, la femme reparaîtra tenant votre enfant par la main, et vous n'aurez qu'à ouvrir les bras pour le recevoir.

« Mais on vous prévient que si, ayant averti la police ou d'autres personnes, la femme tombait dans un piège et était arrêtée avant la remise des cent mille francs, vous pourriez dire adieu à votre enfant vous ne le reverriez jamais.

« Si, encore, quand elle vous aura rendu votre fils, la femme était arrêtée par suite d'une dénonciation vous auriez à trembler, car la vengeance ne se ferait pas attendre et elle serait terrible.

« Mais on a confiance en vous, tout se passera bien.

« Donc, après-demain, mardi, trois heures précises, au cimetière du Père-Lachaise. »

Il n'y avait pas de signature.

Mme Clavière connaissait assez l'écriture grossière de son oncle pour être certaine que ce n'était pas lui qui avait écrit cette lettre ; elle était donc de l'un des autres complices, de la femme peut-être. Mme Clavière n'aurait pas hésité à reconnaître la main d'une femme, si elle avait été quelque peu familiarisée avec les écritures.

Elle annonça à Mme Durand et à Louise qu'elle déjeunerait le lendemain à dix heures, que tout de suite

après elle partirait pour Paris et qu'elle reviendrait assez tard, le soir, mais en ramenant son enfant.

Comme par enchantement, la joie et même un peu de gaieté revinrent dans la maison.

La jeune femme qui, la veille, n'avait pas mis le pied dehors, fit une assez longue promenade dans le jardin accompagnée de Louise qui lui expliquait aussi bien qu'elle le pouvait la scène de l'enlèvement, lui montrant l'endroit où elle était assise, la place sur le gazon où le petit, couché, s'amusait à cueillir des pâquerettes. Du reste, les fleurettes étaient encore là, fanées.

La mère les ramassa une à une, et les baisa dans le creux de sa main, en murmurant :

– Chères petites fleurs, je vous conserverai !

Elle se coucha de bonne heure. Après deux nuits passées presque sans sommeil, elle avait un impérieux besoin de se reposer. Elle s'endormit ayant sur les lèvres le nom d'André, et toute la nuit, dans un rêve, elle souriait à son enfant…

Elle se leva vaillante, l'esprit et le corps reposés.

À dix heures elle déjeuna, comme elle l'avait dit, et à onze heures vingt, Pinguet étant arrivé, elle partit.

Sur le trottoir, devant la porte, Mme Durand et Louise lui criaient encore :

– Revenez vite ! nous serons si heureuses de revoir notre petit André !

Le cheval de Pinguet était jeune et bon coureur ; à une heure moins vingt minutes la voiture s'arrêtait devant la Banque de France.

Mme Clavière ayant son chèque tout prêt, n'avait qu'à le présenter au guichet des payements ; mais elle n'était pas seule à retirer des fonds ; on lui remit un jeton portant un numéro et on la pria d'attendre. Elle attendit assez longtemps. Enfin son tour vint. On lui compta cent billets de mille francs, réunis par dizaines et attachés avec des épingles. Sur sa demande, un employé mit les billets dans une enveloppe qu'il cacheta et ficela.

Elle remonta dans son coupé, s'arrêta sur la place du Château-d'Eau, où elle acheta un magnifique bouquet de roses, et à deux heures et demie elle entrait dans la chapelle du monument consacré à André Clavière où elle s'agenouilla après avoir déposé son bouquet sur l'autel.

Quand elle eut prié, elle se releva et regarda sa montre, qui marquait trois heures moins cinq minutes.

– Allons, se dit-elle, je n'ai plus guère à attendre.

À trois heures, elle se tenait les bras croisés, droite, frémissante, tournée vers la porte ouverte. Elle attendit ainsi pendant un quart d'heure, immobile, pantelante.

– Mon Dieu, mais elle ne vient pas ! murmura-t-elle.

L'inquiétude commençait à la saisir.

Cependant, cherchant à se raffermir, elle se disait :

– Quelque chose a pu la retarder, et puis ma montre avance peut-être sur l'horloge qu'elle a consultée.

Un nouveau quart d'heure s'écoula, puis un autre. Trois heures quarante-cinq minutes ! La femme ne paraissait point.

Mme Clavière, livide, laissa échapper un gémissement ; son angoisse était inexprimable. Elle avait un sanglot arrêté dans la gorge, et malgré ses efforts pour les retenir, de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Ses jambes étaient comme brisées. Ne pouvant plus se tenir debout, elle s'assit sur la marche de l'autel.

Elle avait sa montre à la main et, la tête pleine de pensées sombres, elle voyait marcher la grande aiguille avec une vitesse qui lui semblait prodigieuse. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front, coulaient le long de ses tempes ; son sang brûlait-dans ses veines.

Il était près de cinq heures, et personne ne se présentait à la porte de la chapelle.

Tout à coup elle se dressa d'un bond, les yeux hagards.

– Ah ! s'écria-t-elle, dans la lettre on ne m'a pas dit la vérité, on m'a trompée, mon enfant était malade, mon enfant est mort !

Mais-aussitôt, dans son cœur une voix lui cria :

– Ne désespère pas, attends encore !

L'espoir est toujours la suprême ressource des malheureux.

Elle sortit de la chapelle et elle plongea ses regards de tous les côtés à travers les tombes, les ifs, au fond des allées. Elle voyait passer des hommes, des femmes, des enfants. Elle se mit à marcher à grands pas, fiévreuse, éperdue, allant à droite, revenant, allant à gauche, revenant encore.

Ceux qui la virent ainsi pâle, nerveusement agitée, s'éloignaient en se disant :

– C'est une veuve, la perte de son mari, qu'elle aimait, a troublé sa raison.

Le temps s'écoulait et toujours rien.

La malheureuse rentra dans la chapelle ; elle était dans un état impossible à décrire et avait réellement l'air d'une folle. Elle ne s'assit plus sur la marche de l'autel, mais s'y laissa tomber étendue, comme morte.

Depuis longtemps inquiet, Pinguet, au coup de six heures, ne put plus se contenir.

– Oh ! il faut qu'un malheur lui soit arrivé ! se dit-il.

Il appela un ouvreur de portières, qui se promenait à quelques pas, de lui, les deux mains dans les poches de son pantalon rapiécé.

– Voulez-vous garder mon cheval pendant quelques minutes ? lui dit-il ; pour votre peine je vous donnerai vingt sous.

– Mais avec plaisir, monsieur le cocher.

– Merci, mon brave.

Pinguet s'élança dans le cimetière dont il gravit rapidement la pente.

Arrivé devant le monument, il vit l'amie de sa femme couchée sur la dalle de marbre et ne faisant aucun mouvement. Il la crut morte et poussa un cri de terreur.

Au cri, qui la rappelait à elle-même, la jeune femme s'agita, puis se redressa brusquement.

– Ah ! madame, madame ! fit Pinguet.

Elle arrêta sur lui ses yeux égarés, brillants de fièvre. Il l'aida à se remettre sur ses jambes.

– La femme n'est pas venue, dit-elle d'une voix étranglée.

– Elle n'aura pas pu !

– Non, répliqua-t-elle d'un ton farouche, ce n'est pas cela ; elle n'est pas venue parce qu'elle ne pouvait pas me rendre mon enfant ; Pinguet, mon enfant est mort !

– Oh ! madame, n'ayez pas cette horrible pensée.

– Mais pourquoi n'est-elle pas venue ? Ils voulaient cent mille francs, je les avais, ils sont là, dans mon sac.

Le sac était sur l'autel, Pinguet le prit et répondit :

– Je vous le répète, madame, la femme n'a pas pu venir, un empêchement… Demain, sûrement, vous recevrez une seconde lettre qui vous expliquera…

Elle secoua douloureusement la tête.

– Mais, reprit Pinguet, vous ne pouvez pas rester ici plus longtemps ; venez, madame, venez.

Elle se laissa emmener, comme inconsciente. Maintenant elle était toute grelottante.

Cependant, en marchant, elle reprenait possession d'elle-même.

Dans sa tête un instant vide, la pensée revenait.

En sortant du cimetière elle dit à Pinguet :

– Vous allez me conduire chez M. Chevriot.

XIX

LE CHEF DE LA SURETÉ

Le docteur Abel se mettait à table lorsque Mme Clavière, pâle, se soutenant à peine, entra dans la salle à manger.

– Mon Dieu, qu'y a-t-il ? s'écria le vieillard avec effroi.

La jeune femme s'affaissa sur un siège, ouvrit son sac de cuir de Russie, y prit la lettre de la Chiffonne et la tendit à M. Chevriot, en disant :

– Mon bon docteur, lisez d'abord.

Le vieillard lut avec un intérêt croissant et, quand il eut fini :

– Et bien ? interrogea-t-il.

– J'ai pris ce matin à la Banque les cent mille francs, répondit-elle d'une voix brisée, je suis allée au cimetière, j'ai attendu jusqu'à six heures, la femme n'est pas venue.

En achevant ces mots, elle éclata en sanglots.

Le docteur s'assit près d'elle, et lui prit les mains.

– Allons, ma fille, ma chère fille calmez-vous ; du courage, il vous faut du courage.

Elle dégagea ses mains et, jetant ses bras au cou du vieillard :

– Oh ! oui, s'écria-t-elle, oh ! oui, vous êtes mon père.

Elle s'était calmée, et maintenant c'était lui, le vieil homme, qui pleurait.

– Docteur, reprit-elle, j'ai pensé que mon enfant était mort !

– Marie, vous avez eu tort de penser cela : notre petit André, grâce à sa constitution robuste, ne peut pas mourir si facilement.

– Mais s'ils me l'ont tué ! s'écria-t-elle.

– N'ayez pas de pareilles idées, mon enfant ; on ne tue pas un petit être innocent duquel on veut tirer cent mille francs. Évidemment, pour que la femme en question ne soit pas venue recevoir de vos mains cette fortune, il faut que quelque chose l'en ait empêchée. Quoi ? Je ne saurais le deviner.

Marie, vous avez une voiture en bas ?

– Oui ; c'est Pinguet qui m'a conduite au Père-Lachaise.

– Eh bien, je vais envoyer dire à Pinguet de s'en aller ; vous ne retournerez pas ce soir à Vaucresson.

– Mais…

– Je vous garde ici ; et demain nous irons voir ensemble le chef de la sûreté.

Le docteur se leva et sonna. Son valet de chambre parut.

– Pierre, allez dire à M. Pinguet, qui est en bas sur son siège, que je garde Mme Clavière et qu'il peut s'en aller. Mais comme nous pourrons avoir besoin de lui demain, dites-lui

qu'il soit ici, chez moi, à neuf heures, sans sa voiture, naturellement.

Le domestique se retira.

– Marie, reprit le docteur, cette lettre, entre les mains du chef de la sûreté, mettra peut-être la police sur la trace des misérables.

La tête de Mme Clavière se redressa et un double éclair sillonna son regard.

– Ah ! j'ai mieux que cette lettre ! s'écria-t-elle.

– Que voulez-vous dire ?

– Ce que je voulais laisser ignorer à tous et à vous-même, mon ami, mon père. Mais je ne peux plus garder le silence, je ne peux plus… Il y a de la honte, il y a de l'horreur, mais que m'importe le monde, après tout ? Pour ceux qui ont connu mon mari ; le nom de Clavière est si grand qu'aucune fange ne peut l'atteindre.

Docteur, je connais l'un des misérables qui m'ont volé mon enfant !

– Que dites-vous ?

– Je le connais, c'est un lâche, un infâme et il est mon oncle.

– Votre oncle !

– Oui.

– Je croyais que vous n'aviez plus aucun parent.

– Cet homme est le seul ; du reste, il n'est mon oncle que par alliance : ma tante et marraine, la sœur de ma mère, était sa femme.

– La sœur de votre mère est morte, Marie ; cet homme ne vous est plus rien.

– Je le sais ; mais il me poursuit de sa haine et de sa vengeance.

– De sa haine, de sa vengeance ! répéta le docteur.

– Oui.

– Mais pourquoi ?

– Un jour ou plutôt une nuit, en me défendant contre lui, d'un coup de ciseaux je lui ai crevé un œil. Mon bon docteur, dans un autre moment je vous raconterai tout ce qui s'est passé entre cet homme et moi…

– Quand vous voudrez, mon enfant. Et vous êtes sûre que c'est cet homme qui a enlevé votre enfant ?

– Oui.

– Comment se nomme-t-il ?

– Joseph Gallot.

– Il demeure à Paris ?

– Je le crois.

– Que fait-il ?

– Autrefois, il travaillait de son état amis un atelier de serrurerie ; mais il était plus souvent au cabaret qu'à son travail. Ivrogne et joueur, c'est le pire des débauchés. Ah !

Dieu seul sait ce qu'il a fait endurer à sa pauvre femme. Mais c'est assez parler de ce misérable.

– Oui, Marie, pour l'instant ; demain nous nous occuperons de lui.

– Mon bon docteur, je vous ai empêché de vous mettre à table.

– Je vais m'y mettre, mais à une condition, c'est que vous allez manger avec moi.

– Si je peux.

– Nous verrons bien.

Le vieillard sonna et le domestique parut.

– Pinguet est parti ?

– Oui, monsieur, et demain, à neuf heures, il sera ici.

– C'est bien. Maintenant mettez un couvert pour madame et servez.

*

* *

Le chef de la sûreté était dans son cabinet, son chef de bureau se tenait devant lui, debout.

Tout en ouvrant des dossiers qu'il consultait, le magistrat adressait des questions à son subordonné.

– Avez-vous quelque chose d'important à me signaler dans les rapports des commissaires de police ?

– Rien de très grave, monsieur ; il est vrai que les rapports ne sont pas encore tous arrivés. Il y a eu dans la

journée d'hier trois suicides, je pourrais dire quatre, car un pendu a été sauvé, on est arrivé à temps pour couper la corde…

– Toujours des suicides ! cela menace de devenir épidémique ! Après ?

– Encore deux attaques nocturnes et deux boutiques pillées après effraction des volets de la devanture.

– C'est incroyable ; mais que font donc les agents ? Les Parisiens se plaignent fort que Paris est mal gardé la nuit et ils n'ont pas tort : il n'y a plus de sécurité dans les rues, et les boutiques de nos commerçants sont constamment menacées par les malfaiteurs dont le nombre augmente sans cesse. Il faut aviser, il y a urgence. Si c'est nécessaire, on reviendra aux patrouilles ; il faut en finir avec toute cette vermine. Oh ! les souteneurs, quelle plaie ! Continuez.

– Des pêcheurs ont retiré de la Seine une jeune femme paraissant avoir vingt-quatre ans.

– Morte ?

– Oui, morte.

– Victime d'un crime ?

– On ne sait pas encore. Le cadavre a été porté à la Morgue.

Le chef de la sûreté hocha la tête en murmurant :

– Victime d'un crime ou victime de la misère.

– À l'entrée du faubourg Montmartre, une femme âgée a été écrasée par un omnibus.

Place de la Madeleine, un homme de cinquante ans, de forte corpulence, a été renversé et projeté à dix pas par une victoria de la Compagnie générale. L'un des brancards s'est cassé sur sa poitrine. Relevé aussitôt et porté chez le pharmacien, le médecin appelé a déclaré que c'était un miracle qu'il n'ait pas été tué sur le coup. Après avoir reçu les soins nécessaires, la victime de l'accident, qui est un instituteur des environs de Paris, a pu être emmené dans une voiture, par son fils, qui se trouvait avec lui.

– Si les assurances contre les accidents de voiture ont du bon, elles ont aussi leur mauvais côté : les cochers manquent d'attention, de prudence et il semblerait que tout leur fût permis. Il y aura à prendre de nouvelles mesures de répression. Quant aux agents chargés de maintenir l'ordre dans la circulation des voitures, leur surveillance n'est guère meilleure le jour que la nuit. Est-ce tout ?

– Oui, car il est inutile de vous parler de trois commencements d'incendie promptement éteints par nos braves sapeurs.

– Oh ! ceux-là font toujours admirablement leur service. Et l'on ne sait toujours rien au sujet de cet enlèvement d'un enfant à Vaucresson ?

– Rien, monsieur.

– Merci, vous pouvez vous retirer.

Huit heures sonnaient à l'horloge du Palais de Justice.

Un garçon de bureau, après avoir frappé, entra dans le cabinet du chef de la sûreté et lui remit une carte de visite.

Le magistrat se dressa debout en disant :

– Faites entrer M. le docteur Chevriot.

Presque aussitôt la porte du cabinet livra passage au docteur et à Mme Clavière.

Le chef de la sûreté s'inclina devant la jeune femme, puis tendit la main au vieillard.

– Cher monsieur, dit celui-ci, j'ai l'honneur de vous présenter Mme Clavière.

Le magistrat salua de nouveau la jeune femme.

– Hélas ! madame, dit-il, nous ne savons rien encore ; les recherches se continuent activement.

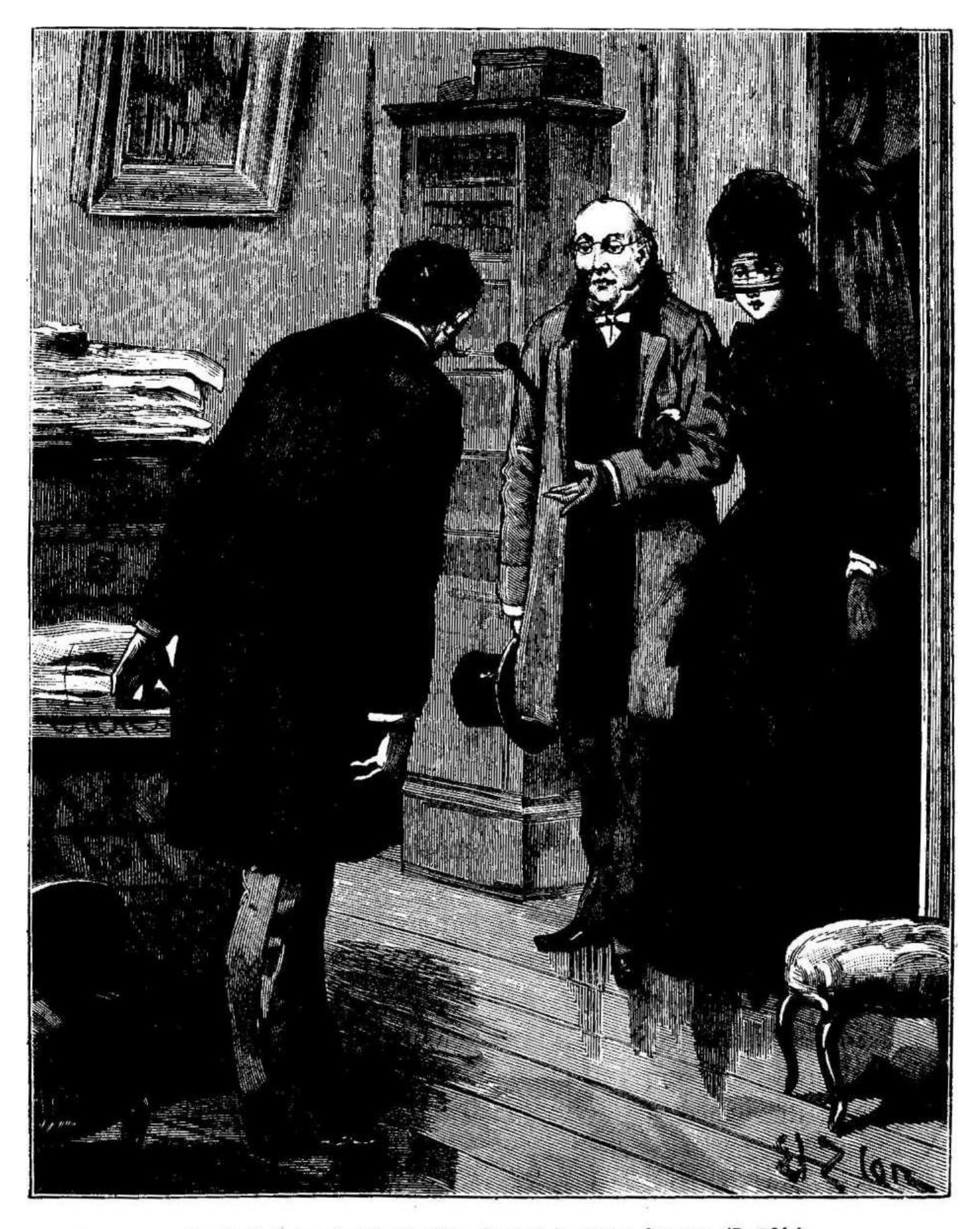
– Madame et moi, monsieur, répondit le docteur, nous vous apportons un renseignement.

– Ah !… madame, monsieur, veuillez vous asseoir.

Tous trois s'étant assis, le docteur mit dans la main du magistrat la lettre écrite par la Chiffonne.

– Veuillez lire ceci, monsieur.

Dès qu'il eut jeté les yeux sur l'écriture, le chef de la sûreté dit :



Le chef de la sûreté s'inclina devant la jeune femme. (P. 384.)

– C'est la main d'une femme qui a écrit cette lettre.

Il lut.

– J'en étais à peu près certain, reprit-il, une opération de chantage.

Mais, madame, c'était hier que vous deviez vous trouver au Père-Lachaise.

– J'y suis allée, monsieur.

– Alors ?

– J'étais là à deux heures et demie, j'ai attendu jusqu'à six heures, personne n'est venu.

– Voilà qui est singulier. Vous aviez les cent mille francs ?

– Oui, monsieur.

Le magistrat resta un moment pensif.

– Je ne comprends pas, fit-il.

– C'est, en effet, difficile à comprendre, dit le docteur ; mais la clarté se fera. Maintenant, cher monsieur, voici le renseignement que nous vous apportons : Mme Clavière connaît un des misérables.

– Vous connaissez un de ces malfaiteurs ! exclama le magistrat.

– Oui, monsieur.

– Et vous savez son nom ?

– C'est un ancien ouvrier serrurier appelé Joseph Gallot ; répondit M. Chevriot.

– Ah ! la clarté commence à se faire ! s'écria le chef de la sûreté. Eh bien, madame, eh bien, monsieur le docteur,

dimanche soir, entre, neuf et dix heures, Joseph Gallot a été arrêté à son domicile, rue des Vinaigriers.

– Arrêté ! fit la jeune femme stupéfaite.

– Oui, madame ; ah ! pas pour l'affaire de l'enlèvement, pour une autre.

– Monsieur, hasarda timidement Mme Clavière, le nom de Gallot est assez commun ; l'homme dont vous parlez n'est peut-être pas celui que je connais.

– Le nôtre, madame, le Gallot qui appartient maintenant à la justice, est bien un ancien ouvrier serrurier.

– Monsieur, est-il borgne ?

– Il est borgne, madame.

– Plus de doute, monsieur, c'est lui !

– Ainsi, cher monsieur, reprit le docteur, cet homme a été arrêté.

– Dimanche soir, comme je viens de vous le dire, et il est encore actuellement au Dépôt.

– Pouvons-nous savoir pourquoi il est tombé entre les mains de la justice ?

– Certainement, et je vais vous le dire bien qu'il n'ait encore subi aucune condamnation, ce Gallot est depuis longtemps déjà un malfaiteur des plus dangereux. Nous savons aujourd'hui ce qu'il vaut. Il fait partie d'une bande de ces rôdeurs de barrière qui mettent au pillage les maisons inhabitées des environs de la ville et qui, la nuit, dans une rue sombre, attendent le passant, se jettent sur lui et le dévalisent.

Mme Clavière soupira.

– Dernièrement, continua le magistrat, lui et deux autres attaquèrent un malheureux qui regagnait tardivement son domicile. Un violent coup de bâton l'étendit sur le pavé et les trois gredins s'emparèrent de son porte-monnaie, de son portefeuille, de sa montre et de sa chaîne.

Des recherches inutiles furent faites pour retrouver ces audacieux bandits. Ils avaient partagé l'argent et les billets de banque volés à leur victime et l'un d'eux avait gardé la montre et la chaîne qu'il devait vendre pour partager ensuite la somme reçue.

Or, samedi dernier, dans la matinée, ce dernier se fit arrêter en cherchant à vendre la montre et la chaîne à un brocanteur dont il espérait faire un recéleur.

Amené au Dépôt, il fut immédiatement interrogé, et, comme cela arrive souvent, furieux de s'être fait pincer, il dénonça ses complices. On a arrêté Gallot, mais l'on n'a pu encore mettre la main sur l'autre malfaiteur.

– Cet autre malfaiteur ne serait-il pas un des complices de l'enlèvement demanda M. Chevriot.

– Dame, c'est possible.

– On est à peu près certain qu'ils étaient trois : deux hommes et une femme.

– Oui, ils étaient trois, et la femme pourrait bien être la fille Verrier, la concubine de Gallot.

– Alors cette lettre aurait été écrite par elle.

– Selon toute apparence, et c'était elle aussi, probablement, qui devait se trouver au rendez-vous du cimetière. Pourquoi n'est-elle pas allée chercher les cent mille francs ? Je l'ignore. Mais nous pouvons supposer que l'arrestation de son amant n'est pas étrangère à cela.

– Ah ! monsieur, s'écria M[me] Clavière, cette femme sait où est mon enfant !

– Je le crois, madame.

– Monsieur, veuillez me donner son adresse, je vais aller la trouver.

Le chef de la sûreté sourit.

– Ce n'est pas à vous, madame, à aller trouver cette femme, répondit-il ; nous la ferons venir ici. Mais avant de donner l'ordre de la faire arrêter, permettez-moi de vous adresser deux ou trois questions.

– Faites, monsieur.

– Êtes-vous bien sûre que Gallot ait participé à l'enlèvement de votre enfant ?

– Oui, monsieur, et je dis même qu'il est le seul coupable, car les autres n'ont été que des instruments dont il s'est servi.

– Enfin, vous êtes sûre. Comment avez-vous acquis cette certitude ?

– Il y a environ trois semaines, un jeune homme, qui habite l'été à Vaucresson avec sa mère, M. Edmond Joubert, a surpris un individu inconnu et de mauvaise mine à la porte

de mon jardin, et c'est sur le portrait qu'il m'a fait de cet homme que j'ai reconnu Joseph Gallot.

– Alors, madame, vous connaissez donc ce misérable ?

Mme Clavière baissa la tête et répondit d'un ton douloureux :

– Je n'ai pas à vous le cacher, monsieur, il était le mari de ma tante, la sœur de ma mère.

– Naturellement, il sait que vous avez une certaine fortune ?

– Il faut le croire.

– Sa demande de cent mille francs le dit assez. C'est bien, Madame, je suis suffisamment édifié. C'est un secret que vous venez de me confier, je l'ai compris ; soyez tranquille, je n'en abuserai pas.

– Oh ! merci, monsieur.

Le chef de la sûreté écrivit rapidement quelques lignes sur une feuille de papier de service, puis sonna.

Au garçon de bureau qui se présenta, il dit :

– Gobert est-il là ?

– Oui, monsieur.

– Remettez-lui ceci. Qu'il prenne un agent avec lui et fasse diligence.

Se tournant vers M. Chevriot et la jeune femme, il reprit :

– C'est l'ordre d'arrêter immédiatement la fille Verrier.

Il continua :

– Cette femme, que l’on a surnommée la Chiffonne, est une fille soumise qui ne ressemble en rien à ses pareilles, disent les rapports de police ; loin de se faire une sorte d’auréole de l’état d’abjection dans lequel elle est tombée, elle en souffre ; très sobre, elle n’entre jamais dans un de ces débits de vins et liqueurs où ses compagnes ont l’habitude de s’enivrer ; elle est douce, polie, a un excellent caractère ; on n’a, jusqu’à ce jour, aucun délit à lui reprocher ; elle s’est mise avec Gallot, on ne sait trop pourquoi, et paraît lui être très attachée. Enfin la Chiffonne est une de ces malheureuses, comme il y en a trop, que la misère, probablement, a jetées dans la boue du ruisseau. Si elle sait où est l’enfant et elle doit le savoir, – elle nous le dira.

– Je me sens prise de pitié pour cette malheureuse, dit Mme Clavière.

– Nous saurons, madame, si elle est digne de votre intérêt. Mais revenons à Joseph Gallot ; il est capable de ne pas vouloir avouer qu’il est l’auteur de l’enlèvement ; il est donc nécessaire qu’il soit mis en présence de M. Edmond Joubert.

– Mais si la femme avoue, monsieur ?

– D’abord, madame, nous ne sommes pas absolument sûrs que la Chiffonne soit la complice, ensuite elle peut nier aussi.

– C’est vrai.

– Nous avons donc besoin de M. Joubert.

– Je le ferai prévenir, monsieur, et s’il est à Vaucresson il pourra être ici à midi.

– Mettons une heure ; si vous le voulez bien, madame, et vous, monsieur le docteur, prenons rendez-vous dans mon cabinet à une heure de relevée.

– Soit, cher monsieur, à une heure, dit M. Chevriot.

Lui et Mme Clavière prirent congé du chef de la sûreté.

Pinguet, toujours scrupuleusement exact, les attendait rue du Helder.

Il reçut les instructions de Mme Clavière et partit immédiatement pour Vaucresson. S'il ne trouvait pas M. Joubert, c'est qu'il serait à Paris à son bureau. Dans ce cas Pinguet s'empresserait de revenir et, coûte que coûte, il s'arrangerait de façon à ce que le jeune homme fût prévenu que le chef de la sûreté l'attendait dans son cabinet à une heure de l'après-midi.

XX

LE PRISONNIER

Mme Durand et Louise ne s'étaient pas couchées. Toute la nuit, mortellement inquiètes et pleurant en face l'une de l'autre, elles avaient attendu leur maîtresse.

Au coup de sonnette de Pinguet, toutes d'eux se précipitèrent vers la porte.

– Où est madame ? où est André ? s'écrièrent-elles.

Pinguet se hâta de leur dire qu'elles devaient se rassurer au sujet de leur maîtresse ; puis il leur apprit pourquoi Mme Clavière était restée à Paris chez le docteur Chevriot.

– Ah ! c'est fini, c'est fini, s'écria Mme Durand en sanglotant, notre enfant est perdu, nous ne le reverrons plus !

– Je crois, au contraire, répondit Pinguet, que la journée ne se passera pas sans qu'on l'ait retrouvé.

– Ah ! Pinguet, mon ami, que Dieu vous entende !

– Maintenant, j'ai à vous demander si M. Philippe Beaugrand est venu ce matin, comme il l'avait annoncé à madame.

– Il est venu, Pinguet. Ah le pauvre jeune homme, je ne pourrais pas vous dire dans quel état il était en apprenant

que madame n'était pas revenue. Il nous a quittées presque tout de suite pour aller faire, nous a-t-il dit, une visite à Mme et à M. Joubert. Peut-être est-il encore à la villa.

– Je cours m'en assurer ; il faut d'ailleurs que je voie M. Joubert.

– Allez-vous revenir ?

– Non, ne m'attendez pas.

Philippe Beaugrand était encore, en effet, à la villa Joubert. Il causait tristement avec la mère et le fils de Mme Clavière et de son enfant.

Tous trois avaient les mêmes angoisses.

Le valet de chambre annonça M. Pinguet.

– Ah s'écria Philippe en se dressant d'un seul mouvement, nous allons avoir des nouvelles.

Et comme on le regardait avec surprise :

– Pinguet, ajouta-t-il, est aussi un ami de Mme Clavière ; par dévouement il a voulu être son cocher.

Pinguet fut introduit dans le salon.

Mme Joubert et son fils s'étaient levés aussi pour recevoir, non le cocher de Mme Clavière, mais son ami dévoué. Et, quand Philippe eut serré la main du mari de la modiste, Edmond, à son tour, lui tendit la sienne.

Les questions ne se firent pas attendre.

Pinguet répondait, donnant toutes les explications qu'on lui demandait. Et quand Philippe cessa de l'interroger, il reprit :

– Je suis venu ce matin à Vaucresson afin de calmer les inquiétudes de Mme Durand et de Louise.

– Et les nôtres, monsieur, ajouta Mme Joubert !

– Oui, madame. Mais c'est surtout pour M. Joubert que je suis venu.

– Pour mon fils ! fit la mère du jeune homme, anxieuse.

– M. Edmond Joubert est prié de vouloir bien se trouver aujourd'hui à une heure à la préfecture de police, dans le cabinet du chef de la sûreté.

– Mais pourquoi ? demanda Mme Joubert.

– Je l'ignore, madame, on ne m'a pas tout dit.

– Je le sais, moi, dit Edmond.

La mère regarda son fils avec surprise.

– Chère mère, dit le jeune homme, tu voudrais savoir… mais je ne peux rien te dire encore, j'ai promis de garder le silence.

– Ah !

Et Mme Joubert se disait :

– Toujours le mystère !

S'adressant à Philippe, Pinguet reprit :

– Mme Clavière ne vous a pas oublié, monsieur Beaugrand ; elle m'a bien recommandé de demander si vous étiez venu à Vaucresson.

– J'ai été content quand Mme Durand m'a appris que vous deviez être encore chez Mme Joubert. Vous n'êtes pas

prié de vous trouver chez le chef de la sûreté, monsieur Beaugrand, mais je crois bien que vous pouvez y aller tout de même.

– Certainement, j'irai à la préfecture de police. Si vous le voulez bien, monsieur Joubert, je vous accompagnerai afin d'avoir des nouvelles. Ma présence n'étant pas nécessaire dans le cabinet du chef de la sûreté, j'attendrai dans une salle quelconque.

– Eh bien, cher monsieur Beaugrand, dit Edmond, vous ne pouvez plus refuser le déjeuner que nous vous offrions tout à l'heure ; nous allons tout de suite nous mettre à table, et nous partirons à onze heures et demie.

– Monsieur Pinguet veut-il aussi accepter notre déjeuner ? dit Mme Joubert.

– Merci mille fois, madame, mais je retourne immédiatement à Paris où l'on peut avoir besoin de moi.

*

* *

À une heure, Mme Clavière et le docteur Chevriot entrèrent dans le cabinet du chef de la sûreté. Le magistrat avait l'air vivement contrarié.

Toutefois, il s'empressa d'avancer des sièges et de demander si M. Edmond Joubert avait été prévenu.

– Oui, monsieur, répondit Mme Clavière, et il va venir.

– Nous avons absolument besoin de lui.

– Et la femme, cher monsieur ? interrompit le docteur.

– Je suis désolé et furieux en même temps ; nous n'avons pas cette femme.

Mme Clavière s'agita avec malaise.

– Dimanche soir, continua le chef de la sûreté, immédiatement après l'arrestation de son amant, la Chiffonne s'est enfuie du domicile commun, emportant quelques hardes, et n'y a plus reparu.

– Oh ! mon Dieu, gémit la jeune femme.

– Vraiment, nous jouons de malheur ; il semble qu'il y ait dans toute cette affaire une fatalité. Mes agents se sont informés dans le quartier, nul ne peut dire ce que la Chiffonne est devenue. Mais je vais la faire chercher et il faudra bien qu'on la retrouve.

– Mon enfant, mon pauvre enfant ! dit Mme Clavière.

Et elle se mit à pleurer.

Le docteur lui prit la main.

– Marie, mon enfant, du courage, dit-il.

– Oui, madame, dit le magistrat, du courage, et surtout ne désespérez pas.

Le garçon de bureau annonça M. Edmond Joubert.

– Faites entrer M. Joubert. Ah ! le prisonnier est-il là ?

– Oui, monsieur.

– C'est bien.

Edmond Joubert entra dans le cabinet.

Mme Clavière et le docteur lui tendirent silencieusement la main.

Je vais faire venir notre homme, reprit le chef de la sûreté.

– Est-il donc nécessaire qu'il me voie, monsieur ? demanda la jeune femme.

– Nullement, d'abord, nous verrons ensuite… Du reste, je tiens à l'interroger sans témoins.

Et, ouvrant une porte, il ajouta :

– Madame, messieurs, veuillez passer dans cette pièce.

Dès qu'il fut seul, il s'assit devant son bureau et sonna. Le garçon de bureau parut.

– Dites qu'on amène le prisonnier.

Un instant après le borgne entrait dans le cabinet escorté de deux gardes municipaux.

– Gallot, lui dit le magistrat, vous avez été arrêté pour avoir pris part à une attaque nocturne, à main armée ; votre victime n'est pas morte et ses jours ne sont pas en danger, ce qui rend votre affaire moins grave.

Vous n'êtes pas un repris de justice, puisque vous n'avez encore encouru aucune condamnation ; mais nous avons sur vous des renseignements déplorables : vous faites partie d'une bande de voleurs.

– C'est faux, je suis un ouvrier.

– Vous avez été ouvrier serrurier, bon ouvrier même, mais depuis longtemps vous ne travaillez plus. Au lieu de

continuer à gagner honnêtement votre vie, vous êtes devenu un rôdeur de nuit, un cambrioleur ; on vous présente comme un malfaiteur des plus dangereux.

– Encore une fois, c'est faux.

– Quels sont aujourd'hui vos moyens d'existence ?

– J'ai une femme, elle travaille.

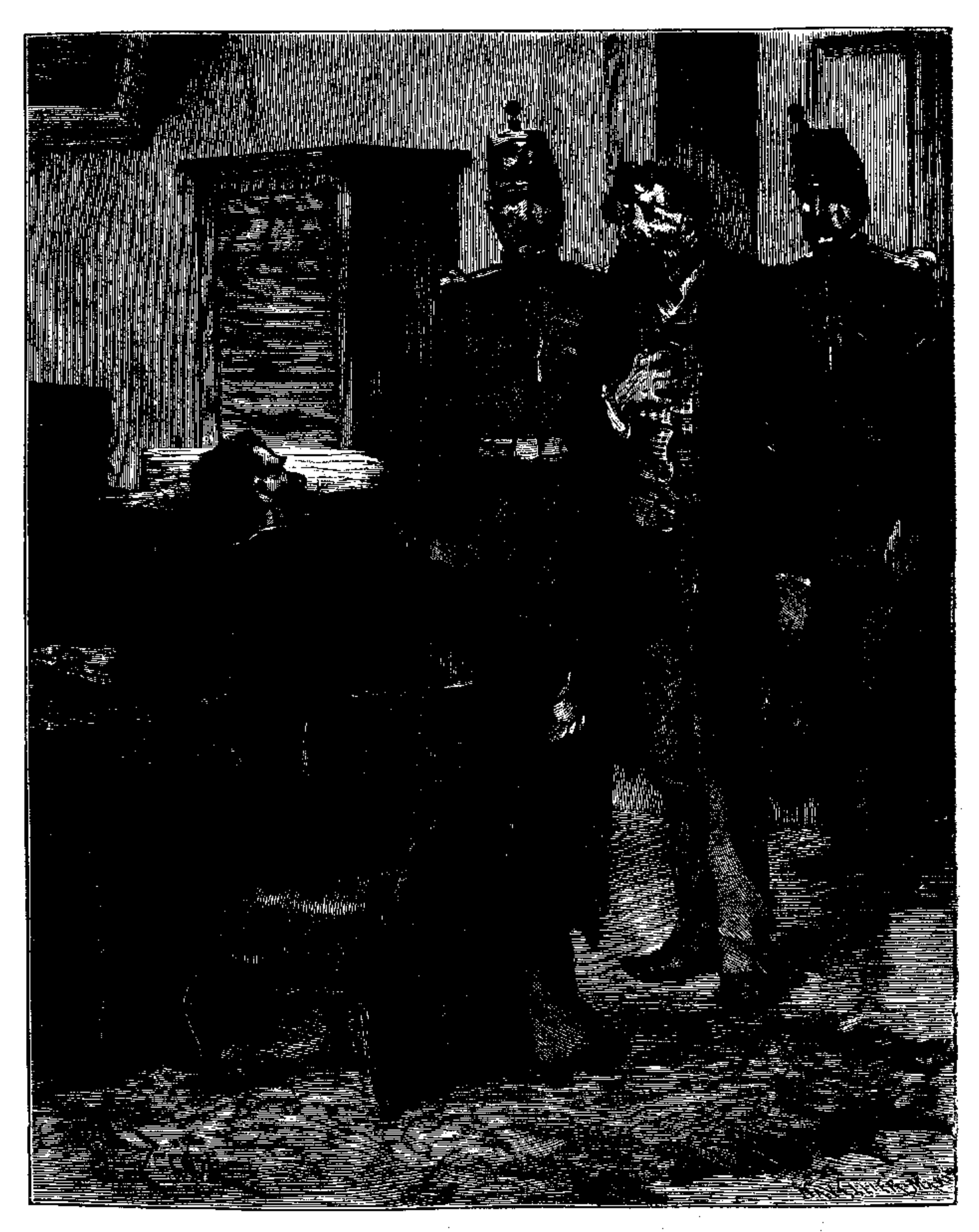
– Oui, vous avez une concubine et vous vivez de la prostitution de cette malheureuse.

– Ce n'est pas défendu, répondit le borgne avec cynisme.

– Ah ! vous croyez cela ? Eh bien, vous vous trompez… Mais passons. C'est samedi que votre complice dans l'attaque nocturne s'est fait arrêter ; où avez-vous passé cette journée de samedi dernier ?

– Chez moi, tranquillement.

– Vous mentez ! Vous êtes sorti le vendredi matin accompagné de votre maîtresse, la nuit de vendredi à samedi vous n'avez pas couché chez vous, vous n'êtes rentrés à votre domicile que le samedi soir, très tard. Où avez-vous passé la journée de vendredi et celle de samedi ?



C'est faux, je suis un ouvrier. (P. 392.)

Le prisonnier resta silencieux.

– Répondez ! ordonna le chef de la sûreté.

– Eh bien, je ne me rappelle plus.

– Vous avez la mémoire courte. Écoutez, Gallot, vous êtes dans une situation grave, très grave ; mais n'ayant eu encore aucune condamnation, vous pourriez avoir quelque droit à l'indulgence de la justice. Et cependant une nouvelle charge pèse sur vous, et celle-ci est encore plus terrible que celle de l'attaque nocturne.

Le misérable regarda le chef de la sûreté avec une sorte d'effarement.

– Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

– Gallot, répondez et dites la vérité, où êtes-vous allé samedi avec votre maîtresse ?

– Je ne sais pas.

– Ah ! vous ne savez pas ? Eh bien, moi, je vais vous le dire : vous êtes allés tous deux à Vaucresson.

Le borgne eut un tressaillement qui n'échappa point à son interlocuteur. Cependant, conservant tout son sang-froid :

– Hein, fit-il, Vaucresson ? qu'est-ce que c'est que ça, Vaucresson ?

Mais il se disait :

– Ah ! la taupe ! elle s'est fait pincer et elle a parla. Et pourtant… Prenons garde et jouons serré.

– Vraiment, reprit le chef de la sûreté d'un ton ironique, vous ne connaissez pas Vaucresson, vous ne savez pas que c'est une commune des environs de Paris ?

– Ma foi, non, je ne savais pas.

– Alors vous n’êtes jamais allé dans ce village ?

– Jamais.

– Et pourtant vous y avez été vu.

– Impossible ; je viens d’entendre parler de ce pays-là pour la première fois.

– Ainsi vous n’êtes jamais allé à Vaucresson ?

– Je viens de vous le dire.

– Vous niez avec une singulière audace.

– Je ne peux pas dire ce qui n’est pas pour vous faire plaisir.

– Je vous répète que vous êtes allé plusieurs fois à Vaucresson et qu’on vous y a vu.

– Non, non, c’est faux.

Le magistrat se leva brusquement, ouvrit la porte de la pièce voisine et dit :

– Monsieur Joubert, venez !

Le jeune homme entra.

Le chef de la sûreté regardait fixement le prisonnier.

Il le vit tressauter et pâlir. Du reste, il n’existait plus un doute dans sa pensée.

Malgré tout, l’ancien serrurier conservait sa présence d’esprit et se disait :

– C’est ma nièce qui a deviné que j’étais l’auteur de l’enlèvement du gosse, grâce à ce pante à figure de Don

Quichotte, qui a jaspiné. La Chiffonne ne s'est pas laissé pincer comme j'en ai eu peur un instant ; allons donc, c'est une fine mouche, la Chiffonne, elle s'est donné de l'air… Un pied de nez aux roussins et on cherche. On ne sait rien, on ne saura rien, on ne retrouvera pas le bébé.

– Monsieur Joubert, reconnaissez-vous cet homme ? demanda le chef de la sûreté.

– Oh ! parfaitement, monsieur, répondit Edmond.

– C'est bien lui que vous avez vu à la porte du jardin de Mme Clavière ?

– Oui, monsieur, c'est bien cet homme que j'ai vu à la porte du jardin de Mme Clavière, feignant de dormir.

– Va, *féniant* toi-même, se dit tout bas le borgne.

– Eh bien, Gallot, reprit le magistrat, vous voilà confondu.

– Oh ! pas le moins du monde, monsieur le chef de la sûreté, répliqua le misérable avec aplomb, je ne connais pas ce monsieur et il ne me connaît pas ; je ne dis pas que c'est un faux témoin, mais il se trompe.

– Ah ! c'est trop fort ! exclama Edmond.

– Monsieur Joubert, dit vivement le magistrat, ne vous donnez pas la peine de répondre à cet homme.

S'adressant au prisonnier, il reprit :

– Toutes vos dénégations sont inutiles, nous avons des preuves de votre crime.

– Des preuves, vous avez des preuves ?… Eh bien, c'est ça qui est trop fort, par exemple. Et d'abord de quel crime m'accusez-vous ?

– D'avoir pénétré par escalade dans la propriété de Mme Clavière, à Vaucresson, et d'avoir enlevé l'enfant de cette dame.

– Ah ! en voilà bien d'une autre, j'ai enlevé un enfant, moi, moi ?

– Oui, vous, Joseph Gallot, assisté de deux complices.

Le misérable haussa les épaules.

– Une drôle d'invention, tout de même, fit-il.

– Gallot, qu'avez-vous fait de cet enfant ? où est-il ? Je vous adjure de le dire.

– Vrai, monsieur le chef de la sûreté, je ne comprends rien, mais rien du tout à ce que vous me dites.

– Il ne parlera pas, se dit le magistrat.

Il prit sur son bureau la lettre de la Chiffonne et la plaçant sous l'œil du borgne :

– Qui a écrit cette lettre ? demanda-t-il.

– Tiens, vous me faites là une question drôle, est-ce que je peux savoir, moi ?

– Gallot, c'est la Chiffonne, votre maîtresse, qui a écrit cette lettre.

– Allons donc !

– Cette lettre, que Mme Clavière a reçue lundi matin, a été écrite par votre maîtresse dimanche, dans l'après-midi, et vous en connaissez le contenu.

– De plus en plus drôle, grommela le prisonnier.

– Contre cent mille francs que vous demandiez, vous deviez rendre l'enfant. Eh bien, si votre maîtresse était allée hier au cimetière, où Mme Clavière l'a attendue, elle aurait reçu les cent mille francs.

L'œil du bandit s'éclaira d'une lueur fauve.

– Vous entendez, Gallot, elle aurait reçu les cent mille francs en billets de banque, elle aurait ensuite rendu l'enfant et l'affaire eût été étouffée, et vous n'auriez pas maintenant à rendre compte à la justice du double crime de rapt et de séquestration d'enfant.

Il y eut, dans la physionomie de Gallot, un mouvement qui fit penser au chef de la sûreté qu'il était parvenu à ébranler le misérable.

– Mais, continua le magistrat, vous pouvez avoir encore droit à l'indulgence, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, dites où est l'enfant.

– Mais encore une fois, répliqua Gallot, grimaçant, je ne sais rien de cette affaire, je ne comprends rien à tout cela.

– Gallot, écoutez bien ceci : En ce moment, cette très grave affaire peut encore être étouffée et demain il sera trop tard ; dites où est l'enfant.

– Mais puisque je vous dis que je ne sais rien de cette affaire.

Le front du magistrat se plissa et il ne put réprimer un vif mouvement d'impatience.

Quant à Edmond Joubert, s'il n'avait pris conseil que de son indignation il se serait précipité sur le misérable et l'aurait étranglé.

Tout à coup, la porte en face du prisonnier s'ouvrit et Mme Clavière parut, les joues inondées de larmes.

M. Chevriot était derrière elle.

Ils avaient tout entendu.

À la vue de sa nièce, Gallot eut un haut-le-corps et fit un pas en arrière.

Mais son regard restait comme rivé sur le visage pâli de la jeune femme.

– Mâtin, se dit l'horrible gredin, elle est encore plus belle que dans le temps.

Mme Clavière s'avança lentement, puis tendant vers Gallot ses mains tremblantes :

– Monsieur, mon enfant, rendez-moi mon enfant ! s'écria-t-elle.

Il resta immobile et silencieux, mais la regardant toujours, l'œil brillant.

– Au nom de Dieu, je vous en supplie, monsieur, reprit la pauvre mère, dites-moi où est mon enfant !

Le borgne resta impassible… Sur son visage pas un muscle ne remuait.

Mme Clavière tendait toujours vers lui ses mains suppliantes. Elle continua :

– Vous avez fixé la rançon de mon fils à cent mille francs, je vous en donnerai deux cent mille, dites-moi où est mon enfant !

Toujours le même silence, la même immobilité, le même regard brillant.

Il voyait les larmes de la mère, il devinait les tortures de son cœur, il était content, le monstre !

La malheureuse reprit d'une voix déchirante :

– Dites, monsieur, dites, qu'exigez-vous de moi ? Faut-il que je vous implore à genoux, les mains jointes ?

Elle se serait agenouillée devant le hideux scélérat si le chef de la sûreté ne l'en avait pas empêchée.

– Oh ! un enfant, un enfant ! poursuivit-elle d'une voix coupée par des sanglots ; mais il ne vous a rien fait ce pauvre innocent. Pitié, pitié, ayez pitié de mon enfant !

Le visage du misérable était subitement devenu très sombre.

– Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria la pauvre mère éperdue, haletante, mais que faut-il donc que je lui dise pour l'émouvoir ?

*

* *

Cette scène n'était plus du goût de l'ancien serrurier, car se tournant brusquement vers le chef de la sûreté :

– Est-ce que vous allez encore longtemps me garder ici ? lui dit-il.

Le magistrat eut dans le regard un éclair de colère.

Mme Clavière laissa échapper une plainte sourde.

– Ah ! s'écria-t-elle, brisée par la douleur, ce n'était pas seulement pour avoir de l'argent qu'il m'a pris mon enfant, c'est aussi une vengeance !

– Joseph Gallot, prononça le chef de la sûreté, d'une voix impérative, une dernière fois, je vous adjure : dites où est l'enfant !

– Enfin, c'est fini, tant mieux, répondit froidement le gredin.

Le magistrat frappa du pied avec une colère contenue.

S'adressant aux gardes :

– Emmenez cet homme, ordonna-t-il.

Mme Clavière s'était affaissée sur un siège.

– Ah ! j'ai rarement vu un pareil scélérat, dit le chef de la sûreté quand le prisonnier fut sorti entre les deux gardes.

Il s'approcha de la jeune femme.

Elle le regarda avec une expression navrante.

– Mon pauvre enfant, mon pauvre enfant ! gémit-elle.

– Du courage, madame, du courage, et, laissez-moi vous le dire encore, ne désespérez pas.

Le vieux médecin ajouta :

– Dieu est là !

XXI

À SAINT-MANDÉ

On cherchait l'enfant, on cherchait la Chiffonne, on cherchait l'individu qui avait pris part à l'enlèvement en remplissant les fonctions de cocher.

En dépit de tous leurs efforts et bien qu'ils fussent stimulés par la promesse d'une forte gratification, les agents de la sûreté ne trouvaient ni l'enfant, ni la Chiffonne, ni le cocher.

Les agents étaient allés dans tous les dépôts des voitures de place, chez tous les loueurs de voitures de remise.

Dans les dépôts de la Compagnie des petites voitures, on avait placé des affiches disant qu'une récompense de deux mille francs serait accordée à celui qui ferait connaître le cocher cherché ou donnerait seulement des indications précises sur sa personne.

Une note dans le même sens avait été insérée dans les journaux.

Et l'on ne découvrait rien.

Pendant les premiers jours qui avaient suivi son entrevue avec son oncle, dans le cabinet du chef de la sûreté, Mme Clavière avait été assez calme, relativement. Elle avait un espoir.

Elle s'était dit que, puisque la Chiffonne n'était pas une méchante femme, elle comprendrait la douleur, les souffrances d'une mère à qui l'on a pris son enfant, se laisserait attendrir et, prise de pitié, lui ramènerait son fils ou tout au moins lui écrirait pour la tranquilliser.

Mais quand elle se fut convaincue qu'elle s'était bercée d'un vain espoir, la douleur de la pauvre mère n'eut plus de bornes ; c'était un désespoir en présence duquel on se sentait frissonner.

Les crises de larmes et de sanglots se succédaient, nombreuses. Et quand ses yeux n'avaient plus de larmes, que sa poitrine brisée n'avait plus de sanglots, c'étaient des plaintes, des gémissements à fendre l'âme.

Ces crises de désespoir la prenaient à toute heure, le jour, la nuit. Elle ne dormait plus. Son beau visage amaigri avait une pâleur d'ambre ; ses traits étaient tirés ; ses yeux caves, toujours brillants de fièvre, s'entouraient d'un cercle noir. En une semaine elle avait vieilli de dix années.

Elle ne prenait plus aucun soin de sa personne. Elle se mettait au lit parce qu'on lui disait : il faut vous coucher. Elle se levait le matin de bonne heure, s'habillait machinalement, et c'était à peine si elle baignait sa figure dans l'eau fraiche, si elle passait le peigne dans sa magnifique chevelure blonde.

Elle était souvent dans un état de torpeur qui faisait craindre qu'elle ne tombât sérieusement malade.

Parfois, sortant tout à coup de son absorption, elle se dressait sur ses jambes, farouche, le regard chargé d'éclairs, et était prise d'un accès de fureur qui faisait trembler. Alors c'était une suite d'imprécations terribles : elle s'en prenait au

ciel, à la terre, aux hommes, aux choses, à tout. Et avec de grands cris rauques elle appelait son enfant.

Si on l'y eût laissée, elle serait restée une journée entière dans sa chambre ou dans un des salons, assise à la même place, la tête penchée sur son sein.

Mais il fallait qu'elle prît un peu d'exercice ; on la forçait à descendre au jardin. Elle se promenait, marchant lentement, allant de tous les côtés, excepté à l'extrémité du petit parc où se trouvait la porte. Elle s'arrêtait aux endroits où son fils avait l'habitude de jouer le plus souvent, et les yeux fixés sur le sol, immobile, songeuse, absorbée en elle-même, elle restait quelquefois un long quart d'heure à la même place.

En d'autres moments elle allait et venait, les yeux égarés, hochant la tête, agitant les bras, poussant de longs soupirs.

La voyant ainsi, Mme Durand et Louise s'effrayaient ; elles avaient la même pensée qu'elles n'osaient pas se communiquer. Elles avaient peur que leur maîtresse ne devînt folle.

Mme Clavière ne semblait être mieux pour les fidèles servantes que lorsqu'elle avait une visite. Et presque chaque jour quelqu'un venait la voir.

Quand ce n'était pas M. Chevriot ou Me Mabillon ou Philippe Beaugrand, c'était le curé ou le maire de Vaucresson, puis aussi Mme Joubert, qui vint deux fois accompagnée de son fils.

Mme Clavière, en effet, faisant des efforts pour bien accueillir les visiteurs, sortait de son inquiétante torpeur.

Devant quelqu'un elle n'avait pas de ces terribles accès qui bouleversaient les servantes.

Avec assez de calme, mais non sans pleurer, elle écoutait les paroles de consolation qu'on lui adressait. On parvenait même à la faire causer un peu.



Immobile, songeuse, absorbée en elle-même, elle restait quelquefois un long quart d'heure à la même place. (P. 400.)

Tous lui disaient d'espérer. Oh ! espérer !… Ce mot résonnait à ses oreilles comme une lugubre raillerie. Hélas ! elle n'espérait plus.

Cependant, avec un redoublement d'activité et de zèle, les agents de la police de sûreté continuaient leurs recherches.

Ils ne trouvaient pas le complice de Gallot et de la Chiffonne ; ils le cherchaient à Paris et il était en Belgique. Cet individu, de nationalité belge, était le voleur de profession. Le samedi soir, après l'enlèvement de l'enfant, l'ancien serrurier lui avait donné deux louis, prix convenu ; aussitôt il s'était rendu à la gare du Nord et était parti, avec l'espoir que, dans son pays, son métier serait plus lucratif.

Les agents ne trouvaient ni l'enfant, ni la Chiffonne ; et cependant l'enfant et la Chiffonne étaient tout près de Paris, à Saint-Mandé, chez cette amie de la maîtresse de Gallot à qui l'enfant avait été confié dès le premier jour et qui avait accepté, comme histoire vraie, le conte que la Chiffonne lui avait glissé en douceur.

Cette femme, qui se nommait Aurélie Gosselin et était âgée de trente ans, avait aussi sa douloureuse histoire.

Née dans la Nièvre, elle était venue à Paris à dix-huit ans. Après avoir été d'abord domestique, elle avait appris l'état de passementière.

À vingt-six ans elle avait épousé un garçon de café. Malheureusement, Gosselin avait une mauvaise santé, il était poitrinaire. Peu de temps après son mariage la passementière devint enceinte, et quand le moment de sa délivrance approcha, elle se rendit chez sa mère pour y faire ses couches. Elle mit au monde un garçon à qui elle donna les prénoms de Aurélien-Marius-André et qu'elle appela Marius comme son mari.

Le petit Marius reçut le baptême dans la petite église du village nivernais.

Trois jours après, Aurélie reçut une lettre qui la rappelait en toute hâte à Paris. Son mari, qu'on avait transporté à l'hôpital, était à l'agonie ; elle arriva juste à temps pour lui fermer les yeux.

Elle avait laissé son enfant à sa mère, mais la paysanne était pauvre, très pauvre ; elle dut travailler dur, – car la passementerie ne rapporte pas beaucoup, – pour se suffire à elle-même et afin, surtout, que là-bas, la vieille mère et le petit ne manquassent de rien.

Quand il eut deux ans, elle reprit son enfant ; il ne profitait pas, au village, il était toujours malingre, souffreteux. Hélas ! le pauvre petit avait dans le sang le germe de la maladie qui avait emporté son père. Il était condamné dès le jour de sa naissance. Il mourut. Aurélie, qui pleurait encore son cher petit, était donc parfaitement disposée à accueillir l'enfant que la Chiffonne lui amenait et qu'elle lui présentait comme orphelin de père et de mère. Il était à peu près du même âge que son fils et – heureuse coïncidence – il s'appelait André, un des prénoms de son cher petit mort.

Certes, l'enfant de Mme Clavière aurait pu tomber plus mal.

Aurélie avait encore dans sa chambre, près du sien, le petit lit de son fils ; il fut vite préparé pour recevoir celui qui, pendant quelque temps, allait prendre la place laissée par Marius. La passementière, du reste, avait encore dans son armoire le linge et les effets d'habillement de son enfant.

Inutile de dire qu'elle combla de caresses le petit André et mit tout en œuvre pour le consoler et sécher ses larmes.

Tout de suite elle avait remarqué qu'il n'était pas vêtu comme un enfant d'ouvriers ou de gens pauvres. Elle en avait fait l'observation à la Chiffonne, qui avait répondu :

– Dans ces petites villes de province les malheureux sont tous comme ça : ils n'ont pas, souvent, de quoi s'acheter du pain et ils ne trouvent rien de trop beau à mettre sur le dos de leurs enfants.

Aurélie eut un sourire de mère.

Toutefois, le lendemain, quand elle leva l'enfant, bien que ce fût dimanche, elle l'habilla complètement avec un des vêtements de son fils.

Elle achevait la toilette d'André lorsque la Chiffonne survint.

– Tiens, fit-elle, tu lui as mis les affaires de ton petit.

– Son costume, brodé à la main, est trop joli, trop beau pour le lui laisser galvauder.

– Au fait, tu as raison, il aura bien le temps de l'user. Nous le lui mettrons mardi si, comme je le pense, je viens le prendre pour le mener promener.

Ayant fait sa visite à son amie et à l'enfant, la Chiffonne retourna vite rue des Vinaigriers où, avec l'ancien serrurier, elle écrivit la lettre que nous connaissons.

Ce fut Gallot qui se chargea de la mettre à la poste. Toujours plein de prudence, – les coquins en manquent

rarement, – il la porta au bureau de poste de la place de la Bourse.

Ensuite il se rendit chez un marchand de vin du quartier du Temple où il était sûr de trouver quelques camarades.

En effet, trois étaient là.

L'un d'eux dit à l'ancien serrurier :

– Sais-tu la nouvelle ?

– Quelle nouvelle ?

– Comme il voulait vendre la chaîne et la montre du bourgeois de l'autre nuit, Filoselle a été pincé.

– Diable !

– Te voilà prévenu, tiens-toi sur tes gardes.

À la Centrale de Melun, Filoselle s'est fait *mouton* ; c'est un traître, toujours prêt à vendre ses frères ; à l'heure qu'il est, il doit déjà vous avoir dénoncés, toi et l'autre.

D'un coup de poing sur la table Gallot renversa les bouteilles et fit sauter le vin des verres.

– S'il a fait ça, le chien, dit-il sourdement, je lui crèverai la peau du ventre.

Après avoir trinqué et vidé son verre, le borgne sortit du débit et, ayant l'air tranquille d'un honnête citoyen, se dirigea, sans se presser, vers sa demeure.

La nuit commençait à venir ; la Chiffonne, qui n'attendait plus son homme, se disposait à sortir.

Soudain, Gallot se précipita dans le taudis pâle, effaré, essoufflée.

Ayant vite refermé la porte, il dit à la Chiffonne :

– Je vais être arrêté !

– Ah ! répliqua-t-elle, terrifiée, je t'avais prévenu, je ne voulais pas…

– Hé, il ne s'agit point du gosse de Vaucresson.

– Il y a donc autre chose ?

– Parbleu !

– Et l'on va t'arrêter ?

– Je viens de te le dire.

– Tu te trompes peut-être.

– Je ne me trompe pas ; une canaille m'a dénoncé.

– Mais qu'as-tu donc fait ?

– Ça, c'est pas ton affaire.

– Comment sais-tu qu'on va t'arrêter ?

– D'abord, un camarade m'a averti, et puis je viens de voir dans la rue des hommes qu'on reconnaît à leur allure, ce sont des roussins ; ils sont au moins quatre ; ils pouvaient se jeter sur moi, si j'avais fait mine de fuir ; hardiment, voulant te voir, ayant à te parler, je me suis avancé ; ils ne m'ont pas mis la main au collet, ils m'ont laissé passer. Une politesse. Mais ils vont venir, je ne peux pas leur échapper et je sais ce qui m'attend.

Tonnerre ! être pincé en ce moment, pas de chance !

– Alors je vais être arrêtée aussi, moi ?

– Des bêtises ! Tu n'as pas été dénoncée, toi, et d'ailleurs, tu n'as rien fait.

Mais le temps passe, parlons peu et parlons bien.

Tu n'iras pas après-demain au Père-Lachaise, je te le défends.

– Mais la dame y viendra.

– Ça m'est égal.

– Elle attendra.

– Ça m'est égal.

– Pourquoi ne pas faire ce qui a été dit : prendre les cent mille francs et rendre l'enfant ?

– Ah ! vraiment, la Chiffonne, tu aurais le cœur d'empocher l'argent pendant que je serais en prison ? Tonnerre de Dieu ! si tu faisais ça… Tiens, regarde ces deux pattes, ce sont des tenailles, je t'étranglerais !…

Tu n'iras pas au cimetière…

– Je n'irai pas.

– C'est bien.

– Mais l'enfant ?

– Tu le garderas.

– Comment, tu ne veux pas que je le rende à sa mère ?

– Non, non, mille fois non ! Ce n'est pas pour rien que je me suis donné le mal de l'aller prendre à Vaucresson.

L'affaire n'est pas manquée, elle n'est que retardée ; ce qui ne sera pas fait après-demain, nous le ferons à ma sortie de prison. Arrange-toi comme tu voudras, mais quand je reviendrai, serait-ce dans trois ans, dans cinq ans, il faudra que je retrouve le petit.

Écoute, la Chiffonne, si tu l'avais rendu ou si tu ne pouvais pas me dire :

« Il est à tel endroit », aussi vrai que je n'ai plus qu'un œil, je te saignerais comme une poule !

Maintenant, autre chose : on ne sait pas ce qui peut arriver, on peut découvrir que c'est nous qui avons enlevé l'enfant ; pour cette raison, tu n'es plus en sûreté ici ; dès ce soir, il faut que tu disparaisses et que tu saches si bien te cacher que les plus malins de la Rousse ne puissent te mettre la main dessus.

À ce moment, un grand bruit de pas retentit dans l'escalier.

– Ce sont eux, ils montent, dit froidement le bandit. Ah ! si pour venir ils avaient seulement attendu jusqu'à dix heures, ils n'auraient plus trouvé leur gibier au gîte. Enfin, il n'y a pas à hurler ni à faire le méchant ; cette fois je suis pris, je me suis jeté comme un imbécile dans la gueule du loup. Mais voilà, la Chiffonne, je voulais te dire ce que je t'ai dit ; ne l'oublie pas.

On frappa violemment à la porte.

On y va, cria l'ancien serrurier.

Et lui-même alla ouvrir.

– Ah ! c'est vous ; messieurs, dit-il d'un ton gouailleur, je vous attendais.

Deux agents le saisirent.

– C'est bon, c'est bon, fit-il, on sait se tenir, il n'y aura pas de chahut on a du respect pour la justice.

– Est-ce que nous emmenons aussi la femme ? demanda un troisième agent.

Le borgne tressaillit, et la Chiffonne se recula instinctivement jusqu'au fond de la pièce.

– Dans l'ordre qui m'a été donné, répondit le chef de l'escouade, il n'est pas parlé de la femme ; si l'on a besoin d'elle, on nous le dira.

– À la bonne heure ! se dit Gallot, soulagé d'un poids énorme.

Les agents l'entraînèrent.

La Chiffonne s'était affaissée, défaillante. Au bout de quelques instants, elle se remit sur ses jambes.

– Il m'a dit que je n'étais plus en sûreté ici, murmura-t-elle ; je crois bien qu'il a raison et que, sans tarder, je dois partir. Mais où vais-je aller ?

Elle resta un instant songeuse, puis, se frappant le front :

– Oui, se dit-elle, je n'ai que cette ressource-là.

Une heure et demie plus tard, elle frappait à la porte de son amie Aurélie.

– Qui est là ? demanda celle-ci.

– Moi, Julie.

Aurélie ouvrit… Elle était en chemise, prête à se mettre au lit. Le petit André dormait.

– Comment, c'est toi ! fit la veuve, qu'est-ce qui t'amène à pareille heure ?

– Ah ! ne m'en parle pas, je viens te demander asile.

– Je veux bien te recevoir et t'offrir la moitié de mon lit ; mais que t'est-il donc arrivé ?

– Un coup de tête ; je me suis disputée avec ma patronne et tout de suite j'ai tout lâché.

La Chiffonne avait toujours fait croire à son amie qu'elle était en place.

– Je ne savais pas que tu avais une mauvaise tête, dit Aurélie.

– Que veux-tu ! on est parfois poussé à bout ; les maîtres aujourd'hui sont d'une exigence… Eh bien, j'en ai assez d'être au service des autres ; je ne veux plus me placer, on tombe trop souvent dans une baraque.

– Qu'est-ce que tu feras ?

– Autre chose. Tiens, il me vient une idée, tu m'apprendras ton métier de passementière. Est-ce long à apprendre, la passementerie ?

– Non, mais on gagne si peu !

– Bah ! pourvu que ça donne à manger… C'est dit, je veux être passementière et ouvrière comme toi.

– J'ai bien peur que tu n'en aies vite assez.

– Tu te trompes, ma chère, tu verras. Pendant quelque temps je resterai ici, avec toi, si je ne te gêne pas trop.

– Oh ! me gêner !

– Je te promets que nous ferons bon ménage ; c'est moi qui ferai la cuisine, si tu veux. Et puis, comme nous ne pouvons le garder longtemps, je chercherai un endroit où, sans avoir à payer cher, on voudra bien prendre mon petit neveu.

Les deux amies se couchèrent.

Le lendemain ce fut la Chiffonne qui leva et habilla l'enfant. Aurélie s'était mise à son ouvrage.

André ne pleurait plus ; les douces paroles, les caresses avaient apaisé son gros chagrin ; mais il répétait toujours :

– Je veux voir maman !

– Eh bien, oui, mon petit André, disait la Chiffonne, si tu es bien sage, je te mènerai voir ta maman.

– Je serai bien sage…



Ce fut la Chiffonne qui leva et habilla l'enfant. (P. 408.)

Et la Chiffonne embrassait l'enfant. Et avec des larmes dans les yeux elle murmurait :

– Pauvre petit !

C'était à la mère qu'elle pensait.

Quand elle eut fait les deux lits, nettoyé, mis tout en ordre dans la chambre et donné à l'enfant, pour son déjeuner, une tartine de confiture, elle s'assit en face d'Aurélie.

– Si tu veux, dit-elle, je vais commencer mon apprentissage.

La passementière lui donna une bande d'étoffe, qui devait être soutachée, d'abord, sur un dessin tracé, garnie de perles de jais ensuite, et lui indiqua la manière de s'y prendre.

La Chiffonne n'avait pas la tête dure, elle était intelligente, adroite, avait les doigts souples ; au bout d'une heure elle ne travaillait déjà plus comme une apprentie.

– C'est très bien, disait Aurélie, je suis vraiment émerveillée ; si tu continues, tu seras dans trois mois une bonne ouvrière passementière.

– Je t'ai dit que je voulais être ouvrière.

L'enfant, qui avait promis d'être bien sage, s'amusait avec quelques jouets ayant appartenu à Marius.

À onze heures, Aurélie dit à son amie :

– Il faudrait aller chercher quelque chose pour notre déjeuner.

La Chiffonne tira un louis de sa poche et le tendit à Aurélie.

– Mais je n’ai pas besoin de ta pièce d’or, dit celle-ci, je ne suis pas à court d’argent, Dieu merci.

– N’importe, prends toujours.

– Alors c’est moi qui vais aller aux provisions ?

– Tu connais ton quartier, tu as tes fournisseurs, tu sauras mieux faire que moi.

D’ailleurs ce sera toujours toi qui achèteras ; je me contenterai de faire notre cuisine.

Comme Aurélie se préparait à sortir, la Chiffonne lui dit :

– Tu n’as pas besoin de raconter aux gens que tu as donné asile à une de tes amies ; cela les rendrait curieux et ce serait un sujet à questions qui t’ennuieraient et moi aussi.

Ne parle de moi à personne, ça me fera plaisir ; je n’ai pas besoin qu’on me connaisse dans le quartier, pas même dans la maison.

– C’est bien, sois tranquille, répondit Aurélie.

Bonne femme sans malice, la veuve Gosselin n’y voyait pas plus loin que le bout de son nez.

XXII

CE QUE FAIT LA CHIFFONNE

La Chiffonne, habituée à courir les rues, était devenue très casanière. Cependant elle sortait le soir, pour prendre l'air, quand elle ne risquait pas d'être reconnue ; mais elle n'allait pas loin et ne tardait jamais à rentrer. Elle se trouvait si bien dans le modeste logement de son amie !

Elle était là tranquille et aurait pu se trouver relativement heureuse si elle n'avait pas été constamment obsédée par toutes sortes de pensées sombres.

C'est qu'elle pensait sans cesse à la dame du cimetière, à cette pauvre mère à qui Joseph Gallot et elle, complice du crime, avaient volé son enfant.

Elle se représentait Mme Clavière tout en larmes, pâle, défaite, échevelée, les yeux éteints, se traînant comme une mourante.

La nuit, hallucinée, elle voyait la malheureuse mère se tordre dans les convulsions du désespoir et croyait entendre ses gémissements ; ou bien elle la voyait, les yeux hagards, se traînant à ses pieds et lui criant d'une voix sépulcrale : Misérable, infâme, rends-moi mon enfant !

Rendre l'enfant ! Ah ! oui, voilà ce qu'elle aurait voulu faire. Mais elle ne le pouvait pas, son homme le lui avait défendu.

Si elle croyait entendre les cris de douleur de la mère, elle avait toujours aussi dans les oreilles les paroles menaçantes du borgne. Et puis, malgré qu'il fût loin d'elle, en prison, elle était toujours sous la domination du misérable.

Non, elle ne pouvait pas rendre l'enfant. Et elle souffrait cruellement, la malheureuse, car bien qu'elle n'eût jamais été mère, elle sentait aux palpitations de son cœur, aux mouvements de ses entrailles, les horribles tortures qu'éprouvait la mère du petit André.

Elle eut la bonne pensée d'écrire à Mme Clavière. En lui disant : « Ne vous inquiétez pas, votre enfant est toujours en parfaite santé, les bons soins ne lui manqueront jamais, et un jour on vous le rendra », elle savait qu'elle ferait couler un baume de paix dans son âme.

Quelques lignes à écrire, c'était facile. Et pourtant elle ne le fit point, elle n'osa pas.

Elle craignait d'être découverte ; elle avait une horrible peur de la prison et elle se figurait que-si elle écrivait à Mme Clavière, sa lettre la trahirait.

Une crainte irréfléchie, que rien ne justifiait, une frayeur chimérique arrêtait un bon mouvement du cœur.

Néanmoins, elle comprenait bien qu'elle était lâche et elle essayait de se pardonner elle-même par un redoublement de tendresse pour l'enfant.

C'était elle qui faisait le ménage, soignait le petit, préparait les repas pendant que son amie travaillait. Celle-ci, qui n'avait plus à s'occuper de ceci, de cela, faisait plus d'ouvrage, et, par suite, gagnait davantage. De son côté, la

Chiffonne gagnait bien soixante ou soixante-quinze centimes dans sa journée, ce qui était joli pour une apprentie.

Bref, l'argent ne manquait pas et l'enfant s'en trouvait bien, car Aurélie et la Chiffonne ne sortaient jamais sans lui rapporter quelque chose ; un jouet acheté au bazar, pas cher, ou une friandise, surtout des cerises qu'il aimait beaucoup.

Devant son amie la Chiffonne cachait ses préoccupations et avait l'air gai ; mais quand Aurélie allait chercher de l'ouvrage, en reportant celui qui était achevé, la Chiffonne pleurait.

Et c'était surtout quand elle pleurait qu'elle mettait tout son cœur à embrasser l'enfant.

Elle sentait qu'elle avait besoin d'être pardonnée, et c'était au pauvre petit qui lui disait : « Je voudrais bien voir maman », qu'elle demandait pardon.

Dès les premiers jours de son installation à Saint-Mandé, en l'absence d'Aurélie et à son insu, elle avait écrit deux lettres, l'une au maire et l'autre au curé de Sercotte, le village de la Nièvre où était née son amie.

C'était une idée qui lui était venue, le commencement d'exécution d'un plan qu'elle avait conçu, afin de se conformer aux ordres que son homme lui avait donnés.

Elle demandait au maire de Sercotte de bien vouloir lui envoyer l'extrait de naissance du petit Gosselin Aurélien-Marius-André.

Elle avait joint à sa lettre trois francs en timbres-poste.

Elle priait le curé de lui faire parvenir le certificat de baptême d'Aurélien-Marius-André.

Dans sa lettre au curé elle avait mis deux francs également en timbres-poste.

Douce, polie, avenante, insinuante, elle avait su, après deux ou trois courtes causeries, se faire une amie de la concierge.

Elle lui dit un soir, d'un air mystérieux :

– J'attends deux lettres de province ; mais il ne faut pas que mon amie ait connaissance de cela : il s'agit d'une surprise agréable que je veux lui faire.

– Compris, dit la concierge, on ne dira rien à m'ame Gosselin.

– Quand les lettres arriveront, vous les garderez dans votre commode et ne les remettrez qu'à moi-même.

– C'est entendu.

La Chiffonne attendit cinq ou six jours tranquillement.

– C'est le temps qu'il faut au maire et au curé pour me répondre, se disait-elle.

Mais la semaine entière s'étant écoulée, elle devint inquiète, se tourmenta. Est-ce qu'on ne lui enverrait pas les papiers qu'elle demandait ? Qui sait ? on avait peut-être deviné ses intentions. Et comme c'était mal ce qu'elle voulait faire, et que sa conscience n'était pas en paix, elle s'imaginait que quelque chose de terrible la menaçait.

Quand elle descendait le soir, hésitante, craintive, elle interrogeait la concierge, qui lui répondait :

– Rien encore aujourd'hui, m'amzelle Julie.

Enfin le quinzième jour après l’envoi de ses lettres, le mercredi soir comme elle passait devant la loge sans oser s’arrêter, la concierge lui fit de la main signe d’entrer.

Elle franchit le seuil.

– Mais venez donc, m’amzelle Julie.

– Vous avez quelque chose à me dire ?

– Ah ! oui, mais vous n’y pensez donc plus ?

La Chiffonne s’était si bien persuadée qu’elle ne recevrait rien du maire et du curé, qu’elle répondit à la concierge :

– À quoi donc ?

– Êtes-vous drôle, ce soir ! mais à ces lettres que vous attendez !

– Oh ! si, j’y pense.

– Eh ! bien, cette fois, çà y est, je les ai.

La Chiffonne ne put s’empêcher de tressaillir.

– Vrai, fit-elle, vous les avez ?

– Puisque je vous le dis ; il y en a une grande et une petite ; vous voyez bien que les choses finissent toujours par arriver.

La concierge ouvrit le tiroir de sa commode où elle prit les deux lettres qu’elle remit à la Chiffonne.



La concierge ouvrit le tiroir de sa commode où elle prit les deux lettres qu'elle remit à la Chiffonne. (P. 414.)

– Hein, vous les avez, vos fameuses lettres, vous voilà contente à c't heure !

– Oui, je suis contente, merci, merci bien, mère Taupin. Mais vous savez, gardez toujours le silence, mon amie ne doit pas savoir…

– Quand je vous ai dit une fois que j'avais compris, ça suffit.

La Chiffonne se hâta de sortir et s'en alla assez loin à la recherche d'un bec de gaz dans un endroit désert. Elle le trouva. S'étant assurée que personne ne pouvait la voir, elle ouvrit d'abord la grande enveloppe portant le cachet : « Mairie de Sercotte », qui contenait uniquement l'extrait de l'acte de naissance. Le curé, plus politique que l'officier de l'état civil, accompagnait de quelques lignes aimables le certificat de baptême.

La Chiffonne mit dans sa poche les deux pièces qu'elle avait demandées, déchira la lettre du curé et les enveloppes en minces morceaux et les sema parmi de grandes orties qui poussaient à travers une jonchée de vieilles épines noires.

Elle rentra, coucha le petit et travailla avec son amie jusqu'à onze heures.

Dans le lit, elle dit à Aurélie :

– Demain matin je sortirai avec l'enfant.

– Ah !

– Je partirai de très bonne heure.

– Où veux-tu donc aller ?

– Assez loin ; du côté de Sceaux.

– Qu'est-ce que tu as à faire par là ?

– Je désire voir une dame que j'ai connue dans le temps et dont je me suis souvenue aujourd'hui.

– Qu'est-ce qu'elle fait cette dame ?

– Du bien, aussi souvent qu'elle en trouve l'occasion.

– Elle est riche ?

– Oui, et c'est ce qui lui permet d'être très charitable ; elle s'associe à beaucoup d'œuvres de bienfaisance. Je suis sûre qu'elle s'intéressera à mon cher petit orphelin et m'aidera à le placer.

– Dame, je le crois, si elle est, comme tu le dis, bonne et charitable.

Aurélie poussa un gros soupir.

– Qu'as-tu donc ? demanda la Chiffonne.

– Ah ! ce que j'ai ! J'ai que je suis triste.

– Pourquoi ?

– Si j'étais plus riche ou si, seulement, je gagnais davantage, je ne voudrais pas que le cher mignon fût confié à une personne inconnue, je le garderais.

À son tour, la Chiffonne soupira.

– Va, dit-elle, je t'assure que ça me coûte beaucoup de me séparer de lui.

– Enfin, voilà, nous ne pouvons pas. Tiens, ne parlons plus de cela, j'en éprouve une peine… Il est tard, Julie, dormons, si nous pouvons.

Dans la chambre, le silence se fit complet.

La Chiffonne se leva à quatre heures, au petit jour. Elle n'avait pas beaucoup dormi. Afin que son amie, en se levant, n'eût qu'à se mettre à son ouvrage, elle mit tout en ordre dans le ménage, ce qui ne fut pas long ; elle donna un coup de balai dans la chambre et la petite cuisine et épousseta les meubles.

Cela fait, elle acheva sa toilette, puis choisit dans le trousseau du petit Marius tout ce qui lui était nécessaire pour habiller André.

Alors, elle réveilla le pauvre petit, l'enleva de sa couchette, l'assit sur ses genoux, le mit nu comme un ver et lui passa sur tout le corps une éponge mouillée dans l'eau d'une cuvette qu'elle avait près d'elle.

Ensuite, après l'avoir bien essuyé et bien peigné, elle l'habilla.

Aurélie, réveillée, la regardait faire, ne perdant pas un de ses mouvements.

– Vas-tu donc sortir si tôt ? demanda-t-elle.

– Mais oui, répondit la Chiffonne, le chemin que j'ai à faire est long.

– Pourquoi ne l'as-tu pas habillé avec ses affaires à lui ! il aurait été mieux, plus gentil.

– J'en ai eu d'abord l'intention ; mais j'ai pensé que la dame chez qui je vais le conduire trouverait son vêtement bien riche pour un enfant de pauvres gens. N'as-tu pas fait toi-même cette remarque ?

– C'est vrai.

L'enfant ne disait rien, il était sérieux, paraissait un peu surpris et regardait tour à tour, avec ses beaux yeux intelligents, la Chiffonne et Aurélie encore au lit. On aurait dit qu'il pressentait que quelque chose de grave se préparait pour lui.

– Tu ne reviendras pas trop tard, n'est-ce pas ? reprit Aurélie, se décidant à sortir du lit.

– J'espère pouvoir rentrer de bonne heure.

– Mais tu ne vas pas t'en aller sans que le petit ait mangé ?

– Tu as raison, je vais lui donner une tartine.

– Soit, mais ça n'est pas assez ; je cours chercher du lait chaud ; toi-même tu en prendrais bien un bol avec un morceau de pain.

Et sans attendre la réponse de la Chiffonne, Aurélie, qui s'était chaussée et avait vite mis un jupon et une camisole, s'élança hors de la chambre.

Quand elle rentra, au bout de quelques minutes, l'enfant achevait de manger sa tartine. On lui donna à boire un demi-bol de lait, pendant que les deux femmes prenaient leur modeste déjeuner.

Très attentif à tout ce qui se passait autour de lui, André, ouvrant de grands yeux, vit la Chiffonne mettre son chapeau. Immobile, un peu inquiet, il ne disait toujours rien ; mais quand la Chiffonne s'approcha de lui prête à poser sur sa tête un petit chapeau ayant appartenu à Marius, il comprit enfin que la Chiffonne allait sortir et qu'elle l'emmenait.

Il s'imagina mieux encore, le pauvre petit, car son visage devint rayonnant et, battant des mains, il s'écria :

– Maman, maman, nous allons voir maman !

La Chiffonne pâlit et ce fut avec un tremblement qu'elle coiffa le petit.

Elle savait bien que ce qu'elle allait faire était monstrueux, et le remords la mordit au cœur.

Mais elle se raidit contre les cris de révolte de sa conscience : sa résolution était fermement arrêtée, le sort d'André était décidé.

– Pauvre enfant ! murmura Aurélie très émue, toujours sa mère !

Ayant de grosses larmes dans les yeux, elle mit deux baisers sur les joues de l'enfant.

La Chiffonne prit le petit dans ses bras et partit.

*

* *

Le soir, à neuf heures, Aurélie avait allumé sa lampe. Elle avait son ouvrage sur les genoux, mais comme si elle avait la main engourdie, elle ne travaillait pas. Elle était affreusement tourmentée : la Chiffonne n'était pas encore rentrée et elle ne savait quoi s'imaginer.

Un accident était-il donc arrivé à son amie ou à l'enfant ?

Elle était comme sur des charbons ardents.

Enfin, à neuf heures et demie, la porte de la chambre s'ouvrit et la Chiffonne entra.

Aurélie se dressa d'un seul mouvement, les yeux démesurément ouverts.

– Seule, tu reviens seule ! exclama-t-elle.

– Tu vois, fit la Chiffonne.

– L'enfant, où est l'enfant ?

– Je l'ai placé et je suis contente, il sera très bien.

– Placé, placé ! Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce matin que tu ne le ramènerais pas ?

– Ce matin je ne savais pas ce qui arriverait.

– Si, tu le savais, et tu me l'as caché.

– Je te jure, Aurélie, que je n'étais pas du tout sûre de réussir.

– Pauvre petit, pauvre chéri ! Mon Dieu ; si j'avais su, si j'avais pu deviner… c'est à peine si je l'ai embrassé !

Et Aurélie se mit à pleurer.

– Tu ne te souviens pas, ma chère, je t'assure que tu l'as bien embrassé avant que nous partions.

– Oh ! un baiser sur chaque joue, quand j'aurais dû le serrer dans mes bras, contre mon cœur, et le manger de caresses !

La Chiffonne regardait son amie et se disait :

– Elle est meilleure que moi.

Après un silence Aurélie reprit :

– Voyons, à qui l'as-tu confié ?

– À de très braves gens, le mari et la femme, ayant, lui cinquante ans, elle quarante. Sans enfant et ayant une certaine fortune ; ils cherchaient un enfant, un petit garçon pour l'élever et l'adopter.

– Mais tu les connaissais donc ?

– Je n'en avais jamais entendu parler.

– Ah ! Et comment as-tu su ?…

– Par la dame que je suis allée voir ; du reste, c'est elle qui a tout fait.

– Où demeure-t-elle, cette dame ?

– Je te l'ai dit, près de Sceaux, au village de Châtenay. Je n'ai pas besoin de te dire que l'enfant lui a plu – il plaît à tout le monde – et que tout de suite elle s'est vivement intéressée à lui.

– Je lui racontai comment il était devenu orphelin et m'était tombé dans les bras. Elle comprit facilement que dans ma situation, obligée d'être chez les autres ou de gagner autrement et péniblement ma vie, je ne pouvais pas avoir le pauvre petit à ma charge.

– « Alors, m'a-t-elle dit, que comptez-vous faire ?

– « Madame, lui ai-je répondu, je sais combien vous êtes bonne et aimez à faire le bien ; je suis venue vous trouver avec mon petit neveu ayant l'espoir que vous vous intéresseriez à lui, qu'il vous inspirerait de la pitié et que, peut-être, vous m'aideriez à trouver une personne à qui je

pourrais le confier, avec l'assurance que les bons soins ne lui manqueraient point.

Elle me répondit aussitôt :

– « Dès aujourd'hui, si vous le voulez, ce pauvre petit aura une nouvelle famille.

Comme je la regardais avec étonnement, elle continua :

– « Je connais d'excellentes gens qui désirent vivement avoir un enfant et justement un petit garçon, qu'ils élèveraient et aimeraient comme s'il était le leur. En effet, ils ne parlent pas moins que de l'adopter plus tard et de lui laisser après eux tout ce qu'ils possèdent. Je crois qu'ils ont dans les douze à quinze mille francs de rente. Eh bien, cela ne vous sourit-il pas ?

– « Oh ! madame, m'écriai-je, ce serait trop beau !

– « Sans doute, c'est magnifique, répondit-elle, mais cette chose heureuse qui arriverait à votre neveu n'est pas aussi rare que peut-être vous le pensez. Bien des ménages sans enfant prennent un enfant à de pauvres gens chargés d'une nombreuse famille et vont même, quand ils ne le trouvent pas ailleurs, le chercher à l'Assistance publique.

Ce sont là des actes d'admirable charité… L'exemple est bon, il est suivi. Hélas ! il y en a tant de ces petits orphelins et de ces pauvres petits êtres abandonnés.

Seulement, poursuivit-elle, je dois vous prévenir que lorsque les personnes dont je viens de vous parler auront pris votre neveu, il ne vous appartiendra plus, vous n'aurez plus aucun droit sur lui.

Je me récriai et répondis :

– « Mais je pourrai le voir, quelquefois ?

– « Je pense que cela ne vous sera pas impossible. Mais les personnes demeurent presque constamment en province ; ils sont à Paris depuis trois semaines et c'est demain, oui c'est bien demain qu'ils doivent retourner dans leur propriété en Franche-Comté.

Je ne sais ce que j'éprouvai, Aurélie, je sentais mon cœur se briser. J'étais très hésitante, mais la dame ajouta quelques paroles à ce qu'elle venait de me dire et je finis par accepter…

– Ah ! s'écria l'ouvrière, moi j'aurais refusé net !

– Ma chère, le sacrifice m'a coûté, crois-le bien ; mais que veux-tu ! c'était si beau, l'avenir du pauvre petit assuré !

– Oui, mais il ne t'appartient plus et quelque chose me dit que tu ne le reverras jamais.

La Chiffonne baissa la tête.

– Oh ! le cher petit, ne plus le revoir, ajouta Aurélie d'un ton douloureux.

Elle hocha la tête et après un bout de silence :

– Tiens, reprit-elle avec animation, veux-tu savoir ce que j'éprouve ? Eh bien, je sens en moi une grande douleur ; il me semble que je perds une seconde fois mon petit Marius.

Mais tu ne m'as pas tout dit ; achève de me raconter ce qui s'est passé.

– Tu le devines.

– Hélas !

– Nous sommes restés à Châtenay jusque vers trois heures, puis nous sommes revenus à Paris accompagnés de la dame qui nous a conduits rue de la Victoire chez les personnes en question, M. et Mme Sauvenet. Ils se sont extasiés sur la beauté de l'enfant et… ils l'ont gardé.

– Et ils l'ont gardé, répéta douloureusement Aurélie.

XXIII

CE QUE RACONTE LA MÈRE AGATHE

Le docteur Abel était venu rendre visite à Mme Clavière, qui avait tant besoin d'entendre des paroles d'espoir.

Ils étaient assis l'un près de l'autre sur une causeuse. Le docteur tenait une des mains de la jeune femme, et celle-ci pâlie, amaigrie, les yeux sans clarté, avait sa tête languissante appuyée sur l'épaule du vieillard.

– Oui, mon bon docteur, dit Marie, continuant la causerie intime, vous êtes un père pour moi.

– Chère enfant, c'est que mon affection pour vous est vraiment paternelle.

– Et je n'ai rien fait pour mériter une affection si précieuse.

– Ah ! vous croyez cela, ma fille, eh bien, détrompez-vous, vous avez fait beaucoup, au contraire.

– Je ne vois pas…

– Mais, chère enfant, chacune de vos pensées que je devine, est pour votre vieil ami une cause d'admiration.

– Vous me voyez trop avec les yeux de l'ami.

– L'amitié, dont le devoir est d'être sévère, quand il le faut, ne peut pas avoir auprès de vous assez de bonté.

Après un court silence la jeune femme reprit :

– J'ai toujours présent à la mémoire ce que vous m'avez dit la première fois que je me suis présentée chez vous.

– Que vous ai-je dit ?

– Vous ne vous le rappelez pas, mais je ne l'ai pas oublié, moi.

– Les vieillards perdent la mémoire.

– Vous m'avez dit : « Voyez en moi un vieil ami, et si plus tard vous avez besoin de moi, n'hésitez pas à venir me trouver. » Vous m'avez dit cela, docteur, et je n'étais pour vous, alors, qu'une inconnue.

– Cela prouve que, déjà, j'avais découvert en vous des qualités qui vous méritaient mon amitié.

– Mon Dieu, docteur, comme vous êtes bon !

– Vous en avez connu d'autres, des bons… Il ne devrait pas y avoir de méchants. À quoi sert d'être méchant ? La bonté, voyez-vous, est encore ce qui procure en ce monde les plus douces joies.

– Marie, c'est aujourd'hui vendredi et, moins quelques jours, il y a un mois que vous n'êtes pas allée à la Maison maternelle.

– C'est vrai.

– J'y suis allé lundi dernier ; vos religieuses sont inquiètes et vos pauvres petits vous cherchent, vous réclament ; les avez-vous donc abandonnés ?

– Oh ! non, oh ! non ! Mais, mon bon docteur…

– Dites.

– Depuis un mois je n'ai pu penser qu'à mon pauvre enfant.

– Je le comprends !

– Je recueille les enfants des autres, des petits innocents frappés en naissant par le malheur ; mais le mien, le mien… Où est-il ? Qu'a-t-on pu en faire ?

– Hélas ! Marie, je ne peux que vous répéter : espérez !

– Mais j'espère, j'espère… Est-ce que je vivrais encore si je n'espérais plus ?

Elle passa la main sur son front et reprit :

– Ainsi, mon bon docteur, nos sœurs sont inquiètes ?

– J'ai rassuré la supérieure en lui disant que vous aviez été un peu indisposée, mais que ces malaises n'avaient rien de grave, que d'ailleurs vous étiez mieux et que, certainement, elle ne tarderait pas à vous voir.

– C'est demain samedi, le jour que j'avais choisi pour mes visites à la Maison maternelle ; j'irai demain.

– Cette sortie ne peut que vous faire beaucoup de bien, et puis vous rendrez la mère Agathe si heureuse !

– J'écrirai tout à l'heure à mon brave Pinguet.

– C'est inutile, je le préviendrai moi-même ce soir.

– Je ne voudrais pas vous donner cette peine.

– La Chaussée-d'Antin n'est pas loin de la rue du Helder ; et puis il me sera agréable de voir votre amie Charlotte.

– Je ne dis plus rien, docteur. Lundi, avez-vous trouvé des malades parmi les enfants ?

– Aucun ; tous se portent à merveille ; du reste, l'été est toujours pour les enfants la meilleure saison, surtout quand ils ont le grand air, l'air pur et vivifiant comme à Boulogne.

– Docteur, et cette malheureuse femme que la mère Agathe a recueillie avec son enfant ?

L'enfant est toujours le gentil petit garçon que vous avez vu. Quant à la mère…

– Eh bien ?

Elle est morte.

– Morte ! Pauvre femme !

– Elle est décédée cinq jours après la visite que vous lui avez faite, sans agonie, tenant son fils dans ses bras, sur son cœur, et disant qu'elle s'en allait heureuse, son cher petit ayant trouvé une autre mère.

Mme Clavière laissa échapper un profond soupir.

– Mon Dieu, dit-elle, faites qu'on fasse pour mon enfant ce que j'aime tant à faire pour les enfants des autres !

Le docteur reprit :

– Les derniers moments de cette pauvre femme ont été des plus édifiants. Elle a rendu le dernier soupir en présence de la mère Agathe et des autres religieuses, après s'être

confessée et avoir reçu l'Extrême-Onction. Ses dernières paroles ont été très touchantes. Les religieuses pleuraient en priant.

– A-t-on fait quelque chose pour marquer la place où elle repose ?

– Il n'y a actuellement qu'une simple croix de bois plantée sur le tumulus ; on n'a rien voulu faire sans vous avoir consultée ; cependant, on a cru devoir acheter le terrain à perpétuité.

– On a bien fait. Ce sera peut-être un jour un bonheur pour son fils de pouvoir dire : « Voilà l'endroit où repose celle qui m'a tant aimé ! » Sur cette place, il faudra au moins une pierre tombale avec quelque chose en élévation. Demain je parlerai de cela à la mère Agathe.

Le docteur causa pendant quelques instants encore avec Mme Clavière, puis remonta dans la voiture qui l'avait amené pour retourner à Paris.

*

* *

Mme Clavière arriva à la Maison maternelle à deux heures et demie.

Comme toujours, deux coups de cloche l'avaient annoncée et ce ne fut pas seulement la mère Agathe, mais toute la petite communauté qui vint la recevoir au bas des marches du perron.

Elle fut entourée et, en même temps, toutes les mains se tendaient vers elle.

– Merci, mes chères sœurs, dit-elle, merci de l'affectueux accueil que vous me faites.

– Vous savez que notre affection est sincère, madame, répondit la supérieure, ah ! nous sommes bien heureuses de vous revoir.

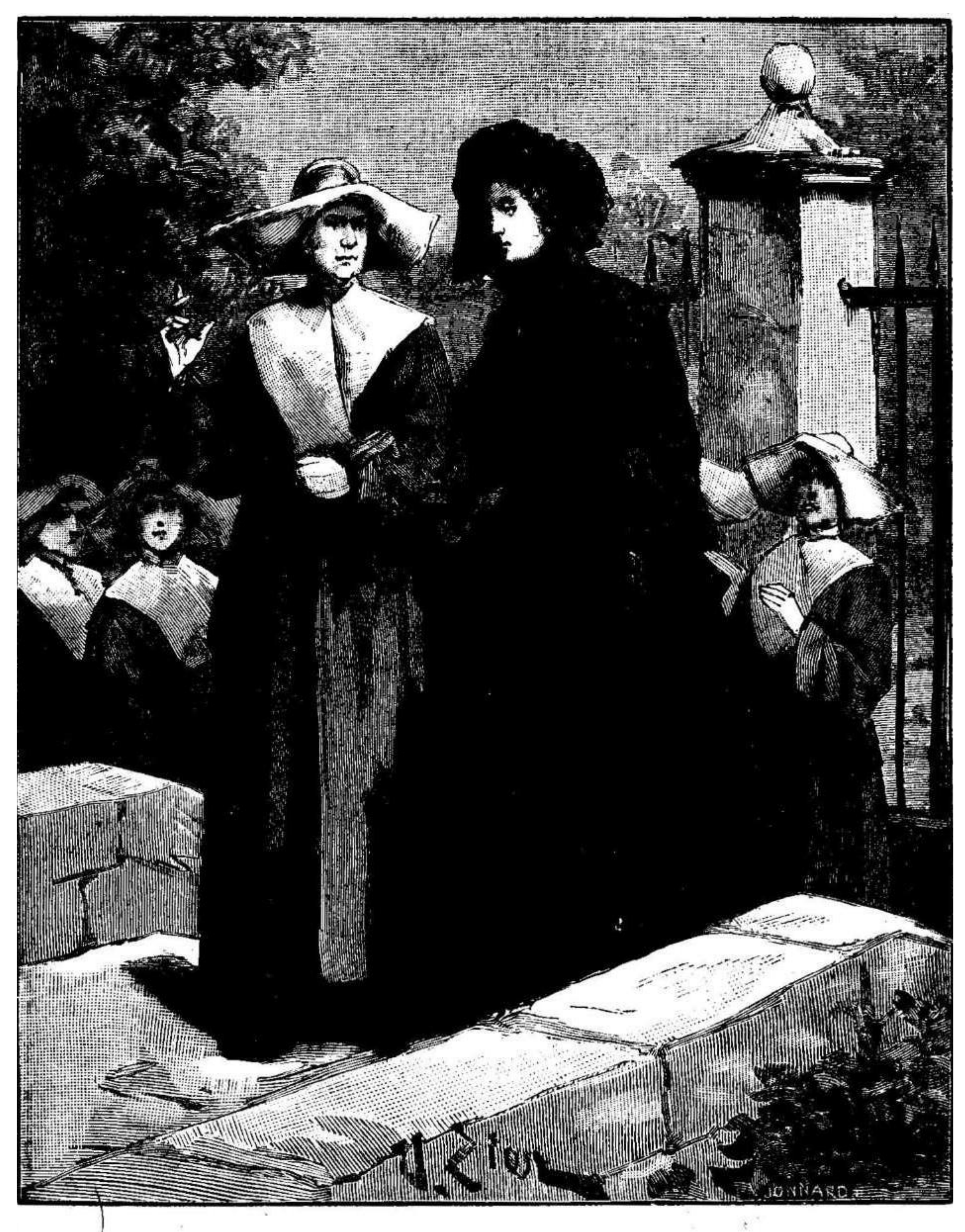
– Mes chères sœurs, j'éprouve aussi une vive satisfaction à me retrouver au milieu de vous.

Les religieuses remarquaient avec tristesse combien la jeune femme était changée depuis sa dernière visite.

La mère Agathe fit un signe à ses compagnes, qui se retirèrent, puis elle offrit son bras, à Mme Clavière pour la conduire au salon.

– Madame, dit la supérieure, quand la jeune femme se fut assise sur un canapé, nous avons été, mes sœurs et moi, bien en peine à votre sujet : ne vous voyant plus, n'ayant pas de vos nouvelles, nous ne savions que penser. Notre bon docteur Chevriot ne venait pas non plus ; c'est seulement lundi dernier que nous avons reçu sa visite et que nous avons appris qu'une suite de malaises vous avaient empêchée de sortir. Mais, Dieu merci, vous voilà mieux et, bientôt, vous irez tout à fait bien.

– Je l'espère.



Elle offrit son bras à Mme Clavière pour la conduire au salon. (P. 423.)

– Quelques jours après votre dernière visite, cette pauvre femme, à laquelle vous vous êtes si vivement intéressée, a rendu son âme au Seigneur.

– Je le sais, car, hier, j'ai eu aussi la visite du bon docteur. Et puisque nous parlons de cette pauvre femme, il y a une chose dont nous allons tout de suite nous occuper.

– Quelle est la somme portée à votre budget pour frais d'obsèques ?

– Mille francs chaque année, madame ; mais comme, grâce à Dieu, nous n'avons perdu aucun de nos enfants, nous avons actuellement en réserve, sur ce chapitre, une somme qui dépasse deux mille francs.

– Eh bien, ma sœur, il vous faudra écrire à l'architecte de la maison pour qu'il vienne vous trouver et s'entendre avec vous afin que quelque chose de modeste, mais convenable cependant, soit mis sur la tombe de Marceline Lebel.

– J'avais l'intention de vous parler de cela, madame ; quelle somme pourrait-on dépenser ?

– Je ne sais pas, je ne peux pas savoir ; mais je pense qu'avec moins de mille francs…

– Oh ! certainement madame.

– Du reste, ce sera l'affaire de l'architecte. M. Chevriot m'a dit que lundi, lors de sa visite, nos enfants étaient tous en bonne santé ; la situation est-elle toujours la même ?

– Oui, madame. Mais tout à l'heure vous verrez nos chers petits : comme ils vont être joyeux !

– Non, dit la jeune femme d'un ton brusque, qui étonna profondément la religieuse, je ne verrai pas les enfants aujourd'hui.

– Pardonnez-moi, madame, répondit la mère Agathe, j'oubliais que vous n'êtes pas encore bien portante.

Mme Clavière étouffa un soupir.

La religieuse reprit :

– Me permettez-vous, madame, de vous parler d'un enfant de trois ans, moins deux mois, qui nous a été apporté avant-hier ?

– Est-ce une petite fille ?

– Non, madame, c'est un petit garçon.

– Qu'avez-vous à me dire de ce nouveau ?

– D'abord que c'est bien le plus charmant enfant qu'on puisse voir.

– Ah !

– Mais il est si triste, si triste !

– Pourquoi ?

– Sa mère est morte la semaine dernière.

– Il n'a plus sa mère, je comprends qu'il soit triste.

– Le petit Édouard Lebel l'a déjà pris en grande affection.

– Deux orphelins, leur malheur commun les attire l'un vers l'autre.

– C'est bien cela, madame et je suis tentée de croire qu'à première vue ils ont deviné leur mutuelle douleur. Mais je vais vous dire ce qui s'est passé sous mes yeux :

Les petits garçons étaient en récréation lorsque leur nouveau camarade fut amené parmi eux. Tous le regardèrent curieusement. Édouard, plus hardi que les autres et probablement aussi plus accessible à la pitié, s'approcha de lui, l'examina un instant avec une sorte de gravité, puis l'entourant de ses bras, il l'embrassa sur les deux joues.

Le petit, étonné, peut-être un peu défiant, se dégagea de l'étreinte, fit trois pas en arrière et, à son tour examina Édouard. Que se passa-t-il en ce moment dans cette jeune âme ? Je ne saurais le dire. Mais, soudain, des larmes jaillirent des yeux du pauvre petit et il se jeta au cou d'Édouard. Et les deux enfants, dans les bras l'un de l'autre, s'embrassaient comme deux frères.

– C'est touchant, dit Mme Clavière dont les yeux étaient mouillés de larmes.

– Depuis, continua la religieuse, ils sont toujours ensemble, ils ne peuvent pas se quitter. Dès jeudi soir il a fallu mettre leurs petits lits à côté l'un de l'autre.

– Par qui cet enfant a-t-il été apporté ?

– Par sa tante, une pauvre ouvrière souffreteuse, qui a beaucoup de peine à vivre, en travaillant des seize heures par jour, et qui a beaucoup pleuré de ne pas pouvoir garder le pauvre petit orphelin.

La malheureuse était tout en larmes quand elle fut amenée devant moi, tenant dans ses bras l'enfant pauvrement, mais proprement habillé.

Je me sentis très émue et tout de suite je m'intéressai vivement au petit innocent, qui me regardait avec de grands

yeux étonnés et dont j'admirais la jolie figure, une vraie figure d'ange.

« – Ma sœur, me dit la femme, j'ai plus d'une fois entendu parler de votre sainte maison et aussi de votre très grande bonté. Cependant, avant de vous amener ce pauvre petit, qui est mon neveu, j'ai beaucoup hésité, car malgré ma pauvreté, ma misère, je ne pouvais me résoudre à l'abandonner. Mais, hélas ! comment faire ? Non, je ne pouvais pas le condamner à souffrir avec moi du froid, de la faim, et je me suis enfin décidée à venir. »

– Est-ce que cet enfant est orphelin ? demandai-je.

« – Sa mère, ma sœur, qui était ouvrière comme moi, est morte il y a dix jours d'une maladie causée par les privations. Hélas ! sa misère n'était pas moins grande que la mienne. Je l'ai fait enterrer et, pour le pouvoir, j'ai été forcée d'emprunter cent francs que peut-être je ne pourrai jamais rendre. »

– L'enfant a-t-il un père ?

« – Oh ! ne croyez pas, répliqua-t-elle vivement, que ma sœur n'était pas une honnête femme ; elle était mariée et ce cher petit a encore son père, s'il n'est pas mort. »

– Cet homme a donc abandonné sa femme ?

« – Non. Il y a dix-huit mois, il s'est embarqué pour l'Amérique, où il avait à toucher un petit héritage ; depuis, il n'a pas donné de ses nouvelles et j'ignore ce qu'il est devenu.

Elle avait assis l'enfant dans un fauteuil, et le pauvre petit, très fatigué sans doute, paraissait s'endormir.

« – Mais, ma sœur, continua l'ouvrière, vous allez voir que je vous dis bien la vérité. »

Elle tira de sa poche des papiers qu'elle me remit et que j'ai gardés. Ils sont là, dans un tiroir de ce meuble, et tout à l'heure, madame, je vous les ferai voir. C'est l'extrait de l'acte de naissance de l'enfant et un certificat délivré par le prêtre qui l'a baptisé.

« J'ai pensé, ma sœur, me dit-elle, pendant que je lisais les papiers, que ces notes étaient nécessaires pour l'admission de l'enfant dans votre maison ».

– Autant que possible, répondis-je, nous tenons à savoir d'où viennent les enfants que nous recevons et à connaître leur famille ; mais l'acte de naissance n'est pas absolument indispensable. D'ailleurs nous avons ici des enfants abandonnés dont le père et la mère sont inconnus.

Elle répliqua :

« – J'ai aussi apporté ces papiers parce qu'ils peuvent être utiles dans le cas où le père, de retour en France, reviendrait ici pour reprendre son enfant. »

En l'entendant parler ainsi, madame, je fus sur le point de lui dire que nous ne voulions dans la maison que des orphelins de père et de mère ou des abandonnés, et qu'il nous était impossible de recevoir son neveu, du moment qu'on pouvait nous le reprendre un jour ou l'autre.

Mais les paroles s'arrêtèrent sur mes lèvres.

Mes yeux s'étaient portés sur le cher petit ange ; saisie de compassion, je me suis sentie émue jusqu'au fond de l'âme et je n'eus pas le courage de le repousser.

– C’est bien, dis-je à la femme, je reçois l’enfant et vous voudrez bien me laisser ces papiers.

Alors elle se confondit en remerciements, appela sur notre maison toutes les bénédictions du ciel, puis me fit le récit navrant de ses nombreuses infortunes, sa vie n’ayant été, depuis sa première jeunesse, qu’une lutte continuelle contre l’horrible misère.

La malheureuse m’avait aussi apitoyée ; je lui donnai un secours de cent francs, le crédit de notre caisse de secours étant loin encore d’être épuisé.

Mme Clavière approuva par un mouvement de tête.

– Avec ces cent francs, continua la mère Agathe, elle a pu rembourser la somme qu’elle avait empruntée pour faire enterrer sa sœur.

Avant de s’en aller, elle embrassa l’enfant, qui lui demanda d’une voix très douce :

« – Allons-nous voir maman ? »

Mme Clavière, qui avait écouté distraitement jusqu’alors, devint plus attentive.

La religieuse reprenait :

– La femme se tourna vers moi et me dit :

« – Le pauvre petit est trop jeune pour comprendre que le bon Dieu lui a pris sa mère pour toujours. Aussi vous l’entendrez répéter souvent :

« Je veux maman, je veux maman ! Ou bien je voudrais voir maman ! »

Mme Clavière tressaillit et son regard eut une clarté soudaine. Mais, aussitôt, elle secoua tristement la tête en murmurant :

– Folle !

– C'est bien vrai, madame, continua la mère Agathe, le pauvre petit pense constamment à sa mère et rien ne peut la lui faire oublier, ni un jouet, ni un gâteau, ni même les discours pleins d'éloquence que lui tient son ami Édouard.

Ce matin, comme je passais dans la classe, il quitta la place où il était assis et vint vers moi. S'étant arrêté, son doux regard se fixa sur moi, devint suppliant, et avec une expression de douleur indicible, qui m'arracha des larmes des yeux, il me dit :

« – Je voudrais bien voir maman ! »

– Oh ! fit Mme Clavière, qui se dressa comme par un ressort.

– Madame, qu'avez-vous ? demanda la religieuse avec inquiétude.

– Rien, ma sœur, rien. Voulez-vous me faire voir ces papiers dont vous me parliez tout à l'heure ?

La mère Agathe ouvrit un des tiroirs d'un petit meuble, genre Boule, et y prit les papiers qu'elle présenta à la jeune femme.

Celle-ci lut rapidement le commencement de l'acte de l'état civil : « Par devant nous, Jean-Eugène Lebreton, maire et officier de l'état civil de la commune de Sercotte, ont comparu, etc… » Elle arriva aux prénoms de l'enfant : « Aurélien-Marius-André ».

– André ! il y a André ! dit-elle d'une voix agitée.

– Oui, madame, fit la religieuse, c'est André qu'il s'appelle.

Mme Clavière laissa échapper une exclamation et fut prise d'une sorte de tremblement nerveux.

Elle resta un instant comme étourdie, puis un sourire amer crispa ses lèvres.

– Au fait, dit-elle, en jetant les papiers sur le guéridon, pourquoi ne s'appellerait-il pas André, cet enfant ? il en a le droit, autant qu'un autre !

Et comme si les émotions qu'elle venait d'éprouver eussent épuisé ses forces, elle retomba lourdement sur le canapé.

Il y eut un assez long silence.

– Madame, dit la mère Agathe, reprenant la parole, désirez-vous voir ce pauvre petit ?

Comme si, absorbée dans ses pensées, elle n'avait pas entendu, Mme Clavière ne répondit pas.

– Vous seriez charmée par sa gentille personne ; nous toutes avons été charmées, continua la religieuse, et, certainement, vous vous intéresserez à lui.

– Mais je m'intéresse déjà à cet enfant, ma sœur ; oh ! oui, je m'y intéresse et plus encore que vous ne pourriez le supposer.

– Voulez-vous, madame, que j'aille le chercher ?

– Non, répondit-elle, pas aujourd'hui.

La religieuse, qui était restée debout, se rassit.

Mais Mme Clavière avait subitement changé d'idée.

– Ma sœur, reprit-elle, je veux bien voir ce pauvre petit dont vous venez de me parler avec tant d'enthousiasme ; veuillez, je vous prie, me l'amener.

La mère Agathe ne chercha pas à dissimuler son contentement, et ce fut d'un pas léger et avec de la joie dans le regard, qu'elle sortit du salon.

– Oh ! insensée, insensée, murmura Mme Clavière, ne me suis-je pas un instant imaginé que dans ce pauvre petit, dont la mère vient d'être enterrée, je retrouvais mon enfant ! Est-ce que pour moi, maintenant, tout va devenir illusion ?

« Dieu est là ! » a dit le docteur Chevriot ; oui, Dieu est là et il veille sur les enfants des autres !

Elle ajouta avec un accent désolé :

– Et il ne fait rien pour le mien, rien, rien.

Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine oppressée.

Elle leva vers le ciel ses yeux qui semblaient implorer, puis laissa tomber sa tête dans ses mains.

XXIV

RETROUVÉ

La porte du salon s'ouvrit sans bruit, et la mère Agathe et l'enfant entrèrent.

Mme Clavière, plongée dans ses réflexions douloureuses, n'avait rien entendu.

L'enfant retira sa main de celle de la religieuse, fit deux pas en avant et s'arrêta, étonné. Ses yeux, grands ouverts, étaient fixés sur cette femme assise, vêtue de noir, qui ne faisait aucun mouvement et dont il ne pouvait voir le visage.

Soudain, une sorte d'anxiété se peignit sur sa figure ; puis, sans faire un pas de plus, comme s'il eût craint de s'avancer, il se courba légèrement, allongeant le cou, et avec plus de fixité encore, il regardait, haletant, les prunelles dilatées.

– Madame, dit la religieuse, voici l'enfant.

Mme Clavière redressa brusquement la tête.

Aussitôt, en même temps que le petit jetait ce cri : « Maman ! maman ! » la mère se dressait d'un bond en s'écriant, éperdue de bonheur :

– Mon enfant ! c'est mon enfant !

Elle n'eut que le temps de tomber, les genoux sur le tapis, et d'ouvrir ses bras pour recevoir André, qui s'élançait sur elle. Elle l'étreignit avec une passion délirante, pendant que le petit, éclatant en sanglots, lui faisait un collier de ses bras.

Pendant un instant on n'entendit que des soupirs et de petits cris de joie mêlés à un grésillement de baisers.

La mère Agathe, les bras ballants, écarquillant les yeux, restait immobile comme pétrifiée.

Cependant Mme Clavière se releva, tenant toujours serré contre son cœur l'enfant pendu à son cou.

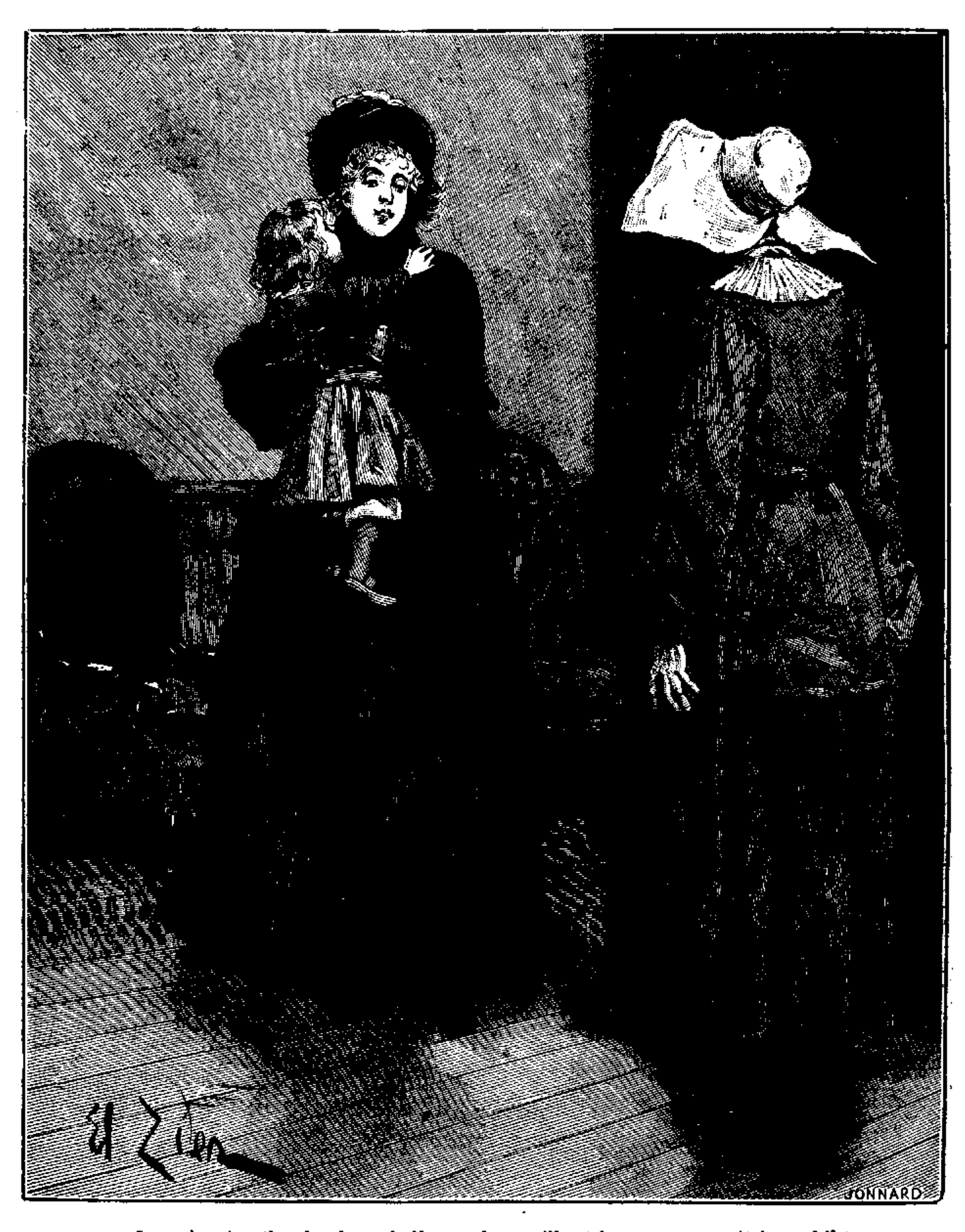
Rien ne saurait rendre la sublime expression du regard de cette mère, qui venait de passer si soudainement de la douleur la plus profonde à la plus immense des joies. Le rayonnement de sa physionomie mettait sur son front comme une auréole…

S'adressant à la religieuse, qui ne savait si elle devait rester ou se retirer :

– Eh bien, oui, ma sœur, s'écria-t-elle, je suis mère ! et cet enfant est à moi… Je l'ai porté dans mon sein et je l'ai nourri de mon lait ! Il est mon enfant, vous entendez ? mon enfant ! Il est ma chair, il est mon sang !… C'est mon fils, mon André, mon trésor ! C'est mon bonheur, c'est ma vie !

Comprenez, ma sœur, comprenez donc : on me l'avait volé et je viens de le retrouver, il m'est rendu !…

Je viens de le retrouver ici, près de vous, dans cette maison !



La mère Agathe, les bras ballants, écarquillant les yeux, restait immobile comme pétrifiée. (P. 430.)

Ô Providence, qui donc, maintenant, pourrait douter de toi !

Dieu de justice et de bonté, vous me récompensez déjà du bien que vous m’avez conseillé de faire !

Les méchants voulaient perdre mon enfant, m’en séparer à jamais ; mais Dieu était là… Dieu a voulu que mon fils fût amené ici, ici, dans mes bras !

Il y eut quelques instants de silence que la mère, délirante de joie, employa à couvrir de nouveaux baisers les joues de son enfant.

Après s’être assise et tenant André sur ses genoux, elle reprit avec plus de calme :

– Ma sœur, je vous dirai plus tard pourquoi des misérables m’avaient enlevé mon enfant, et vous connaîtrez alors bien des choses que vous ignorez encore. J’ai quelques bons et précieux amis, vous le savez ; mais, hélas ! j’ai aussi un ennemi : cet homme, lâche et cruel, me poursuit de sa haine ; pour m’atteindre, le misérable a osé s’attaquer à mon enfant ; jusque sur mon enfant il voudrait exercer sa vengeance. Bien qu’il soit aujourd’hui dans l’impossibilité de rien entreprendre contre moi, je n’en ai pas moins tout à craindre de lui. S’il ne peut pas agir lui-même en ce moment, il a des complices qui exécutent ses ordres.

Cette femme, ma sœur, qui a amené ici mon enfant, avec l’espoir qu’il me serait impossible de le retrouver, cette femme est la complice de mon ennemi.

Ah ! les misérables, ils voulaient qu’un autre enfant fût substitué au mien ; oui, voilà ce qu’ils voulaient, ces papiers, ma sœur, que vous conserverez précieusement, ces papiers en sont la preuve.

– C’est épouvantable ! murmura la religieuse terrifiée.

– Regardez-les, ma sœur, ces papiers ; rien n'y manque : le cachet de la mairie, la signature du maire légalisée par le président du tribunal de Château-Chinon. Ce n'est pas une pièce fausse, cet acte. On voulait que mon enfant, André Clavière, devînt le fils d'un M. Gosselin, garçon de café.

Eh bien, oui, voilà ce qu'on voulait ; mais Dieu était là ! Il ne voulait pas, lui, qu'un pareil crime pût s'accomplir.

Une inspiration vient de me venir, ma sœur ; quelque chose me dit que mon enfant ne serait plus en sûreté auprès de moi ; je vais le laisser ici placé sous votre protection et celle de Dieu.

Mais Dieu veillait sur mon enfant quand il était entre les mains des méchants, c'est Dieu qui l'a fait conduire auprès de vous, et c'est lui, dont les vues sont impénétrables, qui me dit : Laisse ton enfant ici, laisse-le où il a été amené par ma volonté !

Eh bien, oui, ma sœur, je vais vous laisser mon enfant, il sera élevé avec nos orphelins et nos abandonnés. Ah ! ce ne sera plus une fois par semaine que vous me verrez, maintenant ; je viendrai tous les jours et ce sera avec mon enfant, avec tous nos enfants que je passerai, heureuse, la moitié de la journée.

– Que votre volonté, madame, et la volonté de Dieu soient faites, répondit la mère Agathe.

Mme Clavière n'avait plus rien à dire à la religieuse ; elle interrogea son enfant.

– Es-tu bien content de me revoir, mon chéri ? lui dit-elle.

– Oh ! oui, maman ; content, André, bien content.

– Tu as pleuré, n'est-ce pas ? beaucoup pleuré de ne plus être avec ta maman ?

– Oui, je pleurais.

– Avec qui étais-tu ?

– Des femmes.

– Est-ce qu'elle te battaient, ces femmes ?

– Non.

– Elles t'embrassaient ?

– Oui, beaucoup.

– Qu'est-ce qu'elles te disaient, les femmes ?

– Que j'étais gentil, que j'étais mignon, que si j'étais bien sage nous irions voir maman.

– Et tu étais bien sage ?

– Oui, pour aller voir maman.

– Avais-tu de petits camarades ?

– Là-bas ?

– Oui.

– J'étais tout seul.

– Avec les femmes ?

– Oui.

– Y avait-il aussi des hommes ?

– Non, pas des hommes.

– Mangeais-tu bien ?

– Oui.

– Qu’est-ce que les femmes te donnaient à manger ?

– Des confitures, des cerises.

– Malgré cela tu disais toujours : « Je veux voir maman » ?

– Je voulais toujours voir maman.

– Votre enfant ne se plaint pas, madame, dit la religieuse : il n’a donc pas été maltraité ; il paraît, au contraire, qu’il recevait beaucoup de caresses et qu’on lui faisait entendre de douces paroles.

– C’est vrai, fit Mme Clavière songeuse.

Elle se souvint que, parlant de la Chiffonne, le chef de la sûreté avait dit :

« – Cette femme est douce, polie, a un excellent caractère et souffre de l’état d’abjection dans lequel elle est. »

Mme Clavière se rappela également qu’après les paroles du chef de la sûreté, elle s’était sentie prise de pitié pour cette malheureuse que la fatalité avait associée à l’existence tourmentée de Joseph Gallot et forcément, peut-être, à ses actions criminelles.

D’un autre côté, les soins et les caresses donnés à son enfant plaidaient en faveur de la Chiffonne dans le cœur de la mère.

Cette malheureuse ne devait pas être jugée avec une excessive sévérité.

Sans doute elle était un instrument dangereux entre les mains de l'ancien serrurier ; mais n'avait-elle pas été aussi un instrument dont Dieu s'était servi ?

La complice de Gallot aurait facilement obtenu de Mme Clavière le pardon. Dans la joie on est toujours disposé à l'indulgence.

Le petit, jetant de nouveau ses bras au cou de sa mère, s'écria :

– André ne quitte plus sa maman, André ne veut plus qu'on l'emmène loin, loin.

Ces paroles de l'enfant, qui semblaient protester contre ce qu'elle venait de décider, causèrent un instant de trouble dans l'esprit de la mère ; mais sa résolution était fermement arrêtée.

Elle embrassa le petit et lui dit :

– Non, mon cher trésor, tu ne seras plus enlevé à ta mère, on ne t'emmènera plus loin, loin ; tu resteras ici avec la bonne mère Agathe et les autres bonnes sœurs, qui t'aimeront beaucoup, et avec les petits garçons, qui seront tes petits amis et qui, tous, t'aimeront bien aussi.

André comprit, car sa douce figure s'attrista. De grosses larmes roulèrent dans ses yeux et l'on voyait qu'il avait le cœur gros.

– Oh ! mais, reprit la mère, je viendrai te voir tous les jours, mon chéri, tu entends, tous les jours !

L'enfant parut rassuré par cette promesse.

– Ah ! ma sœur, dit Mme Clavière très émue, c'est un grand, c'est un immense sacrifice que je fais en me séparant ainsi de mon enfant ; mais je crois ce sacrifice nécessaire dans l'intérêt de mon fils ; mes satisfactions personnelles ne sont rien, la tranquillité de mon enfant est au-dessus de tout.

– Vous savez d'ailleurs, madame, que nous aurons pour votre cher fils toutes les tendresses, répondit la mère Agathe.

– Oui, oui, je le sais.

À cet instant on frappa doucement à la porte.

La mère Agathe ouvrit et une sœur institutrice parut.

– Qu'y a-t-il ? demanda la supérieure.

La sœur répondit :

– Le petit Édouard cherche partout en pleurant son petit ami André ; il nous est impossible de le consoler.

La mère Agathe se tourna vers Mme Clavière, l'interrogeant du regard :

– Faites venir le petit Édouard, dit la mère d'André.

Un instant après l'enfant entra dans le salon en essuyant ses yeux.

Il reconnut tout de suite la dame en noir, qui tenait André sur ses genoux. Il s'élança vers eux.

– Viens, mon cher petit, viens, dit Mme Clavière.

Et elle aida Édouard à se mettre aussi sur ses genoux.

– C'est maman, c'est maman ! disait André.

La jeune mère les tenait dans ses bras, et les deux petites têtes, l'une contre l'autre, s'appuyaient sur son sein.

– Chers enfants, dit-elle, puisse cette amitié qui vient de naître dans vos jeunes cœurs ne s'éteindre jamais ! En vous accompagnant dans la vie, elle vous aidera à en supporter les amertumes, à en subir les luttes, et dans les jours de dures épreuves, elle se manifestera dans le dévouement.

Oh ! l'amitié, continua-t-elle en embrassant les enfants, comme il est doux pour le cœur de pouvoir toujours compter sur elle !

Elle resta quelques instants silencieuse, l'âme ravie, contemplant les enfants.

S'adressant à Édouard elle reprit :

– Déjà, pauvre enfant, tu as su te rendre digne de mon intérêt ; sois tranquille, je ne t'abandonnerai pas, je veillerai sur toi, autant que je le pourrai, je t'ouvrirai les portes de l'avenir, tu seras mon second fils et, j'en ai dès à présent la conviction, il me sera facile de tenir toutes les promesses que j'ai faites à ta mère.

Ma sœur, continua-t-elle, veuillez donner à mes enfants quelque chose pour s'amuser et m'apporter tout ce qu'il me faut pour écrire.

La religieuse eut bientôt fait ce qu'on lui demandait.

Et pendant qu'André et Édouard jouaient ensemble sous les yeux de la mère Agathe, Mme Clavière écrivit trois lettres que devaient recevoir le soir même M. Chevriot, Me Mabillon et Philippe Beaugrand.

Elle leur disait comment elle venait de retrouver son enfant. Dans la lettre destinée au docteur Abel, il y avait en plus :

« Les recherches de la police au sujet de mon enfant vont cesser et je désirerais vivement, si ce n'est pas tout à fait impossible, qu'il ne fût plus tenu compte de la plainte que j'ai portée contre Joseph Gallot ; vous savez pour quelles raisons.

Je demande plus encore : je voudrais que la complice de Gallot, cette femme que l'on a surnommée la Chiffonne, ne fût pas poursuivie pour avoir participé à l'enlèvement de mon enfant ; je lui pardonne ; que la justice ne se montre pas plus sévère que la mère qui a tant souffert. »

Cette intervention de Mme Clavière devait produire l'effet qu'elle attendait : la Chiffonne ne fut pas inquiétée ; le juge chargé de l'instruction de l'affaire Gallot, sur le désir exprimé par le ministre de la Justice lui-même, écarta de son instruction le chef d'accusation de rapt suivi de séquestration et ne retint que la prévention de complicité dans une attaque nocturne.

Grâce à cela, et bénéficiant en plus de ce qu'il n'avait eu encore aucune condamnation, Gallot ne devait être condamné qu'à trois ans d'emprisonnement.

Les trois lettres furent immédiatement portées au bureau de poste de Boulogne.

Ensuite, pendant plus d'une heure, la jeune mère, maintenant si heureuse, prit plaisir à faire jaser les enfants, tout en jouant avec eux.

Mais le moment de reprendre la route de Vaucresson était venu.

Plus de quatre heures s'étaient écoulées, et Mme Clavière trouvait que le temps avait passé bien vite.

Quelle peine elle éprouvait à se séparer d'André !

À chaque instant elle l'embrassait, puis disait, regardant la mère Agathe :

– Encore quelques minutes. Elle embrassait de nouveau les deux petits et ne s'en allait pas.

Enfin, elle se raidit pour être forte, embrassa une dernière fois les enfants et dit :

– Ma sœur, emmenez-les ; pour éviter des larmes à mon chéri, je vais partir sans qu'il le voie…

Dès que la porte se fut refermée derrière la religieuse et les enfants, Mme Clavière sortit du salon par une autre porte.

Charles Pinguet fut instruit le premier de l'heureux événement. Le brave garçon ne trouva pas que Mme Clavière l'avait fait attendre trop longtemps. Il fit faire rapidement le chemin à son cheval, et aussitôt après avoir mis la jeune femme à sa porte, ayant reçu des ordres pour le lendemain, il reprit la route de Saint-Cloud.

Il avait hâte de rejoindre sa femme pour lui annoncer la bonne nouvelle.

À la villa, Mme Clavière faisait partager son bonheur à Mme Durand et à Louise.

Que d'exclamations d'heureuse surprise et de douce joie !

– Mais pourquoi donc ne l'avez-vous pas ramené, notre cher enfant ? demanda la vieille servante.

Mme Clavière fit connaître la résolution qu'elle avait prise et crut devoir en expliquer les raisons.

– Tout cela, c'est très bien, madame, mais nous ne le verrons plus, notre cher mignon, nous ne pourrons plus l'embrasser.

– Ne croyez pas cela, répondit la jeune femme ; demain nous confierons au jardinier la garde de la maison et je vous emmènerai toutes deux à Boulogne. Et puis, de temps à autre, mon enfant viendra ici.

La joie était rentrée dans les cœurs, et cependant, cette nuit-là, dans l'attente du lendemain, on ne dormit guère à la villa Clavière.

La jeune femme se leva de bonne heure et s'habilla aussitôt. Elle avait compris que dans la circonstance, une lettre à Mme Joubert n'était pas suffisante ; elle devait lui faire une visite.

Les événements l'avaient forcée à sortir de sa solitude et, quoi qu'elle eût fait, son existence n'allait plus être murée.



La jeune femme se leva de bonne heure et s'habilla aussitôt. (P. 437.)

Comme c'était dimanche, pensant que sa voisine pourrait aller à l'église, elle se présenta à neuf heures à la villa Joubert et demanda si Mme Joubert pouvait la recevoir.

Sans avoir prévenu sa maîtresse, le valet de chambre la fit entrer dans le salon où presque aussitôt la vieille dame vint la retrouver.

L'accueil fut gracieux et amical.

– Veuillez m'excuser, madame, dit la jeune femme, de vous faire une visite à une heure aussi matinale ; mais j'ai pensé que vous pourriez avoir l'intention de vous rendre à l'église, et comme je dois sortir moi-même cette après-midi, je n'ai pas cru devoir attendre la journée de demain pour vous faire part, à vous, qui vous êtes vivement intéressée à mon enfant et à moi, du grand bonheur qui m'arrive.

– Ah ! votre enfant est retrouvé ! s'écria Mme Joubert.

– Oui, madame.

– Voilà, en effet, un grand bonheur ; comment a-t-il été retrouvé ? Où était-il ?

La jeune femme fit le récit que Mme Joubert attendait.

– Mais c'est miraculeux ! exclama la vieille dame.

– Oui, Dieu veillait sur mon enfant.

– Et vous allez le laisser dans cet asile ?

– Oui, madame.

– Longtemps ?

– Jusqu'au jour où il devra commencer des études sérieuses.

– Jusqu'à l'âge de dix ou douze ans alors ?

– À peu près.

– Mais ces religieuses ne pourront pas le préparer aux études que vous voulez lui faire faire.

Mme Clavière eut un délicieux sourire.

– Pour le moment, répondit-elle, je n'ai encore à penser qu'au développement de ses forces physiques : dès qu'il le faudra, on s'occupera de ses facultés intellectuelles. L'instruction primaire lui sera donnée à la Maison maternelle ; assis sur les mêmes bancs, il aura les mêmes leçons que les enfants abandonnés. Plus tard, dès que ce sera nécessaire, je lui donnerai des professeurs qui le prépareront aux fortes études.

Mme Joubert regardait la jeune femme avec admiration.

– J'ai su, madame, reprit-elle, que vous alliez souvent à cette maison de Boulogne, que vous y portiez des vêtements confectionnés par vous.

– J'ai occupé à cela mes loisirs.

– Peut-être êtes-vous une dame patronnesse de l'œuvre ?

– J'aime beaucoup les enfants, madame, je m'intéresse à ces pauvres déshérités. La maison est placée sous la protection de l'administration, mais je crois que l'œuvre n'a pas de dames patronnesses.

– En effet, dans un salon où je me trouvais dernièrement, à Paris, on disait que l'établissement de Boulogne avait été fondé par une dame immensément riche, qui tenait à rester inconnue, et que, n'associant personne à sa grande œuvre de bienfaisance, elle seule subvenait à tous les besoins de la Maison maternelle.

– J’ai entendu dire cela, madame.

– Est-ce que vous savez le nom de cette charitable dame ?

– On ne doit pas connaître le nom d’une personne qui tient à rester inconnue.

– Elle ne peut pas être inconnue à tout le monde.

– Je ne sais pas, madame.

– Il est vrai qu’à Boulogne, – on m’a encore dit cela, – elle n’est pas appelée autrement que la Dame en noir.

– C’est la vérité, madame.

– L’avez-vous rencontrée quelquefois ?

– Oui, quelquefois.

– Est-elle jeune ou vieille ?

– Plutôt jeune que vieille.

– Jolie ?

– On dit qu’elle est jolie.

– C’est à Paris qu’elle demeure ?

– Je crois qu’elle n’habite pas à Paris.

– Fait-elle de fréquentes visites à la Maison maternelle ?

– Mesdames les religieuses se plaignent doucement de ne pas la voir assez souvent.

– Je vous en prie, madame, ne soyez pas trop surprise des questions que je me suis permis de vous adresser.

– Oh ! madame…

– Mais depuis quelque temps j'entends souvent parler de la Dame en noir, de cette riche inconnue qui sait faire un si noble emploi de sa fortune.

Mme Joubert prit un autre sujet de conversation et, au bout de quelques instants, Mme Clavière se retira.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

À propos de cette édition électronique

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2017

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : EmmanuelleL, Jean-Marc, MartineA, PatriceC, Coolmicro